


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
802b
E77
v, 3



A Monsieur l'abbé [illegible], chanoine de Paris,
[illegible] affection
J. Espagnolle

L'ORIGINE DU FRANÇAIS

PAR

L'ABBÉ J. ESPAGNOLLE
DU CLERGÉ DE PARIS
MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES
(ANCIEN INSTITUT HISTORIQUE)

TOME TROISIÈME

DEUXIÈME FASCICULE

Res ardua novis auctoritatem dare.
PLIN. *In præf. ad Vesp.*



POUR LA FRANCE :
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
PARIS

POUR L'ÉTRANGER :
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
3, KŒNIGSSTRASSE,
LEIPZIG

1890

A Monsieur l'abbé Mantovani,
Souvenir affectueux
Espagnolle

L'ORIGINE
DU FRANÇAIS

TOME TROISIÈME

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

L'ORIGINE

DU FRANÇAIS

PAR

L'ABBÉ J. ESPAGNOLLE

DU CLERGÉ DE PARIS
MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES
(ANCIEN INSTITUT HISTORIQUE)

TOME TROISIÈME

Res ardua novis auctoritatem dare.
Plin. *In præf. ad Vesp.*



POUR LA FRANCE :
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
PARIS

POUR L'ÉTRANGER :
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
9, KŒNIGSSTRASSE, 9
LEIPZIG

1889

On a pensé qu'il n'était pas hors de propos de publier en tête de ce fascicule la traduction d'un article et d'une lettre sur l'Origine du français, *parus le 6 octobre dernier dans la* ΝΕΑ ΕΦΗΜΕΡΙΣ *d'Athènes. La lettre curieuse et charmante de M. Philippe Lelly, secrétaire du Cabinet Privé de Sa Majesté Hellénique, sera lue surtout avec un très vif intérêt. On la dirait écrite sous la dictée d'un cœur français.*

ΝΕΑ ΕΦΗΜΕΡΙΣ.
Athènes, le 6 octobre 1888.

On a publié dernièrement à Paris le second volume d'un ouvrage capital : *l'Origine du français,* par l'abbé Espagnolle, membre du clergé de cette ville. Ce livre est fait pour intéresser les Grecs ; aussi en recommandons-nous la lecture à nos compatriotes en général, et surtout à ceux qui s'occupent des origines étymologiques des langues modernes.

M. Espagnolle reprend la thèse que Henri Estienne soutenait, il y a des siècles, dans son traité de la *Conformité du langage françois avec le grec.* Il combat le système des modernes philologues français et principalement de Littré, qui considèrent le français comme une langue essentiellement néo-latine, et il met à la défense de l'opinion du grand helléniste du XVIe siècle toutes les ressources de la linguistique renouvelée. A l'aide des règles de l'étymologie et de la nouvelle méthode de l'étude comparée des langues, il montre qu'il y a une infinité de mots grecs dans le français ; qu'ils y sont venus non par l'intermédiaire du latin, mais par un commerce direct et cinq fois séculaire, par une sorte de parenté avec les colonies grecques répandues sur toute la côte méridionale de la Gaule ; que la conquête de César n'a pu altérer l'idiome gaulois au point de lui enle-

ver son caractère national, c'est-à-dire grec, constitué et comme mûri par tant de siècles; et que par conséquent le français est et doit être appelé, non pas une langue néo-latine, mais une langue paléo-grecque. L'auteur ajoute que, si puissante qu'ait été l'action militaire et politique de Rome sur la Gaule, il n'était pas en son pouvoir d'abolir la langue d'un peuple de six millions d'âmes.

Et, à ce propos, disons un mot de cette merveilleuse expansion hellénique dans des pays alors si éloignés. Rome s'étendit par les armes et la violence; la Grèce, par la naturelle contagion de son génie, qui, pour être insaisissable, n'en fut pas moins efficace et souveraine.

Les Phocéens fondent Marseille et couvrent tout le littoral de la Méditerranée occidentale de cités florissantes, dont la plupart conservent encore leurs noms grecs : Μόνοικος, Monaco, Νίκαια, Nice, Ἀντίπολις, Antibes, Ἀθηνόπολις, Ἀγάθη, Agde. Les Rhodiens se répandent sur les bouches du Rhône, y construisent Rhodanusie et multiplient leurs comptoirs sur la côte espagnole : tels Ῥόδη, Rosas, et Ἐμπορεῖον, Ampurias. Zacynthe enfin bâtit dans la Tarraconaise Zacanthe ou Sagonte. Comment cette sorte d'invasion colonisatrice n'eût-elle pas familiarisé les indigènes avec la langue et la civilisation des Grecs qui chaque jour, avec leurs produits, leur passaient leurs idées? Ainsi se formèrent peu à peu les dialectes méridionaux, le béarnais, le provençal et généralement le vieux français, encore aujourd'hui tout chargés de mots grecs, qui sont allés s'incorporant et se perdant dans le français moderne.

Tel est, au point de vue grec, le principal intérêt de l'ouvrage de M. Espagnolle. Pour exciter encore davantage la curiosité des philologues, nous donnerons quelques étymologies prises dans les deux volumes parus.

Agacer, ἀγάζω, — arracher, ἀράζω, — amasser, ἀμᾶσαι, — camelote, καμηλωτή, — car, γάρ, — caresser, καρέσσω[1], — cidre, χίδρον, — couper, κόπω[2], — crique, κρίκος, — dater, δατέω, — dîner, δειπνῶ, — ennuyer (v. fr. *anier*), ανιῶ, — entamer, ἔνταμειν, — essaim, ἐσσήν, — flacon (v. fr. *flascon*), φλάσκων, — frisson, φρίσσω, — hâter, ἄττω, — hanter, ἀντάω, — happer, ἄπω, — harpie, ἅρπυια, — jalousie, ζήλωσις, — laper, λάπω[2], — lécher, λείχω, — mignon, μίνυον, — moquer, μωκάω, — orphelin, ὀρφανόν, — paresse, πάρεσις, — parmi, παρμίξ, — rêver, ῥέμβω, — ride, ῥυτίς, — tuer, τύω.

Ces mots et des milliers d'autres établissent d'une manière incon-

1. Καρέσσω, forme dorienne de καταρέζω.
2. Κόπω et λάπω, formes primitives de κόπτω et λάπτω.

testable la thèse de l'auteur. Il est inutile de nous étendre davantage : tous les Grecs voudront lire un ouvrage qui les touche de si près, et d'ailleurs fort savant.

On nous saura gré cependant de reproduire ici la lettre de remerciement de M. Philippe Lelly à son noble ami M. le baron Stoffel, qui lui avait envoyé ces deux volumes : elle est proprement exquise, et nous ne saurions terminer plus agréablement ce long article philologique et ethnologique qu'en la mettant sous les yeux de nos lecteurs.

Athènes, le 2 octobre 1888.

MON HONORABLE AMI,

Lorsque j'ai reçu votre lettre avec *l'Origine du français* de l'abbé Espagnolle, j'étais à M..., et je n'ai pu vous répondre immédiatement. Je le fais aujourd'hui pour vous remercier et vous dire combien ce livre m'a intéressé : lui seul a fait mes délices à la campagne, où heureusement j'avais tout le loisir de m'y plaire. J'ai été véritablement stupéfié de l'érudition et de la puissance de travail de l'abbé. A mesure que j'ai avancé dans la lecture et que j'ai vu cette multitude de mots grecs, ses étymologies si clairement déduites m'ont convaincu que le français n'est pas, tant s'en faut, la langue néo-latine qu'on prétend. Que le gaulois ait subi de grands changements, c'est indiscutable : la double influence de l'occupation et de l'administration romaines, du légionnaire et du magistrat, enfin l'avènement du latin comme langue officielle de l'Église, tout cela troubla certainement le vocabulaire et la syntaxe de l'idiome gaulois. Mais l'Hellène avait depuis des siècles pris racine dans la Gaule : il y avait solidement établi sa langue, ses mœurs et son commerce, partout accueilli comme un ami ; le commerce surtout avait porté sa langue aussi loin que ses produits et ses idées. Marseille, la rayonnante capitale des colonies helléniques, n'était pas seulement une ville de trafic ; elle monopolisait encore toutes les gloires de l'hellénisme dans les sciences, les arts et les différentes carrières. Elle était le rendez-vous de la Grèce dorienne et ionienne : lettrés, aventuriers et marchands y affluaient de toutes parts. Reine de la Méditerranée occidentale, elle dut jeter à pleines mains, parmi les peuples ses voisins ou ses clients, les germes de la civilisation hellénique. Qui pourrait douter après cela que tout

ce qu'elle introduisait en Gaule, marchandises ou idées, ne portât un nom grec? Sur les Pélasges, leurs colonies et leur langue, tout est ténèbres. Ceci seul est incontestable : c'est que nous sommes de descendance pélasgique. Il existe encore en Grèce, principalement en Épire, d'où elles viennent, des tribus albanaises, parlant une langue qui n'a ni littérature ni écriture, mais qui présente une grande analogie avec l'antique idiome homérique. Reinhold montre très bien cette sorte d'affinité dans ses *Pelasgica,* où il donne comme un premier essai de grammaire albanaise. Un autre écrivain, Hahn, plus ethnologiste que linguiste, incline au même avis, du moins en principe : il reconnaît en effet qu'il n'y a que les lettres de l'alphabet grec qui puissent rendre les sons et les intonations de la langue albanaise. Pour en revenir à mon sujet, je ne dis pas qu'on parlait exclusivement le grec sur tout le littoral de la Méditerranée, mais j'ai la conviction inébranlable qu'autour de Marseille, de Sagonte à Monaco, l'hellénisme dominait et qu'il implata dans ces contrées une infinité de mots grecs plus ou moins corrompus, d'où sont sortis les dialectes en quelque sorte gréco-pyrénéens. Je ne ferai point ici l'histoire de ces dialectes : cela veut être étudié à part et de près. Je me borne à affirmer simplement la parenté du grec et du français que le savant abbé a si heureusement établie et à reconnaître avec lui que la meilleure partie du béarnais est d'origine grecque. Après cela, que les mots grecs se rencontrent dans le français dans un certain état d'altération qui dérobe leur origine grecque à ceux qui ne savent pas le grec, la belle affaire! Cela ne saurait diminuer, comme certains l'ont prétendu, ni la valeur de la thèse ni le mérite du livre. La première condition, ce semble, pour bien juger de l'origine grecque du français est de bien savoir le grec. Et, à ce propos, les néo-latins feraient bien de détourner à leur usage le conseil d'Horace :

.... Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Je conclus, mon cher ami,

1° Qu'en modifiant le vieil idiome gaulois, le sourd travail des siècles a respecté les traits essentiels de sa physionomie et de son caractère;

2° Qu'il n'était pas au pouvoir de Rome d'abolir la langue nationale d'un peuple de six millions d'âmes.

Mais, avant de finir cette lettre, permettez-moi de m'éloigner un peu de la question purement étymologique et de vous proposer, sur la parenté des deux races grecque et française, certaines idées qui me hantent depuis longtemps.

La Grèce proprement dite a subi plus d'une fois l'invasion et la conquête; mais il n'y a pas dans l'histoire d'occupation plus pacifique que celle de la Morée par Champlitte et Villehardouin. Ce dernier convoqua les principaux du Péloponèse à Andrabide et leur tint ce langage : « Primats, mes amis, mes frères et mes bons camarades... » Jamais conquérant s'exprima-t-il avec plus de tendresse? Il leur parle comme si une longue parenté l'unissait étroitement à eux. Un traité de paix fut alors signé : les représentants des grandes familles, c'est-à-dire les primats, conserveraient leurs privilèges et auraient leur part dans les honneurs et les grades militaires; la condition du peuple resterait ce qu'elle était sous la domination byzantine. Les Francs parcoururent le Péloponèse sans combat ; seul Léon Sgure, tyran de Corinthe, leur résista. Pendant deux siècles, vainqueurs et vaincus vécurent comme des frères. On se mariait volontiers entre nobles grecs et francs; en beaucoup d'endroits la fusion des deux races fut complète. Le second fils de Villehardouin, Guillaume, surnommé le *Calamate* parce qu'il était né à Calames, parlait le grec avec autant de facilité que sa langue maternelle ; il épousa une grecque, la sœur du despote d'Arta. Au rapport de Mountaner, qui visita la Grèce au commencement du xiv[e] siècle, les chevaliers de Morée, l'ordre de chevalerie le plus noble qui fût au monde, parlaient le français comme des Parisiens : ... *e parlavan axi belle francis com dins en Paris.* Le Grec s'adoucit au contact du Français; les mœurs de l'Occident commencèrent à influer sur celles de l'Orient. Les Francs ranimèrent l'esprit guerrier dans la Grèce épuisée. Leurs jeux chevaleresques, les tournois et les joutes, popularisèrent la vaillance et la courtoisie. Ce fut comme une régénération de l'hellénisme : ils le retrempèrent en quelque sorte pour sa lutte suprême contre l'invasion turque, lutte qui dura des siècles et que couronna notre grande insurrection de 1821. Ah! si Guillaume Villehardouin avait eu des descendants mâles ou n'avait pas commis la faute de s'allier à la perfide maison d'Anjou de Naples; si, plus tard, le comte de Brienne, duc d'Athènes, n'était pas allé sottement se faire tuer dans les boues du Céphise, lui et la fleur des nobles chevaliers, par les bandes catalanes, cette rénovation militaire de la Grèce par les Francs, si bien commencée, se fût heureusement accomplie; et, si l'hellénisme régénéré n'avait pu à lui seul refouler l'envahisseur turc, l'Occident n'aurait pas marchandé aux Grecs unis aux Francs les secours nécessaires pour défendre Constantinople et sauver l'empire de Byzance. Il est vrai que Constantin Paléologue, ce dernier empereur et martyr de l'hellénisme, avait épousé en 1428 Théodora, comtesse de Cépha-

lonie, et réalisé par cette alliance l'union des Grecs avec les derniers Francs de la Morée. Trop tard! Les Turcs étaient déjà sous les murs de Constantinople. Les Francs n'existaient plus qu'affaiblis et généralement hellénisés, et la papauté n'avait que faire de soutenir des sujets passés au schisme.

Encore un mot pour montrer l'identité de caractère des deux races, et je finis. Ce n'est qu'en France, on le sait, et surtout dans le Midi, que le Grec ne souffre pas de la nostalgie : là seulement il ne ressent point ce douloureux désir du retour qu'on dirait inné chez lui et que rend si bien le mot νοσταλγία. Homère a délicieusement chanté cet amour du Grec antique pour sa patrie. Le Grec moderne se sert d'un autre mot, mais aussi douloureusement significatif, pour exprimer tout ce qu'il souffre à l'étranger : il dit ξενητεία et ses lèvres se dessèchent. Il ne le dit pas en France. D'un autre côté, lorsqu'un Grec et un Français se rencontrent en pays étranger, ils se lient d'abord d'une étroite amitié et trouvent un mutuel soulagement à s'épancher en frères. J'ai souvent constaté dans mes voyages cette sorte d'attrait réciproque, et je l'ai toujours considéré comme un témoignage naturel de l'affinité des deux peuples. Ne serait-il pas aussi une nouvelle preuve de l'antique parenté des Pélasges, des Doriens, des Ioniens et des Gaulois? Je vous laisse le soin de le décider. Je n'ai déjà été que trop long.

Tout à vous.

PHILIPPE LELLY,
Secrétaire du Cabinet privé de S. M. Hellénique.

L'ORIGINE DU FRANÇAIS

O

O (avec).
- *Apud* . . . . LITTRÉ.
- . . . . BRACHET.
- . . . . SCHELER.

Ὀμ', pour ὁμᾶ, avec. Ὀμ' a donné à notre vieille langue *ob* et *o*. Les formes *a* et *ab* qu'on rencontre dans certains patois, notamment dans le béarnais, viennent de ἅμ' pour ἅμα. Le μ et le β permutent, on l'a vu cent fois; ainsi ὁμ' donne *ob*, et ἅμ', *ab*. Voici des exemples de *ob* et de *o* signifiant avec :

Li sains esperiz *ob* le pere et *ob* le fils.
(F. Godefroy, 570.)

Puis leur cope les testes *o* le brant de Pavie.
(Id., p. 569.)

REMARQUE. — Les formes *ot* et *od* ne sont qu'une mauvaise prononciation de *ob*, *om*. Les Grecs, en certains mots, laissaient tomber aussi le μ; ainsi ils disaient ὄπατρος, consanguin, pour ὁμόπατρος.

O et **oc** (oui).
- *Hoc*. . . . . LIT.
- *Hoc*. . . . . BR.
- *Hoc*. . . . . SCH.

Ὦ, contraction de ἄω, j'entends, je comprends. *O* doit donc s'expliquer ainsi : j'entends ce que vous me dites. Exemple : « Entendez-vous? — *O,* » c'est-à-dire j'entends. « Voulez-vous

faire cela? — *O,* » c'est-à-dire « j'entends le faire ». La forme ordinaire de « oui » n'était pas *oc* au delà de la Loire, comme on le dit communément, mais *o.* Aujourd'hui encore on dit *o* dans l'ancienne Aquitaine, dans le Rouergue, dans l'Auvergne. Dans la Provence et le Languedoc on dit *oui* et *oc*. *Oc* n'a pas la même étymologie que *o;* il dérive du verbe antique ὠάττω, entendre, contracté en ὤττω, que certaines tribus doriennes prononçaient ὤκκω, d'où *oc*. Ce verbe ὤττω ou ὤδδω, de ὠάττω, est devenu ὠάζω après l'invention du ζ. Littré, Brachet et Scheler ont pris leur étymologie à Ménage, qui tire *oc*, *oui*, du latin *hoc,* ce. Léon Gautier a adopté l'étymologie de Ménage dans son glossaire de la *Chanson de Roland*. Cependant la raison, le sens du mot, la filière, la vieille langue, tout crie contre *hoc*. (Voy. plus loin *oui*, sous la rubrique *ouir*. On a dans ces deux étymologies l'explication de *langue d'oc* et de *langue d'oil*.)

Oberon.	*Alberic*.	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ὄϐριον, larve, fantôme. Ce mot, très antique, se rencontre d'ordinaire avec ὀϐρίκαλα, dont il est synonyme; or, comme ὀϐρίκαλα signifie quelquefois spectre, fantôme, il n'est pas douteux que l'*Oberon* de la cabale et des féeries, c'est-à-dire le génie des airs, ne soit l'ὄϐριον grec. Littré adopte l'opinion de Gaston Paris, qui tire *Oberon* d'*Alberic,* fils de Clodion. Brachet et Scheler n'en font pas mention. On remarquera que la seule différence entre le français et le grec consiste dans le déplacement d'une lettre, car *Oberon* a été formé sur le grec ὄϐιρον. C'est le même mot, puisque l'ε et l'ι permutent toujours.

Obier.	*Opulus*.	LIT.
	. . . .	BR.
	Alburnum	SCH.

Ὀϐίη, dorien, pour οἴη, obier, espèce de cormier. On a vu que les Doriens intercalaient le β dans une foule de mots.

Obole.

Obolus	. . . .	LITTRÉ.
ὀβολός	. . . .	BRACHET.
Obolus	. . . .	SCHELER.

ὀβολός, obole. Ce mot n'a pu s'introduire dans notre langue par l'intermédiaire du latin, puisqu'il ne figurait pas parmi les monnaies romaines, tandis qu'il se trouve dans notre vieille langue comme le nom d'une monnaie courante. On comptait même plusieurs sortes d'oboles dans notre vieille France : il y avait l'obole simple, l'obole tierce, l'obole de Gueldres, l'obole du Rhin, l'obole de Horne et l'obole postulat. L'obole poids était aussi en usage au XII° et au XIII° siècle. Les Romains n'ont jamais compté par oboles.

REMARQUE. — Nous donnons l'étymologie de M. Brachet telle que nous la trouvons dans la quinzième édition de son *Dictionnaire*, ὀβολός, un mot grec !

Obus.

Haufnice, bohémien	. . . .	LIT.
Obuz, espagnol.	. . . .	BR.
Même étymologie que Littré.	. . . .	SCH.

Ὀπεύς, trou. Ὀπεὺς est une forme ionienne d'ὀπή, ou plutôt d'ὀπός, mot qui n'est pas noté dans les lexiques. Ce nom a été donné à l'obus parce que les premiers qu'on a faits étaient percés de plusieurs trous, par lesquels sortaient des matières enflammées. C'est à cause de ces ouvertures qu'on les appelait aussi têtes de morts. *Obus,* dans le sens d'ouverture, de trou, devait être usité autrefois dans quelque province, et ce qui le prouve, c'est qu'on dit encore aujourd'hui *opes,* en architecture, comme on l'a vu plus haut, pour désigner les ouvertures qui sont entre les métopes et les trous qui reçoivent les poutres et les chevrons. L'espagnol *obuz* est emprunté à notre langue.

D'où : *obusier, obusière.*

Octroi.

Auctoricare.	. . . .	LIT.
Auctoricare	. . . .	BR.
Auctoricare.	. . . .	SCH.

Ὀττήρια, dorien, pour ὀπτήρια, don qu'on fait pour une chose examinée. « Ὀπτήρια dicuntur, dit Henri Estienne, quæ-

cumque donantur ἕνεκα τῆς προσόψεως, ob rem spectatam. » Nous avons dit que les Doriens prononçaient ὀττήρια; en effet, κόπτω devenait κόσσω et κόττω dans leur dialecte, ce qui a donné à notre langue *cosser* et *cotir*, comme on l'a vu au premier volume; τύπτω, dans ce même dialecte, se disait τύσσω et τύστω, forme relevée par Hésychius, et τύστω a donné au vieux français *tuster*, heurter, frapper, et au béarnais *tusta*. Suivant cette règle, ὀπτήρια se prononçait donc ὀττήρια, *otterie;* mais comme l'*r* est une lettre mobile, elle saute souvent sur ses voisines; c'est ainsi qu'on dit en français *breloque* et *berloque, berlue* et *brelue*, dans les vieux dialectes; et en béarnais, *berbit* et *brebit*. De même on a dit *otterie, ottrie, ottrey*. Voici les formes les plus communes : *ottri, ottrei, ottrey, ottray, outtroi, otroi, ottrez*.

> L'*ottreiz* de l'evesque e del conte.
> Et que de ce puissiez avoir l'*ottri*.
> Chevalier vous ferai et vous donrai ausi
> Ferres et grant avoir du tout a vostre *ottri*.
> (F. Godefroy, t. V, p. 660 et suiv.)

« Receveur des *otroiz*. » (3 nov. 1447, *Ch. de Henri VI*, arch. mun. Lisieux.) On remarquera que le sens d'*ottri* est don, ou présent; or c'est précisément la signification du grec dorien ὀττήρια. Les dérivés d'*ottri* sont : *ottrier, ottrise, ottreier* et *ottroier, otroiable, otroiance;* et, comme on le voit, aucune de ces formes n'a rien de commun avec le barbarisme *auctoricare*, inventé par Ménage et copié servilement par Littré, Brachet et Scheler. Est-il donc permis de fabriquer une étymologie qu'on ne trouve pas? Mais, en supposant même qu'*auctoricare* fût latin et dérivé d'*auctorare*, on ne serait pas plus avancé, car *auctorare* n'a jamais eu le sens d'octroyer.

D'où : *octroyer*.

Œil.
- *Oculus*. . . . . Littré.
- *Oculus*. . . . . Brachet.
- *Oculus*. . . . . Scheler.

Ὤλλος, dorien, pour ὁ ἴλλος, œil. Dans une infinité de mots grecs il se fait une crase avec l'article qui les précède; c'est ainsi qu'on dit ὠγώ, pour ὁ ἐγώ; ὠνήρ, pour ὁ ἀνήρ;

ὤνδρες, pour οἱ ἄνδρες; τοὔναρ, pour τὸ ὄναρ, etc. (Voy. ce qui a été dit au mot *autruche,* dans le premier volume.)

Remarque. — L'étymologie *oculus,* donnée par les Trois, ne peut pas soutenir un examen sérieux. Elle a contre elle la forme, le vieux français et la filière. L'espagnol *ojo* et l'italien *occhio* peuvent même être retirés à *oculus* et donnés à l'antique ὄκκος, œil, dérivé de la forme dorienne ὄκκω, qui est le même verbe qu'ὄπτω ou ὄσσω, voir. — On peut remarquer que l'orthographe de *œil* témoigne elle-même de l'origine de ὁ ἴλλος, après la coalescence de l'article et du nom : οἶλλος ou ὦλλος, *oil.*

Vieux français, *oil.* — Provençal, *ol.* — Béarnais, *oelh.* — Ancien catalan, *oill.* — Portugais, *olho.* — Rouergue, *uelh.*

D'où : *œillade, œillader, œillard, œillère, œillet, œilleterie, œilleton, œilletonner.*

Œuf.	*Ovum*	Littré.
	Ovum	Brachet.
	Ovum	Scheler.

ὬϝεFον, éolien, pour ὤεον, œuf. Comme l'ω et l'ο prenaient dans la prononciation grecque le son sourd de *ou,* et que la finale ον tombe, ὤεFον a donné *ouef,* œuf. — Le vieux français *œuve,* qui est la même chose qu'*œufe,* le béarnais *oeü* et *goeü* et le Berry *œu* dérivent évidemment de l'éolien ὤεFον et de la forme ὤεον; mais le portugais *ovo* vient du latin *ovum.* L'*œ* du français *œuf* indique d'une manière frappante l'origine grecque ὤεον.

D'où : *œufrier, œuvé.*

Ogive.	*Augere*	Lit.
	Augere	Br.
	Auge	Sch.

Ὠγύγιον, prononcez *ogivion,* ogive, c'est-à-dire construction terminée en angle. Voici l'explication du sens et de l'orthographe de ce mot : la signification première d'ὠγύγιον est : « antique, du temps d'Ogygès »; mais appliqué à l'art de la maçonnerie, il signifie ogival. Ce sens est indiqué par Hésychius, qui donne pour glose à ὄγκας Ἀθηνᾶς les mots sui-

vants : τὰς ὠγύγιας πύλας, et dans un article à part il donne pour glose à ὄγκη les mots γωνία et μέγεθος, c'est-à-dire angle et hauteur. Ainsi ὄγκας, qui signifie γωνία, angle, est la même chose que πύλας ὠγύγιας, c'est-à-dire portes terminées en angles. Les portes de la ville de Thèbes sont souvent appelées ὠγύγιας πύλας, à cause de ce caractère architectural. Quant à l'orthographe, elle ne souffre aucune difficulté; on a vu déjà dans nos deux premiers volumes, en différents endroits, que dans notre vieille langue on employait indistinctement le *v* ou le *g;* on disait *v*arenne et *g*arenne, *g*uisarme et *w*isarme, *g*irer et *v*irer, *g*uichet et *w*iquet, etc.; et l'on disait aussi l*y*s et l*i*s, m*i*thistoire et m*y*thistoire, nu*y*tée et nu*i*tée, etc.; c'est-à-dire on employait indifféremment l'*i* ou l'*y*. Donc, ὠγύγιον devient *ogive,* l'υ se changeant en *i* et le second γ en *v*. — L'étymologie que nous donnons est certaine. Elle avait exercé inutilement jusqu'à ce jour la patience des philologues. Ménage dit qu'*ogive* dérive d'*auge,* parce qu'elle a la forme d'une auge renversée, et *auge* n'est autre chose que le latin *alveus,* qui a subi les transformations suivantes : *albea, albia, auja.* Pour M. Renan, la première syllabe d'*ogive* est l'article arabe *al,* et le reste du nom est inconnu; Scheler pense que ce mot est tiré de l'allemand *auge,* œil. Littré et Brachet embrassent l'opinion de Lehéricher qui le dérivait d'*augere.*

Vieux français, *ogive.*

D'où : *ogival, ogivette.*

Ogre.
- *Orcus*. . . . . LITTRÉ.
- *Orcus*. . . . . BRACHET.
- *Orcus*. . . . . SCHELER.

Ὄχρις, gouffre, et, par extension, être sauvage, terrible. Ὄχρις, qui signifiait proprement montagne escarpée, pleine de précipices, a pris insensiblement le sens d'ogre, monstre sanguinaire. Il est donc arrivé à ὄχρις la même chose qu'à *Orcus* et à *Chimæra.* En effet, *Orcus* a eu d'abord le sens de profondeur, de gouffre des enfers, et puis celui du dieu qui y préside. Dans certaines parties du Midi, on en a fait un être fabuleux et cruel qu'on nomme *Ourquet* et dont on effraye les enfants. *Chimère,* nom de montagne, devint aussi un monstre terrible. — Léon Trippaut, dans son *Celthellénisme,* tire *ocrisse,*

femme têtue et difficile, d'ὀκριάζω, « asperor, molestus sum »; mais ὀκριάζω a pour racine ὄκρις, notre propre étymologie.

Remarque. — Littré, Brachet et Scheler donnent *Orcus* pour étymologie à *ogre;* mais *Orcus,* dans le Midi *Ourquet,* et en espagnol et en italien *Orco,* est tout différent du français *ogre* et de l'espagnol *ogro.* M. Brachet dit qu'*Orcus* s'est changé en *ocrus,* par la transposition de l'*r,* comme dans *asperitatem,* qui a donné au français *âpreté.* Mais cela n'est point nécessaire. Les Latins avaient *asper* et *asprum, asperitas* et *aspretum.* Le poète Gratius Faliscus, contemporain d'Ovide, a dit dans son *Cynegeticon :*

> Circa omnem, *aspretis* medius qua clauditur orbis,
> Ferre pedem,

et Virgile, au livre II de l'*Énéide,* vers 379 :

> Improvisum *aspris* veluti qui sentibus anguem.

Vieux français, *ogre* et *ocrisse.* — Espagnol, *ogro.* — Portugais, *ogra.*

D'où : *ogresse.*

Oh! et Ohé! { . . . . Littré.
. . . . Brachet
. . . . Scheler.

Ὦ, ὠή, oh! ohé! On voit que le français reproduit exactement les deux interjections grecques.

Oie. { *Avica,* mot fictif.. . . . . Lit.
Avica . . . . Br.
Avica. . . . . Sch.

Ὀχάν, et, par la chute du ν final, ὀχά, oie, qu'on disait aussi *auwe* dans le vieux français; et ὀχὰ dans certains dialectes se disait ὀφά, car le χ et le φ permutent, de même que le κ et le π. L'italien, l'espagnol et le portugais ont *oca,* qui est le grec ὀχάν, après la chute du ν. Le provençal et le béarnais *auca* est le mot dorien ἀχά, pour ἠχή. L'*Étym. M.* dit avec raison que χὴν dérive d'ἠχή : γίνεται παρὰ τὸ ἠχή, ὅ σημαίνει τὴν βοήν, ἠχήν. Le mot ὀχὰν lui-même est composé de χάν, oie,

et de l'article ὁ, par coalescence, comme *oliban* s'est formé de ὁ et de λίβανος, ὀλίβανος. (Voy. *agasse* et *aumusse* au tome Ier.) Il semble que les formes antiques *oe, oie, oue,* dérivent de ὀά, qui signifie cri. L'oie aurait été ainsi appelée par onomatopée.

Remarque. — L'étrange étymologie des Trois, c'est-à-dire le barbarisme *avica,* est de l'invention de Ménage.

Vieux français, *auwe* et *oie.* — Espagnol, portugais et italien, *oca.* — Berry, *oche.*

D'où : *oison.*

Oigne. { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler.

Ὄκνος, oigne, canard siffleur. Hésychius dit que l'ὄκνος est un oiseau qui habite les marais, car il le définit : εἶδος ἐρῳδιοῦ. (Voy. aussi H. E., sous la rubrique ἐρωγάς.) En Picardie, on nomme *oigne* le canard siffleur; mais dans d'autres provinces on l'appelle *oignard.*

Oignon. { *Unionem*. . . . . Lit.
Unionem. . . . . Br.
Unionem. . . . . Sch.

Οἶδνον, tubercule. Οἶδνον désigne particulièrement la truffe, mais, par extension, il s'applique à tous les corps de forme ronde qui se développent sous la terre. On voit que c'est le même mot en grec et en français. Notre vieille langue a toujours *oignon,* c'est-à-dire le terme grec. Il semble que si *oignon* venait du latin *unionem,* comme le veulent Littré, Brachet et Scheler, il resterait quelque trace de cette dérivation. Mais ce qui doit surtout faire rejeter cette étymologie latine, c'est que la perle nommée *unio* se disait dans notre vieux français *union.* « Rubis, balais, diamants, saphiz, esmeraudes, grenats, agathes, berilles, perles et *unions* d'excellence. » (Rab., I, 324.) — Pourquoi *unio,* qui signifiait en latin *union, perle* et une espèce d'*oignon,* aurait-il donné au français *union,* accord, et *oignon,* tubercule? On peut ajouter que Ménage patronne cette étymologie et qu'elle est par conséquent mauvaise. Si l'on objecte que les Grecs nommaient l'oignon κρόμυον, κίδαλον et ἡδυπότις,

et qu'on ne voit pas qu'ils l'aient désigné particulièrement par le mot οἶδνον, il est aisé de répondre que nous n'avons pas dans les lexiques toutes les acceptions des mots grecs, et que la langue classique avait fait tomber en désuétude une foule de termes. Est-ce que, chez nous, on écrit aujourd'hui dans les dictionnaires courants les mots de la langue du XIIe siècle? Le terme vulgaire chez les Grecs pour désigner l'eau était ὕδωρ, et cependant l'on sait d'une manière certaine, quoique les dictionnaires n'en disent rien, qu'on la nommait aussi νηρὸν et αἶξ dans les temps primitifs. Νηρὸν s'est conservé dans les îles de l'Archipel, sous la forme *nero*, et *aïga* (αἶγα) est encore aujourd'hui le mot vulgaire de l'eau dans les Pyrénées.

D'où : *oignonade, oignonette, oignonière*.

Oignonet.	*Oignon*	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

ὄχνη, espèce de poire. Ce mot, très antique, se trouve dans Homère, au vers 234 de l'*Odyssée*. L'oignonet est une petite oigne (ὄχνη).

Oiseau.	*Avicellus*, nom latin.	LIT.
	Aucellus, latin fictif.	BR.
	Aucellus, bas-latin	SCH.

Ὠισός, pour ᾠδός, chanteur. C'est l'épithète donnée aux oiseaux par les poètes. Le δ se changeait en σ; on disait ὀδμή et ὀσμή, ὀδμώδης et ὀσμώδης; συρίσδω et συρίσσω; θερίδδω et θερίσσω, etc. — La forme ᾠδὸς est une contraction d' ἀοιδός. La cigale, qui chante tout l'été, était surnommée ᾠδός, et dans les Pyrénées on appelle le coq *hasa*, d'ᾆσαι, chanter. — Les formes ordinaires de notre vieille langue sont *oiseau, oisiau, oisel*, c'est-à-dire le grec antique ὠισός, *oisos*. Les langues sœurs n'ont pas pris ce terme aux Grecs; l'espagnol et le portugais ont *ave*, et l'italien *uccello*, d'*avis* et d'*aucella;* mais le Berry a *oisiau*, le picard *oisieu*, le bourguignon *oisea*, et le Hainaut *oisiau*.

D'où : *oiseler, oiselet, oiseleur, oisclier, oisellerie, oisillon*.

Olifant. { *Elephantus*. . . . . LITTRÉ.
. . . . BRACHET.
Elephas. . . . . SCHELER. }

Ὠλίφαν, dorien, pour ὁ ἐλέφας, ivoire et objets faits d'ivoire. On voit que c'est le même mot en grec et en français, puisque notre vieille langue avait *olifan* et *olifant*. Voici maintenant comment la forme ordinaire ὁ ἐλέφας est devenue ὠλίφαν dans le dialecte dorien. Les Doriens fondaient souvent l'article avec le nom suivant; ainsi ils disaient ὥτερος pour ὁ ἕτερος, ὤλαφος pour ὁ ἔλαφος, etc.; ils faisaient permuter aussi l'ε avec l'ι, comme dans σιός, mis pour θεός, et ils changeaient le ς en ν, comme dans εἰρηκὼν mis pour εἰρηκώς. (Voy. Ahrens, *de Dialecto Dorica* et *Eolica*.) Les Latins aussi confondaient le son de l'*e* et de l'*i*. La *Chanson de Roland* a l'orthographe du dialecte dorien, au vers 1059 de l'édition de Müller :

Cumpainz Rollanz, l'*olifan* car sunez,
Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner.

Littré dit sous la rubrique *éléphant :* « L'ancienne forme est *olifant;* ce n'est qu'au XVIe siècle que la forme latine l'expulse. » Mais, si la forme latine expulse *olifant* au XVIe siècle, *olifant* n'est donc pas d'origine latine? Cependant Littré, oubliant aussitôt sa remarque, donne à *éléphant* et à *olifant* la même étymologie, c'est-à-dire le latin *elephantus*. M. Léon Gautier hésite sur l'origine d'*olifant*, dans son glossaire de la *Chanson de Roland;* mais il défend néanmoins de le dériver du grec ἐλέφας. C'est un terrible étymologiste que M. Léon Gautier : car dans la même colonne il déclare que *oïe* vient d'*audita, oie* d'*audite, oil* d'*oculus, oïr* d'*audire, oisel* d'*avicellus, oïst* d'*audivisset, oït* d'*audivit, ad oït* de *habet auditum, avuns oït* de *habemus auditum;* c'est-à-dire qu'il ne rencontre pas juste une seule fois. On a vu l'origine d'*oïr*, d'*oil* et d'*oisel*.

Olinde. { *Olinde,* ville du Brésil. . . . . LIT.
Même étymologie que Littré. . . . . BR.
Olinde, v. du Brésil, ou *Solingen,* en Westphalie. . . . . SCH. }

Λίγδος, fonderie, et λιγδεύω, épurer les métaux. La *linde* était une lame d'épée très fine, c'est-à-dire faite d'acier épuré.

On a dit d'abord *linde* et puis *olinde,* en incorporant l'article, ὅλιγδος, comme on a dit *oliban* de ὁ λίβανος. La vieille langue nous donne *lindel,* petite olinde : « Ung chappel de faultre, ung *lindel,* ung bauderel. » (Dans F. Godefroy, IV, p. 789.) Le *Dictionnaire de Trévoux* explique ainsi le mot *olinde :* « Terme de fourbisseur : sorte de lame d'épée qui est une des plus fines et des meilleures, et qui a pour marque une corne. » Ménage dit que ce nom vient de la ville d'*Olinde,* dans le Brésil, d'où ces sortes de lames seraient venues. Or, l'*olinde* se trouve dans notre vieille langue, comme on le voit par le passage que nous venons de citer, passage écrit le 4 novembre 1444, et l'Amérique ne fut découverte que le 12 octobre 1492! Littré prend, de confiance, cette étymologie de la main de Ménage. Lui-même, d'ailleurs, ne dit-il pas que la baïonnette fut inventée à Bayonne en 1665, tandis que ce mot apparaît dans notre langue dès le XIe siècle?

D'où : *olinder.*

Omelette.	*Lamella.*	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Même étymologie que Littré.	SCHELER.

Ἀμύλατον, sorte de galette, sauce, ragoût. C'est dans un scoliaste d'Aristophane qu'on trouve ce mot, qui n'est qu'une forme allongée d'ἄμυλος : Ἄμυλοι πλακοῦντες τινες, οἱ δε ζωμοὶ πλακουντώδεις· ὃ νῦν ἀμύλατον φασιν. (Voy. H. E., sous la rubrique ἄμυλος.) L'omelette, nommée autrefois *amelette* et *aumelette,* tire son nom de là, à cause de sa forme plate. Lancelot a le premier relevé cette étymologie.

Le mot *omelette* a exercé la patience d'un grand nombre de philologues. De la Mothe le Vayer pense qu'*omelette* vient d'*œufs meslés;* Bourdelot le tire d'*ovum molle;* le père Labbe, d'*oomelia,* fait d'ὠὸν et de μέλι; Trippault, de ἅμα λύειν, délayer ensemble; Rabelais, de ὁμαλῇ ἀκτῇ, « simul trita », et l'orthographie *haumelaicte.* L'étymologie de Ménage est jolie : « Cette étymologie, dit-il, est cachée, et je crois être le seul qui l'ait découverte. La voici. Les Italiens appellent *anima* la semence des fruits... et ils appellent *animelle,* c'est-à-dire *petites âmes,* certaines béatilles, comme foies, cœurs, rognons, gésiers et autres parties des entrailles des animaux dont on fait ordinairement des fricassées; or une *omellette* est une fri-

cassée d'œufs, d'*animaletta*... De l'italien *alma*, qui signifie âme, nous avons fait de la même sorte le mot *omelette* : *alma, almula, almuletta, aumelette, omelette.* » Qu'on ne rie pas de cette étymologie du bon Ménage; celle de Littré et de Scheler est plus extraordinaire encore. Voici l'explication de Littré : « Dans le XIVe siècle on a dit *alumelle* et *alumete*, à cause que l'omelette est plate comme une alumelle; c'est là que paraît être l'étymologie, *amelete* étant une corruption d'*alumete* ou *alemete.* » Scheler est ravi de cette étymologie : « C'est là, s'écrie-t-il, que Littré, avec raison, trouve la solution de ce problème culino-étymologique. » Mais Littré n'a pas découvert cette étrange étymologie; l'honneur en revient à Le Duchat, qui l'a fabriquée de cette manière : « *Aumelette* peut aussi venir de *lamella : lamella, alamella, almella, almelletta, aumelette.* » Littré tire justement son *alumelle* de *lamella.* (Voy. ce mot dans son *Dictionnaire.*)

On.	*Homo*	LITTRÉ.
	Homo	BRACHET.
	Homo	SCHELER.

Ὤν, celui qui se rencontre. Le participe ὤν signifiant ὑπάρχων, c'est-à-dire quelqu'un qui se trouve, qui se rencontre, rend exactement le sens indéfini de *on*. Ménage fait dériver *on* de *homo*, et Littré, Brachet et Scheler le suivent; mais cette étymologie ne répond ni au sens ni aux vieilles formes de *on*. Prenons cet exemple de Montaigne : « Si en mon pays *on* veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire. » Est-ce que cet *on* est la crase de *homo?* Non, c'est bien ὤν : « Si en mon pays *celui qui se* rencontre veut dire qu'un homme, » etc. Qu'on n'objecte pas l'orthographe *oms* qu'on rencontre quelquefois, parce que l'orthographe seule ne décide de rien en étymologie.

Once.	*Uncia*	LIT.
	Uncia	BR.
	Uncia	SCH.

Οὐγκία, once. Le latin *uncia* n'est que le grec sicilien οὐγκία, comme l'ont justement remarqué Vossius et Freund. L'expli-

cation que Pollux donne d'οὐγκία au livre IX est acceptable; mais il est plus probable qu'οὐγκία n'est que la crase de l'article ὁ et d'ὄγκος, ὁ ὄγκος, οὔγκος, et puis οὐγκία. Ὄγκος, en effet, dans l'une de ses acceptions, signifie poids pour peser, βάρος σταθμικόν. Cette origine devient certaine si on veut bien remarquer qu'*once*, dans notre vieille langue, signifiait encore montée ou hauteur, ongle et mesure de longueur; or ὄγκος a justement ces trois significations. Voici un exemple où *once* signifie montée, sens qui a échappé à F. Godefroy : « Comme le suppliant, Estienne Clement et autres amenoient contramont la rivière du Rosne un batel... ledit Estienne se mist au lieu nommé au pays *once*, ou le suppliant avoit toujours tiré en ce voyage, lequel pour oster ledit Estienne de ladite *once* et place, coppa la corde a laquelle ledit Estienne estoit accouplé et tiroit, dont il est chei a terre sur un tronc d'arbre. » (1415, Arch., JJ, 169, pièce 38.) Le contexte fait voir clairement qu'Estienne tirait la corde dans un chemin de halage, et dans un endroit montant, quand on lui joua ce mauvais tour. Cet endroit montant se nommait *once*, qui est le grec ὄγκος, hauteur, éminence. — Dans l'exemple suivant, *once* veut dire ongle et c'est encore ὄγκος qui a ce sens :

Que dou doi menu jusqu'a ners
La première *once* se creva.

(Chrest, *Chevalier de la Charrette*, pag. 125, Tarbé.)

Once a encore le sens de mesure de longueur : « Pour estre dicte leyau, ladite playe doit avoir de longueur et incision une *once* de poulce, qui est la cinquième partie du pan de cane. » — (Voy. F. Godefroy.) — Ὄγκος, dans l'une de ses acceptions, signifie γωνία, ἀγκών, c'est-à-dire ce qui fait un angle, une articulation, et *once* signifie précisément ici la première articulation du pouce, dont il faut cinq pour faire un pan de canne. — Enfin, l'oncenotte était le diminutif d'*oncée*, sorte de vase, et l'ὄγκαιον, l'*oncée*, était « vas in quo aliqua reponuntur ».

Remarque. — Il est très probable que l'animal appelé *once* tire encore son nom d'ὄγκος, ongle, et qu'il a été ainsi nommé à cause de ses griffes redoutables.

Vieux français, *once*. — Espagnol, *onza*. — Provençal, *onsa*. — Béarnais, *once*. — Italien, *oncia*.

D'où : *once* (animal), *onceau*, *onciaire*, *oncial*.

Or (métal). { *Aurum* . . . . Littré.
Aurum . . . . Brachet.
Aurum . . . . Scheler.

Ὦρον, forme antique d'αὖρον, or. Dans une foule de mots on trouve la diphtongue αυ remplacée par ο. On disait βαυκάλιον et βοκάλιον, αὖλαξ et ὦλαξ, *au*rata et *o*rata, *cau*dex et *co*dex, *cau*lis et *co*lis, *cau*sa et *co*sa, ce qui explique l'orthographe de *bocal,* de *dorée,* de *code,* de *chou* et de *chose*. Notre mot *or* n'est que le grec ὦρ-ον, puisque la finale tombe et ne compte pas. Le latin *aurum* est aussi le grec αὖρον, qui vient du verbe ἄω, briller, ainsi qu'ἀὼς et αὖρα, aurore, éclat. L'antique mot αὖρον s'est conservé dans θησαυρός, qui est un composé du vieux verbe θήω, placer, et d'αὖρον.

Vieux français, *or* et *oré* (doré). — Espagnol et italien, *oro*. Portugais, *ouro*. — Provençal et béarnais, *or*.

D'où : *dorer, doreur, dorure, dorade, dédorer*.

Or (adverbe). { *Hora* . . . . Lit.
Hora . . . . Br.
Hora . . . . Sch.

Ὦῤ-ῥα, maintenant, alors. Ce sont les sens de *or,* dans notre vieille langue. Le mot ὤῤῥα se trouve dans Hésychius avec la glose τηνικαῦτα; et comme la finale ρα tombe, il reste ὦρ. Dans ces deux vers d'un vieux noël, cités dans le *Dictionnaire de Trévoux :*

Or, nous dites, Marie,
Que faisiez-vous alors?

or signifie maintenant : « Dites-nous maintenant, Marie, ce que vous faisiez alors. » Dans le passage suivant, *d'or* signifie *de maintenant :* « Et tout ceu doit durier *d'or* en jusques au jour de feste Saint-Martin en novembre qui *or* (bientôt) vient. » (1348, *Hist. de Metz,* IV, 117.) — Dans F. Godefroy. — Je relèverai ici, en passant, deux erreurs, l'une de F. Godefroy et l'autre de Littré. F. Godefroy dit, sous la rubrique *or,* qu'*ormais* signifie « en tout temps », dans les trois passages suivants :

1° Je ne plaise au Seigneur que vos afflictions
Pour nous vanger *ormais* enaigrir nous facions.

2° « Pour la perte de la vybe que je ne dois pas *ormais* estimer beaucoup. »

3° Cedent *ormais* les armes a la robe.

Dans tous ces passages, *ormais* a le sens de *désormais*, c'est évident. L'erreur de Littré est bien plus grave. Examinant, dans son article *or*, les différentes acceptions de cette particule, il vient à dire : « *Ores*, archaïquement : *Ores* ce sont suppôts de sainte Église. (La Font. *Cloch.*) » Et dans l'étymologie qu'il donne de *or*, étymologie unique, il laisse clairement entendre que ces suppôts de la sainte Église, nommés *ores*, dérivent aussi de *hora !* Cela paraît extraordinaire, car l'adverbe *or*, signifiant « maintenant », ne peut avoir aucun rapport avec *ores*, employés, serviteurs. En effet, ce vieux mot *ores*, usité dans notre ancienne langue, est le mot grec éolien ὧρες, qui a le sens de φύλακες, gardiens. Un *ore* était donc un gardien, une espèce de bedeau, et non pas un adverbe. (Pour le mot ὧρες, voy. le tome VIII° de H. E., col. 2046, c.)

Remarque. — Littré confond *or* et *ara*. Ces deux mots sont parfaitement distincts. *Or* vient d'ὥρ-ρα, et *ara* d'ἄρα, qui signifie vite, tout à l'heure. *Ara* est encore usité dans les Pyrénées. Il n'a subi aucune altération depuis le temps d'Homère. Nous ferons encore remarquer que *hora*, que Littré, Brachet et Scheler donnent pour étymologie à *or*, n'a jamais eu le sens de « maintenant ».

Orage.	*Auraticum*	Littré.
	Auraticum	Brachet.
	Aura	Scheler.

Ὡραῖον, sous-entendu ὕδωρ, orage, pluie d'été. Les Grecs disaient pour les pluies torrentielles de l'été ὡραῖον ὕδωρ, pluie d'été ; mais, pour la rapidité du discours, ὕδωρ est tombé, et il n'est resté que le qualificatif ὡραῖον, qu'il faut prononcer ὡραjον, *orage*. Le mot *orage* signifie aussi vent dans la vieille langue, parce que les grandes pluies d'été sont ordinairement accompagnées de vents violents.

Remarque. — Littré et Brachet font un barbarisme latin pour en tirer *orage*. Ménage fabriquait aussi ses étymologies, mais avec plus d'esprit. Pour *orage*, il avait fait *oragium*.

Vieux français, *orage*. — Espagnol, *oraje*. — Béarnais, *ouraye* et *ouratye*. — Dauphiné, *orage*. — Bourguignon, *oraige*.
D'où : *orager*, *orageusement*, *orageux*.

Orcanète. { Origine inconnue . . . . LITTRÉ.
Origine inconnue . . . . BRACHET.
. . . . SCHELER.

Ὀρκάνη, orcanète. Nous traduisons ainsi ce mot parce que, ὀρκάνη signifiant ἕρκος, fermeture faite avec des buissons épineux, ἀκανθῶδες περίφραγμα, *orcanète* est le diminutif de ὀρκάνη et signifie petite pointe, petite arête, qui pique, qui arrête, comme le ἕρκος ou l'ἀκανθῶδες περίφραγμα. En effet, l'orcanète, qui est la même plante que l'ἄγχουσα ou le βούγλωσσον, a ses feuilles terminées en pointes comme des épines et hérissées de poils très rudes, et ses tiges également couvertes de poils courts, rudes et piquants. Ce nom d'*orcanète* signifie donc, à la lettre, plante épineuse, αἱμασιά, et n'est pas tiré de ses principes colorants, mais bien de la forme de sa tige et de ses feuilles.

Ord. { *Horridus*. . . . . LIT.
Horridus. . . . . BR.
Horridus. . . . . SCH.

Φορύω, salir, d'où vient le latin *foria*, stercora. Il est évident que φόρυς, dérivé de φορύω, ne signifie pas seulement anus, mais encore κάκκη, car Hésychius donne à πυγή, qui est synonyme de φόρυς, le sens de μολυνίη, saleté. Φόρυς, φορύω, φορύνω, et le latin *foria*, *forire*, *conforire*, sont de la même famille et signifient stercora, inquinare. Le béarnais reproduit φόρυς dans *horre* et *orre*, sale, infect. Dans une partie de la Bigorre on dit *houera* pour excrementum. De là dérivent aussi *foire* (mot bas), *foirer* et *foireux*. — *Hort* de notre vieille langue, qui avait aussi les formes *ord*, *or*, *ort*, *orre*, est également un dérivé de φορύω ou de φόρυς, car l'*h* et l'*f* ne sont qu'une même aspiration, et *ord* est le même mot que *hort*, sauf l'aspiration.

REMARQUE. — Littré dérive *ord* de *horridus;* mais ces mots n'ont aucune parenté. Le sens propre de *ord* ou de *hort*, dérivé de φόρυς, est : sale, malpropre, dégoûtant; tandis que celui de *horridus* est : hérissé, rude, et, par extension, horrible, qui

excite la terreur. Il faut beaucoup de bonne volonté pour tirer *ordure* de *horridus*.

D'où : *ordure, ordurier*.

Ordalie. { *Ordal,* anglo-saxon . . . . Littré.
Même étymologie. . . . . Brachet.
Même étymologie. . . . . Scheler.

Ὀρδαλεύω, dorien, pour ὀρδυλεύω. Ce verbe se trouve dans Hésychius avec le sens de μοχθέω. Le nom dérivé d'ὀρδαλεύω était ὀρδαλία, qui s'est conservé dans *ordalie*. Le changement de l'α en υ était ordinaire : on disait καλίω et κυλίω, καλινδέω et κυλινδέω, σάρξ et σύρξ, τάρβη et τύρβη, etc. Ainsi, ὀρδυλεύω peut se prononcer ὀρδαλεύω, et la signification correspond à celle de : mettre à l'épreuve, faire souffrir, qui est le sens d'*ordalie*, c'est-à-dire l'épreuve du feu, de l'eau, du duel, etc. Cette coutume barbare, Yves de Chartres la condamnait par ce mot sanglant : « Ita innocentiam defendere est innocentiam perdere. » L'anglo-saxon *ordâl* a été pris de notre vieux français. La physionomie d'*ordalie* indique, au reste, qu'il n'est venu ni de la Germanie ni d'outre-mer, mais qu'il est autochthone.

Ordon. { Origine inconnue. . . . . Lit.
. . . . Br.
. . . . Sch.

Ὀρθόν, d'ὀρθός, ligne droite, toutes choses qui sont alignées. Cette étymologie rend compte de toutes les acceptions qu'avait *ordon* dans la vieille langue, et du sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot dans le Doubs, dans les Vosges, dans la Nièvre et le Poitou. (Voy. le *Dictionnaire* de F. Godefroy, tome V, p. 619 et 620.) Le grec ὀρθὸς est de la même famille que le latin *ordo*, comme l'a remarqué Freund. Le τ ou θ grec permute avec le δ.

Orfroi. { *Aurum phrygium*. . . . . Lit.
Aurum phrygium. . . . . Br.
Aurifrisatum. . . . . Sch.

Ὀφρύος, d'ὀφρύς, bord, ce qui avance, faste, arrogance. Autrefois les broderies employées en bordure se nommaient

orfrois; c'est, comme on le voit, le grec ὀφρύος, qui a précisément ce sens. Il faut aussi noter que dans notre vieille langue on disait *ofrois* et *orfrois*. « Une chappe verte de toille d'Italie avec l'*oufroie* de S. Guillaume... » « Une de velours verd avecq l'*offroye* de damas rouge. » (Dans F. Godefroy. tome V, col. 578.) Dans le même, page 632 : « Estoit ledit pavillon fort beau a grand merveille... le tout bordé de riches *orfoys*. » — « *Offres* mout precieusement faitz. » — Littré dérive *orfroi* d'*aurum* et de *Phrygia*. Voici comment *Phrygia* devient *frise : Phrygia* fait *phrygium*, d'où *frigium, frisium, fresium, frise*. — L'orfroi est donc *aurum phrygium*, de l'or de Phrygie. Comme le lecteur doit le soupçonner, Littré a pris cette étymologie à Ménage. Brachet l'adopte aussi, parce qu'il a trouvé dans Ovide *phrygiæ vestes*. Il n'est pas embarrassé, lui, pour tirer *ofrois* d'*aurum phrygium*. Ce changement s'est fait « spontanément », d'une « manière irréfléchie », avant le XIIe siècle. — Scheler préfère l'or frisé, *aurifrisatum*, à l'or phrygien, *auriphrygium*, qu'il nomme création arbitraire. Son *aurifrisatum* est tout aussi arbitraire.

Organsin.	*Organe*	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Peut-être *organum*	SCHELER.

Ὀργάσαι, préparer, macérer, adoucir. Le verbe ὀργάζω a le sens de mollire, macerare, subigere, ce qui explique parfaitement la préparation et le travail auxquels on soumet les soies torses dans les manufactures. Dans la vieille langue on disait *orgasin :*

Elle ob vestu .I. peliçon hermin
Et par deseure .I. bliant d'*orgasin*.

— F. Godefroy. —

Une *n* s'est peu à peu glissée dans le mot, pour en adoucir la prononciation. — Il est probable qu'il y avait un verbe *orgaser*, d'ὀργάσαι, dont on avait fait aussi *orgasin;* mais le substantif seul est resté, et encore défiguré, puisqu'on dit aujourd'hui *organsin*.

D'où : *organdi*.

Orge.	*Hordeum*	LITTRÉ.
	Hordeum	BRACHET.
	Hordeum	SCHELER.

Ordium, prononcez *ord-jum,* orge. La forme *hordeum* ou *ordeum* est la forme écrite, mais il y avait certainement aussi une forme *ordium,* comme le témoigne le verbe *ordio,* gorger d'orge, et *ordiari,* se gorger d'orge. Un cheval qui a mangé beaucoup d'orge est en latin un equus *ordiatus.* La forme du vieux français *orgie* et du vieux béarnais *orgii* n'est autre chose que le vieux latin *ordium,* prononcé *ord-jum.* Le provençal *ordi* est le même mot *ordium,* l'*i* étant prononcé comme aujourd'hui.

D'où : *orgeat, orgelet, orgeot, orgeran.*

Orgueil.	*Urguol,* remarquable, anc. haut-allem. . .	LIT.
	Orgel, orig. germanique	BR.
	Urguoli, vieux haut-allem., insignis	SCH.

Ὀργήν, orgueil. Dans la langue primitive l'η se prononçait ει, et le ν permutait avec le λ, comme on l'a déjà remarqué; donc ὀργήν, d'ὀργή, peut s'écrire et se prononcer ὀργείλ, *orgueil.* L'adjectif ὀργίλος, orgueilleux, s'était conservé intact jusqu'au xv[e] siècle. On disait *orgilos, orgillos, orgilous,* aussi bien qu'*orgoillos,* qu'*orguilous.* (Voy. le *Dictionnaire* de F. Godefroy, sous la rubrique *orgoillos.*) Le wallon *orgou* semble dériver du verbe ὀργῶ, qui ne signifie pas seulement « ad venerem stimulari », mais encore θυμῶ, s'irriter, être fier, s'enorgueillir. Au reste, ὀργὴ et ὀργάω sont de la même famille.

Vieux français, *orgueil, orguil, orgoil.* — Provençal, *orguelh.* — Béarnais et catalan, *orgull.* — Espagnol, *orgullo.* — Portugais, *orgulho.* — Italien, *orgoglio.* L'anglo-saxon *orgel* n'est que le grec ὀργὴν ou ὀργήλ : il a été pris dans notre vieux français.

D'où : *orgueilleusement, orgueilleux, enorgueillir.*

Orin.	Origine inconnue.	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ὀρύαν, d'ὀρύα, corde, orin. L'α, n'étant pas accentué, ne se

fait pas entendre; ὀρύαν devient donc ὀρύν, dans la prononciation, et ὀρὺν c'est *orin*.

D'où : *oringuer*.

Orle.	*Orula*, latin fictif	LITTRÉ.
	Orula, id.	BRACHET.
	Orula, id.	SCHELER.

Ὄρος, *ore*, vieux français, bord, limite. Le vieux français a les formes *ore* et *oré*, *orle* et *orlet*, et ces quatre formes ne sont que le grec ὄρος, prononcé de quatre manières différentes. Une *l* s'estglissée dans *orle* et *orlet*, comme dans une foule de mots. On a dit *ore* et *orle* comme nous disons *on* et *l'on*, comme on a dit autrefois *o* et *lo*, pour l'article *le*. Les formes *ourlet* et *ourler* dérivent de l'ionien οὖρος, qui a le même sens que ὄρος. Le latin *ora*, qui signifie aussi bord, n'est que le grec ὄρος, comme l'a fort bien remarqué Vossius. Littré, Brachet et Scheler dérivent *ourlet* d'*orula;* mais *orula* n'a jamais existé, et *orula*, s'il était latin, donnerait *orule* et non pas *ourlet*, parce que la dernière syllabe est brève. Puis, comment *orula*, eût-il existé, aurait-il donné *ore* à notre vieux français?

Vieux français, *ore* et *orle*. — Espagnol et portugais, *orla*. — Italien, *orlo*. — Provençal et berry, *orle*. — Béarnais, *ourlét*.

D'où : *orée, orière, ourler, ourlet, orlet*.

Ornière.	*Orbitaria*	LIT.
	Orbitaria.	BR.
	Orbitaria.	SCH.

Ὅρμος, ornière. Photius dit (328, 22) que ὅρμος est synonyme de ὁλκός; or ὁλκὸς signifie sillon, ornière. Le μ de ὅρμος s'est changé en ν en passant dans notre langue. La permutation de ces deux lettres est ordinaire; c'est ainsi que *mappa* et *mespilum* ont formé *nappe* et *nèfle*, et ὅρμος, *orne*, qui dans notre vieux français a, comme le grec ὅρμος, le sens de sillon, de traînée, de rangée. Exemples :

Parmi la vile s'en vont esperonant,
Cerchent ces rues, ces *ornes* et ces champs.

— Dans F. Godefroy. — (*Enf. Virien*, Rich., 1448, f° 69.)

Dans la Bourgogne, on dit encore aujourd'hui *orne* pour le sillon. « Mes jambes ne me supportaient plus pour aller aux champs; à peine mon *orne* commencé, il fallait m'appuyer sur le manche de mon râteau. » (Lamartine, *Tailleur de pierres de la vallée de Saint-Point*, ch. XII, parag. 16, p. 245, Hachette.) *Ornière* s'est formé d'*orne*, comme *orière* d'*ore*, *ormière* d'*orme*, et *minière* de *mine*. *Ornière* apparaît dans notre langue dès le XIIIe siècle. Littré, Brachet et Scheler dérivent ce mot d'*orbita* par l'intermédiaire d'*orbitaria*, qui n'est pas latin, et ils ont emprunté, les Trois, cet horrible barbarisme au brave Ménage. Voici comment ce dernier expliquait cette étymologie : « *Ornière*, d'*orbitanaria*, inusité. *Orbita, orbitana, orbitanaria;* ou plutôt : *orbita, orbitina, orbitna, orbitnaria, ornaria, ornière.* » N'est-ce pas prodigieux? Mais c'était l'enfance de la linguistique; il faut être indulgent. Voici maintenant le nouveau procédé. Je prends l'étymologie de M. Brachet, parce qu'elle se développe plus scientifiquement que celle de Scheler et de Littré : « *Orbita, orbitaria, orbtaria, ordière, ornière.* » Le lecteur serait bien difficile s'il ne se déclarait satisfait. Que s'il désire savoir à quelle époque s'est fait cet étrange travail de transformation, M. Brachet lui dira que c'est du XIe au XIIIe siècle et qu'il s'est fait d'une *manière spontanée* par la bouche du peuple.

D'où : *orne*, terme rural.

Orse.	*Lurts*, gauche, hollandais.	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	Même étymologie que Littré	SCHELER.

Ὀρσός, orsé, élevé. Le mot *orse* a le sens de *lof*, et *lof*, λόφος, signifie élévation, et, en terme de marine, le bord du navire frappé par le vent, c'est-à-dire élevé par le vent. Ὀρσὸς est dorien pour ὀρθός.

Vieux français, *orse* et *ourse*. — Provençal, *orsa*. — Italien, *orza*.

D'où : *orser*.

Orseille.	*Federigo Rucellai*	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ὀροσέλινον, et, par la chute du second o devant la syllabe accentuée, ὀρσέλινον, orseille, plante dont on tire une couleur.

L'ὀροσέλινον ou ὀρεοσέλινον est l'apium montanum des botanistes, dont il y a quatre espèces. La vieille forme *orsolle* est l'ὀροσέλινον grec à peine dénaturé, car la finale νον ne compte pas : ὀροσέλι, *orsolle.* « Et y croist une grayne qui vault biaucoup que on appelle *orsolle;* elle sert à taindre draps ou autre chose. » (Jean de Bethencourt, *le Canorien,* p. 131, Gravier.)

Remarque. — L'étymologie de Littré n'est pas sérieuse. Elle a juste la valeur de celle qu'il a donnée au mot *cric.*

Orteil.	*Articulus*	Littré.
	Articulus	Brachet.
	Articulus	Scheler.

Ὀρθήν, *ortel,* vieux français. Le ν et le λ permutant, ὀρθὴν devient *ortel.* On a appelé *ortels* les *os droits,* c'est-à-dire ceux qui vont d'une articulation à l'autre. En grec ὀρθὴν s'appliquait à tout ce qui était droit, situé en droite ligne. Henri Estienne définit ainsi l' ὀρθόστασις : « Corporis habitus, quo surrecti stamus nervis posterioribus contractis, » c'est-à-dire : posture du corps qui se tient droit et ferme sur les *orteils des pieds.* — « A l'autre nuyt songea il que tous les *ortelz* des pieds luy cheoient, fors les poulces. » (*Lanc. du Lac,* I, f° 51, éd. 1533.) — Dans F. Godefroy.

Remarque. — *Ortel* est dans notre vieux français; *articulus* a donné *article,* et rien autre. D'ailleurs, aucune loi étymologique ne permet de tirer *orteil* d'*articulus. Articulus* est une trouvaille de Ménage.

Ortolan.	*Hortulanus*	Lit.
	Hortulanus	Br.
	Hortulanus	Sch.

Ὀρταλίν, d'ὀρταλίς, petit oiseau. On a prononcé ortal*an*, comme on dit l*a*ngue, de l*i*ngua. Littré dérive ce mot de *hortolanus,* jardinier; mais on ne voit pas pourquoi. Scheler et Brachet donnent la même étymologie que Littré, et ils l'expliquent. Scheler dit que « ces oiseaux habitent volontiers les haies vives des jardins »; et Brachet ajoute qu'ils y nichent

d'ordinaire. Buffon n'a jamais connu ces particularités. Les ortolans voyagent beaucoup, et ils font leurs nids à terre ou sur les ceps. Les noms qu'ils portent devaient aussi avertir nos étymologistes que le latin *hortolanus* était étranger à *ortolan.* En effet, Varron les appelle « miliarii », et Pline « cenchramos », parce qu'ils aiment le millet; une espèce est nommée l'ortolan des roseaux; une autre l'ortolan des neiges, et une autre l'ortolan de riz; mais aucune ne porte le nom d'ortolan des jardins. C'est uniquement la nécessité étymologique qui a créé de nos jours cette espèce nouvelle. C'est par le même procédé qu'on a tiré *baïonnette* de *Bayonne, bougie* de la ville africaine de ce nom, et *bougre* de *Bulgare.*

Oseille. { *Oxalis.* . . . . Littré.
Oxalia . . . . Brachet.
Oxalis. . . . . Scheler.

Ὀξαλίς, oseille. *Oxalis* n'est que le grec ὀξαλὶς écrit en caractères romains. Pline l'a employé. La racine d'ὀξαλίς, qui est ὀξύς, acide, indique assez sa provenance purement hellénique.

Remarque. — Brachet donne l'étymologie *oxalia,* qui n'existe pas, et Diez pense qu'*oseille* vient d'*acidula*, de cette manière : *acidula, aceille, aseille, oseille.* C'est du pur Ménage.

Oser. { *Ausum,* d'*audeo*. . . . . Lit.
Ausare (latin fictif) . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch.

Αὔσω, oser. Ce verbe est indiqué dans Suidas, sous la rubrique Αὐσονίων, où on lit : Αὔσονες· οἱ Βασιλεῖς, παρὰ τὸ αὔσω, τὸ τολμῶ, c'est-à-dire : « Ausones, reges, ab αὔσω, quod est audeo. » Ce passage est le seul endroit où il soit fait mention de ce verbe, qui prouve qu'il était employé populairement. Mais combien de mots français qui sont du fonds même de notre langue et qu'on n'écrit jamais. On ne les rencontre que dans le vocabulaire du peuple. Son usage, au reste, est attesté par toutes les langues sœurs et par les grands patois : l'espagnol a *osar,* l'italien *ausare* et *osare;* le portugais *ousar;* le provençal *ausar;* le

béarnais *ausa* et *gausa*. Toutes ces formes, comme on voit, reproduisent le grec αὔσω. Si le verbe latin *audeo* était la souche d'*oser*, toutes les langues méditerranéennes n'auraient pas pris leur verbe du supin d'*audeo;* nous trouverions aussi *auder*.

D'où : *oseur*.

Osier.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	Οἶσος	BRACHET.
	Étymologie douteuse.	SCHELER.

Οἰσύα, osier. La vieille langue avait aussi *oisier, oisiere*. Littré a entrevu cette étymologie, mais il l'a abandonnée en disant : « Comment un mot grec serait-il entré dans le français sans passer par le latin ou par l'italien ? » *Osier* n'avait pas besoin d'un introducteur, il était chez lui dans la langue gauloise. Littré ne savait donc pas que tout le midi de la Gaule parlait le grec au IVe siècle ! En 340, un anonyme prononça en grec devant le peuple, dans la ville d'Arles, l'oraison funèbre de l'empereur Constantin. Les Églises de Vienne et de Lyon écrivirent en grec les actes de leurs martyrs ; saint Irénée, évêque de Lyon, faisait en grec les instructions à son peuple. Le peuple entendait donc le grec. (Voy. la *Dissertation sur le temps que les sciences et les arts commencèrent d'être en usage chez les Volces*, Toulouse, 1749.) — M. Brachet donne une étymologie grecque, sans nous dire comment οἶσος a pu pénétrer dans notre langue. La forme qu'il choisit n'est pas, du reste, celle dont se réclame *osier;* οἶσος ainsi accentué ne peut former que *oise* ou *ose;* mais οἰσύα donne *osier*. On peut se montrer un peu exigeant envers M. Brachet, qui veut qu'un bon étymologiste rende compte *même d'une lettre*, ce qui est beaucoup demander, quand on a déjà tant de peine à trouver la carcasse de certains mots. La forme *oseraie* vient du grec moderne οἰσάριον. Saumaise l'explique parfaitement dans ses *Homonymes des plantes*, ch. LXXIII, p. 100 : « Nos idiomate nostro salices non tantum generibus, sed etiam nominibus discernimus et humilem vocamus *hausarium*. Id a Græcis neotericis mutuati sumus, qui οἰσάριον appellarunt quod veteres οἰσόν. »

Vieux français, *osier*. — Berry, *oisi*. — Wallon, *woisir*. — Bourguignon, *oseire*.

D'où : *oseraie*.

Otage. { *Obsidatus*. . . . . LITTRÉ.
Obsidatus. . . . . BRACHET.
Obsidaticus . . . . SCHELER. }

Hostire, donner une garantie, une compensation. (Voy. ce verbe et son dérivé *hostimentum* dans Freund.) Mais *hostire* est dérivé lui-même de *hostis*, qui signifiait primitivement hôte, et qui a eu plus tard le sens d'ennemi et d'homme pris dans la guerre. On comprend très bien comment cette signification de compensation, de garantie, est sortie de *hostis;* l'étranger et l'homme pris dans une guerre faisaient telle ou telle promesse, l'un pour reconnaître les soins de l'hospitalité et l'autre pour recouvrer sa liberté. Aussi, dans la langue du moyen âge, *hostagier* ou *ostagier* signifie à la fois recevoir l'hospitalité et être otage, caution, être engagé, comme dans l'exemple suivant :

Joseph, ou voulez vous aler?
Dictes vous, vous emporterez
Le mort; par ma loy non ferez,
Pour le garder sui *ostagiez*
De mon avoir, de corps et d'ame,
De mes enfans et de ma fame,
Et avec moy tout mon lignage.

(*Passion Nostre Seigneur*, Jub. Myst. II, 265.) — Dans F. Godefroy. —

Il faut remarquer aussi que l'*oste*, au moyen âge, était un homme d'une classe intermédiaire entre les hommes libres et les serfs. C'était une manière d'otage. « *Hostes* couchans et levans, c'est ce qu'on dist *hoste* et justiciable, qui est sujet d'un seigneur demeurant en sa justice. » — Dans F. Godefroy. — Le mot *hostage* ou *ostage* se prenait dans cinq acceptions différentes; il signifiait : demeure, redevance, caution, service de l'armée et otage. Or notre étymologie rend compte de ces diverses acceptions et s'accorde avec les formes des langues sœurs. Mais l'*obsidatus* de Littré, qui n'est pas même latin, est un véritable défi au sens commun.

REMARQUE. — Si notre orthographe était logique, *otage* devrait être écrit *hôtage*, puisque nous écrivons *hôte*.

Vieux français, *ostage*. — Béarnais, *hostadge*. — Provençal et catalan, *hostatge*. — Espagnol, *hostage*. — Italien, *ostaggio*.

Oter. { *Obstare* . . . . LITTRÉ.
Haustare. . . . . BRACHET.
Haustare. . . . . SCHELER. }

Ὀπτάω, *oster*, dans la vieille langue, ôter. Ce verbe se trouve dans Hésychius, où on lit : Ὄστασαν, ἀνέστησαν. Mais le verbe usité dans la langue classique est ὠθέω, ôter, qui fait ὠστέον à l'adjectif verbal; d'où dérivent les formes ὤστης, celui qui ôte, et ὠστός, ôté, et *osté* dans le vieux français.

REMARQUE. — Littré, Brachet et Scheler donnent à *ôter* des étymologies stupéfiantes. Littré le dérive, d'après Le Duchat, du latin *obstare,* parce qu'un article de la loi salique porte : « Si quis baroni viam suam *obstaverit*... » Il raisonne ainsi : lorsqu'on fait obstacle à la marche d'un baron, on lui *ôte* le moyen de passer; donc *ôter* vient d'*obstare.* Brachet et Scheler tirent *ôter* de *haustare,* qui n'existe pas ; et leur raisonnement est de la force de celui de Littré : *haustare* doit être un fréquentatif de *haurire;* or *haurire* signifie épuiser, et quand une chose est épuisée, elle est ôtée; donc *ôter* vient de *haustare.* Pourtant, il faut dire à leur décharge qu'ils prennent *haustare* au savant Diez, qui l'avait emprunté lui-même à Ménage, et Ménage avait créé *haustare.*

Vieux français, *oster.*

Où. { *Ubi*. . . . . LIT.
Ubi. . . . . BR.
Ubi. . . . . SCH. }

Οὗ, *où*. C'est le même mot en grec et en français, et *où* se trouve dans les plus anciens monuments de notre langue, où il a aussi les formes *o* et *u*. — Le béarnais emploie *oun;* l'ancien portugais avait *ou*, et l'ancien espagnol *o*. L'italien *ove* n'est que le grec οὗ, l'*u* antique s'écrivant tantôt *u* et tantôt *v* dans les langues modernes. Si l'*où* français dérivait du latin *ubi,* il y aurait quelque part des traces de la dernière syllabe *bi,* parce qu'un mot si court et si facile à prononcer ne perd pas ainsi sa moitié, surtout quand la première syllabe est brève et n'attire pas tout à elle par son poids. Nous dirons enfin que *où,* dérivé du grec οὗ, n'est pas isolé dans notre

langue : il y est en compagnie de *en*, ἐν; de *car*, γάρ; de *près*, πρές; de *es*, ἐς; de *soudain*, σύδην; de *quand* (même si), κἂν, etc. On voit que ce sont les mêmes mots dans les deux langues.

Ouaille.	*Ovicula*	LITTRÉ.
	Ovicula	BRACHET.
	Ovicula	SCHELER.

Οἶν, de οἶς, et, par le changement ordinaire du ν en λ, οἶλ, *oille* et *oeille*, qui est le vieux français. Le béarnais a *oelle* et *olhe*, et le provençal *oualha*. Le béarnais, dans certaines localités, ne fait pas sentir l'*l*; il dit « las *oïas* », qui est le grec οἷας. Le latin *ovicula* de Littré donnerait *ovicle* et non pas *ouaille*, et cette étymologie a contre elle la vieille langue et la filière.

Ouais.	*Was!* allemand, quoi.	LIT.
	. . . .	BR.
	Οὐαί.	SCH.

Οὐά, ouais, cri d'étonnement. Littré dit que si *ouais* n'est pas un simple son d'interjection, il faut recourir à l'allemand *was*, quoi. — Scheler invoque le grec, ce qui est extraordinaire pour lui; mais il prend οὐαὶ au lieu de οὐά; or οὐαὶ exprime la douleur, tandis que οὐὰ marque l'étonnement. Le grec se venge de ceux qui le honnissent.

Ouate.	*Oue*, oie.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Oue, oie.	SCH.

Ἄωτον, toison, laine fine. Dans l'ancien français on disait *ouete*, comme aujourd'hui dans la Normandie, parce qu'ἄω se contracte en ῶ, ὦτον, ouette. Dans la prononciation actuelle, qui a dû se conserver toujours dans quelques patois, l'ω s'est déplacé, car *ouate* s'est formé sur ὤατον. Le grec avait même le verbe ἀωτέω, dormir sur la ouate. Ἀωτέω, avec cette signification, se trouve dans Hésychius. On doit faire remarquer qu'ὄα a aussi le sens de toison de brebis. — Diez tire *ouate* d'*ovum*, Müller du vieux haut-allemand *wat*, habit; Littré et

Scheler de *oue*, vieux terme signifiant oie. — Cette dernière étymologie ne plaît pas à Le Duchat, qui raisonne ainsi : « La ouate n'est pas de la plume, mais de la bourre de soie : d'ailleurs *ouate* est un mot nouveau, et je soupçonne qu'il pourrait bien être indien ou persan, puisque dans ces pays-là, d'où viennent tant d'étoffes de soie, la *ouate* doit être d'un grand usage pour fourrer les vestes qui y sont communes. » Cette manière d'étymologiser est surprenante.

Vieux français, *ouette*. — Bourguignon, *ouaite*. — Normand, *ouette*. — Espagnol, *huata*. — Wallon, *wat*.

D'où : *ouater*.

Oublie (pâtisserie).	*Oblata*	LITTRÉ.
	Oblata	BRACHET.
	Oblata	SCHELER.

Ὀβελίας ἄρτος, pain-obélie, ainsi nommé à cause de sa forme. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui *plaisir*, pâtisserie roulée en cornet. L'Église latine avait donné de bonne heure aux pains eucharistiques la forme qu'ils ont encore aujourd'hui, et qui ressemble beaucoup à celle d'une oublie non roulée. Un anonyme dit, à ce propos, dans un manuscrit grec contre les Latins : « Que signifie ce petit pain *obélie*, ou plutôt azime? Est-ce que le Christ a prescrit de faire le sacrifice de son corps sous la forme d'un pain *obélie* ou d'une galette, ainsi que vous le faites, vous autres Latins? » (Voy. Ducange, au mot ὀβελίας.) Cette étymologie, qui est évidente, a été relevée par Casaubon, dans ses *Animadversiones* sur Athénée, au liv. III, ch. xxv : « Solebat autem hic panis (ὀβελίας) ita comedi, ut hodie estur qui in Galliis vocatur *oblies*, a Græca voce ὀβελίας. » Les médecins de Lyon, dans leur *Histoire des plantes* (p. 381), donnent à *oublie* la même origine, car ils disent : « Eo cocturæ modo fit et panis *obelias*, quem vulgus eodem fere nomine vocat *des oblies*. » Enfin, notre vieille langue a *oblie, oublie, obelie, oubelie, ovlie*, etc. Le latin *oblata*, qu'on a confondu avec *obelie* ou *oblie*, n'a rien de commun avec ce mot. Au reste, notre vieux français a *oblat, oblate, oblatoire*, dérivés d'*oblatum*, et on voit combien ces formes sont différentes. On doit remarquer aussi que le latin *oblatum* ou *oblata* n'a jamais signifié pâtisserie; mais comme le pain azyme, nommé *obélie* ou *oblie*, servait à l'autel pour le sacri-

fice et qu'il était offert à Dieu dans la partie de la messe appelée *offrande*, on a nommé quelquefois *oblata* ces pains *oblies*, et c'est de là qu'est née la confusion entre ces deux mots.

Ouche.	*Olca*, bas-latin	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ὄσχος, *osche*, vieux français, arbres chargés de fruits. On n'appelait pas seulement ὄσχος les branches de la vigne couvertes de grappes, mais encore toutes sortes d'arbres fruitiers; et comme d'ordinaire les vergers et les vignes sont environnées d'enclos, *osche* signifie aussi toutes sortes d'enclos, soit d'arbres fruitiers, soit de vignes, soit de terre labourable. Voici quelques exemples de notre vieille langue pris dans La Curne : « Item, une *osche*, assise en la ville de Marcelles. » « Item, la maison qui fut feu Henri de Saint-Cler, avec les *osches*, courtils, auberoyes et autres appartenances, assises devant la maison de l'Aumosne. » « Ouche, c'est ainsi qu'on appelle en Anjou, dans le Maine, la Touraine, le Berry et ailleurs un *jardin fermé de haies* et planté d'arbres sous lesquels on sème des légumes et du chanvre. » La vieille langue avait aussi *osche* dans le sens d'entaille, qu'on prononce aujourd'hui *hoche* et *coche;* mais ce mot n'a pas naturellement la même origine qu'*osche*, enclos; il vient du verbe dorien κόσσω, couper, comme on l'a vu aux tomes Ier et II, sous les rubriques *coche* et *hocher*.

REMARQUE. — Le bas-latin *olca* de Grégoire de Tours n'est que le mot national *ouche* ou *osche* latinisé.

Ouest.	*West*, allemand	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ὁ-ἕσσας, sous-entendu ἥλιος, le soleil couchant. Le verbe ἕννυμι, qui fait ἕσσας au participe aoriste, a le sens de δύω, de δύνω. L'article ὁ s'est incorporé à ἕσσας, ὅεσσας, et a fait *ouest* et *oest*, par la chute de la finale ας, non accentuée. On a vu au tome II que *est* dérive aussi du grec, et l'on trouvera plus loin

que *nord* et *sud* sont encore d'origine hellénique. « Les mots *nord, sud, est* et *ouest,* dit le *Dictionnaire de Trévoux,* sont de vieux mots français dont on se servait du temps de Charlemagne, qu'on dit être celui qui leur a donné ces noms, qui passent aujourd'hui pour allemans. On les trouve dans toutes les langues tant anciennes que modernes des pays septentrionaux, et c'est de là sans doute q'uils ont passé dans la langue française, soit par l'autorité de Charlemagne, soit par celle de l'usage. » C'est tout le contraire qui est vrai; *nord, sud, est* et *ouest* sont du fonds même de notre langue, qui les a prêtés aux marins septentrionaux.

Nous venons de voir l'origine de *ouest;* on a vu au tome II, page 91, celle de *est.* Voyons ici, en passant, d'où dérivent *sud* et *nord.*

Le *sud* est le vieux grec ὕδος, prononcé σύδος, c'est-à-dire la pluie, l'eau, et, par extension, l'endroit du monde d'où viennent plus fréquemment les pluies. Les Grecs, nous l'avons déjà remarqué, adoucissaient souvent le son des voyelles par des consonnes qui s'harmonisaient avec elles; ainsi ils disaient σῦς pour ὗς, γαῖα pour αἶα, λιάζω pour ἰάζω, etc.; ils devaient dire de même σύδος pour ὕδος; or σύδος donne *sud* par la chute de la finale ος, σύδ-ος.

Le *nord* n'est autre chose que ὅρος, borne, limite du monde. Les anciens croyaient que les monts Riphées étaient les limites de la terre; c'est pour cette raison qu'ils appelèrent ce côté du monde *oras* ou *noras,* limite. Virgile se fait l'écho de cette tradition, quand il chante (*Géorg.,* I, v. 30) :

...............Tibi serviat ultima Thule.

On a dit d'abord *or* ou *ort,* puis *nord. Orth* se trouve dans La Curne :

Ne pourent terre avoir, ne post,
Li temps mua, li vent torna,
Ne sai sil ourent est, ou *orth.*

Orth signifie *nord* dans ce passage, et non pas *ouest,* comme on l'a interprété. F. Godefroy ne fait pas mention de ce mot, dans son *Dictionnaire* de la vieille langue française, ce qui est étonnant. Mais sur quelle autorité peut-on s'appuyer pour affirmer que *nord* s'est dit autrefois *ort,* et que c'est le grec ὅρος? D'abord sur le passage qu'on vient de citer, et ensuite sur l'analogie. Nous disons tous les jours : *L'*on m'a dit. — Voilà-

t-il pas une belle affaire? — Le *n*ombril ; etc. Est-ce que le *t*, l'*l* et l'*n* de *l'on*, de *t-il*, de *nombril*, ne sont pas des lettres euphoniques? Pourquoi l'*n* de *nord* ne serait-elle pas également euphonique? Est-ce que les Grecs ne disaient pas eux-mêmes ὀρύω (vieille forme de ὀρύττω) et νορύω, creuser la terre? Enfin, la nation Νὼρ ou Νώρος, mentionnée par le grammairien Théognoste, au IXe siècle, n'est-elle pas la même que celle que le moyen âge appelait *Norois*, c'est-à-dire les Danois, les Norvégiens, tous les peuples du Nord?

Pour Littré, Brachet et Scheler, *nord* et *sud* sont d'origine allemande, bien entendu.

Ouf! { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler.

Ὄφ, ouf. Comme l'o se prononçait d'une manière sourde, ὄφ est rendu exactement par *ouf;* c'est le même mot. Le sens est expliqué par « vocula suspirantis ex dolore aut pavore » ; mais il est clair que ὄφ exprimait encore le dégoût, l'éloignement, car un scoliaste dit : Ἐπὶ ἀποπτυσμοῦ μίμημα.

Ouiller. { *Œil* . . . . Lit.
. . . . Br.
Œil . . . . Sch.

Ἀολλέω, remplir. Notre vieille langue reproduit exactement le verbe grec, car elle a *aouiller* et *aoiller*. « Lesquiex 140 tonneaux de vin ne sont revenus plains et *aoillez*, touz dechiez et emplages rabatuz, que 112 tonneaux et pipes. » (1319, *Journ. de la dép. du R. Jean*, apud Douët d'Arcq, *Compt. de l'argent*, p. 203.) — Dans F. Godefroy. — Plus tard, *aoiller* s'est contracté, et l'on a dit *oiller* et *ouiller*. Ce passage curieux de l'*Anthologie* contient le verbe ἀολλίζω, qui est formé de ἀολλέω : Οἰνοχόῳ φίλον εἰμὶ μόνον δέπας, οὕνεκεν αὐτῷ Βάκχον ἀολλίζω τὸν περιλειπομένον. (*Phocas Ant. Pal.*, 9, 772, 2.)

D'où : *ouillage*.

Ouïr.	*Audire*.	LITTRÉ.
	Audire.	BRACHET.
	Audire.	SCHELER.

Ὀΐω, je pense, je conçois, je suis de l'avis de. Le verbe grec a le sens de concevoir, de comprendre, c'est-à-dire d'entendre. Or, l'infinitif ὀΐειν se disait en dialecte dorien ὀΐεν; et comme le ν permute avec le λ et puis avec le ρ, ὀΐεν fait *oïr* ou *oier*, ce qui explique toutes les formes d'*ouïr* dans notre vieille langue.

Le participe passé *ouï* est l'*oui* ordinaire, qui signifie proprement : entendu, compris, et, par extension, compris dans le sens de la demande. Exemple : Les étymologies sont-elles utiles? — *Oui*, c'est-à-dire je conçois, je pense qu'elles le sont.

Le verbe ὀΐω rend compte de toutes les formes d'*oïr* dans notre vieille langue, car l'*i* mouillé laissé entendre le son d'une *l*. De là : *oi, oie, oiie, oiable, oiant, oiance, oil, ouil.* Ainsi la langue d'*oil* n'est autre chose que la langue d'*oi*, ὀΐω, je conçois, j'entends, comme la langue d'*oc* n'est que la langue d'*o*, c'est-à-dire d'ὦ, j'entends, je comprends. Les tribus situées au delà de la Loire employaient donc ὦ, tandis que celles d'en deçà usaient d'ὀΐω. Ces étymologies sont certaines, ou, pour mieux dire, évidentes. Il est probable que l'*l* d'*oïl* ne se faisait pas entendre dans la prononciation, et qu'on disait d'abord *oi*, et *oï;* puis l'*o* a été prononcé sourdement, *ou*, ce qui a donné *oui*. Voici l'indicatif présent de *ouïr* dans notre vieille langue, en regard de celui du verbe dorien.

Grec dor.	*Vieux franç.*
ὀΐω.	oi.
οἴες.	oies.
οἴε.	oie. / oit.
οἴομες.	oimes.
οἴετε.	oiez.
οἴοντι.	oient.

N'est-ce pas la même chose, ou peu s'en faut? Une autre forme de *oui*, du vieux français, est *oje*, Or, *oje*, c'est ὀΐω, l'ι prenant le son du *j*, ὀjω, *oje*.

REMARQUE. — Littré, Brachet et Scheler dérivent *oui* de *hoc illud*, et cette dérivation est, d'après eux, toute spontanée!

Vieux français, *oïr, oir*. — Wallon, *ou*. — Espagnol, *oir*. — Le béarnais a la forme dorienne *obio*, c'est-à-dire ὀβίω.

D'où : *oui, ouïe.*

Outarde.	*Avis-tarda*	Littré.
	Avis-tarda	Brachet.
	Avis-tarda	Scheler.

Ὠτίς, outarde. Les Grecs appelaient l'outarde ὠτίς, *ote;* et ce mot devait être employé primitivement dans les Gaules comme en Grèce; mais lorsque le latin s'introduisit plus ou moins dans notre pays à la suite des armées romaines, nos pères, entendant nommer l'ote *avis tarda,* dirent eux-mêmes, par imitation, *ote-tarda,* et, par crase, *otarde,* qui est le mot de notre vieille langue. L'italien a aussi *ote, ottarda;* mais l'espagnol *avutarda* et le portugais *abetarda* sont entièrement d'origine latine : *avis-tarda.*

D'où : *outardeau.*

Outibot.	. . . .	Lit.
	. . . .	Br.
	. . . .	Sch.

Ὄτυβος, éolien, pour ὄτοβος, outibot. Comme ὄτυβος, d'après Hésychius, signifie coup, et que l'outibot est la partie de la machine qui porte le poinçon pour frapper les têtes d'épingles, il est évident que l'éolien ὄτυβος est notre terme *outibot.*

Outil.	*Usitilia*	Lit.
	Usitellum	Br.
	Usatile	Sch.

Utile, d'*utor*. La forme antique d'*utile* est *utibile,* témoin ce vers de Plaute (*Mercat.*, acte V, scène dern.) :

Eamus intro, non *utibilis* hic locus factis tuis.

Le sens propre d'*utile,* comme le remarque justement Vossius, est « quod usum sui præstat, et, μετωνυμικῶς, quod commodum affert ». Ainsi *utile* est ce qui nous sert à quelque chose,

comme l'outil. Dans la vieille langue, même au XIIe siècle, on trouve les formes *utile, outil, utillement, outillement* (ustensile). Le béarnais a *utis;* le provençal, *outis* et *ooutis;* le berry, *util;* le bourguignon, *uti;* le franc-comtois, *util;* l'ancien wallon, *utille*. Cette étymologie est donc certaine. Elle a été indiquée par Robert Estienne et par Nicot. Littré, Brachet et Scheler, trouvant aussi *ustils* et *oustils* dans la vieille langue, l'ont laissée de côté et en ont fabriqué chacun une de leur façon. Littré a fait *usitilia*, Brachet *usitellum*, et Scheler *usatile*. Cette manière est commode, mais elle est contraire aux règles et à la raison. L'*s* d'*ustil* et d'*oustil* est simplement épenthétique. Dans notre vieille langue, cette lettre se trouve ajoutée dans une infinité de mots. C'est ainsi que d'*utensilia* on a fait *utensile* (employé autrefois) et *ustensile*.

Remarque. — Une preuve encore que l'*s* ne fait pas étymologiquement partie de la forme *oustil*, c'est que l'*u* d'*outil* n'a jamais eu d'accent circonflexe. C'est étonnant que Littré, qui observe d'ordinaire très bien tous les accidents d'un mot, n'ait pas fait attention à cela.

D'où : *outillage, outillement, outiller, outilleur*.

Outrecuider.	*Ultra* et *cogitare*.	Littré.
	Même étymologie	Brachet.
	Même étymologie	Scheler.

D'*outre* et de *cuider*. *Outre* est le latin *ultra*, et l'origine de de *cuider* a été expliquée au tome Ier, page 320. Le sens propre d'*outrecuider* est : penser de soi au delà de la vérité, c'est-à-dire avoir de soi, de son mérite, une idée exagérée, et, par extension, mépriser les autres. « Plusieurs jones sont si *outrecuidés*, qu'ils *cuident* tout savoir, pooir et valoir. » (Vieux *Dict. du langage françois*, imprimé en 1768.)

Vieux français, *outrecuider*.

Ouvrir.	Origine incertaine.	Lit.
	Aperire..	Br.
	De-operire.	Sch.

Aperire, ouvrir. On a dit d'abord *abrir*, puis *aubrir*, et enfin *obrir*, qui est la même chose qu'*ovrir* ou *ouvrir*. — Cette for-

mation est tout à fait certaine. Le béarnais et le vieux français la mettent sous nos yeux. Le béarnais nous montre successivement *abrir, aubrir, obrir, oubrir*. (Le *b* dans le Béarn remplace le *v*.) Les trois dernières formes, c'est-à-dire *aubrir, obrir, oubrir*, s'emploient encore aujourd'hui indistinctement. La première, *abrir*, n'est plus en usage; mais le participe *abert*, qu'on rencontre dans certains passages, indique qu'on l'a employée autrefois. On voit également dans le vieux français que l'*a* prenait souvent le son de l'*au*, et l'*au* celui de l'*o* : car on trouve *A*frique, *Au*frique, *O*frique. On trouve aussi *a*cube, *au*cube et *o*cube, comme le prouvent ces exemples cités par F. Godefroy : « Et oultre cela coupans les cordages, pavillons et *acubes*, les Austraziens enveloppez parmy estoient bien aisement ouis de lances. » (Fauchet, *Antiq. gaul.*, V, 1.) « Tantes *aucubes* font trosser et saisir. » (*Les Loher.*, ms. Montp., f° 30 *c*.)

Maint tref, maint pavelon, mainte *ocube* bordée.
(*Geste des Ducs de Bourg.*, 6285, chron. belg.)

Le même travail s'est fait sur le verbe *aperire*, qui est devenu d'abord *aperir*, ensuite *aprir* ou *avrir*, puis *auvrir*, *ovrir* et *ouvrir*. Les formes *aperir*, *ovrir* et *ouvrir* sont relevées dans le *Dictionnaire* de F. Godefroy; il ne manque que la forme intermédiaire *auprir* ou *aubrir*, qu'on trouvera certainement. Au reste, les formes béarnaises d'*ouvrir*, rapportées plus haut, et les nombreux exemples du changement de *a* en *au* et de *au* en *o* que fournit la vieille langue suffisent grandement pour établir sans conteste notre étymologie. On voit, par ce que nous venons de dire, que le raisonnement de Littré sur *aperire* ne s'appuie sur rien. On observera aussi que les formes des langues sœurs nous donnent raison.

Remarque. — M. Brachet rencontre ici la véritable étymologie, mais il l'explique mal. L'*a* d'*aperire* est devenu d'abord *au*, puis *o*.

Vieux français, *aperir, ovrir, ouvrir*. — Italien, *aprire*. — Espagnol et portugais, *abrir*. — Béarnais, *aubrir* et *obrir*. — Provençal, *obrir*. — Berry, *ovrir*. — Anc. catalan, *ubrir*.

D'où : *ouverte, ouvertement, ouverture, ouvreau, ouvreur, ouvreuse*.

Oyat.
. . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler.

Οἰάς, roseau des sables, ἀγρίας ἀμπέλου εἶδος. Ce sens est tiré d'Hésychius, qui dit que le mot ἄμπελος ne signifie pas seulement vigne, mais encore αἰγιαλός; or αἰγιαλὸς veut dire bord de la mer, et tout ce qui pousse sur le rivage; et justement *oyat* signifie roseau des sables.

P

Pa.	. . . .	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Πάω, dorien, pour πήω, je frappe, vieille forme de παίειν, frapper. La vieille langue avait *paer* et *paier: paer* de πάω, et *paier* de παίω. Ainsi *pa,* coup donné sur le tambour, et *pan,* bruit d'un corps qui frappe un autre corps, ne sont pas des onomatopées, mais de véritables mots, formés de πάω.

Pacant.	Origine incertaine	Lit.
	. . . .	Br.
	. . . .	Sch.

Παχάν, forme dorienne de παχύν, rustre, grossier, stupide. Παχὺς a toutes ces significations. (Voy. H. E.) Dans la Normandie *pagan* et dans le Doubs *pacan* signifient un homme grossier.

Page (de livre).	*Pagina*.	Lit.
	Paginem	Br.
	Pagina.	Sch.

Παγέν, fixé, attaché. Παγὲν est un participe de πήγνυμι, et il explique parfaitement le mot *page,* qui signifiait une plaque ou une lame fixée, attachée à un mur ou à une colonne. En effet, c'est sur une *page* ou plaque de métal, de pierre ou de

bois que s'écrivaient primitivement les traités et les actes publics. Plus tard le mot s'est appliqué, par assimilation, à la *page* d'un livre. Il est à remarquer que l'une des formes les plus anciennes de *page* était *pagee*, témoin ce passage pris dans Godefroy : « Quant le roy en eut ouy lire .III. ou quatre *pagees.* » Or, *pagee* reproduit παγέν, accentué à la dernière syllabe. On sous-entend πέταλον ou ἔλασμα. Les mots latins *pago* et *pagina* dérivent aussi de πάγω, primitif de πήγνυμι.

REMARQUE. — Littré est assez embarrassé de l'étymologie de *page*. Il voit bien qu'il y a trop loin de *page* à *pagina* pour dériver le premier du second ; mais il sort vite d'embarras en se rappelant que le peuple a spontanément donné, avant le XII[e] siècle, une forme particulière à une infinité de mots latins. « *Pagina,* dit-il, n'a pu donner *page* que dans l'origine de la langue. » C'est une théorie en l'air, qui ne repose sur rien, que celle des formes populaires et spontanées ; toutes les pages de notre ouvrage témoignent de sa fausseté.

Page (jeune garçon).	Origine douteuse.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Paggio, ital.	SCHELER.

Παιός, forme antique et dorienne de παιδός, de παῖς. Les Doriens disaient Ἀρτέμιος, μήνιος, θέτιος, pour Ἀρτέμιδος, μήνιδος, θέτιδος ; on disait aussi ἀνέρος pour ἀνδρός, αἰνὸς pour δεινός, etc. ; de même on a dit dans les premiers temps παιός. Cette forme antique se retrouve dans notre vieux français et dans le béarnais. En effet, παῖς ne signifiait pas seulement enfant, mais encore jeune homme et serviteur, servus, servulus, pedisequus, comme l'explique Hésychius : Παῖδες τὸ πάλαι μὲν τέκνα ἀρσενικὰ καὶ θηλυκά, μεταπεσούσης δὲ τῆς χρήσεως νῦν καὶ οἱ δοῦλοι. Or, dans le Béarn, un jeune garçon et un page se disent *paye,* c'est-à-dire παιός. Dans le sens de domestique, de palefrenier, de valet d'armée, *page* — qui est encore παjός, l'ι prenant souvent le son d'une consonne — se rencontre partout dans notre vieille langue. Exemples : « Estoient environ cinquante, sans les femmes et petits *paiges* (jeunes garçons). »

Qui parleront plus bel c'uns *pages* (valet),
C'uns trote à *pié* ne c'uns corlieux.

Mettent a mort es herbergages
Chevaliers, escuiers et *pages* (palefrenier).
— Dans La Curne.

C'est à partir de Charles VI que le mot *page* servit presque exclusivement à désigner les enfants et les jeunes gentilshommes au service du roi et des grands seigneurs.

Vieux français, *page*. — Provençal, *pagi*. — Béarnais, *paye*. — Italien, *paggio*.

Paillard.	*Palea,* paille	LITTRÉ.
	Palea, paille	BRACHET.
	Palea, paille	SCHELER.

Πάλλας, paillard. Examinons le sens et la forme de ce mot. Πάλλας signifie un adolescent qui arrive à l'âge de puberté et que la nature commence à solliciter. Il a à peu près le même sens qu'ὀργάς, car πάλλας s'applique aussi aux jeunes filles : Eustathe dit qu'on appelait les jeunes filles παλλάδας. De la forme πάλλαξ ont été formés παλλακή, concubina, et παλλακεύω. Le sens est donc bien clair; le πάλλας grec est notre *paillard* français; mais la forme est encore la même, car les Doriens changeaient le ς en ν, et le ν permute avec l'*l* et l'*r*, de sorte que πάλλας, en dorien πάλλαν, fait régulièrement *pallar*. — Littré, Brachet et Scheler, qui ont pris ici encore l'étymologie de Ménage, dérivent *paillard* de *paille,* sous prétexte que les paillards couchent sur la paille. Est-ce que les pauvres gens qui couchent sur la paille sont plus libres dans leurs mœurs que les personnes qui couchent sous l'édredon? Henri Estienne, Gosselin, Trippault et Person avaient déjà indiqué la vraie étymologie, celle que nous donnons.

Vieux français, *paillard*. — Provençal, *palhard*.

D'où : *paillarde, paillarder, paillardise.*

Paisseau.	*Paxillus*	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Πάσσαλος, paisseau. On sait que *al* se change en *au,* en français, comme chev*al,* chev*aux,* anim*al,* anim*aux;* de même πάσσαλος donne *passeau* ou *paisseau*. Le vieux français avait *passe, passel, pessel, pesseau* et *passeler,* garnir une vigne d'échalas. Le *paxillus* de Littré ne donnerait pas ces formes.

D'où : *paisselage, paisseler, paisselure.*

Palanque.	*Palanga,* latin.	LITTRÉ.
	Palanco, ital	BRACHET.
	Palanchi, ital.	SCHELER.

Πάλαγγα, forme primitive de φάλαγγα, de φάλαγξ, longue perche, rouleau de bois. Ce mot avait été emprunté aux Grecs par les Romains; mais la preuve qu'il est du fonds de notre langue, c'est que le vieux français, les langues sœurs et nos grands patois ont *palanca,* c'est-à-dire la forme primitive, usitée avant l'invention du φ.

Vieux français, *palanc* et *palange.* — Béarnais, *palanca.* — Provençal, *palanca* et *palenc.* — Espagnol, *palenque.* — Portugais, *palanque.* — Italien, *palanco.*

D'où : *palan, palanche, palançons, palangre, palanquer, palanquin.*

Palefroi.	*Paraveredus*	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

ΠαρήϜορος, éolien, pour παρήορος, cheval de main. Comme le ρ permute avec le λ, παρήϜορος donne *palefor,* qui est devenu *palefro* et *palefroi,* parce que l'*o* et l'*r* ont pris la place l'un de l'autre.

Vieux français, *palefreid* et *palefroi.* — Provençal, *palafre.* — Espagnol, *palafren.* — Portugais, *palafrem.*

D'où : *palefrenier.*

Pâmer (Se).	*Spasma,* latin	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Σπάσμαι, de σπάω, se pâmer. Le σ est tombé dans *pâmer,* mais il est resté dans *spasme,* qui est le grec σπασμὸς ou σπάσμα. Le prétendu latin *spasma* n'est que le grec σπάσμα. Qui ne voit que ce mot n'est pas latin, quoique Pline et Scribonius l'aient employé? Le berry *paumer* et la forme provençale *palmar* dérivent de πάλμαι (de πάλλω), qui a quelquefois le sens de σπάσμαι.

Vieux français, *pasmer.* — Provençal, *pasmar* et *palmar.* — Ancien espagnol et portugais, *espasmar.*

D'où : *pâmoison.*

Pamphlet.
- *Pamphleteer,* anglais . . . . LITTRÉ.
- Même étymologie . . . . BRACHET.
- *Papeleta,* esp., petit papier . . . . . SCHELER.

Παφλάζω, parler avec insolence et colère. Le sens propre et premier de παφλάζω est æstuare, bouillonner, en parlant de la mer; mais au figuré il signifie s'irriter, être insolent en paroles, ce qui explique admirablement le sens du mot *pamphlet.* Le son du φ amène naturellement celui du μ, d'où *pamphler* au lieu de *paphler*. Ce n'est que bien tard que l'*m* s'est fait entendre dans la prononciation de ce mot, car la vieille langue avait *paffer* et *paphlazer*. *Paffer* est le même mot que *paphler,* moins l'*l,* lettre mobile, qui est tombée. La Curne de Sainte-Palaye cite un passage où se trouve *paffer* dans le sens de caqueter, de faire entendre un grand bruit de paroles :

. . . .
Trois dames trouvai *paffant*
Et disant que trop sont ennuious
Lor mari et trop gaitant.

Quant à *paphlazer,* il avait le sens propre du grec παφλάζω, æstuo. Exemple :

Autour la mer *paphlazant* ecumeuse
Sous le choc brasse une onde tortueuse
Et de grand bruit du flot qui se derompt
Va jusqu'au ciel : tout le ciel en repond.
— Dans La Curne.

REMARQUE. — Le prétendu anglais *pamphleteer* n'est pas anglais le moins du monde, comme l'indique clairement la physionomie même du mot. Il est d'importation française.

D'où : *pamphlétaire, pamphlétier.*

Panache.
- *Penna* . . . . LIT.
- *Pennacchio* . . . . BR.
- *Penne,* plume . . . . SCH.

Πανάκη, panache. Πανάκη est la forme dorienne de πηνίκη. Pollux a aussi la forme πηνίκη. Le sens propre de *panache,* d'après son étymologie πανάκη, est perruque, fausse chevelure,

car πανάχη est la même chose que φενάκη. On a appelé ensuite du même nom, par assimilation, tout faisceau de plumes ou d'autres choses légères qui forment bouquet. « Si vos cornettes vous manquent, raliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur. » (*Discours de Henri IV*. D'Aubigné, *Hist.*, III, 231.)

Vieux français, *panache*. — Espagnol, *permacho*. — Italien, *pennacchio*.

D'où : *panacher, panacher* (substantif), *panachure, empanacher*.

Panader.	*Penna,* aile.	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Paon	SCHELER.

Pan, orthographe vicieuse de *paon*. De *pan* on a fait *panader,* comme *pavaner* de *pavo ;* ainsi *panader* est synonyme de *pavaner,* et c'est en quelque sorte le même mot. Lorsque La Fontaine écrit :

Puis, parmi d'autres paons tout fier se *panada,*

c'est absolument, pour le sens, comme s'il écrivait :

Puis, parmi d'autres paons tout fier se *pavana.*

Littré n'aurait certainement pas hésité sur cette étymologie, si La Fontaine, au lieu de *panader,* avait ainsi orthographié : *paonader,* et il n'aurait pas dérivé ce verbe de *penna,* aile, ce qui est une erreur manifeste.

Panne (graisse).	Peut-être *panne,* étoffe.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine inconnue.	SCH.

Πιᾶναι, engraisser (de πιαίνω). Comme l'α de πιᾶναι est long, le son de l'ι qui le précède s'est perdu, d'où : τὸ πᾶναι, *pane* ou *panne*. Le grec avait aussi πίανσις, graisse. Littré pense, ce qui est fort étrange, que *panne* graisse a peut-être la même origine que *panne* étoffe !

Panne (étoffe).
- Origine douteuse. . . . . Littré.
- *Penna,* plume. . . . . Brachet.
- *Penna,* plume. . . . . Scheler.

Πάνη, dorien, pour πήνη, étoffe. L'ancienne langue avait *pene* et *pane,* c'est-à-dire les deux formes grecques πάνη et πήνη. L'ancien espagnol avait *pena.* Brachet et Scheler empruntent leur étymologie à Diez, qui l'avait prise à Ménage.

Panser.
- *Pensare,* penser . . . . Lit.
- Même étymologie. . . . . Br.
- Même étymologie. . . . . Sch.

Πάσαι, appliquer un remède, frotter. Pollux dit (4, 180), dans le chapitre qui a pour titre περὶ ἰατρικῶν ὀνομάτων, que l'expression πάσαι φάρμακα était synonyme d'ἐπιθεῖναι φάρμακα, appliquer des remèdes. On peut voir dans H. E., sous la rubrique ἐπιπάσσω, qu'on disait aussi ἐπιπάσαι ἐλαίῳ et ἐπιπάσαι γάλα, frotter quelqu'un avec de l'huile, avec du lait, « macerare oleo, lacte ». L'usage a fait tomber le nom du remède qu'on applique, de la chose dont on frotte, et l'on a dit simplement *passer,* puis *panser,* en ajoutant une *n.* Autrefois *panser,* dans le sens de frotter, de nettoyer, se disait *passer.* On trouve dans Froissard : « Et venoient aucune fois as murs et as crestians et les frotoient et *passoient* de leurs caperons par despit. » (*Chron.,* IV, 98, Kerv.) On écrivait *panser* et *penser,* et cette dernière orthographe fait dire à Littré cette chose énorme : « Les exemples du xive siècle montrent que *panser* est le même que *penser :* car ils disent *penser de* pour soigner. *La liaison des idées est que, pour panser quelqu'un ou quelque chose, il faut d'abord y penser.* »

Remarque. — Cette liaison d'idées qu'indique Littré est impossible; c'est comme si l'on disait que *marcher* vient de *marchand,* parce que le commerçant *marche,* va d'un endroit dans un autre pour acheter et vendre ses marchandises. Au reste, cette étymologie absurde a été mise en avant par je ne sais quel linguiste. (Voy. Littré, au mot *marcher.*) Mais ne trouve-t-on pas plusieurs exemples dans le vieux français

de cette expression *penser de,* dans le sens de *panser,* de *soigner?* Oui sans doute; mais que conclure de là? Qu'il y a eu confusion entre *panser* et *penser de,* comme il y en a eu entre *attaquer* et *attacher,* bien que ces deux verbes aient une origine distincte. Dans le Midi, on dit : « *pensa* d'uë persouna quaũqu'arré, » *penser d'une personne quelque chose;* mais jamais cette expression n'y est confondue avec celle-ci : *pensa* « lous chibaũs, » *panser les chevaux.*

Vieux français, *passer, panser* et *penser.*

D'où : *pansage, pansement.*

Pantin.	*Pantin* (Village de).	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine incertaine	SCHELER.

Παντοῖον, de παντοῖος, homme qui change, qui varie. Le mot grec répond au latin varius, multiplex, omnifarius, et il signifie exactement *pantin,* au figuré, c'est-à-dire l'homme qui change d'opinion du matin au soir. Au propre, παντοῖον signifie une chose qui change. Littré prend l'étymologie de ce mot dans le *Journal des demoiselles.* Il y a trouvé, dans un numéro de 1864, ces vers d'une ancienne chanson :

Ceux de *Pantin,* de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que ceux de la Villette;
Ceux de *Pantin,* de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que tous ceux de chez nous.

Et il dit là-dessus : « N'est-il pas permis de croire que les petits bonshommes de carton sont appelés *pantins* par allusion au talent que les habitants de Pantin avaient pour la danse? »

Pantois.	*Pant,* kimry, pression	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Pandiurlari.	SCH.

Πάθω, forme antique dorienne de πάσχω, éprouver une vive émotion. Un ν épenthétique s'est glissé dans πάθω, d'où πάνθω, *pantoier.* La forme πάνθω s'est allongée plus tard et a donné naissance à πανθάνω, qui est notre verbe *panteler,* puisque le ν permute avec le λ.

Remarque. — L'anglais *pant* est d'origine française, comme l'avait soupçonné Müller.

Vieux français, *pantois, panteler*. — Anglais, *pant*.

D'où : *pantoiement, panteler, pantellement*.

Papegaut.	*Babbaga,* arabe	Littré.
	Balbaga, arabe	Brachet.
	Origine douteuse.	Scheler.

Πάππακα, de παππάζω, crier comme une oie, c'est-à-dire avoir un cri désagréable. Cette acception de παππάζω est indiquée dans Pollux (V, 90). Dans la vieille langue on disait *papegay*, qui n'est autre chose que πάππακα, puisque l'α prend souvent le son de *ai*. « Guay comme un *papegay*. » (Rabel., IV, 276.)

Vieux français, *papagai*. — Catalan, *papagall*. — Espagnol, *papagayo*. — Portugais, *papagaio*. — Italien, *papagallo*.

Papou (oiseau).	. . . .	Lit.
	. . . .	Br.
	. . . .	Sch.

Πάππος, oiseau. Ce mot se trouve dans Élien (III, 30) et dans Hésychius, qui dit sous la rubrique πάππος : Σημαίνει δὲ καὶ ὀρνέου εἶδος. Cet oiseau doit être le manchot sauteur, qui a un toupet ou aigrette de plumes de couleur d'or, car πάππος a aussi le sens d'aigrette cotonneuse, comme on en voit sur certaines plantes. Notre vieille langue avait même *pappon* dans ce sens. En voici un exemple :

> Ce grand venin mortel par le corps se pourmeine,
> Le poil tout deseché laisse la peau mal seine,
> Comme font les *pappons* d'un chardon éventé.
>
> (Grevin, *Œuv. de Nicandre*, p. 48, éd. de 1567.)

Ces *pappons* ne sont pas du tout les piquants du chardon, comme l'écrit F. Godefroy, qui n'a pas compris ce texte. Il se trompe, du reste, fort souvent sur le sens véritable d'une foule de mots de notre vieille langue.

Paquet.
- *Packen,* allem., saisir. . . . . Littré.
- *Paccus,* bas-latin. . . . . Brachet.
- Même étymologie que Littré. . . . . . Scheler.

Πάγος, paquet. Primitivement πάγος avait le même sens que πάγη et παγίς; il signifiait lien, filet, tout ce qui attache et retient, et, par extension, ce qui est pris ensemble, qui est attaché, figé, amoncelé. Cela s'explique facilement, puisque πάγος, πάγη et παγὶς sont formés de πέπηγα, parfait de πήγνυμι, attacher. Le grec πάγος répond au latin *fascia,* qui signifiait aussi, comme *fascis,* bande, corde et faisceau, c'est-à-dire paquet. On dérive ordinairement *paquet* de φάκελλος, qui a en effet ce sens; mais il n'y a aucune trace de cette forme ni dans le vieux français, ni dans les grands patois, ni dans les langues sœurs, tandis que πάγος est partout. Notre vieille langue a *pac,* qui est le grec πάγ(ος), car ος finale ne compte pas.

> Or a vidé le seigneur Ludovic
> Après avoir fait et plié son *pac.*
> — Dans F. Godefroy.

« Un *pacq* de peaux puantes... 6 deniers. Un *pacq* de liege... 8 deniers. Un *pacq* cordé de wede... 3 f. » (10 févr. 1693, Ordonnance des magistrats de Lille qui fixe les salaires dus aux huit hommes du rivage.) — Dans F. Godefroy. — Il semble que *paquet* n'est que le dimunitif de *pac* et qu'il signifie proprement un petit pac.

Remarque. — Le bas-latin *paccus* est le vieux français *pac* latinisé.

Vieux français, *pac.* — Provençal et béarnais, *paquet.* — Espagnol, *paquete.* — Portugais, *paquete.* — Italien, *pacco.* — Anglais, *packet* (importé de France).

D'où : *paquetage, paqueter, paqueteur, paquetier, empaquetage, empaqueter, dépaqueter, pacotille, pacotiller, pacotilleur.*

Par.
- *Per* . . . . Lit.
- *Per* . . . . Br.
- *Per* . . . . Sch.

Πάρ, dorien, pour παρά, par. Πὰρ a tous les sens de *par* dans notre vieille langue. Le latin *per* ne peut rendre compte

d'une foule de locutions. D'ailleurs, on trouve toujours *par* et jamais *per*. « A part moi » peut se traduire ainsi en grec littéralement : πὰρ μοί, ce qui montre, soit dit en passant, que dans cette locution et d'autres semblables l'orthographe de *part* est vicieuse. Il faudrait écrire *par* et non *part*. — La locution *de par*, qui a embarrassé les étymologistes, est encore le grec dorien πάρ. Ainsi « de par le roi » doit se traduire : παρὰ ou πὰρ τοῦ βασιλέως.

Parage (côte de la mer).	Origine incertaine . . .	Littré.
	Origine inconnue. . . .	Brachet.
	Origine inconnue. . . .	Scheler.

Παράγεια, parages, c'est-à-dire parties de la mer qui touchent aux terres. Ce mot est composé de παρὰ et de γῆ. Notre étymologie explique bien ce mot, qui est un terme maritime et qui signifie les côtes de la mer accessibles à la navigation. Par extension, on a appelé insensiblement *parage* un endroit quelconque dans l'intérieur des terres. — Le bas-latin *paraguis* n'est que le grec παράγειος latinisé.

Parage (parenté).	. . . .	Lit.
	. . . .	Br.
	. . . .	Sch.

Παραγωγή, et, par la chute de γω devant la syllabe accentuée, παραγή, parage, descendance. Παραγωγὴ signifie dérivation, déduction, production en toutes sortes de choses ; il a donc aussi le sens de descendance que nous lui donnons. Au reste, s'il pouvait exister quelque doute sur cette acception, il serait levé par le sens de παραγωγεύς, « procreator ». (Voy. H. E., sous la rubrique παραγωγεύς) : ὁ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως παραγωγεύς, « Dieu est l'auteur de la nature humaine. » Mais ce passage peut encore se traduire ainsi : « L'homme est du parage de Dieu. » Ce passage de Calvi de la Fontaine est dans le même sens :

> Gentil Bacchus, nostre Dieu de *parage*,
> Nous lairras tu ainsi tous esperduz ?

Les fameux *parages messins*, dont toute l'histoire du moyen âge est remplie, n'étaient autre chose que les terres qui dépen-

daient des premières familles nobles, παραγεῖς (*pro* παραγωγεῖς). Littré, Brachet et Scheler tirent *parage* du bas-latin *paraticum* et disent que ce mot est formé de *par*, égal, parce que le parage est proprement l'égalité de naissance et de rang. Cette étymologie, qu'ils empruntent d'ailleurs à Ménage, a contre elle le sens, le vieux français et la filière. La preuve que *parage* ne signifiait pas égalité de rang, c'est qu'on disait grand et petit parage, haut et moyen parage :

A grant poverte deduit sun *grant parage*.
Li miens amis, il est de *tel parage*
Que nuls on n'en seit conter lignage.
— Dans F. Godefroy.

On disait donc grand, haut et petit *parage*, comme on dit aujourd'hui haute et petite noblesse. De plus, la vieille langue a toujours *parage* ou *paraige* et ne garde aucune trace de *paraticum*, qui est simplement *parage* latinisé. On disait mieux *paraguim*. La filière contredit encore l'étymologie de Ménage et de Littré; en effet, le provençal a *paradge*, le béarnais *paratye*, l'espagnol *parage*, et l'italien *paraggio*. Aucune loi étymologique ne permet de tirer *parage* de *paraticum; paraticum* donnerait *paratic* et rien autre.

Parangon.	*Para* et *con*, double préposition. . .	LITTRÉ.
	Paragon, espagnol.	BRACHET.
	Même étymologie que Littré.	SCHELER.

Παράγων, de παράγω, qui est le premier, qui est en vue, d'où le sens de comparer; c'est avec le modèle ou le *parangon* que l'on compare les choses de même nature. Dans notre vieille langue, on disait *paragonner*, de παράγω, pour comparer, et *parangon* se disait *paragon* ou *paragone* :

Hélas! j'ai perdu la personne
Qu'en ce monde j'amoye le plus!
Maintenant quicte le surplus :
De toutes c'est la *paragone*.
— Dans F. Godefroy.

« En tout le monde il n'y a fille, n'y eut oncques et n'y aura jamais qui se puisse *paragonner* à elle en beauté... » — Dans F. Godefroy.

L'espagnol a aussi *paragon*, et l'italien *paragone*. D'où : *parangonnage, parangonner*.

Parapet. { *Parare* et *petto* . . . . LITTRÉ.
Parapetto, ital. . . . . BRACHET.
Para-petto, garantir la poitrine . . . . SCHELER.

Παραπήν, antique forme de παραφήν, de παραφή, qui est le même mot que παρυφή, bordure. Notre vieille langue disait *parapel* : « Les remparts en dedans les murs des villes, doivent estre larges de vingt pieds; sçavoir les fraises ou *parapels* de cinq pieds, où il y a des *parapels*. » — Dans Lacurne. — Comme l'*n* permute avec l'*l*, παραπὴν a donné *parapel*, qu'on prononce aujourd'hui *parapet*.

Vieux français, *parapel*. — Provençal et béarnais, *parapet*. — Italien, *parapetto*.

Pardonner. { *Per* et *donare*. . . . . LIT.
Perdonare (latin fictif). . . . . BR.
Per-donare. . . . . SCH.

Παρδόναι, dorien, pour παραδιδόναι, concéder, permettre, donner le pouvoir de faire une chose. Lancelot a indiqué cette étymologie. Examinons d'abord le mot, puis nous verrons le sens. On élidait souvent le dernier α de παρά, dans la préposition elle-même et dans les mots composés, mais surtout dans le dialecte dorien. On disait πὰρ au lieu de παρά; on disait de même παρβάτης pour παραβάτης, παρβεβαὼς pour παραβεβαώς; παρβολάδην pour παραβολάδην, etc. C'est ainsi que παραδιδόναι devenait παρδιδόναι, et, par la chute de δι devant δὸ accentué, παρδόναι. — Le sens premier de *pardonner* est concéder, permettre, donner la permission; or c'est précisément ce que signifie παρδόναι. (Voy. H. E. sous la rubrique παραδίδωμι, col. 247, B.) De même dans notre vieux français : « Ocieis moi tantost, je vus en faix *pardon*. » C'est dans ce sens encore qu'on dit, par exemple, en passant devant une personne : *pardon, monsieur*, ou *pardon, madame;* ce qui signifie simplement : permettez que je passe. De ce sens premier de permettre, de concéder, de donner la faculté, est venu, par extension, le second sens d'être indulgent, d'oublier une injure, d'excuser, de tolérer, etc. — L'étymologie que donne

Littré ne supporte pas l'examen. Il dit que *pardonner* vient du latin *per* et *donare,* c'est-à-dire donner complètement. Le sens de *pardonner* et de *donner* sont différents. Une ressemblance de sons ne suffit pas pour établir une étymologie. On pourrait demander aussi à Littré quand et par qui s'est fait cet accouplement de *per* et de *donare.*

REMARQUE. — Littré, Brachet et Scheler empruntent l'étymologie de Ménage : ils le vilipendent et ils lui prennent son bien en catimini !

Vieux français, *pardoner.* — Provençal, *pardounar.* — Espagnol, *perdonar.* — Italien, *perdonare.* — Béarnais, *pardouna* et *perdouna.*

D'où : *pardon, pardonnable, pardonneur, impardonnable.*

Pareil.	*Pariculus*	LITTRÉ.
	Pariculus	BRACHET.
	Pariculus	SCHELER.

Parilis, pareil. Les Latins, suivant Festus et Quintilien, confondaient la prononciation de l'*i* et de l'*e* : ils disaient her*i* et her*e*, man*i* et man*e*, vesper*i* et vesper*e*, etc.; de même *parilis* se disait aussi *parelis,* d'où s'est formé notre adjectif *pareil.* On trouve *parilis* dans Lucrèce (I, 1065) :

.....Et noctes *pariles* agitare diebus.

Ovide se sert aussi de *parilis* dans *Philémon et Baucis :*

Sed pia Baucis anus *parali*que ætate Philemon.

Littré, Brachet et Scheler dérivent *pareil* du barbarisme *pariculus !*

Vieux français, *pareil.* — Béarnais et provençal, *parelh.*

D'où : *pareillement, appareil, appareiller, appareillement, appareillage, appareilleur, désappareiller.*

Paresse.	*Pigritia.*	LIT.
	Pigritia.	BR.
	Pigritia.	SCH.

Πάρεσις, paresse. Cette étymologie a été relevée par Henri Estienne, par Ménage et un grand nombre d'autres linguistes.

En effet, elle est évidente, et, en outre, elle remplit toutes les conditions du code de Littré : elle a le même sens que le dérivé, et elle est confirmée par le vieux français et par les langues sœurs, à l'exception de l'italienne, qui a *pigrizia*, dérivé de *pigritia*. (Voy. ce qui a été dit sur ce mot au tome Ier, page xxx de l'Introduction.)

Vieux français, *paresse*. — Provençal, *pareza*. — Béarnais, *peresse*. — Bigorre, *paresse*. — Catalan, *peresa*. — Espagnol, *pereza*.

D'où : *paresser, paresseusement, paresseux*.

Parfumer.
Fumare, fumer . . . . Littré.
Fumare, id.. . . . . Brachet.
Perfumare (!) . . . . Scheler.

Παρφυμιάω, dorien, pour παραθυμιάω, parfumer. Les Doriens, comme on l'a vu au mot *pardonner*, élidaient le dernier α de παρὰ et faisaient permuter le θ avec le φ; ainsi ils disaient φλᾶν pour θλᾶν, φλίβειν pour θλίβειν, φηλᾶν pour θηλᾶν, φῆρ pour θῆρ, etc., etc. Ils disaient de même παρφυμιάω pour παρθυμιάω. L'ι de παρφυμιάω est tombé devant la syllabe accentuée, d'où παρφυμάω, parfumer. — Littré, Brachet et Scheler tirent *parfumer* du latin *fumare;* mais entre *fumer* et *parfumer* il n'y a qu'une ressemblance de sons. Qui donc a jamais confondu la fumée avec le parfum? Le latin *fumare* n'a jamais eu le sens de parfumer.

Vieux français, *parfumer*. — Provençal, *parfumar*. — Béarnais, *parfuma*. — Espagnol, *perfumar*. — Italien, *profumare*.

D'où : *parfum, parfumerie, parfumeur, parfumoir*.

Parler.
Parabolare (latin fictif) . . . . Lit.
Parabolare. . . . . Br.
Parabola. . . . . Sch.

Παρλαλέω, dorien, pour παραλαλέω, et, par la chute de la syllabe brève devant la syllabe accentuée, παρλέω, parler. (Voy. *pardonner*.) Ce verbe est important. Il faut en établir soigneusement l'origine. Les Grecs avaient le verbe simple λαλέω, parler, et le composé παραλαλέω, parler à côté, c'est-à-dire de travers, et interrompre, parler à son tour. Or, dans les

Pyrénées nous trouvons précisément ces deux formes. A Ferrières et dans d'autres endroits des Hautes-Pyrénées, on dit encore *lala* pour parler, et dans le Béarn parler à tort et à travers se dit *parlala;* mais *parlala,* contracté en *parla,* ne signifie pas seulement parler à tort et à travers, mais encore parler à son tour, parler avec un autre ; παρὰ prend ainsi dans παραλαλέω le même sens qu'il a dans παρατρέχω, courir à côté d'un autre. Les formes *paroler* et *parole* viennent de παραλέω par le changement du second α en *au*, changement qui a lieu très souvent, comme on l'a vu. Le béarnais, où les formes grecques sont à peu près intactes, conserve cet intermédiaire entre παραλέω, pour παραλαλέω, et *parole* et *paroler,* car il a *paraule,* d'où s'est formé *parole,* comme *fagus* avait donné *fau* à notre vieille langue, et puis *fo*. Exemples :

> Ung arbre appelé *fau,* dont le fruit s'appelle faine.
> (R. Est., *Thes.,* Fagus.)

> Berte fu eus ou bois, assise sous un *fo.*
> (*Berte,* 822, Scheler.)

Notre éymologie, qui est rendue évidente par l'intermédiaire du bigourdan *laler,* parler, et par celui du béarnais *parlala,* parler longtemps et parler sans suite, avait été relevée par Henri Estienne, Budée, le Russelli, le Monisini, Gosselin et Vossius. Littré, Brachet et Scheler prennent naturellement l'étymologie de Ménage, *parabola.* Mais comment *parabola,* qui est un mot grec employé seulement par Sénèque et Quintilien, dans le sens de comparaison, le seul qu'il ait, comment, dis-je, un tel mot, n'ayant jamais signifié *parole,* aurait-il été pris par tous les peuples méditerranéens dans une acception qu'il n'avait jamais eue? Et les Espagnols, les Gaulois, les Italiens, n'auraient-ils eu aucun mot usuel, national, pour exprimer l'échange des idées, la chose la plus ordinaire de la vie, jusqu'à l'arrivée du mot *parabola ?* Mais la question se complique encore ici contre l'école néo-latine par le fait que les langues sœurs et les grands patois ont *parole* et *parabole,* comme termes parfaitement distincts et uniquement employés dans le sens moderne. Cette étymologie est donc sans valeur : elle a contre elle le sens, l'historique, la filière, la raison et les règles de la linguistique.

Remarque. — L'espagnol *palabra* et le portugais *palavra,* parole, sont le même mot que *paraula,* ou mieux *parala,* les

lettres interverties, avec une consonne épenthétique devant l'*r*, *parala, palara, palabra.*

Vieux français, *parler.* — Espagnol et provençal, *parlar.* — Béarnais, *parla* et *parlala.* — Portugais, *palrar.* — Italien, *parlare.*

D'où : *parlage, parlement, parlementage, parlementaire, parlementairement, parlementarisme, parlementer, parlerie, parleur, parlier, parloir, parlote, parole, parolier, déparler, pourparler.*

Parmi.	*Par* et *mi*	Littré.
	Permedium	Brachet.
	Par et *mi*	Scheler.

Παρμίξ, dorien, pour παραμίξ, parmi, au milieu. Le ξ est tombé. Le mot παραμὶξ signifie « mistim », c'est-à-dire pêle-mêle. C'est précisément le sens de *parmi. Ils étaient parmi la foule* veut dire : ils se trouvaient pêle-mêle dans la foule. Littré dérive *parmi* de *par* et *mi,* par le milieu; mais *parmi* ne veut pas dire *par le milieu.* Puis F. Godefroy donne *soixante-neuf exemples* pour bien déterminer le sens de *parmi,* et dans aucun il n'y a *par-mi.* Nulle part on ne trouve *par-mi,* mais toujours *parmi,* ce qui n'aurait pas lieu si le mot était composé. Sa double origine se trahirait quelque part.

Parpaillot.	*Parpaille,* nom propre	Lit.
	. . . .	Br.
	Même étymologie que Littré	Sch.

Παρπάλλων, dorien, pour παραπάλλων, qui se meut, qui va de-ci, de-là. Dans l'ancien français, le papillon se nommait *parpaillot* et *parpaillon;* or *parpaillon* est le grec dorien παρπάλλων. Ce mot définit exactement le papillon, qui va d'une fleur à une autre sans se fixer sur aucune. Comme les protestants n'ont rien de fixe, d'arrêté dans leur doctrine, le peuple les appela *parpaillots,* papillons. Ce mot seul résume admirablement les quinze livres des *Variations* de Bossuet.

Dans les Pyrénées, le papillon se nomme encore *parpaillot* et *parpalloü,* et ce nom rappelle toujours le mouvement. J'en

donnerai deux exemples; le premier est tiré des poésies de Fabien de Laborde, et le second des chansons de Navarrot :

Sus u rousé qu'ey bist lou *parpalhou*
En *boulejant* caressa cade flou.

Autour d'ere me *balanci*
En hant bèt drin lou *parpalhoû*.

Nous ferons remarquer ici que dans certaines parties des Pyrénées on appelle aussi le papillon *prissa*, qui est le grec περισσά, *la belle*. On sous-entend ψυχή, qui est le nom antique du papillon. Pitton, dans son *Histoire d'Aix*, fait un conte pour expliquer le mot *parpaillot*, dans le sens de protestant. On peut le lire dans Littré et dans Scheler, qui s'en servent naturellement pour leur étymologie. Cette étymologie de Littré a la même valeur que celles de *bougie*, de *baïonnette*, d'*assassin*, etc.

D'où : *parpaillotte*.

Parpaing.
- *Per* et *pan* . . . . LITTRÉ.
- Origine inconnue. . . . . BRACHET.
- Même étymologie que Littré. . . . . SCHELER.

Πάρπαγμα, dorien, pour παράπηγμα, étai, appui, étançon. Qu'est-ce qu'un parpaing? Une pierre qui tient toute l'épaisseur d'un mur ou qui forme l'appui d'une croisée; c'est donc bien le dorien πάρπαγμα, sens et orthographe : car, la finale α tombant, il reste πάρπαγμ, c'est-à-dire le mot français, sauf le déplacement du γ. Dans la vieille langue on disait souvent *parpeigne* : « Toutes jambes ou membrures de pierre de taille, *parpeignes* assises au rez de chaussee... » — Dans F. Godefroy.

D'où : *parpaigne*.

Parquer.
- *Parcus*, qui épargne. . . . . LIT.
- Même étymologie . . . . BR.
- Même étymologie . . . . SCH.

Παρχῶ, dorien, pour παραχόω, parquer, c'est-à-dire « aggerare humum », faire un retranchement, un rempart, en amoncelant la terre de chaque côté. Aussi est-il à remarquer que dans notre vieille langue *parc* signifiait camp fortifié. « Comment et par qui les Escotz estoient eschappez du *parq* que le

roy Edouard avoit assegié sy puissamment. » — Dans F. Godefroy.

Remarque. — Littré, Brachet et Scheler empruntent leur étymologie à Diez, qui dérive *parc* du latin *parcere,* au supin, *parcum.* C'est prodigieux.

Vieux français, *parker* et *parc.* — Provençal et béarnais, *parc.* — Espagnol, *parque.* — Italien, *parco.* — Bas-latin, *parcus.*

D'où : *parcage, parquer, parquet, parquetage, parqueter, parqueterie, parqueteur, parqueur, parquier, déparquement, déparquer, emparquement.*

Parsonnier. { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
Partitio . . . . Scheler. }

Πάρσον, forme antique de φάρσος, partie, fragment. Ce mot, très usité dans notre vieille langue, est rarement employé aujourd'hui, et le *Dictionnaire de l'Académie* n'en fait pas même mention; nous en donnons néanmoins l'étymologie, pour corriger celle de Scheler, qui s'occupe de ce mot et qui l'écrit *parçonnier.* La véritable orthographe est *parsonnier.* — Dans le Béarn on appelle *parsan* ou *parsa* un quartier, une certaine portion de terre; dans le Poitou, les *parsonniers* sont les personnes qui ont quelque chose en commun. On nommait autrefois *feste parçoniere* une fête locale, c'est-à-dire qui ne se célébrait pas partout. « *Parçonnieres* sont celes festes que l'en foire en un leu et en autre non. » — Dans F. Godefroy.

Parvis. { *Paradisus* . . . . Lit.
Même étymologie. . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch. }

Παράδυσμα, entrée, lieu fermé. Ce sens se tire du verbe παραδύω, d'où dérive παραδύσμα : car παραδύω a le sens de fermer, de clôturer; et comme les endroits fermés devant une maison, devant un temple, donnent accès à la maison, au temple, quand on les ouvre, παράδυσμα signifie aussi entrée. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce passage de Lucien : Παραδυσθεὶς εἰς οὐρανόν : ingressus in cœlum. L'ancienne langue

disait *paravis,* comme on le voit dans ce passage de Froissard que cite La Curne : « Et deus nés qui estoient liées ensemble dont l'une avoit nom pelerine et li autre li *paravis.* » — Littré, Brachet et Scheler tirent *parvis* de *paradisus,* sous prétexte qu'on a dit, au moyen âge, *parais* et *parevis* pour *paradis;* mais jamais ni *parais* ni *parevis* n'ont signifié *parvis.* « Sa alme seit en *parais.* »

> Sains Jehans en l'apocalyce
> Nous dist que bien li fu avis
> Que Sardes fu ou *pareris*
> Ou sixte fondement veus.
>
> — Dans F. Godefroy.

On voit par ces passages qu'il n'y a aucun rapport entre *parvis* et *paradis.*

Passer.	*Passum,* de *pandere*	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Pati, souffrir	Scheler.

Πασῆν, dorien, pour πατῆν, passer. Les Doriens changeaient le τ en σ; ils disaient, par exemple, σᾶτες pour τῆτες, σὰ pour τί, ἅσσα pour ἅττα, etc. Les Lacédémoniens, qui parlaient le dorien primitif, disaient σιὸς pour θέος, Ἀσᾶναι pour Ἀθῆναι, σεῖν pour θεῖν, ἐλσὼν pour ἐλθών; ainsi πατῆν, de πατάω, qui a le même sens que πατέω et qui signifie πορεύω, passer, comme le remarque Hésychius, faisait πασῆν dans le dialecte dorien; et comme le ν se change en λ en ρ, πασῆν a donné *pasar,* qui est dans toutes les langues sœurs et dans tous les patois. Vouloir donc, comme Diez et Littré, que *passer* dérive du latin *pandere,* qui n'a jamais signifié *passer,* c'est faire violence aux choses. Peut-on se figurer qu'un verbe de cette importance n'ait pas existé avant l'arrivée des Romains, ou que tous les peuples méditerranéens se soient entendus, du Tibre aux colonnes d'Hercule, pour tirer *passar* de *pandere,* et pour lui donner un sens qu'il n'avait pas? Une telle dérivation est condamnée par le sens commun et par tous les principes étymologiques.

Remarque. — Scheler pense que *passer,* dans quelques acceptions, dérive de *passus,* qui a souffert!

D'où : *passable, passablement, passade, passage, passager, passagère, passagèrement, passagèreté, passant, passation, passa-*

vant, passe, passe-passe, passé, passée, passement, passementer, passementerie, passementier, passerelle, passeresse, passerie, passette, passeur, passoire, impasse, dépasser, repasser, trépasser, surpasser.

Pat (terme d'échecs).	. . . .	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Πατῶ, frapper. Le verbe πατέω signifie fouler aux pieds, mépriser; mais le sens primitif est : appuyer en frappant; c'est pour cette raison que πατάσσω, qui en dérive, signifie frapper. Le coup d'échecs appelé *pat* étant celui qui donne le coup fatal au roi, πατῶ ou πατάσσω, frapper, explique très bien la signification de *pat*.

Pâte.	*Pasta,* latin	Lit.
	Pasta, id..	Br.
	Pasta, id..	Sch.

Πάστα, pâte. Ce mot se trouve dans Hésychius et dans Pollux, avec le sens de « pisculum farina mixtum ». Pollux dit (vi, 56) : Πάσται δέ εἰσι ζωμὸς ἀλφίτων. Il cite ensuite un vers d'Aristophane où est le mot πάσται :

Χορδαί, φύσκαι, πάσται, ζωμοί, χόλικες.

Pour Hésychius, πάστα est : ἔτνος ἀλφίτοις μεμιγμένον. On voit par ces citations que le mot *pâte* emporte l'idée de mélange pétri, car πάστα dérive du verbe dorien πάστω, pour πήττω, presser, coaguler, mettre ensemble. De là vient l'ancien verbe français *prestir* et le béarnais *presti,* avec l'*r* épenthétique. Le latin *pasta*, qui paraît seulement vers le IIIe siècle, n'est que le grec πάστα écrit en caractères romains. Il était certainement dans tous les idiomes méditerranéens avant l'arrivée des Romains dans la Gaule. Πάστα semble pouvoir dériver aussi de πάω, d'où vient ἄπαστος, qui est à jeun, ou encore de πάσσω, inspergere, mais ces deux derniers verbes ne renferment pas l'acception du pétrissage, du travail des mains; nous préférons donc πάστω, de πήττω, qui est le béarnais *presti.*

Remarque. — Il est très surprenant que M. Scheler rap-

proche du latin *pasta* le grec πλαστός, qui n'a rien à faire dans cette étymologie.

Vieux français, *paste*. — Provençal, espagnol et italien, *pasta*. — Portugais, *pasta*. — Béarnais, *paste*.

D'où : *pastel, pât, pâté, pâtée, pâter, pâteux, pâtissage, pâtisser, pâtisserie, pâtissier, pâtissoire, pâtisson, pâton, empâter, pastiche, pasticher*.

Patelin.	Origine douteuse	LITTRÉ.
	Nom historique.	BRACHET.
	Patte (de chien).	SCHELER.

Ἀπατήλιον, et, par la chute de l'α initial non accentué, πατήλιον, *patelin*, trompeur. Ἀπατήλιος est la même chose qu'ἀπατήλος, fallax, fraudulosus, et ils dérivent tous deux d'ἀπατήω, tromper. (Pour la chute de l'α initial, voy. le mot *payer*.) M. Brachet prétend que le mot *patelin* n'est dans notre langue que depuis la célèbre comédie qui porte ce nom. Mais où sont les preuves? Céladon, Dandin, Harpagon, Tartufe, sont des personnages de comédie dont les noms existaient dans la langue ordinaire, avec leur sens propre, avant que Racine et Molière en eussent fait des types immortels. Il en est de même de *patelin*.

D'où : *patelinage, pateliner, patelinerie, patelineur*.

Pâtir.	*Patiri*, latin fictif	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Πάσθειν, forme dialectale de πάσχειν, souffrir, pâtir. Cette forme a certainement existé, comme le prouve notre français *pâtir*, qui est fait de πάσθειν, car, l'*n* se changeant en *l* et en *r*, πάσθειν fait *pasteir* ou *pastir ;* et ainsi s'expliquent l'*â* long et l'*r* finale de *pâtir*. Le latin *pati* ne peut pas donner la forme *pâtir*. Au reste, le changement du χ en θ avait lieu comme celui du κ en τ; ainsi les Tarentins disaient ὄρνιχες pour ὄρνιθες et κάλχη pour κάλθη; c'est encore suivant cette loi de mutation que Καρχηδών est devenu *Carthago*. Le mot espagnol et portugais *padecer* dérive d'un aoriste πάθησαι inusité, mais dont l'antique usage ne peut être nié, puisque le moyen πάθησθαι se trouve dans Lucien. (Voy. H. E. au mot πάσχω, col. 592.) Comme

le θ change avec le δ, dont il a le son, à peu de chose près, πάθησαι devient πάδησαι, d'où *padecer*. Littré, qui n'est jamais embarrassé, tire *padecer* d'une forme non latine *patiscere*, et *pâtir* encore d'une forme non latine *patiri*. Qu'est-ce donc que ces formes non latines? D'où viennent-elles? Où les trouve-t-on? Qui les a faites?

Vieux français, *patir*.

D'où : *pâtiras*.

Patois.	*Patrius*	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Patrius	SCHELER.

Πατός, pour πατητός, parce qu'en grec comme en latin la syllabe non accentuée tombe devant la syllabe accentuée : πατητὸς λόγος, mot commun, usé, trivial, à cause de son usage journalier. Le mot πατητὸς traduit exactement le latin *tritus;* or on sait qu'en latin *verbum tritum* signifiait : mot ordinaire, rebattu, trivial, c'est-à-dire employé par le peuple. Le *patois*, d'après son étymologie, signifie donc le parler habituel du peuple, mais un parler devenu commun et comme usé à force d'être répété tous les jours. Lucien parle dans son traité : *Comment il faut écrire l'histoire*, de mots qui sont en dehors de l'usage ordinaire, c'est-à-dire du *patois* : ἔξω πάτου ὀνόματα. (ch. XLIV.) Πάτος a ici le même sens que πατητός; mais l'accent indique que notre mot *patois* vient de πατὸς pour πατητός, et non de πάτος. — Littré prend hardiment l'étymologie de Ménage, qui est, comme la plupart des autres, une vraie fantaisie. La voici : « C'est proprement *sermo patrius*. *Patrius*, *patriensis*, *patrensis*, *patensis*, *patese*, *patois*. » Littré, charmé de cette dérivation, termine ainsi son article du mot *patois :* « Dans le Midi, on dit un *patois*, une *patoise*, pour un compatriote, une compatriote. Tout cela emporte la balance, et il faut admettre que l'*r* a disparu. » Disparu du *patrius* de Ménage, bien entendu. M. Scheler emboîte le pas de Littré, comme celui-ci avait emboîté celui de Ménage. Il dit : « Cette étymologie doit prévaloir sur toutes les autres qui ont été produites; aussi je ne représenterai plus mes arguments en faveur d'une explication par *platois*, langage du *plat* pays. » Les lecteurs lui en seront reconnaissants. Abandonnera-t-il aussi quelque jour ceux qu'il donne en faveur de *patrius?* M. Bra-

chet met sagement : *origine inconnue.* Il ne veut ni du *platus* de Scheler ni du *patrius* de Littré, et il a raison.

Vieux français, *patois.* — Provençal et béarnais, *patois.*

D'où : *patoiser.*

Patrouille. { *Patte* . . . . Littré.
Pattuglia, ital . . . . Brachet.
Patte. . . . . Scheler.

Πανθρύλλοος, *patrouille*, qui fait connaître tout ce qui se passe. C'est justement l'office de la patrouille, que Plutarque explique ainsi : « Si feit appeler Demoteles qui avoit la charge de la *patrouille,* qui est de rechercher et enquerir les choses secrettes... » (*Agis et Cléom.*, traduction d'Amyot.) Le ν de πανθρύλλοος est tombé, parce que *patrouille* est plus euphonique que *pantrouille.* On trouve quelquefois *patouille,* mais c'est une forme vicieuse; *patouiller* est un verbe distinct de *patrouiller,* comme on le verra plus loin. Littré et Scheler prennent l'étymologie de Ménage, c'est-à-dire *patte.* Or voici comment opère Ménage dans ce cas : *Pata, patula, patulliare, patouiller, patrouiller, patrouille.*

Vieux français, *patrouille.*

D'où : *patrouiller* (aller en patrouille).

Patte. { D'un radical *pat*. . . . . Lit.
Origine inconnue. . . . . Br.
D'un radical *pat*. . . . . Sch.

Πάτος, patte, pied. Ce mot, très antique, se trouve dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade* avec le sens que nous lui donnons. Dans l'*Odyssée*, au chant IXe, vers 119e, on lit :

.....οὐ μὲν γαρ πάτος ἀνθρώπων ἀπερύκει,

« où l'on ne rencontre point le pied de l'homme », c'est-à-dire la trace de ses pas. Dans l'*Iliade,* au chant VIe, vers 202, on trouve aussi :

.....πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων,

« hominum vestigia vitans ». Ce qui met hors de doute le sens de πάτος, dans ces deux passages, c'est le proverbe ἐκ πάτου, loin, qu'Eustathe donne pour synonyme de ἐκ ποδῶν, c'est-à-

dire hors des pieds, loin. Enfin, le verbe πατέω, formé de πάτος, signifie fouler aux pieds, mettre sous la patte. Il répond exactement au verbe *calcare*, formé de *calx*, d'où *patoier*.

Vieux français, *patte*. — Provençal et béarnais, *pata*. — Espagnol, *pata*. — Portugais, *pata*.

D'où : *patté, pattée, patter, pattu, pataud, patauger, patin, patinable, patinage, patiner, patineur, paton, patouiller, patouilleux*.

Pavier.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Papilio	SCHELER.

Pavire, couvrir. Le verbe *pavio*, qui n'est que le grec dorien παFίω, pour παίω, signifie proprement frapper la terre ou les pierres pour les solidifier, les aplanir et les niveler; mais comme les pavés couvrent les places ou les rues, on appela, par extension, *pavés, pavois* ou *paviers* tout corps solide qui couvrait, qui garantissait. C'est ainsi qu'on nomma vestis *pavitensis* un habit d'une étoffe épaisse et lourde, et *pavimenta* les couvertures des toits des maisons. L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* dit au chapitre 1er :« Alexandriæ ædificia tecta sunt rudere aut *pavimentis*. » C'est encore dans ce sens que notre verbe *pavier*, garnir de toile le bord d'un vaisseau pour cacher les soldats, dérive du latin *pavire*. Cette acception se retrouve partout dans notre vieille langue. Dans l'exemple suivant, *pavement* signifie plancher : « Encore y en avoit il en haut en une chambre sur le *pavement*. » (Froissard, liv. III.) Rabelais a dit : « Sa chambre estoit toute *pavée* de sang. » (Tome I, p. 291.) On nommait *pavesade* une grande claie portative derrière laquelle les archers s'abritaient pour tirer, et *se pavescier* signifiait se couvrir du pavois. Le pavois se disait *pabes, paues, pavier, paviere, pavart, pavail*, formes dérivées de *pavitum*, qui a le même sens que *pavimentum*.

D'où : *pavois, pavoisement, pavoiser, pavesade*.

Payer.	*Pacare*, apaiser.	LIT.
	Pacare	BR.
	Pacare	SCH.

Ἀπάγειν, et par la chute de l'α initial, πάγειν, *paguer*, qui est dans notre vieux français. Les Grecs disaient ἀπάγειν φόρον,

porter, payer le tribut. Budée donne ἀπάγειν comme synonyme d'ἀποφέρειν, quod est pensitare, peser, payer. On trouve aussi dans la *Cyropédie* de Xénophon (II, IV, 12, et III, I, 10) : ἀπάγειν δασμόν, « pendere tributum ». L'α initial, comme nous venons de le dire, est tombé, suivant la règle ordinaire, devant la syllabe accentuée. On a déjà vu qu'on disait *Natolia*, d'*Anatolia*, *sparagi* et *asparagi*, σπαίρω et ἀσπαίρω, νώνυμος et ἀνώνυμος. On disait de même, d'ἀπάγειν, *apayer*, *payer* ou *paguer*. Voici des exemples que nous prenons dans F. Godefroy :

Mort, tu tiens tant l'arme en destroit
Qu'ale *apaye* quanque ele doit.
(*De Morte*, Ars. 5201, p. 432b.)

« Et eulx esbatant pour ladicte forest, le paige feu Pierre Choe de Valendins dist audit Guichart par maniere de moquerie et derision teles paroles ou semblables : *pague* la putain, *pague* la. Pourquoy ledit Guichart eust batu ledit paige. » (1417, *Pièces relat. au règne de Ch. VI*, tome II, page 65, Douët d'Arcq.) — La forme primitive de *payer* est *paguer* (ἀπάγειν), qui est aussi dans les langues sœurs : car l'espagnol, le portugais et le provençal ont *pagar*, l'italien *pagare* et le béarnais *paga*. Littré et Godefroy ont confondu trois verbes parfaitement distincts, savoir : *paier* frapper, *paier* calmer, et *paier* payer. Ils les mettent sous la même rubrique, et Littré les dérive de *pacare*; ainsi *pacare*, pacifier, faire un pacte, a pu signifier non seulement calmer, établir la paix, mais encore *payer* et frapper. Cela paraît extraordinaire, et il est impossible d'apercevoir la filiation d'idées si différentes. En effet, il n'y en a pas; ces verbes français ont chacun une origine à part, et le latin *pacare* leur est complètement étranger : car *paier* frapper est le grec παίειν, qui a le même sens; *paier* calmer est le verbe παύειν, rester tranquille, en français *paier*, puisque l'υ grec devient *i* ou *y*. Henri Estienne a très bien remarqué que le vieux français *pai, pai*, sois calme, reste tranquille, était le grec παῦε, παῦε, qui se trouve dans le vers 1194 des *Guêpes* d'Aristophane :

Παῦε, παῦ' οὐδὲν λέγεις.

Et *paier*, payer, qu'on écrivait aussi *payer* et *paguer*, est le grec ἀπάγειν ou πάγειν, par la chute de l'α. — Pour dériver *payer* de *pacare*, Littré s'appuie sur Freund, qui dit : « Au moyen

âge, *pacare* a signifié particulièrement calmer un créancier en s'acquittant, par conséquent *payer;* le mot français vient de là, ainsi que l'italien *pagare.* » Mais Freund a pris lui-même cette étymologie à Ménage, qui, après avoir cité le gascon *paga,* l'italien *pagare* et l'espagnol *pagar,* s'exprime ainsi : « Ces mots viennent de *pacare,* qui signifie *appaiser;* parce qu'il n'y a rien qui appaise tant un créancier que quand il se voit payé. » Dans la seconde édition de son *Dictionnaire étymologique,* Ménage se ravise, et déclare qu'il abandonne *pacare* et qu'il prend l'étymologie de Saumaise, c'est-à-dire *pactare.*

D'où : *payable, paye, payement, payeur.*

Pays.	*Pagensis*.	LITTRÉ.
	Pagensis.	BRACHET.
	Pagensis.	SCHELER.

Πάϊς, *païs,* vieux français. On voit que le mot *païs* de notre vieux français reproduit littéralement le grec πάϊς. Mais comment πάϊς, enfant, peut-il signifier pays? Le voici. Les Grecs, pour exprimer, par exemple, les philosophes ou les rhéteurs, disaient : φιλοσόφων παῖδες, ῥητόρων παῖδες, ce qu'on peut traduire en latin, par : philosophorum natio, rhetorum natio. Ils se servaient encore de la même expression pour désigner les divers peuples, les divers pays : ainsi les Lydiens, les Éthiopiens, les Ioniens, étaient, pour les Grecs, Λυδῶν παῖδες, Αἰθιόπων παῖδες, Ἰώνων παῖδες. (Voy. Hérodote, I, 27; III, 21; V, 49.) Mais les Doriens disaient, au nominatif pluriel, πάϊς au lieu de παῖδες, comme ils disaient πόλις au lieu de πόλιες; les Lydiens, les Éthiopiens, les Ioniens, étaient donc Λυδῶν πάϊς, Αἰθιόπων πάϊς, Ἰώνων παϊς, mot à mot les enfants des Lydiens ou la *nation des Lydiens,* et, par extension, la terre même habitée par les Lydiens. C'est dans ce sens, entièrement grec, qu'on disait chez nous, il y a quelques années, le *pays légal,* pour désigner les citoyens qui remplissaient les conditions du cens électoral, et qu'on dit le *pays latin,* pour signifier la jeunesse qui étudie le latin et l'endroit où se trouvent les principales écoles de cette langue. Fontaine a dit dans son *Art poétique* (page 191) : « Qui a *païs* n'a que faire de patrie. Du quel nom *païs,* venu de fontaine grecque, tous les anciens poëtes et orateurs françois en cette signifiance ont usé. »

Il était dans le vrai. Dans toute notre vieille langue on ne trouve que *païs*.

Tere de France, mult estes dulz *païs*.
(*Chanson de Roland*, v. 1861.)

En cest *païs* avez estet asez.
(*Ibid.*, v. 131.)

Chascun plore sa terre et son *païs*.
(Couci, XXIV.)

« Cette isle tenoit plus de *païs* que l'Afrique et l'Asie ensemble. (Mont., I, 231.)

Remarque. — Littré, Brachet et Scheler tirent *pays* de *pagensis*, qui n'est pas latin; mais, le fût-il, comment et d'après quelle règle *pagensis* aurait-il donné *païs*, qui est la forme ordinaire de toutes les langues méditerranéennes? Les Trois, au reste, ont emprunté cette étymologie à Ménage, au moins en partie, puisque Ménage dérive *pays* de *pagus*.

Vieux français, *païs*. — Béarnais, *païs* et *pays*. — Provençal, *païs*. — Espagnol, *pais*. — Portugais, *paiz*. — Italien, *paese*.

D'où : *paysage, paysager, paysagiste, paysan, paysandaille, paysannerie, payse, dépaysement, dépayser*.

Péage.	*Pedaticum*, bas-latin.	Littré.
	Pedaticum, bas-latin.	Brachet.
	Pedagium, bas-latin.	Scheler.

Παάῖα, dorien, pour βασσαῖα, sous-entendu ὁδός, passage. On sait que le π permute avec le β; ainsi on disait βατεῖν, βικρόν, βύγη, Βῖσα, et πατεῖν, πικρόν, πύγη et Πῖσα. On sait aussi que dans certains dialectes le σ était remplacé par l'esprit rude, et qu'on disait, par exemple : Ποιῆἁι, βοῦδα, pour ποιῆσαι et βουσόα; donc βασσαῖα donne régulièrement παάῖα, *paage*, qui est l'ancienne forme de *péage*. Le παάῖα ou βασσαῖα était un passage étroit entre deux montagnes, et on appela ensuite, par extension, du même nom, le passage d'un pont. *Péage*, droit qu'on payait pour passer ou faire passer une marchandise, se disait autrefois *paage*. Le *Roman de la rose* a *paage*, qui

est la véritable orthographe étymologique, puisque le *g* se met pour le *j*.

> Ou vintiesme an de mon aage
> Ou point qu'Amors prend le *paage*
> Des jones gens. (22e vers.)

« Peagiers est à petit pont, pour ce qu'il doit demander son *paage* as marchans. » — Dans La Curne.

D'où : *péager*.

Pec (salé).	*Pökel,* allem., eau salée.	LITTRÉ.
	Pekel, néerl., eau salée.	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Πῆγος, sel. Comme la finale ος tombe, il reste πῆγ, sel. Ce mot se trouve dans Athénée, liv. IX, p. 383, A. — Il est formé du verbe πήγνυμι, qui signifie dans l'une de ses acceptions « cogo, coagulo, congelo, id quod concretum est », et le sel est, en effet, « humoris aquæ concretio ». Tout le monde sait que *pec* ne s'emploie aujourd'hui que pour désigner le hareng fraîchement salé : hareng *pec*. « Tonneaux de *pec* a .LXXII. s. pour une carvelle. » — Dans La Curne. — Nous ferons remarquer ici, en passant, que *saur,* autre qualificatif de hareng, est aussi d'origine grecque; c'est le dorien ξαρός, sec, *sare* ou *saure,* puisque l'*a* dans notre vieille langue se prononçait souvent *au,* comme on l'a déjà vu.

Peilles.	*Petalum,* pétale	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Πέλλα, peau, écorce d'arbre. Les premiers vêtements étaient faits de peaux. (Voy. ce qui a été dit à ce propos sous la rubrique *accoutrer,* tome Ier, p. 7.) Dans les Pyrénées on désigne encore aujourd'hui les habits par le mot *peille.* Comme les vêtements primitifs étaient grossiers, on a donné insensiblements à l'appellation *peille* un sens péjoratif. Dans les Hautes-Pyrénées cependant le mot *peille* signifie simplement habit et ne

se prend pas dans le sens de chiffon. Littré ne doute de rien : il tire *peille* de *petalum,* pétale !

D'où : *peillier.*

Pelisse.	*Pellicius,* de peau	. . . .	LITTRÉ.
	Pellicia, de peau	. . . .	BRACHET.
	Pellicius, de peau	. . . .	SCHELER.

Pellicium, pelisse, vêtement de peau. *Pellicium* se trouve dans le glossaire latin-grec de Philoxène, où il est expliqué par βαίτη. La forme la plus ancienne était *pelice,* qui est seule conforme à l'étymologie. « Sus ces cercles gietent piaus de moutons que l'on appelle piaus de Damas, conrées en alun : il Beduyn meismes en ont grans *pelices* qui lour cuevrent tout le cors. » (Joinv., parag. 250.) La vieille langue avait encore les formes *pelicon, pelisson* et *plichon,* d'où viennent les noms propres *Pelisson* et *Plichon.* L'orthographe de *pelice* a varié de bonne heure, car dès le XIIe siècle on trouve aussi *pelisse, pelesson, blisson* et *pelisson.*

Pelle.	*Pala*	. . . .	LIT.
	Pala	. . . .	BR.
	Pala	. . . .	SCH.

Πέλλα, pelle. Ce mot se trouve mentionné par Constantin Porphyrogénète parmi les instruments qui font partie d'un vaisseau. Par ce mot, dit Ducange, « videntur intelligi palæ quibus undæ ex navigiis subinde ejiciuntur, quas nos etiamnum *pelas* dicimus. » Le latin *pala* forme sans doute une étymologie très raisonnable, et l'espagnol et l'italien *pala* dérivent plutôt du latin que du grec ; mais *pelle* ou *pele,* de notre vieille langue, et *pelle* de notre langue moderne sont certainement le grec πέλλα. Personne n'oserait dire, en effet, que *pelle* est plus près de *pala* que de πέλλα. Le terme français n'est que le terme grec écrit en caractères romains. Or, lorsqu'on a l'heure de midi à midi, il ne faut jamais l'aller chercher à quatorze heures.

Vieux français, *pelle* et *pele.*

D'où : *pellage, pellée, pellerée, pelletée, peller, pelleron, pelletage, pelleter.*

Pelote.	*Pela*, balle	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Πιλωτά, laine ramassée en boule. Ce mot a aussi la même signification que πῖλος; or πῖλος se prend dans le sens de boule, de σφαῖρα; c'est donc notre *pelote*, qu'on prononçait aussi *pilote* dans la vieille langue. Voici, au reste, des exemples des deux formes :

Desor la mer, en un gravier,
As barres prennent a juier
E d'une *pilote* à geter.
— Dans La Curne.

« S'il advient d'avanture qu'aucune de ce sexe malin ait quelque pauvre homme simple, et de bonne foy pour mary, Dieu, comme elle en jouera à la *pellotte*. » — Dans La Curne. — Le mot *peloton* ou *piloton* rend exactement le grec πιλωτόν, qui a le même sens.

REMARQUE. — Les Trois dérivent *pelote* du latin *pila;* mais il est manifeste que *pila* ne donne que *pile* et *bille* à notre langue. C'est Ménage qui a découvert cette étymologie : il dit que *pila* a fait *pelote* de cette manière : *pila, pilum, pilutum, piluta, pilota, pelote.*

Penaud.	*Pœna*	LIT.
	Pœna	BR.
	Pœna	SCH.

Παιδνός, penaud, sot, imbécile. Le sens premier de παιδνὸς est enfant; mais comme les enfants, novices aux choses de la vie, sont souvent embarrassés, interdits, παιδνὸς a pris aussi le sens d'ἄφρων, de νήπιος, insipiens, stultus. Cette acception est notée dans Hésychius. On sait que la diphthongue αι se rend en français par *e*, comme dans δαίμων, *dé*mon, παιδαγωγός, *pé*dagogue; ainsi παιδνὸς fait *pénos*, véritable orthographe, ou *penaud*. Dans La Curne de Sainte-Palaye on trouve *penaut*, avec un *t :* « *Penaut* comme un chat qu'on chastie. » Littré et Brachet le dérivent de *pœna*, peine; mais *penal, penauls*, n'ont

aucun rapport avec *penaud*. L'exemple suivant montre bien la différence de sens : « Plusieurs croient que la soient les lieux *penaulx*, c'est-à-dire de peine ou purgatoire. » — Dans F. Godefroy. — M. Scheler donne l'étymologie de Littré, mais en hésitant. « Il n'est pas impossible, dit-il, que *penaud* soit formé sur le patron du vieux français *penant*, pénitent; donc, proprement : qui fait une mine de pénitent. » Ce seraient les étymologies de notre langue qui auraient une mine de pénitentes, si elles pouvaient sentir le supplice où les met chaque jour l'école néo-latine.

Percale.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Persicalis (?)	SCHELER.

Περκάν, dorien, pour περκήν, de περκός, couleur variée : car περκὸς est synonyme de ποικίλος dans l'une de ses acceptions; ainsi χρόαν περκὰν signifie une couleur variée, bigarrée, jaspée. Comme dans une foule de cas, le substantif est tombé, et il n'est resté que le qualificatif περκάν, bigarré, qui devient *percal* par le changement régulier et ordinaire du ν en λ. Ce nom de *percale* a été donné à un tissu fin et lustré, parce qu'ordinairement on le teint de différentes couleurs.

D'où : *percaline*.

Percer.	Origine inconnue.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine inconnue.	SCH.

Πάρκα, dorien, pour πέπαρκα, de πείρω, percer. On a dit déjà plus d'une fois que c'était le parfait grec qui formait d'ordinaire les verbes et les noms français. Ainsi, c'est πάρκα qui a fait notre vieux français *parcer* ou *parcier*.

Tarière pour *parcier*
Ferra fere moirtoise
Et en pierre et en loise.

— Dans La Curne.

Le bourguignon a *parcé*, et le picard *percher*. Le provençal et le béarnais n'ont pas ce mot, mais ils ont l'équivalent, c'est-à-dire *traucar* et *trauca*, du dorien τράκα, percer, de τράω.

Vieux français, *parcer*.

D'où : *perçage, perce, percement, percerette, perceur, perciller, transpercer*.

Perle.	Origine très incertaine	LITTRÉ.
	Pirum, poire	BRACHET.
	Perula ou *pilula*.	SCHELER.

Πέρνα, et, par le changement du ν en λ, *perla,* perle. L'*n* se change en *l;* c'est ainsi qu'ὀρφανὸν devient orphe*l*in; Pa*n*ormus, Pa*l*erme; Bo*n*onia, Bo*l*ogne, etc., etc. Le sens n'est pas douteux : car Pline, expliquant le mot *perna,* qui est le même en grec et en latin, s'exprime ainsi : « Appellantur *pernæ* et concharum generis, circa Pontias insulas frequentissimæ; stant velut suillo crure longo in arena defixæ; hiantesque qua limpitudo est, pedali non minus spatio, cibum venantur. » — Le vieux français et le béarnais ont *perle;* l'espagnol, le portugais, le provençal et l'italien *perla;* le napolitain et le sicilien *perna :* cette étymologie est donc indiscutable.

D'où : *perlaire, perlasse, perler, perlette, perlides, perlien, perlier, perloir, perlure, emperler.*

Perruque.	*Pilus,* poil	LIT.
	Parruca, italien	BR.
	Pilus, poil	SCH.

Πήλυκα (πήρυκα), de πήλυξ, qui est le même mot que πήληξ, casque à aigrette, et, par extension, chevelure, aigrette, houppe. Il est remarquable qu'Homère et un poète français aient désigné par ce mot πήλυκα ou πήληκα la crinière du cheval. Homère dit au chant XVI[e] de l'*Iliade,* vers 797 :

Ἱππόκομον πήληκα μιαίνεσθαι κονίῃσιν :

« Il n'était point accoutumé, ce casque à la *chevelure de cheval...* » Et le poète français cité par La Curne dit : Le cheval

Hérisse de son col la *perruque* tremblante.

On trouve aussi dans Franchières, cité par La Curne : « Autour tendant à noir et qui a plume superflue sur la teste descendant sur le front comme une *perruque,* est bel, mais il n'est pas

fort. » — Au moyen âge on appelait *perruquet* ou *perrucat* celui qui portait une longue chevelure. C'était le nom qu'on donnait aux étudiants de la basoche :

Mettez tous peine de le lire,
Entre vous, jeunes *perrucatz*,
Procureurs, nouveaulx advocatz
Aprenans aux despens d'aultruy.
— Dans F. Godefroy.

Le mot *perroquet*, qui se dit en provençal et en béarnais *perrouquet*, en italien *porrucchetto*, et en espagnol *periquito*, est encore le grec πήλυκα, le λ s'étant changé en ρ : πήρυκα. — L'espagnol a conservé le λ grec dans *peluca* (πήλυκα), perruque ; dans la Sardaigne on dit *pilucca*, dans le génois *pelluco ;* mais le provençal et le béarnais ont *perruca*, le portugais *peruca* et l'italien *parrucca*.

D'où : *perroquet*, *perruche*, *perruqué*, *perruquerie*, *perruquier*, *emperruqué*.

Pertuisane. { Origine inconnue. . . . . Littré.
Partigiana, ital. . . . . Brachet.
Partisan. . . . . Scheler.

Pertuiser, percer. *Pertuiser* est un vieux verbe français, formé de *pertusum*, supin de *pertundere*, d'où vient aussi *pertuis*. Il est mentionné dans Nicot et dans Cotgrave. Scarron s'en est servi, dans son *Virgile travesti* (liv. VII) :

Et le bon vieillard Jean Galèse,
Paysan des plus à son aise,
Fut aussi fort scandalisé
De se voir le corps *pertuisé*.

De *pertuiser*, percer, on appela *pertuisane* l'arme d'hast, l'arme *pertuisant*, qui est une espèce de hallebarbe à pointe très longue. Cette étymologie, qui est évidente, a été relevée par Robert Estienne et justement adoptée par Ménage. Ducange écrit : *pertixana*. Littré rejette cette origine et conclut ainsi sa petite dissertation sur le mot *pertuisane :* « Le mot reste donc indéterminé. » Littré aurait pu s'approprier, ce semble, un vers de Régnier et dire de l'étymologie :

C'est, malheureuse, toi qui me portes guignon.

Vieux français, *pertuisane.* — Provençal, *pertuisana.* — Espagnol, *partesana.* — Italien, *partigiana.*
D'où : *pertuisanier.*

Pétiller. { *Péter* . . . . LITTRÉ.
Péter . . . . BRACHET.
Pistillus, petit pilon . . . . SCHELER. }

Πιτυλεύω, remuer, gesticuler, faire du bruit. C'est précisément le sens propre et premier de *pétiller :*

Dans l'arbre espez cest or ainsi brilloit
Sa feuille ainsi d'un doux vent *petilloit.*
(Du Bellay.)

« On dit qu'il n'est pas possible de brusler les cœurs de ceux qui meurent par poison, ou de cardiaque, et *petillement* de cœur. » — Dans F. Godefroy. — C'est seulement par extension que *petiller* a le sens de *briller.*

REMARQUE. — Dans le sens de fouler aux pieds, *pétiller* vient de *pied,* des formes *pe, peton.* Ménage donne à notre charmant verbe *pétiller* une origine malpropre; il dit : *Peditus, peditellus, peditellare, petiller.* Littré et Brachet la lui empruntent, naturellement; Scheler aime mieux tirer *pétiller* de *pistillus,* petit pilon (!).
D'où : *pétillement.*

Petit. { *Petilus,* latin, mince . . . . LIT.
Origine inconnue. . . . . BR.
Pit, radical celtique, pointu. . . . . SCH. }

Πεδδίς, dorien, pour πεζίς, petit, humble, bas, de peu de valeur. Πεζὶς a tous les sens de πεζός; or πεζὸς signifie ταπεινός, κοινός, c'est-à-dire petit; mais il faut expliquer cette forme et ce sens. Πεδδίς, forme dorienne de πεζίς, devient régulièrement *petis* ou *petit,* puisque le δ et le τ permutent, comme lettres du même ordre. En voici des exemples : μύδος et στάδιον sont les mêmes mots que *mutus* et *spatium;* et si Scal*d*is donne Escau*t*, A*t*uris forme A*d*our. Quant au sens, il est exactement le même : πεδδὶς se prend dans toutes les acceptions de *petit.* (Voy. La Curne et F. Godefroy.) Littré emprunte, comme

toujours, son étymologie à Ménage, qui dérive *petit* du latin *petilus;* mais *petilus* n'a pas le sens exact de petit, d'humble, et s'il était la souche véritable de *petit,* l'*l* aurait persisté dans quelque dialecte.

Vieux français, *petit.* — Provençal, catalan et béarnais, *petit.* — Ancien italien, *petitto.*

D'où : *petiot, petitement, petitesse, petitissime, apetissement, apetisser, rapetissement, rapetisser.*

Pétrir.	*Pistrire,* bas-latin.	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Πήστω, dorien, pour πήττω, pétrir. Le verbe πήττω est une forme ancienne de πήγνυμι. Il a une foule d'acceptions, mais sa signification générale est unir, composer, ajouter, pétrir, coaguler, construire, mêler ensemble. Notre vieille langue avait *pester, pister* et *pestrer.* Voici quelques exemples : « .iii. mortiers de coyvre a *pester* appothicarie. » — Dans F. Godefroy. — « Prenez les herbes devant dites et les broyes fort et les *pistes* avec huille violat. » — Le même. — « Arte pinsendi. *Pestrer.* » — « Carier, batre, moudre, *pestrer.* » — Le même. — Nous ferons remarquer que l'infinitif dorien πήστεν donne exactement la vieille forme *pester,* par le changement régulier du ν en ρ, et que le participe présent πήστων, par le même changement, donne *pestor,* boulanger.

Li cent sont tavernier, et li cent sont *pestor.*
(*Renaut de Montauban.*)

Ce verbe n'appartient qu'à notre vieux français et à tous les grands patois de la Gaule. Il est du fonds de notre idiome. Ménage tire *pétrir* de *pinsere,* piler, broyer. Voici tout son article : « *Pinso, pinsui, pistum.* De *pistum* les Latins barbares ont fait *pistire* et ensuite *pistrire,* d'où le français *pestrir,* que nous prononçons *pétrir.* » Cette étymologie a été prise à Ménage par Diez, à qui Littré, Brachet et Scheler l'ont empruntée. Mais ce latin barbare *pistire* n'est que *pester* ou *pister* latinisé.

Vieux français, *pester, pister* et *pestrer.* — Béarnais, *presti.* — Provençal, *prester* et *prestir.* — Wallon, *prusti.* — Bourguignon, *preuti.*

D'où : *pétrissable, pétrissage, pétrissement, pétrisseur.*

Piaffer.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine inconnue.	SCHELER.

Παιφάω, primitif de παιφάσσω, je m'avance fièrement, avec ostentation, c'est-à-dire *je piaffe*. Le français *piaffer* est le grec παιφάω, avec cette seule différence que l'ι a sauté par-dessus l'α; mais c'est un phénomène ordinaire dans notre langue que cette interversion des lettres. Ce verbe παιφάσσω est évidemment composé de παίω, je frappe du pied la terre, et de φάω, je brille, et non pas de πάντη τὰ φάη ἀΐσσω, comme le veut le *Thesaurus*. — *Piaffer* dans notre vieux français signifie faire le fier, faire le brave, se vanter; *piaffe* veut dire luxe, et *piaffeur* fanfaron. On trouve dans La Curne : « Se *piaffer* du manteau de la justice, » et Brantôme a dit : « En ceste *piaffante* splandeur de tous biens. »

D'où : *piaffe, piaffement, piaffer, piaffeur.*

Pichet.	*Bicarium,* bas-latin.	LIT.
	. . . .	BR.
	Bicarium	SCH.

Βικός, et, par le changement du β en π, lettres du même ordre, πικός, pichet, « urna habens ansas ». Dans les Pyrénées on nommait autrefois *piché* un vase pour le vin; aujourd'hui on donne ce nom à une bouteille qui contient deux litres : *u piché de bi,* deux litres de vin.

Le vieux français avait *picher, pichet, pichelette* et *pichon.* (Voy. F. Godefroy et La Curne.) *Pichon* est la même chose que *picon* (βικόν), et *picotin* n'est qu'un diminutif de *picon.*

D'où *picotin.*

Pichon.	*Petit*	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Pusion-em, de *pusio,* petit garçon. Comme l's prend quelquefois le son du *c, pusion-em* devient *puchion* ou *pichon,* puisque l'*u* se change en *i.*

D'où : *picholine.*

Pièce.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Petium	BRACHET.
	Petiolus.	SCHELER.

Πεσσός, pièce, jeton. Πεσσὸς était employé surtout pour désigner les pièces de jeux, et au jeu d'échecs on dit encore aujourd'hui « les pièces ». Le mot πεσσὸς s'est conservé intégralement dans les langues méditerranéennes; le vieux français a *pesse*, *pece* et *piesse;* le béarnais, *pesse ;* le provençal, *pessa;* l'espagnol, *pieza ;* le portugais, *peça*, et l'italien *pezza* et *pezzo;* dans les bas temps, *pesse* latinisé avait fait *pecia*. L'étymologie de *pièce* a été le tourment des philologues. Mathias Martinius la trouve dans le bas-latin *pecia;* Ménage dans *pittacium;* Huet dans *spatium;* Scheler dans *petiolus*, petit pied; Brachet dans *petium*, mot du bas-latin dont il ignore l'origine.

REMARQUE. — *Pieça*, qui signifiait dans notre vieille langue : il y a longtemps, n'est autre chose que *pièce a*, sous-entendu *de temps; il y a une pièce de temps* que je n'ai vu cet homme. Henri Estienne a écrit, sur l'expression *pieça*, une page charmante dans sa *Conformité du langage françois avec le grec*.

D'où : *piécette, dépecer, rapiécer*.

Piège.	*Pedica*	LIT.
	Pedica	BR.
	Pedica	SCH.

Πάγη, piège. Dans la vieille langue on devait dire *piage*, car on adoucissait souvent le son de l'*a* par l'adjonction de l'*i*. On disait par exemple, *piau, piautre, liarre,* pour *pau, pautre, larre*. Nous disons nous-mêmes *main, pain, faim,* au lieu de *man, pan, fam,* qui sont seuls conformes à *man*-us, *pan*-is, *fam*-es. Ainsi πάγη, prononcé *piage* ou *piaige*, est notre mot *piège*. La vieille langue avait aussi *piégier*, faire tomber dans un piège.

> Le parc trocvent clos et *piegiet*
> Sy l'ont tout entour assieget.
>
> — Dans F. Godefroy.

Πάγος a le sens de lieu élevé, de colline, de hauteur, et il se

trouve dans notre vieille langue : car *piege*, πάγος, a aussi le sens de hauteur, d'observatoire. « Je ne sçay quand j'auray loysir parler à ma damoyselle... Mais tirez vous près de ce grand chesne que veoir povez au pied de ce *piege*. » — Dans La Curne. — Les Trois empruntent leur étymologie à Ménage. Il n'est aucun lecteur qui ne voie de prime abord que *piège* ne peut pas venir de *pedica*. Il y a trop de chemin à faire de l'un à l'autre, et si ce chemin avait été fait, on trouverait quelque part les formes intermédiaires. M. Brachet explique ainsi les étapes de *pedica : Pedica, ped'ca, pedga, piedga, piedge*. — Ménage ne procède jamais autrement.

Piéton. { *Pedonem,* qui a de grands pieds . . . . LITTRÉ.
Peditonem, bas-latin . . . . BRACHET.
Pedo . . . . SCHELER.

Πεδδόν, dorien, pour πεζόν, πεζός, piéton. Comme le δ permute avec le τ, πεδδὸν donne *petton*, qui est notre mot *piéton*, car l'*i* ne compte pas, il s'intercale dans une infinité de mots; c'est ainsi que ped-em fait p*i*ed; mel, m*i*el; rem, r*i*en, etc. — Dans la vieille langue, les fantassins étaient appelés *piétons* : « A mon grand regret diray cavalerie, infanterie, enseigne, colonelle, esquadrons, au lieu de chevalerie, *pietons*, enseigne, coronale, bataillons. » (*Lettres de Pasq.*, t. I, p. 105.) *Piétiner* se disait *pietter*, et *pietter* est formé de πεδδόν, piéton.

D'où : *piétin, piétinement, piétiner*.

Pigeon. { *Pipionem*. . . . . LIT.
Pipionem. . . . . BR.
Pipionem. . . . . SCH.

Πελιόν, prononcez πελjόν ou πενjόν, pigeon. Les deux formes anciennes sont *penjon* et *pijon* ou *pigon*. Πελιὸς a le même sens que πέλεια, pigeon ramier, c'est-à-dire : oiseau nigricante colore. L'*e* de *pigeon*, forme ancienne et moderne, est une réminiscence de la forme grecque πέλειον, qui est synonyme de πέλεια. — Les formes des langues sœurs et des grands patois reproduisent, comme le français, le terme grec πελjον, l'ε prononcé ι; en effet le provençal a *pijon;* le béarnais, *piyou;* le picard et le normand ont *pingeon;* l'espagnol et l'italien,

le premier *pichon* et le second *piccione*. — Littré, Brachet et Scheler tirent *pigeon* de *pipire*, par l'intermédiaire de *pipionem;* mais *pipire* signifie, d'une manière générale, crier comme les petits oiseaux; et si *pigeon* venait de *pipio*, il serait incompréhensible que le second *p* de *pipio* eût disparu dans tous les patois et dans les langues sœurs. Au reste, cette fausse étymologie, les Trois l'ont prise à Ménage. Il serait curieux de faire le relevé des emprunts qu'ils lui ont faits, en tapinois, après avoir flétri sa manière. On trouverait certainement qu'ils lui ont pris les trois quarts de ses étymologies.

D'où : *pigeonnage, pigeonne, pigeonner, pigeonnet, pigeonnier.*

Pilote.	Origine controversée	Littré.
	Pilota, ital.	Brachet.
	Origine incertaine	Scheler.

Pilot, du latin *pilum*, pieu, longue perche. Primitivement les *bouées* n'étaient que des *pilots*, de grandes perches fichées dans la mer, principalement à l'entrée des ports et le long des côtes. Ces *pilots* indiquaient les passes, les bancs de sable et les rochers sous-marins. Les gens de mer qui connaissaient parfaitement ces endroits périlleux, surmontés de *pilots*, prirent de là le nom de *pilotes;* aussi le sens propre et premier de *piloter*, en terme de marine, est conduire un vaisseau à travers les endroits difficiles. Le père René François explique ainsi ce mot dans les *Merveilles de la nature :* « *Piloter*, c'est quand ceux du pays, avec de petits bateaux, conduisent les vaisseaux étrangers par les bonnes routes et hors des brisants, des sables ou des rochers. » Ce passage de Castelnau (p. 40) confirme cette signification du mot *pilote :* « Ce vieil pilote dit à son capitaine que, s'il n'avançoit sa galere *piloter* les autres par le chemin qu'il leur monstreroit, elles estoient toutes perdues. »

Remarque. — On trouve quelquefois *pilote* et *lamaneur* dans la même phrase; mais ces mots ne sont pas synonymes. *Lamaneur*, qu'on disait *laman* dans la vieille langue, dérive de λιμάν, port (Voy. le tome II, p. 267) et signifie le marin qui connaît l'entrée d'un port et qui sert de guide aux vaisseaux pour entrer et sortir, tandis que *pilote* a un sens plus large, puisqu'il désigne un marin qui connaît tous les endroits difficiles et dangereux d'une côte.

Vieux français, *pilote*. — Espagnol et portugais, *piloto*. — Italien, *pilota*.
D'où : *pilotage, piloter, pilotin*.

Pinson.	*Pinc*, gai, kymri	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σπίζαν et σπιζίον, pinson. Nous donnons deux formes pour notre étymologie, parce qu'il y en a deux dans les langues sœurs. Le béarnais *pinsa* ou *pinsan* et le catalan *pinsa* dérivent de la forme σπίζαν. Le σ initial est tombé, et un ν euphonique s'est glissé entre l'ι et le ζ, d'où πίνζαν, *pinsan*. Le vieux français *pinçon* et *pinçun;* l'espagnol *pinzon*, l'italien *pinsione* et le wallon *pisson* reproduisent la forme σπιζίον à peine altérée, sauf le σ initial, qui disparaît.
D'où : *pinsonnée, pinsonnière*.

Pipe.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Πίπον, corps qui fait saillie, qui s'élève en pointe. Hésychius définit πίπον par le mot ἄκρον, et les deux s'expliquent très bien par les exemples suivants que je prends dans La Curne : « On voit par le testament de saint Evrard, rapporté par Le Mire *in Codice piarum donationum*, où il appelle ce chalumeau *pipa aurea* (chalumeau qui servait à la communion), qu'il est employé pour *pipeau*, fait de chalumeau :

> ... feront grant joie
> Et si averont frestel,
> Pipe, muse et calemel. »

« Celuy qui a fait les cheminées devra hausser la *pipe* jusqu'a plus haut de la fenestre du voisin. » — La généalogie de *pipe*, πίπος, est donc celle-ci. On appela *pipe*, πίπος, le chalumeau, parce qu'il s'élève, et qu'il n'est pas touffu, ramassé en buisson; puis on donna ce nom, par assimilation, à tout ce qui est percé intérieurement et qui a une forme oblongue, comme les tuyaux, les cheminées, les tonneaux, etc.

REMARQUE. — Il est très important d'observer ici que le béarnais a *pipa*, aspirer du vin à l'aide d'un tuyau de paille, *pipade*, gorgée de vin, *pipayre*, qui aspire du vin ou qui fume, *pipe*, vaisseau pour le vin, et *piper*, tonnelier; et qu'il n'a pas *piper* tromper. Le provençal a aussi *pipa*, *pipeta*, *pipassa*, *pipada*, *pipa*, termes qui se rapportent tous au vin et au tabac, mais non pas *pipar* dans le sens de tromper. La *pipée* se dit *chila*, et *piper* les oiseaux, *chilar*.

Vieux français, *pipe*. — Béarnais, *pipe* (vaisseau vinaire de six cents litres), *piper* (tonnelier). — Provençal, *pipa*.

D'où : *pipeau, pipée, piper* (jouer des pipeaux), *pipette*.

Piper (tromper).	*Pipare*, siffler	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ὀπιπῶ, et, par la chute de l'o initial non accentué, πιπῶ, piper, tromper. Le filou, le pipeur, se disait ὀπίπης, deceptor : car Hésychius l'explique par ἀπατεὼν ἢ ἀπατῶν. La chute de l'o n'a rien d'extraordinaire; nous avons vu qu'on disait *Anatolia* et *Natolia*, ἑορτή et ὀρτή, ἐκεῖνος et κεῖνος, etc., etc. *Piper* est très ancien dans notre langue; on le trouve déjà au XIe siècle. *Piper* jouer de la pipe, c'est-à-dire d'une musette de ce nom, a une tout autre origine; on vient de la voir. Littré, Brachet et Scheler confondent ces deux mots, et ils se trompent en donnant à *pipare* le sens de siffler. *Pipare* ne signifie en latin que piauler, glousser. Varron dit : « Mugit bos, balat ovis, equi hinniunt, gallina *pipat*. »

D'où : *piper* (tromper les oiseaux), *pipée, piperie, pipeur, pipoir*.

Piquer.	*Pik*, pointe, bas-breton	LIT.
	Picus, latin, pivert	BR.
	Picus, pivert.	SCH.

Πίκειν, piquer. Le verbe πίκω, qui est le même que πείκω et πέκω, dans l'une de ses acceptions signifie ξέω et διαξέω, c'est-à-dire τέμνω, κόπτω, διακόπτω, ce qui est le sens propre de *piquer*, entamer, faire une entaille, couper la peau. Le grec a même l'adjectif πικός, piquant, qui dans le vieux fran-

çais se disait aussi *picon,* c'est-à-dire πικόν. Ce sens n'est pas douteux, car πικὸς a pour synonyme πικρός; or πικρὸς ne signifiait pas seulement « amarus », mais encore « acutus » au propre et au figuré, témoin ce vers de l'*Odyssée :*

> Ἦ, καὶ ἐπ' Ἀντινόῳ ἰθύνετο πικρὸν ὀϊστόν :
>
> (Ch. XXII, v. 8.)

« Il dit, et il dirigea sur Antinoüs un trait perçant, » mot à mot « acutum », aigu. Nous venons de dire que πικὸν était rendu littéralement par *picon,* dans notre vieille langue. En voici un exemple que nous prenons dans la *Vénerie* de Fouilloux :

> Sire, voilà d'un beau cerf de dix cors...
> Quand les aurez partout bien regardées,
> Les trouverez longues oinctes et formées
> Grosses, nouées, n'ayans aucun *picon,*
> Mais bien moulues, monstrans sa venaison.

Il s'agit dans ce passage des fumées du cerf de dix cors, qui sont rondes, sans pointes, sans arêtes, c'est-à-dire sans *picons. Piquer* dans la vieille langue avait aussi le sens du grec πίκω, διακόπτω, τέμνω : « Illec les Turcs nous assaillaient de toutes parts; une partie d'eulz entrerent en la meson deffite, et nous piquoient de leurs glaives par desus. » (Joinv., 225.) Ce mot si usuel est passé, comme σάκκος, dans presque toutes les langues de l'Europe.

Remarque. — D'après Brachet et Scheler, *piquer* vient de *picus,* pivert. Tous les peuples méditerranéens, voyant que cet oiseau *piquait* les arbres, se dirent sans doute : « Cet oiseau doit être le *picus;* nous allons tirer de là notre verbe *piquer.* » N'est-ce pas admirable? Au reste, ils empruntent cette étymologie à Caseneuve. Ménage tire *piquer* de *pungo,* de cette manière : *Pungo, punctus, punctare, pucare, picare, picar, piquer.*

Vieux français, *piquer.* — Espagnol et provençal, *picar.* — Béarnais, *pica* et *picar.* — Italien, *picchiare.* — Anglais, *to pick.*

D'où : *pic* (instrument), *pic* (oiseau), *picador, picage, picasson, picassure, picaut, picois, picolet, picorer, picoreur, picot, picotage, picote, picotement, picoter, picoterie, picoteuse, picoture, picon, piquade, piquage, piquamment, pique, piquereau, piquerie, piquet, piqueter, piquette, piqueur, piquier, piquoir, picot, piqûre, dépiquage, dépiquer, dépiqueur.*

Pirouetter.
- Origine inconnue. . . . . LITTRÉ.
- Origine inconnue. . . . . BRACHET.
- *Pied* et *roue* . . . . SCHELER.

Βυρῶ, dorien, pour γυρῶ, tourner. Les Doriens faisaient permuter le γ avec le β; ils disaient γλέφαρον et βλέφαρον, γλήχων et βλήχων, γάλανος et βάλανος, πρεσγὺς et πρεσβύς, Ἄργος, et Ἄρβος, etc.; c'est d'après cet usage dialectal que γυρῶ est devenu βυρῶ, d'où est dérivé le béarnais *bira*, tourner, et le vieux français *birer*, mentionné par Cotgrave et employé par Rabelais; *birer* est devenu ensuite *virer* et *pirer*, usité autrefois, comme terme d'éclusier. La genèse de *pirouetter* est donc celle-ci : Γυρῶ, βυρῶ, *birar, bira, virer, birer, pirer, pirouetter*. Tous ces mots sont encore usités, ici ou là. *Pirot* et *pirou*, usités autrefois pour désigner l'oison, ont la même étymologie, *girot* exprimant très bien le mouvement perpétuel de gauche à droite et de droite à gauche qu'a l'oison en marchant. Ménage a entrevu cette étymologie, mais ne l'a pas expliquée.

D'où : *pironneau, pirouette, pirouettement, pirouot.*

Pisser.
- Origine inconnue. . . . . LIT.
- Origine inconnue. . . . . BR.
- Origine inconnue. . . . . SCH.

Πῖσαι, répandre de l'eau. Ce verbe est dans Hésychius avec le sens de ποτίσαι, rigare, irrigare. Il est le même dans presque toutes les langues méditerranéennes.

Vieux français, *pisser*. — Provençal, *pissar*. — Béarnais, *pixa*. — Catalan, *pixar*. — Italien, *picciare*.

D'où : *pissat, pisse, pissée, pissement, pisseur, pisseux, pissoir, pissote, pissoter, pissotière.*

Place.
- *Platea* . . . . LIT.
- *Platea* . . . . BR.
- *Platea* . . . . SCH.

Πλάκα, de πλάξ, place. Eustathe dit qu'on appelle πλάκα, place, πᾶν τὸ πλατὺ χωρίον, tout endroit uni et plat, et dans un

autre endroit il explique πλάκας par πλατέα. Ainsi πλάκα a le même sens que πλατεῖα ou *platea*, c'est-à-dire le sens de *place*. On voit donc que πλάκα, en prononçant le κ doux, c'est-à-dire comme deux *s*, donne *plaça*, place. Le latin *platea* ne pouvait donner que *plate*. Que si l'on objecte que le *t* s'est changé en *c*, il faut en donner les preuves et montrer quelques traces de ce changement. Mais on n'en trouvera pas. Les langues sœurs et les grands patois condamnent aussi *platea*. Les Trois empruntent, comme à l'ordinaire, cette étymologie à Ménage.

Vieux français, *place*. — Provençal, *plaça*. — Béarnais, *place*. — Espagnol, *plaza*. — Portugais, *praça* (l'*l* permute avec l'*r*). — Italien, *priazza*.

D'où : *plaçage, placement, placer, placeur, placier, déplacer, déplacement, emplacement, remplacer, remplacement, remplaçant.*

Plaid (manteau).
- *Plaid,* écossais . . . . Littré.
- . . . . Brachet.
- *Plaide,* gaélique . . . . Scheler.

Πλάξ, manteau, tunique. Cette acception de πλὰξ se trouve indiquée dans Hésychius.

Plaider.
- *Placitare,* bas-latin . . . . Lit.
- *Placitum*. . . . . Br.
- *Placitum,* ce qui plait . . . . Sch

Πλαδδιέω, plaider. La vieille langue avait *plaidier;* c'est absolument le mot grec, car le dialecte dorien avait à l'infinitif πλαδδῖεν et non pas πλαδδιεῖν; or l'*n* se change en *l* et en *r;* donc πλαδδῖεν est *pladier* ou *plaidier*. Quant au sens, il est aussi absolument le même. Suidas dit, en effet, que πλαδδιεῖν signifie πολεμεῖν, et πολεμεῖν ne veut pas dire seulement faire la guerre, mais encore être en discussion, en procès avec quelqu'un. En montant plus haut encore, c'est-à-dire à πλάττω, radical de πλαδδιέω, on arrive au même sens, puisque πλάττω, dans l'une de ses acceptions, signifie inventer, chercher des commentaires pour tromper, comme le *comminiscor* des Latins. Dans toute discussion, dans tout procès, dans toute polémique, même quand les deux parties sont honnêtes, on cherche à triompher, et l'on risque souvent, pour cela, de franchir les bornes du juste et du vrai. Πλάττω et πλαδδιέω

rendent donc admirablement le sens de *plaider* dans toute son étendue. Les vieilles formes *plai, plait, plaid,* dérivent de πλάττω.

> Eurent lors bataille
> C'est-à-dire procès et *plais,*
> Es sieges et es grans palais.
> — Dans La Curne.

On sait que *plait* avait aussi autrefois le sens de pourparler, d'entreprise, de babil; or ces diverses acceptions s'expliquent toutes par notre étymologie. Voici un exemple où *plaidier* a le sens de discuter :

> Il semble que vous voulez *plaidier,*
> Théophile, laissies moi en pais.
> — Dans La Curne.

Vieux français, *plaidier.* — Provençal, *plaidegear.* — Béarnais, *playdeya.* — Catalan, *pledejar.* — Espagnol, *pleitar.* — Portugais, *plëitear.* — Italien, *piateggiare.*

D'où : *plaidable, plaidailler, plaidant, plaiderie, plaideur, plaidoirie, plaidoyable, plaidoyer.*

Plaie.
- *Plaga* . . . . LITTRÉ.
- *Plaga* . . . . BRACHET.
- *Plaga* . . . . SCHELER.

Πλάω, forme antique de πλάσσω, dorien pour πλήσσω, frapper, blesser. Notre vieille langue a deux formes distinctes pour blesser et blessure : la première, *plaier* (blesser) et *plaie* (blessure), dérive du primitif πλάω, blesser; la seconde, *plagier* et *plague*, vient de πλάγα, parfait dorien, pour πέπληγα. Le latin *plaga* a la même origine. Toutes les langues méditerranéennes ont tiré leur forme de πλάγα, à l'exception du français, qui a seul *plaie* et *plaier* de πλάω. On ne peut pas dire que *plaier* et *plaie* viennent aussi de πλάγα, parce qu'on ne peut donner aucune raison qui explique la disparition du *g.*

Plaque.
- *Plache,* flamand . . . . LIT.
- Même étymologie. . . . . BR.
- . . . . SCH.

Πλάκα, de πλάξ, plaque. Cette étymologie, si évidente, puisque le mot français et le mot grec n'en font qu'un, c'est-à-dire sont identiques pour la forme et le sens, arrête cependant

Littré. Il écrit : « On ne sait pas comment ce mot, qui n'est pas dans les autres langues romanes, serait entré du grec dans le français. » C'est toujours la même ritournelle : comment un mot grec a-t-il pu entrer dans le français? On a répondu cent fois à cette prétendue difficulté. Quant à l'autre objection, que ce mot n'est pas dans les autres langues romanes, elle est sans valeur, puisque chaque langue a des mots qui lui sont propres. Dans les dialectes grecs on trouve aussi des mots propres à l'un et étrangers aux autres. D'ailleurs, *plaque* est dans le provençal sous la forme *placa;* le béarnais a aussi *placa;* le portugais *placa;* l'espagnol appelait *placa* une ancienne monnaie qui valait un cuarto, et l'italien *piastra* n'est autre chose que le grec πλάστρα; mais πλάστρον et πλὰξ dérivent tous les deux de πλάσσω. L'italien a donc aussi un mot de la même famille.

Remarque. — Le prétendu flamand *placke* n'est que le français *plaque.* Il serait étrange que toutes les langues méditerranéennes se fussent mises en route pour aller chercher *plaque* en Flandre.

D'où : *plaqué, placage, placard, plaquer, plaquette, plaqueur, plaquis, replaquer.*

Plastron.
- *Plastrum,* bas-latin . . . . Littré.
- *Piastrone,* italien . . . . Brachet.
- *Piastrone,* italien . . . . Scheler.

Πλάστρον, plastron. Aristophane indique par ce mot un ornement de femme (*Fr.*, 309, 10): Διόπας, διάλιθον, πλάστρα, μαλάχιον, βότρυν. Le mot πλάστρον a le même sens que πλαστόν; et ἔμπλαστρον qu'ἔμπλαστον. Tous les termes de cette famille dérivent de πλάσσω, façonner, pétrir une chose à la manière d'un potier; de là, dans πλάστρον, l'idée d'un ornement empesé, amidonné.

Remarque. — L'italien *piastrone* a la même origine que le mot français.

Vieux français, *plastron.*

D'où : *plastronner.*

Plat.
- . . . . Lit.
- *Plat,* allemand . . . . Br.
- Πλατύς . . . . Sch.

Πλάτος, plat, ce qui a de la largeur. De πλάτος dérive l'adjectif πλατύς, plat, ample, vaste, spacieux. Le français *plat* ne

peut dériver que de πλάτος, à cause de l'accent. *Plate,* nom d'épée, et *plate,* signifiant argent, ont la même origine. (Voy. H. Estienne.) *Plate,* vaisseau, se disait en grec πλάτη, et le poisson *plate* se nommait πλάταξ. Le *pays plat* se disait πλάτης. Le mot *plat* est dans toutes les langues sœurs, et l'allemand *platt* a été emprunté à notre langue.

Vieux français, *plat.* — Provençal et béarnais, *plat.* — Espagnol, *plato* (plat, vaisselle), *platero* (orfèvre). — Italien, *piatto.*

D'où : *plat* (vaisselle), *plate* (armure), *plate* (argent), *plate* (embarcation), *plate* (poisson), *plateau, platée, platelage, platement, plateur, plateure, platise, platitude.*

Pleutre.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Poltron (peut-être)	SCHELER.

Πλυτὴρ ou πλύτης, blanchisseur. Ce mot, en grec, avait dans une de ses acceptions un sens injurieux, et cela s'explique facilement : on est porté à mépriser ceux qui manipulent des choses sales. Πλύτης et πλυτὴρ sont des formes accessoires de πλύντης et de πλυντήρ. Le wallon *pleutt* reproduit à peu près la forme grecque πλύτης. — Scheler émet l'opinion que *pleutre* est peut-être une transformation de *poltron.* Avec ce système à la Ménage, rien n'est impossible en étymologie.

Ploc.	*Plicace*	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	D'un type *pilucus*	SCH.

Πλόκος, poil, cheveu, tresse de cheveux, touffe, boucle. Tous ces divers sens expliquent les différentes acceptions du mot *ploc* de la langue moderne, et rendent compte de *plocon,* paupière, et de *plocon,* peloton, de notre vieille langue. Comme la finale ος de πλόκος ne compte pas, on voit que notre mot français *ploc* est le grec πλόκ.

D'où : *plocage, ploquer.*

Plusieurs.	*Pluris*	LIT.
	Pluriores, bas-latin.	BR.
	Plus	SCH.

Plusor, plusieurs. Cette forme est dans le vieux français. La *Chanson de Roland* a toujours *plusur* pour *plusor;* mais on sait

que cet auteur a un grand faible pour la lettre *u;* ainsi, au lieu de dire *tos*, *montaigne*, *perron*, *environ*, *conte*, *honte*, etc., il dit *tus*, *muntaigne*, *perrun*, *envirun*, *cunte*, *hunte*, toutes formes qui hurlent avec les étymologies. *Plusor*, qui est la véritable étymologie de ce mot, n'est qu'une forme allongée de *plus*, une espèce de second comparatif. Que ce comparatif ait existé dans la langue courante du peuple, le doute n'est pas possible. Il y a deux preuves de cela : le vieux français *plusor*, et le superlatif latin *plusimus*, pour *plurimus*, consigné dans Festus (*Fragm.*, parag. 182). Mais, demandera-t-on, pourquoi *plusieurs* ne viendrait-il pas de *plures?* Parce qu'on ne voit pas comment *plures* aurait pu devenir *plusieurs*. L'*s* se change en *r*, mais l'inverse n'a jamais lieu. Vossius fait souvent cette remarque dans son admirable *Etymologicon linguæ Latinæ*. Les formes latines *pluris* et *pluralis* ont donné à notre langue ancienne ou moderne : *pluraliste*, *pluraliser*, *pluralisation*, *pluralité*, *plurel*, *plurier*, *pluriel*, et rien autre.

Poche.	*Pocca*, anglo-saxon.	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Poki, nordique	SCHELER.

Πόκος, *poque* ou *poche*, c'est-à-dire peau de mouton, avec laquelle on faisait primitivement les sacs et les poches. Πόκος a le même sens que πέκος et πέσκος; or πέκος et πέσκος ne signifient pas seulement toison, mais encore δέρμα, κώδιον. Il est à remarquer que *bourse* et *poche* ont le même sens dans la vieille langue; les deux signifient : sac, filet et poche. On peut voir des exemples dans La Curne et F. Godefroy. Que les bourses et les poches fussent de cuir, la chose n'est pas douteuse; car dans les *Comptes municipaux de Tours* de 1358 on lit : « *Bourserie* et ganterie de *cuir*, » et dans les *Statuts des baudrayers d'Angers* de 1490 : « Sur le fait de *bourserie* ne seront faites nulles *bourses* de *mouton* doubles. » — Dans F. Godefroy. — « Les maîtres boursiers de Paris, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, prennent la qualité de *calletiers*, de *boursiers*, de *pochetiers*. Le mot *calletier* vient de *callée*, cuirs de Barbarie, qu'on achetait à Bone.

REMARQUE. — Nous ferons observer que le vieux français *bouge*, et d'où l'on a fait *bougette budget*, dérive aussi, comme on l'a vu au premier volume, de μόλγος ou βόλγος, cuir; et que

dans les Pyrénées on nomme encore aujourd'hui un sac de peau *barcie*, qui est le dorien βάρση, forme antique βάρσει, pour βύρση. Ainsi *poche, bouge, bourse, barcie,* signifient la même chose : des sacs ou des bourses de cuir.

Vieux français, *poque* et *poche*. — Provençal, *pocha*. — Béarnais, *poche*. — Normand, *pouque*. — Berry, *poche* (sac). — Anglais, *pocca*.

D'où : *pochée, pochet, pocheter, pochette, pochon, empocher.*

Poêle.	*Pallium, pisalis, patella.*	LITTRÉ.
	Petalum, pensile, petella	BRACHET.
	. . . . *pisele, patella*	SCHELER.

Πύελος, poêle. L'υ se prononçant *ou*, πύελος donne en français *pouele*. Le sens indiqué dans les lexiques est : vase creux qui servait à une foule d'usages; cavité d'une bague où l'on mettait une pierre précieuse; arche, coffre, baignoire, etc., c'est-à-dire toute chose qui a une forme concave; or, le dais appelé *poêle*, le *fourneau* et l'ustensile de cuisine qui portent le nom de *poêle* ont cette forme. De plus, dans la vieille langue, *poêle*, dans ces trois acceptions, a la même orthographe, c'est-à-dire *poile*. Exemples :

Un granz beaus est assis es prez
Covert d'un vert *poiles* roez.
— Dans La Curne.

« S'il faict froit, ilz s'en vont à ces *poiles* d'Allemagne. » — La Curne. — « Qui tient la *poile* par la queue, il la tourne par où il luy plaist. » (Leroux de Lincy, *Prov.*, t. II, p. 213.) Le chaudronnier se nommait *poillier* : « Quand le suppliant fut au lieu de Gimont, trouva ung *poillier* nommé Colin. » — Dans La Curne.

Littré cherche pour les trois acceptions de *poêle* une étymologie différente, et on se doute bien qu'il n'en trouve aucune de raisonnable. Du reste qu'on en juge : 1° Pour lui, *poêle*, dais, vient de *pallium*, et il cite, pour appuyer son étymologie, ce vers de la *Chanson de Roland :*

Sur *palies* blancs sieent cil chevalier :

« Ces chevaliers sont assis sur des tapis blancs. » Jusqu'à présent on n'avait pas cru qu'un poêle était un siège, mais on pensait qu'il servait à couvrir. Il y a dans la vieille langue

poile et *palie*, mais ces mots sont différents. Il est vrai qu'on a écrit quelquefois *paile* pour *palie*, et qu'on a confondu ensuite *paile* et *poêle;* mais c'est au linguiste à débrouiller ces choses. — 2° *Poêle*, fourneau, vient du bas-latin *piselis*, lieu où les femmes de service travaillaient. Cette origine lui plaît fort; seulement il ignore ce que c'est que *piselis*. On peut le lui dire, mais son étymologie n'y gagnera rien. *Piselis* ou *pisalis* est le grec πασσάλιον, et il a le même sens que παστάς, dans une acception; d'après Hésychius, il signifie lit nuptial et chambre à coucher; c'est le gynæceum des Grecs. L'*a* et l'*i* permutent, comme dans *Inculisma*, *Angoulême;* πασσάλιον donne donc *pisalion*, d'où *pisalis;* mais *pisalis* ne peut pas former *poêle*, ou il faut accorder qu'*alfana* vient d'*equus*. — 3° Il tire *poêle*, ustensile de cuisine, de *patella!* Comment cela? Il laisse au lecteur le soin ingrat de le chercher.

Remarque. — L'accent de *poêle* n'a pas de raison. Le vieux français a *poile;* mais comme dans quelques textes on trouve *poisle*, c'est pour remplacer cette lettre parasite que quelqu'un s'est avisé un jour de mettre l'accent, et depuis on écrit *poêle* au lieu de *poile* ou *pouele*.

D'où : *poêlerie, poêlette, poêlier, poêlon, poêlonnée.*

Poids.	*Pensum*.	Littré.
	Pensum.	Brachet.
	Pensum.	Scheler.

Πέσος, ce qui tombe, c'est-à-dire poids. Πέσος vient de πίπτω, tomber, comme le latin *pensum* de *pendo*, tomber. *Pensum* et πέσος ont étymologiquement le même sens, et ce sens peut s'expliquer ainsi : la mesure de la force qui fait tomber un corps. Mais toutes les langues méditerranéennes et tous les grands dialectes ont la forme grecque πέσος. Il n'y a nulle part la moindre trace de *pensum*. Le vieux français a *pes*, *peson*, *pesel* et *pois*, formes qui reproduisent le nominatif ou l'accusatif de πέσος. (Voy. F. Godefroy, La Curne et Hippeau.) Le provençal, le béarnais et le catalan ont *pes*, l'espagnol et l'italien *peso*. Le verbe *peser* est dérivé aussi de πέσος ou de πέσαι. — L'orthographe de *poids* est vicieuse, car le *d* est condamné et par l'étymologie et par toutes les formes anciennes.

D'où : *pesade, pesage, pesamment, pesanteur, pesée, peser, pesette, peseur, peson.*

Poisser.	*Picare*	. . . .	LITTRÉ.
	Picem	. . . .	BRACHET.
	Picare	. . . .	SCHELER.

Πισσῶ, enduire de poix. Notre verbe reproduit exactement le grec πισσῶ, puisque l'*i* se change en *oi*, exemples : d*oi*gt de digitus, s*oi*f de sitis, b*oi*re de bibere.

D'où : *poissement, poisseux.*

Pompe (pour l'eau).	Origine incertaine	. . . . . .	LIT.
	Origine incertaine	. . . . . .	BR.
	Origine incertaine	. . . . . .	SCH.

Πομπή, impulsion, action de conduire. Ce mot vient de πομπέω, diriger, conduire, car πομπέω a tous les sens de πέμπω. Mercure, qui conduisait les morts dans les enfers, était surnommé pour cela πομπαῖος ou πομπός, et le vent favorable qui poussait un vaisseau vers le port était aussi πομπὸς ἄνεμος.

D'où : *pomper, pomperie, pompier.*

Pompon.	Origine incertaine	. . . .	LIT.
	Pompe	. . . .	BR.
	Origine incertaine	. . . .	SCH.

Πομπεύω, pomper (vieille langue), faire le glorieux, se parer avec magnificence comme ceux qui conduisaient les pompes antiques :

> Tel *pompe* et fait du regent
> Disant : j'ai des escuz une pille...
>
> — Dans La Curne.

« Ainsi me suis-je accoustré, non pour me gorgiaser et *pomper;* mais pour le gré du malade, lequel je visite. » (Rabel., Prol. du IV[e] liv.) De *pomper* on a fait *pompon,* comme de *pardonner pardon* et de *guérir guérison.* Littré et Scheler ont pensé que *pompon* pourrait venir du latin *pepo,* courge. Cela étonne.

D'où : *pomponner.*

Poney.
- Origine inconnue. . . . . LITTRÉ.
- . . . . BRACHET.
- *Ponaidh,* gaélique . . . . SCHELER.

Παῦνις, petit. Ce mot est dans Hésychius. On trouve aussi *ponet,* mais cette forme vient de παῦνος, qui a le même sens que παῦνις.

Porche.
- *Porticus* . . . . LIT.
- *Porticus* . . . . BR.
- *Porticus* . . . . SCH.

Porca, qui a la forme d'un arc. Nous traduisons ainsi *porca :* car ce mot, dans le vieux français *porce,* était chez les Latins l'entre-deux des sillons où l'on jette la semence, et ce *porca* a une forme bombée qui imite l'arc. Au reste, *porca* est formé de *porceo,* qui soutient, comme *arcus* d'*arceo.* Les Grecs avaient aussi πόρκος, c'est-à-dire un filet dont un côté avait la forme d'un arc. Enfin, on remarquera que le *porchin,* nommé encore *bolet,* est sans pédicule et rond comme la *porca* dont il dérive. Ceux qui tirent *porche* de *porticus* doivent en tirer aussi *porchin,* ce qui semble violent. Mais *porche* n'en dérive pas davantage, et il ne peut pas en dériver. En effet, il est contraire aux lois de l'étymologie qu'on saute sur une syllabe muette pour aller raccrocher une autre muette dont on a besoin. La dernière syllabe de *porticus* devrait être longue pour pouvoir en tirer *porche.* — Il est permis aussi de mettre une différence, en français, entre *porche* et *portique,* car on ne conçoit pas un portique sans colonnes, tandis que le porche n'en demande pas. Notre-Dame de Paris a un porche, *porca,* et le Panthéon un portique, *porticus.*

Pot.
- *Potus,* boisson . . . . LIT.
- Même étymologie . . . . BR.
- Origine douteuse . . . . SCH.

Πότημα, et par la chute de la finale μα, qui ne compte pas, πότη, *pot* et *pote,* usité en Espagne. Πότημα ne signifie pas

seulement pot, vase, mais encore πότος, boisson, breuvage. Πότημα, pot, comme σάκκος, sac, se trouve dans presque toutes les langues de l'Europe.

Remarque. — *Potin*, sorte de cuivre, dérive aussi de πότημα, parce qu'on faisait ordinairement les pots de cette espèce de cuivre. (Voy. La Curne sous la rubrique *potier*.) A Rome on nommait *Potina* la déesse qui avait soin de la boisson des petits enfants.

D'où : *potage, potager, potée, poteyer, potiche, potier, potin, empoter, dépotage, dépotement, dépoter, dépotoir.*

Pote (grasse).	Origine inconnue	Littré.
	Origine inconnue	Brachet.
	Origine inconnue	Scheler.

Πιότης, gras. L'ι tombant devant l'o accentué, πιότης devient πότης, *pote*, gras. Dans la vieille langue, la main gauche était nommée main *pote*, parce qu'elle est plus maladroite que l'autre, et qu'on ne s'en sert que comme d'une main *pote*, d'une main grasse et enflée. Littré et Scheler font sur *pote* des dissertations bien laborieuses.

D'où : *potelé.*

Poterie.	*Pot*	Lit.
	Pot	Br.
	Pot	Sch.

Ποτήρια, poterie, pots de différentes matières. Les pots les plus ordinaires étaient de terre cuite, de bois, de cuivre : ποτήριον κεραμεοῦν, ξύλινον, χαλκοῦν. Il y avait aussi des pots d'or et d'argent : ποτήριον ἀργυροῦν, χρυσοῦν. — Littré, Brachet et Scheler forment *poterie* de *pot*, dont ils donnent, d'ailleurs, une étymologie fausse; mais puisque le grec a ποτήρια, il est évident que ce mot est le nôtre, c'est-à-dire *poterie*.

Potin (commérage).	Origine inconnue	Lit.
	Origine inconnue	Br.
	. . . .	Sch.

Ποταίνιον, de ποταίνιος, chose nouvelle dont on parle depuis peu de temps. Comme la finale tombe, ποταίνιον donne ποταιν,

potin, nouvelle, le dit du jour. On le sait, les commérages roulent sur les événements petits ou grands de chaque jour.

Pouiller (quereller).	Origine incertaine.	LITTRÉ.
	Pou.	BRACHET.
	Pou.	SCHELER.

Πυλλέω, chercher dispute. Hésychius explique πυλλεῖ par διαβοᾷ et θρυλλεῖ; or διαβοᾶσθαι signifie, d'après Démosthène, « clamando certare », et Hésychius donne à θρυλλέω le sens de ταράσσω, d'ὀχλέω; d'où il ressort clairement que notre verbe *pouiller* est bien le grec πυλλέω, c'est-à-dire le même mot. Ducange tire *pouilles* d'*ampullæ*, Le Duchat de *poculum* ou de *pelliciolæ,* et Charles Nisard de *pouilleux,* et il est en cela d'accord avec Brachet et Scheler, qui le dérivent de *pou*. Ce dernier dit même, d'un air triomphant : « On s'est, ce me semble, inutilement creusé la tête sur l'origine de ce terme, » après avoir établi que *pouiller,* chercher des poux, est le même verbe que *pouiller*, chercher querelle, faire des reproches. Nisard, Brachet et Scheler ont emprunté à Ménage leur étymologie *pouilleuse.*

Vieux français, *pouille.*

D'où : *pouilles.*

Pouliche.	Autre forme de *pouline*.	LIT.
	D'un radical *poul*.	BR.
	Pullica.	SCH.

Πωλική, pouliche. Ce mot répond au latin *pullina;* mais *pullina* ne peut pas plus former le français *pouliche* qu'*alfana* n'a formé le latin *equus*. On remarquera que Scheler, désespéré de ne pas trouver mieux que *pullus* ou *pullinus,* s'est résolu à fabriquer lui-même son étymologie. Ménage ne faisait pas autrement.

Poulier.	*Pullian,* anglo-saxon, tirer.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Πωλεῖν, *poulier*, tourner. *Poulier* était usité dans l'ancienne langue; on le trouve encore dans Saint-Simon : « Ses amis

(d'Huxelles) le *poulièrent* à Marly. » Ainsi, ce n'est pas *poulier* qui vient de *poulie*, mais bien *poulie* de *poulier*.

Remarque. — L'anglo-saxon *pullion* n'est que le mot français *poulier*, dénaturé. Notre étymologie explique encore deux mots de la vieille langue, à savoir : *policher*, rouleau, et *poulement*, ficelle.

D'où : *polières, pouliage, poulie, poulier* (galet roulé sur la plage), *poulierie, poulieur, pouliot*.

Poulot.	*Pullus*	Littré.
	Pulla	Brachet.
	Pullus.	Scheler.

Πώλος, *poulot,* jeune fille, bien-aimée, car πώλος signifiait νέα γυνή et ἑταίρα. Dans notre vieille langue une jeune fille était appelée *pole* ou *polle*. Mais les Grecs appliquaient d'une manière générale le mot πώλος aux petits de tous les animaux; aussi notre mot *poule,* qui n'a signifié primitivement que jeune poule, vient de πώλος.

Vieux français, *polle* et *poule*. — Provençal, *poula*. — Espagnol, *polla*. — Béarnais, *poule* et *poure*.

D'où : *poule, poulet, poulette, poulaille, poularde*.

Pourpier.	*Pulli pes,* pied de poulet	Lit.
	Pullipedem	Br.
	Pullipedem	Sch.

Πόπλιον, éolien, pour πέπλιον, *pourpier*. Comme l'o se prononçait *ou* et que le λ se change en *r*, πόπλιον donne *pouprier*, et *pouprier* est devenu *pourpier* par le déplacement de l'*r*. — Ménage est l'inventeur de l'étymologie de *pulli pes,* pied de poulet. Le *piepou* d'Anjou n'est que la forme ordinaire de πέπλιον, après la chute de l'*l*, qui est une lettre mobile, πέπιον, *pepiou* ou *piepiou*.

Pourpoint.	*Perpunctus*.	Lit.
	Même étymologie.	Br.
	Même étymologie.	Sch.

Πόρπωμα, *porpoin* (vieux français), « indumentum fibulatum », vêtement qu'on attachait avec des agrafes. Le μ de

πόρπωμα a pris le son du ν. Ce mot apparaît dans notre langue dès le XIe siècle; on l'écrivait d'abord *porpoint*. La Curne a l'orthographe *pourpoint :* « XII aulnes de fine toille de Reims... pour faire quatre petits *pourpoins.* » *Porpoin* ou *pourpoint* signifie toujours un vêtement et n'a aucun rapport avec *parpointe* ou *perpointe,* qui a le sens de couverture. « Sor une *perpointe* de ciglaton le couchierent, puis le desarmerent. » — Dans La Curne. — Les Trois tirent *pourpoint* de *perpunctus* et affirment, pour expliquer cette étymologie, que c'était un vêtement piqué; mais cette raison s'évanouit si l'on examine les textes de notre vieille langue, où il n'y a aucune trace de *perpunctus,* et les *pourpoints* du moyen âge dessinés par Viollet-le-Duc, où ce caractère particulier ne se remarque point. « On raconte de Pétrarque, dit Mongez, que, dans ses promenades solitaires, il écrivait sur son *pourpoint de peau* les vers qu'il composait. » (*Inst. Mém. hist. et litt. anc.,* t. IV, p. 275.) Est-ce que ce *pourpoint* de Pétrarque était aussi un habit piqué?

D'où : *pourpointier.*

Pousser.	*Pulsare*	LITTRÉ.
	Pulsare	BRACHET.
	Pulsare	SCHELER.

Ἀπωσῶ, dorien, pour ἀπωθέω, pousser, repousser. L'α initial, non accentué, est tombé; d'où πωσῶ, je pousse. Les Doriens changeaient le θ en σ. (Voy. Ahrens.) Au reste, ἀπωθέω fait à l'aoriste ἀπῶσαι ; d'où, par la chute de l'α, πῶσαι, pousser. La vieille langue avait précisément *posser,* car on trouve dans La Curne :

Dont iont assez joustes et par monts et par prez
L'un fut grant *possé.*

Grant possé signifie *grande poussée.* La forme *poulser* est d'une orthographe défectueuse. L'*l* vient de l'erreur de l'écrivain, qui tirait *pousser* de *pulsare.* Le provençal a *poussar,* et le béarnais *poussa* et *possar.* Ce mot est propre à la Gaule. L'espagnol et l'italien ne l'ont pas.

D'où : *poussée, poussette, pousseur, repousser, repoussable, repousseur, repoussoir.*

Poutre (pouliche).	*Poledrus*	. . . .	LITTRÉ.
	Pulletrus	. . . .	BRACHET.
	Pulletrus	. . . .	SCHELER.

Πόρτις, et par le déplacement du ρ, πότρις, *potre*, qui est le mot de la vieille langue, pouliche. Πόρτις a le sens de δάμαλις; et δάμαλις ne signifie pas seulement génisse, bucula, mais encore toute espèce de jeunes animaux : car Hésychius donne pour glose à πόρτις le mot δάμαλις, et il explique ainsi δάμαλις : μόσχος καὶ κατὰ παντὸς νέου. Ainsi δάμαλις et πόρτις s'employaient en grec comme *pullus* en latin. Πότρις (potre), pour πόρτις, se trouve dans toutes les langues méditerranéennes. On lit dans R. Belleau (I, p. 106) :

Les cerfs dans les forests bondissent,
Les *poutres* dans les prez bondissent.

Le béarnais a *poutre* et *podre;* l'espagnol et le portugais on *potro* et *potra,* et l'italien *poledro,* qui n'est qu'une forme allongée de *podre* ou *potro.* — Le latin barbare *pulletrus* ou *pulledrus* n'est que le mot *poutre* latinisé. Quoique ce mot ne soit pas en usage aujourd'hui, on a cru devoir en donner l'étymologie, les Trois en ayant tiré l'origine de *poutre,* pièce de bois.

Poutre (pièce de bois).	*Poultre,* jument	. . . .	LIT.
	Même étymologie	. . . . . .	BR.
	Même étymologie	. . . . . .	SCH.

Πυτρός, pour φυτρός, poutre, stipes, truncus, c'est-à-dire le corps de l'arbre dépouillé de ses branches. Le sens est très net, très précis, car φυτρὸς est le même mot que φιτρός. Le changement du φ en π, et vice versa, a lieu constamment en grec, car le φ n'est que le π aspiré. Les Grecs disaient ἀφουσία et ἀπουσία, γρῖφος et γρῖπος, etc. Qui ne sait qu'*apua* n'est que le grec ἀφύη ou ἀφύα, et *purpura* πορφύρα? On a dit chez nous *P*ernambuc et *F*ernambuc. Dans le siècle dernier on disait toujours le tabac et le bois de *F*ernambouc et non pas de *P*ernambouc. Aujourd'hui on dit *P*ernambouc; de même πυτρὸς a détrôné φυτρός, car on ne dit que *poutre.* Nous ferons remar-

quer ici que notre terme f..... est le grec φύτρα. C'est le même mot dans les deux langues, sens et orthographe, puisque υ se prononce *ou*.

REMARQUE. — L'étymologie des Trois est dans Ménage, qui dit : « La poutre, ou grosse solive, porte de petites solives, comme la poutre ou jument porte des poulains. » C'est admirable !

D'où : *poutrage, poutrelle.*

Près.	*Pressus*.	LITTRÉ.
	Pressus.	BRACHET.
	Pressus.	SCHELER.

Πρές, éolien, pour πρός. On trouve πρέσσε, pour πρός σε, sous la rubrique πρός, dans le *Thesaurus* (col. 1842, A). Les Éoliens faisaient souvent permuter l'ο avec l'ε; ils disaient, par exemple : Ἀπέλλων, Βερενίκη, βρεντή, Ἐρχομενός, au lieu d'Ἀπόλλων, Βερονίκη, βροντή, Ορχομενός, et πρὲς pour πρός. Littré, Brachet et Scheler dérivent *près* du participe *pressus ;* mais *pressus* n'a pas le sens de *près*. « Venez *près* de moi » ne signifie nullement « *pressez-vous* contre moi ». *Presser* ses raisonnements, *presser* son style, *presser* les rangs, et être *près* d'une personne, *près* de la fin, *près* de midi, diffèrent essentiellement, parce que l'origine de *presser* et de *près* n'ont rien de commun.

Vieux français, *près*. — Provençal, *près*. — Béarnais, *pres*.

Preu (premier).	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Πρῶτος, premier. On trouve dans le vieux français *preut* et *empreut,* signifiant *en premier lieu ;* mais *preut* n'est autre chose que πρῶτ-ος, puisque la finale ne compte pas ; et πρῶτ peut se prononcer *prot, prout* et *preut. Preu,* premier, est donc *preut* mal orthographié.

Preux.	Origine incertaine	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Πρῶτος.	SCH.

Πρεύς, forme accessoire de πρηΰς ; il y a encore les formes πρᾶος et πραΰς, bon, doux, courageux, prudent, calme ; car ce

mot est expliqué par ἀγαθός, εὔκολος, πρόθυμος, συνετός, ἥσυχος. Or c'est précisément la signification exacte de *preux* dans la vieille langue, et, chose remarquable, elle a les mêmes formes que le grec, c'est-à-dire *preus*, *prus* et *pros*. Mais comme cette étymologie est d'une grande importance, elle mérite quelques développements. — Πρηΰς ou πρᾶος était déjà un mot très ancien au siècle de Périclès, et les écrivains classiques cherchent à en déterminer le sens. Platon (p. 412, D) dit que πραότης, substantif de πρᾶος, c'est l'état d'une âme maîtresse d'elle-même, c'est-à-dire modérée, κρᾶσις ψυχῆς σύμμετρος, et Aristote (*Eth.*, 4, 5) : Ἐστὶ μὲν μεσότης περὶ ὀργάς, que c'est la modération dans les grands mouvements de l'âme; car l'homme *preux* est moins enclin à la vengeance qu'au pardon : οὐ γὰρ τιμωρητικὸς ὁ πρᾶος, ἀλλὰ μᾶλλον συγγνωμονικός. Plutarque écrit que plusieurs philosophes la placent entre la cruauté et l'insensibilité, « inter ὠμότητα et ἀναλγησίαν »; enfin, Hésychius dit qu'un preux est un homme calme et prudent : Πρᾶος· συνετὸς καὶ ἥσυχος, et le même explique πραϋμενῶς par προθύμως, d'où il suit que *preux* signifie magnanime, celui qui est prudent, calme, doux et modéré dans son courage, ce qui emporte l'idée de justice. C'est dans ce sens que nos pères disaient : « Nul chevalier ne peut être jugé *preux* se ce n'est après le trespassement. » (Monstrel., I, p. 40.) Dans ce vers (1063) de la *Chanson de Roland :*

Rollanz est *proz* et Oliviers est sages,

il ne faut pas conclure que Roland n'était pas sage et qu'Olivier manquait de bravoure, mais bien que ce qui dominait dans le premier, c'était le courage, et que ce qu'on admirait dans le second, c'était avant tout la prudence. — Il s'est fait une confusion entre *preux* et *prude*, et elle s'explique facilement, puisque *preux*, πρηΰς, signifie prudent, dans l'une de ses acceptions; mais les formes sont distinctes. *Prud'homme* vient de *prudus*, vieux mot contracté de *providus*, écrit autrefois *prouidus*, dont on a fait *prude*, *proude* et *prod*, d'où : *prud'hom*, *proud'hom* et *prodom*, écrit quelquefois, mais à tort, *prozdom*. — Littré fait aussi une confusion, quand il cite sous la rubrique *preux* des passages comme ceux-ci : « Chars de vielle chievre n'est *preus* au cors de l'homme; » et « Cil poisson ne sont *preu* à user. » Car *preus* et *preu*, dans ces exemples, ne sont autre chose que *prod*, utile, de *prodesse*, qu'on écrivait aussi *pro* et *preu*. On en trouve la preuve dans La Curne : « Mult grand

prod i avrez. » — « Et ce ne fu de rien son *pro.* » — « Vous i arès grand *preu,* sel set li rois. » — « C'est le *preu* à la cause commune que nus n'use mauvemesement de se cose. » — Nous ferons remarquer que le béarnais a aussi *prous,* dans le sens de *doux,* d'apprivoisé, c'est-à-dire de πραΰς.

D'où : *prouesse.*

Prou (beaucoup).	*Probe*	LITTRÉ.
	Probe	BRACHET.
	Probe	SCHELER.

Pro, beaucoup. Ce sens du latin *pro* est indiqué dans les fragments de Festus. Par exemple, *fusus* signifie simplement répandu, et *profusus* répandu en grande quantité, à profusion. *Fundus* ne signifie que fond, mais *profundus* a le sens de fond qui pénètre bien avant, qui est loin de la surface, c'est-à-dire *profond.* Le béarnais a *prou* et *proo.* Cette dernière forme se trouve dans un vieux texte : « Los grilhoos no estrenhen *proo.* » (*Baron béarnais au quinzième siècle.*) Le sens d'*assez* s'explique par celui de *beaucoup,* parce que lorsqu'on a *beaucoup* on a *assez.* Ainsi quand on dit : « J'en ai *prou, beaucoup,* » on dit implicitement « J'en ai *assez.* » Vaugelas a dit à propos de ce terme : « C'est un vieux mot français, pour dire *assez,* dont plusieurs usent encore en parlant ; mais il ne vaut rien à écrire. » Molière n'est pas de cet avis ; il écrit bravement, comme un homme qui est sûr de lui-même :

> Pour Dieu ne prenez point de vilaine figure,
> J'ai *prou* de ma frayeur en cette conjoncture.

Quel malheur que des puristes malavisés aient avili une grande partie de notre langue, et précisément la plus française ! — Ménage ne dit rien de désobligeant contre *prou,* qu'il tire de *probe,* de cette manière : *probe, prob, prov, prou.* Mais il en veut à un avocat anonyme qui s'est moqué de son étymologie, et pour le confondre il lui parle ainsi : « M. Francesco Rédi, premier médecin du grand-duc de Toscane, m'a dit en quelqu'une de ses lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire : *Et per la scala V. S. Ill. è il primo nomo del mondo.* Ce que je dis pour réfuter la raillerie que fait ici de moi notre avocat sans nom. » Quoique Ménage ait été appelé le premier homme du monde, on ne peut pas le féliciter de cette étymologie, qui a contre elle

le sens, la vieille langue et la filière. Cependant Diez, Littré, Scheler et Brachet s'en contentent. Ils n'ont pas trouvé mieux.

Puer. { *Puter*. . . . . Littré.
Putere . . . . Brachet.
Putere . . . . Scheler.

Πυῶ, *puer*. Ce verbe est de la même famille que πύθω, et les deux dérivent de πύος pus, suppuration. La vieille langue avait *puer* et *puir*. On trouve dans Montaigne (1, p. 95) : « Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils *puent* à l'huile. » Et dans Fauchet (p. 102) :

Toujours doit li fumiers *puir*.

Et dans Cotgrave :

Ce qu'on donne luit
Ce qu'on mange puit.

Remarque. — Les langues sœurs n'ont point le verbe *puer*, excepté le provençal, qui a *puar :* car *pudir*, *pudire* et *pudi* dérivent de πύθειν, comme le latin *putere*.

D'où : *puanteur*, *puantise*, *empuantir*, *empuantissement*.

Pui et **puy.** { *Podium* . . . . Lit.
. . . . Br.
Podium . . . . Sch.

Αἰπύ, hauteur. La première partie du mot, αι, n'étant pas accentuée, est tombée, d'où : πύ, *pui*. La vieille langue a aussi *appui* et *espui*, c'est-à-dire le grec αἰπύ, car il est probable qu'*espui* se prononçait *aipui*. La forme *apois* ou *appois* est encore la forme grecque αἶπος ou αἰπυός. De *pui*, hauteur, la vieille langue avait tiré le verbe *puier*, monter sur une hauteur. « Il chercha montaignes et vallées si hautes et si périlleuses, que il semblait que nus n'i peust *puier*. » — Dans La Curne. — *Pui*, montagne, est du fonds de notre langue. On le trouve plusieurs fois dans la *Chanson de Roland :*

Halt sunt li *pui* e li val tenebrus.
(Vers 814.)

Par sum les *puis* en un broill i remestrent.
(Vers 714.)

C'est de ce vieux mot grec αἰπύ, ou πύ, par la chute de αι, qu'ont été nommés une foule d'endroits au sud de la Loire, comme : Puy-en-Velay, Puy-de-Dôme, Puy-la-Roque, Pi-Nautier ou Puy-Naütier, etc., etc. Dans le Béarn, où l'on parle grec sans s'en douter, monter se dit *puya* ou *puja,* une montée *puyade,* un monticule *puyo.* Dans le Berry on dit aussi *pué* pour une colline. — Le latin *podium,* que l'école néo-latine a emprunté à Ménage, est encore le grec πόδιον, qui signifie simplement chaussure et petit pied! L'erreur de Ménage s'explique facilement. Il a trouvé dans les vieux écrivains français *puy* traduit par *podium,* et alors il s'est dit que c'était le *podium* dont parle Vitruve, c'est-à-dire une espèce de balcon qui entourait l'arène, et que c'était là le mot qui avait donné aux Gaulois *puier* et *pui;* tandis que le *podium* des vieux historiens français n'est que *pui, puya, puyo,* latinisé. (Voy. *appuyer* dans le tome Ier.)

Pumicin.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Pumiceum, sous-entendu oleum, huile de *pumicin,* c'est-à-dire huile de palme faite avec une meule de pierre ponce. Ovide parle de ces sortes de meules dans le vers suivant :

Et quæ *pumiceas* versat asella.
(*Fast.*, I, v. 318.)

On appelait autrefois cette huile : huile de Sénégal.

Punais.	D'un radical *put*	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Πυννός, *punais,* car πυννὸς a le sens de πρωκτός, dans Hésychius. La langue espagnole a un mot très bas, qui est dérivé de la forme dorienne πυννιάττω, pour πυννιάζω. On écrivait autrefois *punais* et *punès.*

Vaisseaus mauvais
Fait vin *punais,*
Ce dit li vilains.

Il fut fis d'une vielle icrese
Si ot la langue moult *punese*.

— Dans La Curne.

Puanteur se disait *punaisie* : « Le roi se deslogea de Rosebecque par la *punaisie* des morts. » (Froissard, édit. Buchon, II, II, p. 200.)

D'où : *punaise, punaisie, punaizot.*

Purin.	Peut-être *purée*	Lit.
	. . . .	Br.
	Pus.	Sch.

Πύρινος, ardent, igné. Tout le monde sait que le purin est la partie liquide du fumier, c'est-à-dire le pissat des animaux; or le pissat brûle les endroits où il tombe avant de les engraisser, et de là son nom de purin, πύριν-ος, qui brûle comme le feu. — Littré pense que *purin* pourrait dériver de *purée*. Scheler le tire de *pus;* c'est tout l'opposé de Littré, comme on voit. Entre ces extrémités, M. Brachet garde un silence prudent.

D'où : *puriner*.

Q

Quai.
- *Kae,* kimry, haie . . . . LITTRÉ.
- Même étymologie . . . . BRACHET.
- Même étymologie . . . . SCHELER.

Καία-τα, quai. Dans la vieille langue on écrivait ce mot *kai* et *cai*. On voit que c'est exactement le grec καία-τα, puisque la finale tombe. Le sens est aussi le même; en effet, καία-τα signifie endroit escarpé, et l'éditeur de Froissart remarque avec raison que *quay* est proprement un rivage élevé et factice, c'est-à-dire fait de main d'homme, tandis que *grève* est le rivage naturel, uni. On a donc appelé ce rivage factice *kai,* du nom primitif que portaient les bords des fleuves, καίατα. Le mot καία-τα, *kai,* se trouve dans presque toutes les langues méditerranéennes; car l'espagnol a *cayos,* le portugais *kaes,* et l'anglais *kay,* emprunté au français. Καίατα est dans Hésychius.

D'où : *cayage.*

Quand.
- *Quando* . . . . LIT.
- *Quando* . . . . BR.
- *Quando* . . . . SCH.

Κἄν, quand. Dans le sens de quand même, *quand* est le grec κἄν, *etiamsi,* et non pas le latin *quando.* D'après l'étymologie des Trois, cette phrase célèbre : « Quand tous les autres le feraient, moi, jamais, » devrait être traduite ainsi en latin : « Quando omnes, ego, non, » et non pas de cette manière : « Etiamsi omnes, ego, non. » Cet exemple fait toucher au doigt l'absurdité de l'étymologie néo-latine.

Quartz.
Warze, mamelon. . . . . Littré.
Même étymologie. . . . . Brachet.
Même étymologie. . . . . Scheler.

Κάρσος, *quartz*, c'est-à-dire solide, fort, résistant. Hésychius explique κάρσος, qui est le même mot que κάῤῥος, par ἰσχυρός. Or, comme le *quartz* est ce qu'on nomme silice en minéralogie, et que la silice est la matière pure et forte de la pierre, notre étymologie, qui reproduit la forme de *quartz,* en explique aussi parfaitement le sens. Littré, Brachet et Scheler veulent que *quartz* soit allemand; mais *warze,* mamelon, n'explique rien.

D'où : *quartzeux.*

Quémand.
Origine inconnue . . . . Lit.
Origine inconnue . . . . Br.
Origine inconnue . . . . Sch.

Χαμάνδις, qui couche sur la terre. Le mot χαμάνδις est une forme dorienne de χαμάδις. On sait que les Grecs disaient οἱ πάλαι pour « les anciens », οἱ νῦν pour « les hommes d'à présent », etc., formant ainsi avec l'article et l'adverbe une sorte de nom commun. Οἱ χαμάνδις, les *caimands,* vieille orthographe, étaient des misérables qui couchaient sur la terre, n'ayant ni feu ni lieu. La forme *caimand* est dorienne, comme nous venons de le dire, car le mot ordinaire et courant pour désigner les vagabonds était χαμευνής ou χαμαικοίτης. Homère emploie χαμαιεῦναι, au vers 235 du XVI[e] chant de l'*Iliade.* — On trouve dans La Curne cet extrait d'un registre de l'an 1392 : « Un homme querant et demandant l'aumosne qui estoit vestuz d'un manteau tout plain de paleteaulx, comme un coquin ou *caimant.* »

D'où : *quémander, quémanderie, quémandeur.*

Quenotte.
Kenna, islandais, mâchoire. . . . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Κενός, *quenne* et *kane,* dent, dans le vieux français. Κενὸς

est venu de κτενός, génitif de κτείς, par la chute du τ, qui est ici une lettre parasite. Les Trois vont chercher ce mot en Islande, bien qu'il apparaisse dans notre langue au XIe siècle. (Voy. le *Dictionnaire* d'Hippeau.) Dans le roman du *Renart*, on trouve les formes *quenne* et *cane* :

Et ne porquant qatre des pennes
L'en remestrent entre les *quennes*.
(7342, Méon.)

Que tu lui ostas a tes *canes*
Quatre de ses plus beles panes.
(13672, *id.*)

On prie de remarquer que pour les Trois *dent* est synonyme de *mâchoire*.

Quenouille. { *Colus* . . . . LITTRÉ.
Colucula . . . . BRACHET.
Colucula . . . . SCHELER. }

Κανόνα, et, par le changement ordinaire du ν en λ, κανόλα, *canole*, *conoile* ou *quenole*, dans le vieux français, d'où s'est formé le mot moderne *quenouille*. Κανών, κανόνος, signifie un bâton de bois, dans l'une de ses acceptions, et tout le monde sait que la quenouille n'est pas autre chose. Au reste, Homère a employé κανὼν dans le sens de quenouille, au 761e vers du XXIIIe chant de l'*Iliade*. Les formes *cologne* et *quelogne*, qui se rencontrent souvent, sont simplement *conole* et *quenole*, à moitié renversés, la syllabe médiane ayant sauté par-dessus la finale. Ce phénomène n'est pas rare dans notre langue.

D'où : *quenouillée, quenouillère, quenouillette*.

Queue (futaille). { Origine inconnue. . . . . LIT.
Origine inconnue. . . . . BR.
Origine inconnue. . . . . SCH. }

Χοέ-ως, queue, mesure pour les liquides. Voyez dans H. E. l'article qui a pour rubrique χοεύς. *Queue* était fort en usage dans notre vieux français. « Autant doit la *queue* comme li tonneaus. » — Dans La Curne.

Quille (terme de jeu).
- *Kegel,* anc. haut-allem., objet allongé . . . . . LITTRÉ.
- *Kegil,* anc. haut-allem. . BRACHET.
- *Chekil,* anc. haut-allem. . SCHELER.

Κυλλόν, sous-entendu ξύλον, pièce de bois arrondie. Le mot κυλλὸς est expliqué, dans Hésychius, par καμπύλος, ce qui indique parfaitement la forme des pièces de bois employées dans le jeu de quilles. Tout le monde sait que l'υ grec se change en *i* ou en *y* en français, de sorte que κυλλὰ devient κιλλά, *kille* ou *quille.*

Vieux français, *quille.*

D'où : *quiller, quillette, quillier, quilloir, quillon.*

Quille (de vaisseau).
- *Kiol,* anc. haut-allem. . . . . LIT.
- *Quilla,* espagnol . . . . BR.
- *Chiol,* anc. haut-allem. . . . . SCH.

Κίλλη, pièce de bois. On trouve dans Hésychius : Κίλλαι· ἀστραγάλοι, ἢ ὄνοι; or, ὄνος, dans l'une de ses acceptions, signifie pièce de bois.

Vieux français, *quille.* — Espagnol, *quilla.* — Italien, *chiglia.*

D'où : *quillage, quillé.*

Quillé (terme rural).
- . . . . LIT.
- . . . . BR.
- . . . . SCH.

Κιλλόν, couleur sombre. On appelle, dans les campagnes, *quillé* la maladie de la vigne dont les feuilles se couvrent de taches sombres et olivâtres; or, κιλλὸν est ainsi expliqué par Hésychius : εἶδος τι χρώματος φαιοῦ, c'est-à-dire une espèce de couleur sombre; ce qui est évidemment le *quillé* de notre langue.

Quinaud.
- *Quini,* cinq. . . . . LIT.
- Origine inconnue . . . . BR.
- *Quini,* cinq. . . . . SCH.

Κιδνός, quinaud. Le mot grec se trouve dans Hésychius,

mais au comparatif, κιδνοτέρους, et il a le sens d'εὐτελής, ἀσθενής, ἥσσων; et c'est précisément la signification de *quinaud;* car *quinaud* veut dire honteux, confus d'avoir le dessous, d'être inférieur. « *Quinaud,* dit le *Dictionnaire de Trévoux,* se dit de celui qui se confesse vaincu dans une dispute; qui n'a plus le mot à dire; qui demeure bien camus. Je l'ai rendu bien *quinaud,* il n'a osé me répliquer. » *Quinaud* a signifié aussi gueux, misérable; or κιδνὸς a aussi le sens de *vilis,* de vil, de misérable. Le lecteur ne doit pas manquer de voir dans Littré comment *quinaud* dérive de *quinus,* cinq. C'est très amusant. Il est vrai qu'il prend cette étymologie extraordinaire dans Ménage, et Ménage la tire du latin *pithecus,* singe, de cette manière : *pithecus, pithecuinus, cuinus, quinus.* C'est à ce *quinus* que s'arrête Littré, car Ménage a encore *quinaldus* après *quinus.*

D'où : *enquinauder, quinauderie.*

Quincaille.	*Klinken,* hollandais, résonner . . .	LITTRÉ.
	Onomatopée.	BRACHET.
	Origine incertaine	SCHELER.

Κίγκλικα, de κιγκλίζω, agiter, faire du bruit. Comme ce mot est dur à prononcer, il s'est écrasé et, pour ainsi dire, tassé, et l'on a prononcé *clicar, cliquer,* faire du bruit. Le même phénomène a lieu quand le mot est très long; c'est ainsi que καταβάλλω est devenu καβλέω, *câbler;* παραλαλέω, παρλέω, *parler,* et καταρέζω, καρέσσω, *caresser. Cliquer,* dans notre vieille langue, signifie retentir, résonner : « La ou il avoit oy *cliquer* les armes des anemis. » — Dans F. Godefroy. — Tout ce qui faisait du bruit était *cliquant* ou *clinquant.* « Au son du batoir *cliquant.* » — Dans F. Godefroy.

Vos modestes habits avec un simple bord
Tous noirs plaisent autant qu'une robe *clinquante*
D'art et de broderie en luxure éclatante.

(Vauq., *Idill.,* II, 62.)

Enfin, la vieille langue a encore *cliquaille,* de κίγκλικα, *cliquetis,* et *cliquaille,* monnaie. « Grans cops de houles, de hocques fierent en icelle bataille sy c'on en oy la *cliquaille* de bien loing. » — Dans F. Godefroy. — Et La Curne donne *cliquaille, cinquaille, clincaille, quincaille,* avec des exemples, pour expri-

mer la menue marchandise de fer et de cuivre. « Il ne chantoit plus; il ne songeoit qu'en ce pot de *quincaille.* »

D'où : *clinquant, clinquanter, cliquet, cliqueter*[1], *cliquetis, cliquette, quincaillerie, quincaillier.*

Quinte (caprice).	Origine incertaine	Littré.
	Quinta, cinquième	Brachet.
	Origine incertaine	Scheler.

Κύντος, *quinte*, caractère difficile. Un scoliaste d'Hésychius nous a conservé le comparatif de κύντος; car il a κύντερον, qu'il explique par χαλεπώτερον. On voit que c'est notre mot *quinte.*

Vieux français, *quinte.*

D'où : *quinteux.*

Quitter.	*Quietus,* tranquille	Lit.
	Même étymologie.	Br.
	Même étymologie.	Sch.

Χίττω ou χέττω, dorien, pour χάττω, de χάζω, se retirer, quitter, donner, relâcher. Cette forme et ces divers sens sont donnés par Hésychius; car il explique χάττω par ἀναχωρέω, ἐνδίδωμι, χαλάομαι. Comme l'ε et l'ι se confondent dans la prononciation, χέττω peut se prononcer χίττω. Quant au changement de α en ε, il est ordinaire : les Éoliens, par exemple, disaient κρέτος, γελήνη, δρέκων, pour κράτος, γαλήνη, δράκων; et les Attiques, ἵλεως, νεώς, λέως, pour ἵλαος, ναός, λάος, etc. (Voy. le mot *agasse* au tome Ier, p. 11.) Notre étymologie, comme on voit, rend compte aussi du sens de *quittance,* d'*acquit,* d'*acquittement,* et elle s'accorde avec les formes des grands patois et des langues sœurs. Les Trois ont emprunté *quietus,* tranquille, à Ménage, qui dit naïvement : « Il y a plus d'apparence que *quitte* vient de *quietus,* parce qu'après qu'on a acquitté ce qu'on doit, on est en repos. » Ce raisonnement est aussi fort que celui que fait Littré, sous la rubrique *panser :* « Pour panser quelqu'un ou quelque chose, il faut d'abord y penser. » Donc *panser* vient de *penser.* Si le lecteur est satisfait

1. Nous corrigeons ici la fausse étymologie de *cliquer* et de ses dérivés que nous avons donnée à la page 268 du tome Ier.

de cette façon de raisonner, tant pis pour lui. Mais on objectera peut-être qu'on trouve *quietus* dans le sens de *quitte,* que les statuts de Guillaume, roi d'Écosse, portent : « De multura *quietus* erit. » Cela ne prouve rien, parce que le bas-latin n'est, la plupart du temps, que notre vieux français latinisé, et latinisé d'après les formes latines qui se rapprochaient le plus de tel ou tel mot français. On peut en donner ici la preuve. Guillaume, roi d'Écosse, mourut en 1214, et Guillaume de Lorris, qui a fait les *quatre mille premiers vers* du *Roman de la Rose,* écrivait dans la première partie du XIIIe siècle, puisqu'il est mort en 1260; or Guillaume de Lorris emploie *quite* et *quitement* comme des mots de la langue courante. Il dit, par exemple, au vers 2263 :

Ainçois le donne en don tout *quite,*
Si en auras greignor mérite.

Plus bas, on lit à la même page :

Car bontés de chose prestée
Est tost rendue et *acquitée.*
. . . .
. . . .
Donne-le dont tout *quitement*
Et le fai débonnairement.

Il n'est pas de linguiste un peu expert qui ne doive convenir que le *quietus* des statuts de Guillaume, roi d'Écosse, est la traduction de *quite,* et non pas *quite* la traduction de *quietus.* Il est presque inutile d'avertir le lecteur que l'étymologie des Trois est prise dans Ménage.

Vieux français, *quiter.* — Provençal, *quitar.* — Béarnais, *quita.* — Espagnol, *quitar.* — Italien, *quitare.*

D'où : *acquit, acquittement, acquitter, quittance, quittancer, quitte, quittement, quitterie, quitteur, quitus.*

R

Rabâcher.
- Origine inconnue . . . . LITTRÉ.
- Origine inconnue . . . . BRACHET.
- *Abactus,* participe d'*abigere*. . . . . SCHELER.

Βάχα[1], *bacher,* vieux français, parler. Βάχα est dorien, pour βέβαχα, parfait de βάζω, parler. On a vu plusieurs fois déjà qu'un très grand nombre de nos verbes sont formés sur le parfait des verbes grecs. *Bacher* est devenu *ra-bacher*, par l'adjonction de la particule ῥά, qui signifie πλεονάζον, plus qu'il ne faut, redondance, répétition[1]. On trouve *rabâcher* et *rabascher,* mais cela ne doit pas étonner. Nos pères affectionnaient l'*s* autant que les Érétriens le ρ. « Apud Eretrienses ρ frequenti erat in usu ; eam enim non paucis vocibus contra morem aliorum inserebant. » (Strabo, X, p. 448.)

Vieux français, *bâcher*.

D'où : *rabâchage, rabâchement, rabâcherie, rabâcheur, rabâcheuse*.

Raban.
- *Raaband,* hollandais . . . . LIT.
- . . . . BR.
- *Hauban* . . . . SCH.

Ῥαμβάν, *raban,* corde. Ce sens se tire naturellement de ῥαμβάς[2], enchaîné, et de ῥάμμα, corde ; car tous ces mots déri-

1. En provençal et en béarnais, *rabâcher* se dit *repepiar* et *repipia,* du grec ῥὰ et πιπίω, primitif de πιπίζω, qui est le même mot que le latin *pipio*.

2. La vraie leçon d'Hésychius est ῥαμβάς · ὁ δέσμιος, l'enchaîné.

vent de ῥάπτω. Quant à ῥαμβά, il est certain qu'il était en usage, puisqu'on trouve ῥαμβάς ; en effet, ῥαμβὰς vient de ῥαμβά, comme ῥεμβὰς de ῥεμβά, formes conservées. *Raban* est cité par Nicot : « *Rabans* sont ces tresses ou cordes à trois cordons, qui passent à travers les lacets que fait le nervin d'en haut la voile, et amarrent ladite voile à sa vergue. » Mais ce n'est pas seulement au commencement du XVIe siècle qu'on le trouve dans notre langue, on le rencontre dans celle du XIe siècle. (Voy. Hippeau.) C'est notre idiome qui l'a prêté aux Hollandais.

REMARQUE. — Pour M. Scheler, *hauban* et *raban* sont une seule et même chose.

D'où : *rabaner* ou *rabanter*.

Rabaster (faire du bruit). { . . . . LITTRÉ. / . . . . BRACHET. / . . . . SCHELER. }

Ῥαβάστω ou ῥαβάττω, faire du bruit. C'est le même mot en grec et en français. Ce verbe était très usité autrefois, et on le trouve encore dans le *Dictionnaire* de Boiste, édition de 1866. — On lit dans les *Mémoires* de Sully, au tome V, p. 218, édition de 1725 : « Vous ouîtes *rabaster* à la porte de votre pavillon. » Et dans l'*Eunuque*, de Baïf :

Hé ! mon Dieu ! a l'huis on *rabâte*.

De *rabaster* on avait fait *rabast* ou *rabat*, dans le sens de lutin, d'esprit follet. (Voy. F. Godefroy, tome VI, p. 527.) On appelait même *rabast* le vacarme que faisaient les lutins.

Rabiaux. { . . . . LIT. / . . . . BR. / . . . . SCH. }

Ῥαπή, grappe, et, par extension, vin râpé, vin fait avec de l'eau jetée sur la râpe, une fois les grains de raisin enlevés. *Rabiaux* est le même mot que *rapiaux*, vin de râpe, et il apparaît dans notre langue avant le XIIIe siècle, comme on le voit dans ces vers pris dans F. Godefroy :

Or maingnons, solaçons
Et deportons, bons poissons,

Vins poignanz et bons
Rapiaux, et venaisons.

Voyez plus bas le mot *râpe*.

Râble (terme de boucherie).	*Rabo*, esp., queue .	LITTRÉ.
	Origine inconnue. .	BRACHET.
	Origine douteuse. .	SCHELER.

Ῥαπή, pour ῥαφή, *rape*, puis *raple* ou *rable*. L'*l*, comme l'*s*, se glissait dans une foule de mots, pour en adoucir la prononciation. Voyez plus loin la formation de *rafle*, qui était d'abord *rafe*. Le sens de ῥαπὴ ou ῥαφὴ est « compages ossium », dans l'une de ses acceptions, c'est-à-dire la colonne vertébrale et les côtes qui s'y rattachent.

D'où : *râblé, râblu, râblure*.

Râble (barre de fer).	*Rutabulum*, fourgon de boulanger.	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Ῥάπαλον, dorien pour ῥόπαλον, et, par suite d'une crase, ῥάπλον, *râble*, bâton. Ces bâtons étaient armés de fer, comme on le voit dans Soph. Tr., 512 : Ῥόπαλα ξύλων τετυλωμένα σιδήρῳ. Dans la vieille langue il y a trois formes : *rable, rabot* et *roable*. Mais le wallon *râv*, que cite Littré comme venant de la même source que *râble*, dérive de ῥάϐ-δος, bâton.

D'où : *râbler, râblot*.

Rabobiner.	Origine inconnue.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine inconnue.	SCH.

Ῥὰ et βοϐϐαίνω, pour βομϐαίνω, d'où ῥα-ϐοϐϐαίνω, *rabobiner*. (Voy. *bobiner*, au tome Ier, p. 123.)

Rabot.	*Re* et *bouter*	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Origine douteuse	SCH.

Ῥαιϐός, irrégulier, courbé, oblique; ce sont les épithètes

qu'on donne pour expliquer ῥαιβός. Or, tout le monde sait que le rabot, surtout le rabot nommé bouvet à rainer, présente ces caractères. Dans le Béarn, on appelle le rabot *arrebot*, mais on désigne aussi par ce nom les moellons, toutes les pierres anguleuses. Le bourguignon *raibo* reproduit exactement le grec ῥαιβός; les formes *rabot, raboter,* viennent du grec ῥαβός, ῥαβῶ. On trouve ῥαβῶ pour ῥαιβῶ.

D'où : *rabotage, rabotement, raboter, raboteur, raboteux, rabotier, raboture.*

Rabouillère.	*Robbe,* flamand	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ῥάπυν ou ῥάπυλ, de ῥάπυς, chou. Pour bien se rendre compte de l'origine de *rabouillère*, qui signifie « où l'on mange des choux », il faut se rappeler que les anciens avaient donné à certains animaux et à certains oiseaux des noms tirés des choses dont ils se nourrissaient, des lieux qu'ils habitaient ou des qualités qui les distinguaient. Ainsi, *chardonnet* vient de *chardon;* ὀρεύς, mulet, d'ὄρος, montagne; αἴξ, chèvre, d'ἀΐξαι, bondir, et l'antique nom du lapin, *rabbit,* encore en usage en Angleterre, est dérivé de ῥάπυς, en français *rapis* ou *rabis,* chou. *Rabouillère,* qui signifie aujourd'hui trou où la lapine nourrit ses petits, a signifié d'abord ramassis de choux. De notre temps encore on nomme, dans le Rouergue, *rabouillade* une espèce de garbure faite avec des choux et des raves. On voit que *rabouillère* et *rabouillade* ont la même origine. On peut rapprocher encore le flamand *robbe,* le wallon *robette,* lapin, et le bressan *rova,* chou-rave, pour se convaincre que *rabouillère, rabouillade, rabbet, robbe, robette, rova,* sont de la même famille et dérivent de ῥάπυς, chou ou chou-rave.

Rabougri.	*Bulgare*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥὰ et βυγρός, dorien. (Voy. *bougre* au tome I[er].) Nous faisons pourtant remarquer ici que βυγρός, qui est une forme dorienne pour ὑγρός, n'a pas seulement le sens de bougre, c'est-

à-dire de lubrique, d'infâme, mais encore celui de faible, d'énervé, de languissant, et qu'il explique ainsi parfaitement notre mot *rabougri*.

D'où : *rabougrir, rabougrissement*.

Rabrouer.
- *Re* et *brave* . . . . Littré.
- Origine inconnue. . . . . Brachet.
- *Re* et *brave* . . . . Scheler.

Ῥὰ et βύάω, *rabouer*, parler avec colère. La forme βύάω est dorienne, pour φυσάω. Dans ce dialecte, on remplaçait le σ par une aspiration dans une foule de mots; on disait, par exemple, βούἵγξ pour φούσιγξ; μῦὰ ou μῶὰ pour μοῦσα; βύάω pour φυσάω, etc. *Rabrouer* a le même sens que « faire une *rebuffade* », aussi ces deux mots ont-ils la même origine; car le vieux verbe *re-buffer* n'est que le grec ῥα-βυϜάω, le digamma remplaçant l'esprit rude de βύάω. Quant au sens, c'est exactement le même que le latin « inflare buccas ». En effet, quand on est en colère, on respire, on souffle avec force, on enfle ses joues. Notre vieille langue avait *rabouer*, accueillir par des rebuffades. Voici un exemple que je prends dans F. Godefroy : « Se defendirent vaillamment comme gens sans peur, et les *rabbouaient* de langages, comme non tenans compte de leur effort. » Plus tard, l'*r* s'est glissée dans ce mot, et l'on a dit *rabrouer* au lieu de *rabouer*. On a dit de même *fonde* avant de dire *fronde*, et *orde* et *bate* avant de dire *ordre* et *battre*.

Vieux français, *rabouer*.

D'où : *rabrouement, rabroueur*.

Racage.
- Origine inconnue . . . . Lit.
- . . . . Br.
- Origine inconnue . . . . Sch.

Ῥαχαία, racage, en prononçant l'ι comme un *j*, *raçaja*. Le sens de ῥαχαία, forme dorienne de ῥηχεία, est ce qui ferme, ce qui entoure, et il a aussi le sens de bois flexible dont on fait des liens. (Voy. H. Est., col. 2350 et 2353.) Le racage est un collier fait de fer ou de bois, pour rapprocher la vergue du mât; donc ῥαχαία donne exactement le sens, et c'est le même mot que *racage*.

D'où : *racambeau*.

Racaille.	Origine douteuse	LITTRÉ.
	Rach, chien, anglais.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ῥακαλέον, dorien, pour ῥακωλέον, homme de rien, misérable. Hésychius donne ce mot comme synonyme de ῥάκος, qui a le sens de racaille, dans l'une de ses acceptions. Littré dit qu'on a indiqué ῥάκος comme étymologie de *racaille,* mais qu'il ne conçoit pas comment ce mot serait entré dans notre langue. Il ne conçoit bien que les étymologies que lui donnent toutes faites Diez et Ménage.

Raccard.	Origine inconnue	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ῥαχά, pièce de bois, enclos. Les raccards du Valais sont des bâtiments rustiques, construits en bois. On y serre les grains. On doit remarquer que ῥαχὰ fait ῥαχάν, à l'accusatif, et que le ν se change en λ et en ρ, de sorte que ῥαχὰν donne ῥαχάρ, c'est-à-dire le mot français.

Race.	*Reiza,* ligne, anc. haut-allem.	LIT.
	Razza, italien	BR.
	Reiza, anc. haut-allem.	SCH.

Ῥακίς, race, qui est le même mot que ῥακίς, sauf le ς final qui est tombé. Les familles des hommes ont été toujours comparées à celles des arbres ; ainsi ῥακίς, ῥίζα, κλάδος, s'appliquaient également aux arbres et aux hommes ; en latin, il en était de même : *radix, progenies, ramus,* étaient pris au propre et au figuré. Nous aussi, nous employons pour l'homme et pour la plante : souche, tige, tronc, branche, rameau. De l'étymologie que nous donnons à notre mot français *race* dérivent aussi le béarnais, le provençal et l'anglais *race ;* mais l'espagnol *raza,* le portugais *raça* et l'italien *razza* sont le grec ῥίζα, l'ι permutant avec l'*a*.

D'où : *racer.*

Racine. { *Radicina,* bas-latin . . . . LITTRÉ.
Même étymologie. . . . . BRACHET.
Même étymologie. . . . . SCHELER.

Ῥακίν, racine. Ῥακὶν est un accusatif irrégulier de ῥακίς. Un grand nombre de noms de la troisième déclinaison avaient deux formes à l'accusatif; ainsi, on disait : πάϊν et παῖδα, ὄρνιθα et ὄρνιν, Οἰδίποδα et Οἰδίπουν, κλεῖδα et κλεῖν, ῥακίδα et ῥακίν. *Racine* est dans notre vieille langue, et nulle part on ne trouve aucune trace du ridicule *radicina* des Trois. Au reste, il suffit de dire que c'est Ménage qui leur a donné l'idée de cette étymologie, en dérivant *racine* de *radice.* — Guyet tirait *racine* de *radius,* Ferrari de *generatio,* et François Pithou, de *ratio.*

D'où : *déracinable, déracinement, déraciner, déracineur, enracinable, enracinement, enraciner, racinage, racinal, raciner.*

Racle. { *Rasiculare,* mot fictif. . . . . LIT.
Rasiculare. . . . . BR.
Même étymologie . . . . SCH.

Ῥακλεός, racle, c'est-à-dire dur, raboteux. Hésychius explique ce mot par σκληρός. C'est précisément le sens de *racle,* outil qui sert dans les boulangeries à nettoyer, à *racler.* On voit que les Trois se servent d'un mot qui n'a jamais existé. Ménage avait imaginé *radiculare;* ils inventent *rasiculare,* qui est plus extraordinaire encore. C'est le progrès de la science étymologique.

D'où : *raclage, raclée, raclement, racler, raclerie, raclette, racleur, racloir, racloire, raclon, raclure.*

Racque. { . . . . LIT.
. . . . BR.
. . . . SCH.

Ῥαχά, choses grossières, d'où le sens de *racque,* résidu, marc de raisin. Ce mot ῥαχὰ signifiait aussi « loca vadosa », ce qui explique *raque* ou *raaque,* marc, de notre vieux français.

Rade.	*Reida,* scandinave, équipement	LITTRÉ.
	Rada, italien.	BRACHET.
	Reida, scandinave	SCHELER.

Ῥάϐδος, branche d'arbre, et, par extension, arbre, bois. Dans notre vieille langue, un abri était nommé un *rados,* c'est-à-dire un arbre, un ῥάϐδος, qu'on prononçait ῥάδδος, par euphonie. On lit dans La Curne : « Du Cange appelle *rados* tout ce qui met à couvert du vent. » Ce mot a encore cette signification en picard : « Chesnes et arbres fruitiers, et ceux estans pour *rados* des maisons. » On nomma, ensuite, par analogie, *rados* ou *rade* les côtes de la mer qui offraient, par leur configuration, un refuge, une station sûre aux vaisseaux ; car une rade est un abri, un ῥάϐδος, contre les vents.

Vieux français, *rade.* — Espagnol et italien, *rada.*

D'où : *rader* (mettre en rade).

Radeau.	*Ratellus,* latin fictif	LIT.
	Radellus, latin fictif	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥάϐδος, branche d'arbre. De ῥάϐδος on a fait *rabde* ou *radde,* et ces *raddes* réunies ont été nommées radeaux, comme un faisceau de plumes est nommé plumeau. Le latin *rates* n'est lui-même que le grec éolien ῥάϐδες ou ῥάδδες; mais il n'est pas douteux que *radeau* a été formé directement de ῥάϐδος, parce que nulle part on ne trouve aucune trace du *t* latin. La vieille langue a *rade, radelet, radelier, rados,* c'est-à-dire des formes qui ont toutes le *d,* et on n'en trouve aucune avec le *t.* Le bas-latin même a *radellus,* et non pas *ratellus.*

Radier (grille de charpente).	Origine inconnue . . .	LIT.
	Origine inconnue . . .	BR.
	Ratarius	SCH.

Ῥάϐδος, branche, pièce de bois. De ῥάϐδος, rade, on a fait *radier,* comme de *chandelle chandelier.*

Radier (cours d'eau rapide).	*Rapidus*	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Ῥαγδαῖον, sous-entendu ὕδωρ, eau rapide. Par la chute de l'α devant l'ι accentué, ῥαγδαῖον devient ῥαγδίον, *radier*, violent, rapide. Dans la Normandie on dit pour le courant de l'eau *radei*, qui est formé de ῥαγδαῖ-ον; mais le vieux français *rade*, rapide à la course, est le grec ῥάγδης. (Voy. le mot *raide*.) Le terme *radier*, désignant une construction fluviale, dérive du grec ῥάβδος ou ῥαβδίον, pièce de bois.

Remarque. — Le latin *rapidus* ne peut pas donner *radier*, puisque *dus* est bref. Si *dus* était long, *rapidūs* deviendrait *rapdus* ou *raipdus*, et la forme *radier* pourrait en dériver; mais de *rapidus* bref, jamais.

Radoter.	*Re* et *dutten*, hollandais	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie.	Sch.

Ῥαβδῳτέω, forme antique, pour ῥαψῳδέω, *radoter*, raconter sans attention, sans savoir ce qu'on dit, comme un rapsode. On disait primitivement, avant l'invention du ψ par Simonide, ῥαβδῳδός, ῥαβδῳδία, ῥαβδῳδέω, au lieu de ῥαψῳδός, ῥαψῳδία, ῥαψῳδέω. Le δ et le τ permutent, comme lettres du même ordre. Quant au sens, il n'est pas douteux, puisque ῥαψῳδῆσαι est expliqué par φλυαρῆσαι, dire des sornettes.

Vieux français, *radoter*.

D'où : *radotage, radotement, radoterie, radoteur.*

Radouber.	*Dubban*, germanique, frapper	Lit.
	Origine inconnue.	Br.
	Même étymologie que Littré	Sch.

Voyez *adouber*, au tome Ier. — Ménage donne pour *adouber* et *radouber* deux étymologies distinctes. Voici celle de *radouber;* elle est très jolie : « Ce mot, dit-il, est d'origine peu connue. Il a été dit au lieu d'*étouper*, et a été fait de *rastuppare*. *Rastuppare, ratupare, radupare, radubare, radouber.* »

Rafale.	Origine douteuse.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine douteuse.	SCHELER.

Ῥιφάν, et, par le changement du ν en λ, *rifal*, coup de vent. Puis, l'*i* s'est changé en *a*, d'où : *rafal*, ou *rafale*. On a déjà vu, au mot *agasse* et dans d'autres endroits de l'*Origine du français*, que l'*i* et l'*a* permutent sans cesse. C'est d'après cette loi que κίσσα est devenu *gasse* ou *agasse*, Μασσαλία, *Massilia*, et *Iculisma*, *Angoulême*. Quant au sens, il est exactement le même, puisque ἀνέμων ῥιπή ou ἀνέμων ῥιφή signifie coup de vent et était principalement usité dans la langue des marins, comme aujourd'hui *rafale*.

D'où : *rafalé*.

Raffaux.	Origine inconnue	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ῥαφά, couture. Un arbre raffau est celui qui a des coutures, qui est galeux. L'*a* prend souvent le son de *au*, d'où : ῥαφά, raffau.

Rafle (vol).	*Raffen*, allemand.	LIT.
	Rafle, danois.	BR.
	Raffen, allemand.	SCH.

Ῥάφα, dorien, pour ἔῤῥαφα, de ῥάπτω, ῥάφω, tromper, et, par extension, ravir quelque chose en trompant. Il y a un vol quelconque au fond de toute tromperie : vol de choses, vol d'honneur, d'influence ou d'esprit ; de là l'extension naturelle que *rafer* ou *rafler*, tromper, a prise pour signifier « enlever avec adresse » ; car *rafler* emportait d'abord cette idée de prendre par ruse, par adresse. Exemples : « Ah ! maudit Napolitain ! m'écriai-je alors : je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez *raflé* pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. » (*Gil Blas*, liv. VII, ch. XVI.) — « Je ne veux, me dit-il, que

vous donner seulement une leçon pour vous mettre en état de *rafler* ce soir tout l'argent des autres joueurs. » (*Guzm. d'Alf.*, IV, 8.) Comme le sens premier de ῥάπτω est celui de coudre ensemble, d'ajuster des pièces, on s'explique très bien qu'un filet porte le nom de *rafle*, et que notre vieux français ait *rafeter*, dans le sens de raccommoder.

Quar il savoit bien *rafetier*
Les coteles et les mantiaus.
— Dans F. Godefroy.

De notre étymologie ῥάφα viennent aussi l'italien *raffare*, le milanais *raffa* et l'allemand *raffen*. Il n'y a qu'à voir le prétendu allemand *raffen* pour juger aussitôt qu'il a été emprunté aux langues romanes.

D'où : *rafler*.

Rafle (maladie).	*Rappe*, hollandais	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ῥαφή, primitivement ῥαπή, *rape* ou *rafe*, puis *rafle*. La gale, la lèpre, la teigne et d'autres maladies semblables étaient nommées *rape*, *raphe* ou *rafle*, de ῥαπὴ ou ῥαφή, couture, chose rugueuse et crevassée ; l'italien a *rappa*, et le vieux français *raphe*, comme on le voit dans ce passage de La Curne : « Jésus-Christ... s'approcha du ladre, et lui passa la main pardessus le visage, et luy osta une *raphe* de la maladie de lèpre qu'il avoit. »

REMARQUE. — Littré veut que *rafle* dérive du hollandais *rappe;* mais l'italien a aussi *rappa*, et notre vieille langue *raphe;* ce mot est donc le primitif ῥαφή, *rafe*.

Vieux français, *rave* et *raphe*.

D'où : *raflage*, *rafleux*, *raffes* (rognures de peaux). (Voy. *érafler*, au t. II.)

Rafle (grappe).	*Rappe*, allemand.	LIT.
	. . . .	BR.
	Raffen, saisir, allemand	SCH.

Ῥαφίς, *rafe* ou *rafle*, branche, d'où grappe dépouillée de ses

grains. Ῥαπίς, qui est le même mot que ῥαφίς, signifie branche, et il se disait *rape,* pour *grappe,* dans notre vieille langue, comme on le voit dans Oudin. *Rape* est devenu *grappe,* par l'adjonction d'un *g*. On disait, par exemple, λάμα, νόφος, ῥίνος, et γλάμα, γνόφος, γρίνος. L'*l,* lettre mobile, s'ajoutait aussi à une foule de mots. Voyez ce qui a été dit, à ce sujet, à l'article *le, la, les.* L'italien *rappa* vient directement d'une forme ῥαπή, comme le vieux français *rape* vient de la forme ῥαπίς. Le prétendu allemand *rappe,* comme la physionomie du mot l'indique suffisamment, n'est que le mot français *rape.*

Rage.	*Rabies*	LITTRÉ.
	Rabies	BRACHET.
	Rabies	SCHELER.

Ῥάγα, rage, violence, impétuosité. Ce mot se trouve dans Hésychius. Aucun passage de notre vieille langue n'indique une dérivation du latin *rabies.* Les langues sœurs ont pris leur *rabia* ou *rabbia* au latin ; mais notre mot *rage* est manifestement le grec ῥάγα. L'orthographe, qui est presque toujours un guide sûr, aurait quelque part *raje, rabje* ou *raie,* si *rage* venait du latin.

Vieux français, *rage.*

D'où : *enrager, rager, rageur.*

Ragosse.	Origine inconnue	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ῥαγῶσαι, couper. Suidas et l'*Etym. M.* expliquent ῥαγῶσαι par τεμεῖν ; c'est donc bien l'étymologie de *ragosse,* puisque ce mot signifie un arbre étêté. (Voy. plus bas le verbe *raguer.*)

Ragot (court et gros).	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Rapicus, mot fictif	SCH.

Ῥαγός, de forme ronde. Le mot grec signifie raisin, mamelle, fraise, etc., c'est-à-dire des corps ronds. Ainsi, un

homme court, ramassé sur lui-même, a été désigné par ῥαγός, *ragot,* comme *boulot* par βῶλος; car *ragot* et *boulot* sont ici synonymes. — L'origine que Ménage donne dubitativement de *ragot* est amusante, comme presque toutes celles qu'il a inventées. Il dit donc : « Ne viendrait-il pas de *racourci,* de cette manière : *racourci, racourcicot, racicot, racot, ragot?* » M. Scheler n'est pas de cet avis. Voici sa trouvaille : *Ragot,* de *rapicus, rapicottus, rapcottus, racottus.* » Ce qu'il y a de plus joli, c'est qu'il a pris, en cachette, à Le Duchat cette étymologie ébouriffante.

D'où : *ragotin.*

Ragot (crampon). { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler. }

Ῥαγός, crampon. Ῥάξ, ῥαγὸς, a aussi, dans l'une de ses acceptions, le sens de crampon, car il signifie les doigts recourbés en dedans.

Raguer. { *Rag,* guenille, anglais. . . . . Lit.
. . . . Br.
Même étymologie que Littré . . . . Sch. }

Ῥαγῶ, raguer, déchirer. *Raguer* est dans notre vieille langue. On disait, au xiᵉ siècle, un câble *ragué* pour câble brisé. Cependant Littré se met en voyage pour aller chercher l'origine de *raguer* en Angleterre, et Diez pousse jusqu'au fond de la Scandinavie.

Raide. { *Rigidus* . . . . Lit.
Rigidus . . . . Br.
Rigidus . . . . Sch. }

Ῥαγδαῖος, raide. On trouve aussi l'adverbe ῥάγδην, qui indique l'existence d'un adjectif ῥάγδης, raide. *Raide* peut dériver de ces deux racines. Le sens est le même. Cependant le vieux français *rade,* impétueux, est exactement le grec ῥάγδης, sens et forme; tandis que *radei,* courant rapide, reproduit ῥαγδαῖον.

Remarque. — *Rigidus*, comme le prétendent les Trois, n'a pu donner *raide*. Le sens, la forme, l'historique, tout repousse cette étymologie. Au reste, ils l'empruntent à Ménage, ainsi que celle de *raifort*, radix fortis.

D'où : *raide, raidement, raideur, raidillon, raidir, raidissement*.

Raifort.	*Raiz*, racine, et *fort*	Littré.
	Même étymologie	Brachet.
	Radix fortis	Scheler.

Ῥάφαν-ος, *rafan*, raifort. Dans la vieille langue, on disait *rafan, rafane* et *rafanelle*. Puis le second α s'est prononcé *au*, et le ν a pris le son de l'*r*, d'où : *rafaur* et *raifort*. On a vu déjà qu'on disait Afrique et *Au*frique, badelaire et b*au*delaire, baffrer et b*au*ffrer, etc.; on a dit de même raf*a*n et raf*au*n ou raf*aur*, *raifor*. Le béarnais a le même mot, sous les formes *rafiat, arrafiat, arrafen, arrafou*.

Railler.	*Rallum*, racloir.	Lit.
	Radiculare, latin fictif.	Br.
	Radulare, latin fictif	Sch.

Ῥαίω, railler. On a dit d'abord *raier*, puis *railler*. Beaucoup de personnes adoucissent tellement l'*l* qu'on n'entend que le son d'un *i;* c'est ainsi que *meilleur, ailleurs, fille,* deviennent dans leur bouche, *meieur, aieurs, fiye*. On conçoit donc facilement que *railler* ait été prononcé d'abord *raier*. Dans les Pyrénées, on nomme un rayon *array* et *arralh*, et un ravin *arralhère*, et dans notre vieux français on disait *raière*. *Raier* et *railler* ne sont donc qu'un seul et même mot; mais le sens de chacun de ces verbes est aujourd'hui distinct. Cependant on voit très bien comment *raier*, faire une raie, un sillon, a pu signifier se moquer. La métaphore est des plus simples. On vient de voir que, dans le Béarn, on dit indistinctement *array* ou *arralh*, pour un rayon; eh bien, le vieux français avait aussi, pour désigner un rayon, un trait, *rai, rail, raion*, et il nommait même *raillon* une espèce de flèche : « Jehan Conte remist le *raillon* sur l'arbaleste et desbanda ledit *raillon* contre Caluet ». — Dans F. Godefroy. — Un *raillard*, comme on disait

autrefois, décochait donc des *raillons,* c'est-à-dire des traits, des mots plaisants et cruels; et de là *railler,* lancer des traits. — Ménage dérive *railler* de *ridiculare;* les Trois ont encore mieux trouvé.

D'où : *rail, raille, raillère, raillerie, railleur, railleusement, railure.*

Rainure.	Origine incertaine.	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Râs, nordique	SCHELER.

Ῥῖνα, rainure. On a dit d'abord *rine* ou *rene,* puis *raine; rainure* n'est qu'une forme allongée de *rene,* comme *courbure* et *glanure* le sont de *courbe* et de *glane.* Nous ferons remarquer que ῥινάω signifie aussi faire des rainures avec la lime.

D'où : *raineau, rainer, rainette* ou *renette, rainoire, renetter.*

Raisin.	*Racemus*	LIT.
	Racemus	BR.
	Racemus	SCH.

Ῥάζιον, pour ῥάγιον, raisin. Le γ se changeait en ζ et en τ, dans certains dialectes. On disait φρύττω pour φρύγω, ὀλίζον pour ὀλίγον, φύζω pour φύγω, ζεύω pour γεύω, ῥάζιον pour ῥάγιον, etc. (Voy. H. E. et Vossius.)

REMARQUE. — Ni les formes de notre vieille langue ni celles des langues sœurs ne permettent de tirer *raisin* de *racemus. Racemus* aurait donné *racem,* comme *Marcellus* a donné *Marcel,* et non pas *Mairsin.* Ces prétendues métamorphoses ne sont que des fantaisies imaginées par des étymologistes aux abois.

Vieux français, *raisin.* — Bourguignon, *razin.* — Provençal, *razim.* — Berry, *rasin.* — Béarnais, *rasim* et *arrassim.* — Catalan, *rahim.*

D'où : *raisiné, raisinière.*

Râle.	*Rattle,* anglais, faire du bruit	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Même étymologie que Littré.	SCH.

Ῥάσλα, dorien, pour ῥάσμα, de ῥάζω, *rasle,* bruit sourd de la voix. Voyez dans H. E. le verbe ῥάζω. *Rasle* et *rasler* sont

dans notre langue du XIIe siècle. L'oiseau appelé *râle* tire son nom de sa voix désagréable. « C'est, dit Buffon, du cri désagréable ou plutôt du râlement de cet oiseau que s'est formé, dans notre langue, le nom de râle pour l'espèce entière. »

Vieux français, *rasle, rasler.*

D'où : *râler, râlement.*

Ralingue.	*Raa,* vergue, et *læccan,* saisir, anglo-saxon	LITTRÉ.
	Raaleik, allemand	BRACHET.
	Comme Littré	SCHELER.

Ῥα et εἵλιγγα, d'où ῥαειλλίγγα, qui est notre vieux français *raelingue.* Le mot grec signifie « qui va tout autour »; or, comme la *ralingue* est une corde cousue en ourlet autour d'une voile, on voit que notre étymologie a le sens et la forme de *ralingue.* L'italien a *rilinga* et *reilinga,* et le grec a aussi ῥ'ἴλλιγγα; le portugais *relinga* et l'allemand *raaleik* reproduisent encore le mot grec.

D'où : *ralinguer.*

Rambade.	*Arrombada,* espagnol	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ἄμϐαδα, pour ἄμϐατα, (r)ambade, élévation. Dans une foule de mots, l'*r* prosthétique ne change rien au sens : elle est simplement euphonique; ainsi *ambade* et *rambade* ne sont qu'un seul et même mot, comme *emplir* et *remplir, amentevoir* et *ramentevoir,* etc. Brachet et Scheler brûlent ce mot, et Littré lui donne pour origine *arrombada,* espagnol et portugais; mais la *rambade* se dit en espagnol *batallola* et *mamparo,* et non pas *arrombada.* Le portugais n'a pas de terme propre pour désigner la rambade; il se sert d'une périphrase.

Rame (branche).	*Ramus*	LIT.
	Ramus	BR.
	Ramus	SCH.

Ῥαμός, pour ῥαδαμός, branche. Le latin *ramus* donne sans

doute *rame,* comme le grec ῥαμός; mais un mot si vulgaire était nécessairement en usage avant l'arrivée des Romains. Nous prions nos lecteurs de se reporter à ce que nous avons dit dans la *Clef du vieux français*, page 3, et dans l'*Origine du français,* tome II, page 403, sur les mots qu'on dérive à tort du latin.

D'où : *ramé, rameaire, raméal, rameau, ramée, ramer, ramereau, ramette, rameux, ramier, ramière, ramilles.*

Rame (de vaisseau).	*Remus*.	Littré.
	Remus.	Brachet.
	Ramus	Scheler.

Ῥατμός, dorien, pour ἐρετμός, rame. Les Doriens changeaient souvent l'ε en α, comme on l'a déjà expliqué, et ils le retranchaient dans une foule de mots, s'il était initial. Ainsi, ils disaient κεῖνος et ἐκεῖνος, ὁρτὴ et ἑορτή, μοὶ et ἐμοί, ῥατμὸς et ἐρατμός. Ῥατμὸς est visiblement notre mot *rame,* puisque le τ, trop dur à prononcer devant le μ, tombe ou devient imperceptible à l'oreille. Le latin *ramus* n'a pas pu donner au français le mot *rame,* puisqu'il n'a jamais eu ce sens, et les peuples du littoral gaulois n'avaient pas sans doute attendu l'arrivée des Romains pour désigner la rame. Le latin *remus* n'est lui-même, comme l'a remarqué le savant Vossius, que le grec ἐρετμός, l'ε initial supprimé.

D'où : *ramer, rameur.*

Rame (de papier).	*Rizma,* arabe.	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Ῥάμμα, rame, c'est-à-dire réunion, assemblage ; car ῥάμμα a le sens de ἅμμα et de σύνδεσμος, ce que signifie précisément *rame,* ensemble ou réunion de vingt mains de papier. Le portugais et espagnol *resma* et l'italien *risma* n'ont pas la même origine que *rame;* ils dérivent de ῥυσμός, choses disposées en ordre, puisque ῥυσμὸς a, dans une de ses acceptions, le sens de τάξις et de σύνταξις.

Remarque. — *Rizma,* que Dozy a trouvé dans la langue

arabe, a été pris à l'espagnol *resma*, qui est le même mot que *risma*.

D'où : *ramette*.

Rame (terme de rubanier). { . . . . Littré. / . . . . Brachet. / . . . . Scheler. }

Ῥάμμα, *rame*, fil, corde. Ῥάμμα signifie aussi fil, ficelle, et c'est justement ce sens qu'a le mot *rame* dans la langue des rubaniers.

Ramingue. { *Ramus*, branche . . . . Lit. / . . . . Br. / . . . . Sch. }

Remenigo, pour *remeligo*, qui reste en place, qui tarde, qui lambine. On sait que l'*l* et l'*n* permutent; on a donc dit d'un cheval qui n'avance pas, qui se défend contre l'éperon, *remeningue* au lieu de *remelingue*, et puis, en abrégeant le mot, *remingue* ou *ramingue*. L'italien *ramingo* est le mot latin, moins l'*i*, qui est tombé, car *remingo* ou *remilgo*, c'est la même chose.

Ramon. { *Rame* et la finale *on*. . . . . Lit. / *Rames* . . . . Br. / *Ramus* . . . . Sch. }

Ῥαμόν, pour ῥαδαμόν, de ῥαδαμός, branche. On trouve ῥάδαμὸς et ῥάδαμνός, mais accentués à la première syllabe. Notre mot *ramon* indique cependant que l'accent était à la dernière syllabe; car c'est cette syllabe accentuée qui a fait tomber la précédente, c'est-à-dire δα. Les *ramons* ou balais étaient faits de menues branches, comme l'indique l'exemple suivant : « Du bois de boul pour faire des *ramons*. » — Dans F. Godefroy. — Aucune règle étymologique n'autorise un linguiste à tirer *ramon* de *ramus*. *Ramus* ne peut donner que *ram* ou *rame*.

D'où : *ramonage, ramoner, ramonerie, ramoneur, ramonnette* ou *raymonnette*.

Ramper.	*Rapen,* germanique, saisir	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Ῥέπω, ramper. L'*m* s'est glissée entre l'ε et le π pour rendre la prononciation plus facile et plus douce; c'est ainsi que κάφουρα a donné ca*m*phre, τύπανον ty*m*panum, lubricus lu*m*bricus. L'*n* s'ajoutait de même à une foule de mots, car fra*n*go, pa*n*go, ta*n*go, par exemple, sont des formes nouvelles de *frago, pago, tago*. Le sens propre de ῥέπω est « être incliné, se traîner », et l'on ne *rampe* qu'incliné ou en se traînant. Comme le latin *repo* a le même sens que le grec ῥέπω, puisque c'est le même mot, il semble que Littré devait y voir l'origine de *ramper;* mais cette étymologie ne lui a pas convenu, parce que, dit-il, *ramper* veut dire aussi grimper. Mais pour grimper on est aussi ramassé sur soi et quelquefois arc-bouté. On ne grimpe pas tout droit.

Vieux français, *ramper*.

D'où : *rampe, rampement, rampichet, rampin, rampiste, ramponeau.*

Ran (bélier).	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	Ram.	SCH.

Ῥάν, dorien, pour ῥήν, *ran,* bélier et brebis. Ce mot est dans notre vieille langue, dès le XIIe siècle; cependant M. Scheler veut que nous l'ayons emprunté aux Néerlandais. D'après nos grands linguistes, les Gaulois n'avaient à leur service que des mots empruntés. *Ran* n'est usité que dans quelques pays; nous n'en relevons donc l'étymologie que pour corriger celle de M. Scheler, qui, du reste a été prise chez nous; car le *ram* néerlandais est évidemment, ainsi que le *ram* anglais et le *ramm* allemand, l'antique ῥὰν qu'on trouve dans plusieurs écrivains grecs.

Ranc (loge à porcs).	*Chramnæ*	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Φράγμ-α, clôture, enceinte. Le mot grec est exactement

reproduit dans notre vieux français, qui a *franc*, loge à porcs, comme on le voit dans l'exemple suivant : « Pour un pourcel que le suppliant avoit emblé par nuit... en un *franc* a pourceaulx. » — Dans F. Godefroy. — L'*f* qui remplace l'aspiration est tombée, et *franc* est devenu *ranc*, usité dans la Belgique et dans la Champagne.

Rancart.	*Rang* et *quart*	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ῥαχάρ, pour ῥαχάν. Le ν permutant avec le λ et avec le ρ, ῥαχάν, de ῥαχὰ ou ῥαχή, donne donc *racar* ou *rancart*, puisque l'*n* s'ajoute à une foule de mots (voy. *ramper*), et ῥαχὰν signifie chose de rebut, ce qu'on jette de côté. (Voy. l'article ῥάχος dans H. E., col. 2352, D.) Littré, toujours ingénieux, comme l'Allemand Diez, suppose que *rancart* pourrait dériver de *rang* et de *quart!*

Ranche.	*Ramex*.	LIT.
	Ramicem.	BR.
	Ramex.	SCH.

Ῥάχ-ος, *rach*, qui est la forme de notre vieille langue et qui signifie souche, pièce de bois ; c'est aussi le sens de ῥάχ-ος, car dans ce passage de Xénophon (*Cyn.*, X, 7) : Συνέχονται γὰρ ἐν τοῖς ψιλοῖς αἱ ῥάχοι, — ῥάχοι signifie *stipites*, pieux, et ῥαχὰς a le sens d'endroit boisé. Notre vieille langue, comme nous venons de le dire, a aussi *rach*, souche : « Aucuns, qui avoient amené un *rach* de fuste,... vindrent querir le suppliant pour recognoistre icellui fuste. » — Dans La Curne. — On trouve aussi la forme *racheau*, dans le même sens. Plus tard *rach* prit un son plus sourd et se nasalisa, comme on le voit dans cet exemple de La Curne : « Le suppliant frappa icellui Perrinot d'un baston ou *ranche* de charrette. » Ce passage est de l'an 1408. *Ranche* n'est qu'une forme de *rance*. On disait de même *plance* et *planche*. La forme *rançon*, ῥάχον, qui est la même chose que *ranchon*, se trouve dans Rabelais, au prologue du livre III : « Aiguisoient vouges, piques, *rancons*, hallebardes. »

D'où : *rances, rancette, rancher, ranchet, ranchier.*

Rançon. { *Redemptionem* . . . . LITTRÉ.
Même étymologie. . . . . BRACHET.
Même étymologie. . . . . SCHELER. }

Ῥάσιον, dorien, pour ῥύσιον; rançon. L'α permutait avec l'υ : on disait χαλίω et χυλίω, σάρκας et σύρκας, κρᾶς et κρῦς, etc. — On a dit d'abord *rasion* ou *rason,* puis *rançon,* en intercalant une *n.* (Voy. *ramper.*) — Notre vieille langue avait aussi, pour exprimer le rachat, un autre mot très antique, qu'on trouve dans Homère, *appayne*, qui est le grec ἄπαινα ou ἄποινα. (Voy. la *Clef du vieux franç.*, p. 64.) Nos vieux savants qui voulaient franciser tout le latin avaient tiré *reindre, raendre, reembre,* etc., de *redimere,* racheter, et *raenson* de *redemptionem;* mais cette barbarie est tombée, et le mot latin est seulement resté dans *rédemption* (*redemption-em*). On a vu, dans la *Clef du vieux français,* comment des mots d'importation latine avaient vécu quelque temps parallèlement avec des mots gréco-gaulois qui avaient le même sens, et avaient ensuite disparu; ainsi *egrote,* maladie, *indole,* caractère, *elat,* orgueilleux, ont disparu; mais d'autres ont continué à vivre parallèlement avec nos mots nationaux, tels que : *source* et fons, *tourbillon* et tempête, *mélancolie* et tristesse, *gai* et content, *rançon* et rédemption. Les mots soulignés sont grecs, les autres latins. On ne peut arguer contre notre étymologie de l'espagnol *redencion* ni de l'italien *redenzione,* parce que les langues sœurs ont chacune des mots qui leur sont propres.

Vieux français, *rançon.*

D'où : *rançonnement, rançonner, rançonneur.*

Randoner. { *Rand,* allemand, bord. . . . . LIT.
. . . . BR.
Origine incertaine . . . . SCH. }

Ῥαδανάω, randoner, courir en faisant un circuit. C'est le sens premier de ῥαδανάω, car ce verbe est synonyme de πλανάω; or, *randonnée,* en termes de chasse, signifie le circuit que fait sur un même lieu une bête lancée. Dans le vieux français, *randoner* était purement grec, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas d'*n* entre l'*a* et le *d:* on disait *radoner,* comme on le voit dans

cet exemple, tiré de Froissart : « Ferant chevaulz d'esperons tant qu'ils povoient *radoner*. On trouve aussi la forme *randoner* dans des textes très anciens. Quant au changement du second *a* en *o*, on en a vu déjà mille exemples dans notre ouvrage. Nous donnons l'origine de *randonner*, bien que ce verbe ne soit plus usité, afin de mieux expliquer celle de *randonnée*.

D'où : *randonnée*.

Rang.
- *Hring*, cercle, haut-allem. . . . . Littré.
- Même étymologie . . . . Brachet.
- Même étymologie . . . . Scheler.

Ῥᾶγμ-α, dorien, pour ῥῆγμ-α, rang. Le γ devant le μ fait naturellement entendre le son d'une *n*, *ran*. Le sens est aussi identique; car Hésychius donne à ῥήγνυμι le sens de διαιρέω, et ῥῆγμ-α a par conséquent aussi le sens de διαίρεσις, raie, sillon, division, séparation. Que sont les rangs ? des personnes ou des choses sur une même ligne; les rangs forment comme des raies, comme des cordons. Il est à remarquer qu'un synonyme de ῥῆγμ-α est ῥηγὴ et que ce mot est exactement reproduit dans le béarnais, qui a *regue*, raie, trait, et dans le vieux français, qui a *rege*, comme on le voit dans ce passage, cité par La Curne : « Lesquels labourèrent d'icelle terre deux *reges* et demye. » Voici maintenant un autre passage qui rend parfaitement la forme ῥῆγμ-α : « Courses de chevaus à trois *rengs*. » — Dans La Curne. — Le verbe *ranger* lui-même vient directement du primitif dorien ῥάγω, d'où sont sorties les formes ῥηγνύω et ῥήγνυμι. Comme les verbes latins *frago, pago, tego*, ont pris une *n* — le *g* appelant naturellement cette consonne — et sont devenus *frango, pango, tango*, de même ῥάγω est devenu ῥάγγω, ranger. Littré et Scheler font, à tort, un mot latin de *rega*, nom d'une mesure agraire des Aquitains, que Mabillon a trouvé dans une charte; car c'est tout simplement le terme national *rege*, ῥηγή, latinisé. Quant à leur étymologie *hring*, cercle, elle est étrange, car ordinairement on entend par *rang* une ligne droite et non pas une ligne circulaire.

Vieux français, *rege, rang* et *reng*. — Provençal, *renc*. — Béarnais, *regue* et *ren*. — Ancien catalan, *renc*.

D'où : *arrangement, arranger, arrangeur, dérangement, déranger, ranger, rangée, rangement, ranger, rangette, rangeur*.

Rapatelle.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ῥαπατήν, qui devient ῥαπατήλ, par le changement ordinaire du ν en λ, et ῥαπατὴν ou ῥαπατὴλ signifie filasse, ce qui est précisément le sens de *rapatelle,* grosse toile. La rapatelle était faite autrefois avec du chanvre, et aujourd'hui elle se fabrique avec du poil de la queue des chevaux. La matière de la toile a changé, mais l'ancien nom est resté.

Râpe (instrument).	*Raspôn,* anc. haut-allem.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥαπή, forme antique de ῥαφή, râpe, c'est-à-dire chose dentelée. Dans l'une de ses acceptions, ῥαπὴ ou ῥαφὴ signifie σύνταξις *serrata,* ce qui explique parfaitement la râpe. La vieille langue a *rape* et *raspe;* mais l'étymologie condamne l'*s*, qui s'est glissée dans une infinité de mots où elle n'a rien à faire. Il faudrait donc écrire *rape* et non pas *râpe.*

Vieux français, *rape* et *raspe.*

D'où : *raper, râpes* (terme de vétérinaire).

Râpe (grappe).	Étymologie incertaine	LIT.
	Rappe, allemand	BR.
	Raspôn, allemand	SCH.

Ῥαπή, antique forme de ῥαφή, râpe, branche. Parmi les divers sens de ῥαφὴ se trouve celui de ῥάβδος, branche. La râpe est proprement la grappe dépouillée de ses grains, c'est-à-dire cette espèce de branche où sont attachés les raisins. La grappe elle-même n'est que la râpe, précédée du *g* : *rape, g-rape,* mais avec un sens plus étendu. L'*r* appelle le *g* : les Grecs disaient ῥινὸς et γρῖνος, et nous, nous avons fait du latin *ranula ranouille* et *renouille,* puis *grenouille.* Littré tire *grenouille* de *ranuncula,* qui n'est même pas latin. *Ranunculus* a donné à

notre langue *renoncule* et rien autre. *Râpe* ne devrait pas avoir d'accent circonflexe, parce que l'étymologie n'a pas d's.

D'où : *râpé* (boisson faite avec de l'eau jetée sur la râpe).

Rapetasser.	*Re* et *petasse*, dont l'origine est inconnue.	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	Re et *pattacium,* morceau de papier.	SCHELER.

Ῥάπτσαι, forme antique, pour ῥάψαι, de ῥάπτω, rapiécer. La forme ῥάπτσαι étant d'une prononciation difficile et rude, on devait dire ῥαπτάσαι, d'où est sorti notre *raptasser,* usité dans le vieux français, comme on le voit dans F. Godefroy. L'adjonction d'une lettre euphonique dans certains mots était ordinaire; ainsi μνίω se prononçait μενίω, d'où a été formé le vieux français *menger* ou *mengier,* manger ; μνηστῆρες se disait μενηστῆρες, d'où notre mot *ménestrel,* et πνύγς, πενύγς, d'où notre vieux mot *pennine,* dont les Anglais ont fait *penny.*

D'où : *rapetassage, rapetasseur.*

Rapière.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Rappen, allemand, arracher	SCH.

Ῥαμπείν, antique forme de ῥαμφήν ; et comme le ν se change en λ et en ρ, ῥαμπείν donne *rampeir,* ou *rappeir,* qui est la forme antique de *rapière,* témoin le bourguignon *rapeire,* épée. Avant l'invention du φ, ῥαμφὴ se disait ῥαμπὴ ou ῥαππή, et à l'accusatif ῥαππήν, qu'on prononçait ῥαππείν et ῥαππείρ, *rapeire,* rapière.

Raquette.	*Rete,* filet.	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Rete, filet.	SCH.

Ῥάχετον, *raquette.* Ῥάχετον a le même sens que ῥάχετρον et que ῥάχος, c'est-à-dire la signification de branche; mais une *raquette,* qu'est-ce autre chose qu'une branche ou un bâton terminé par une sorte de spatule? L'oiseau palmipède que les savants ont nommé *colymbus glacialis* et qui est appelé vulgairement *raquet,* tire ce nom de *raquet,* non de ῥάχετον, mais de

ῥηχά, en dialecte dorien ῥαχά, vadosa littorum loca, parce que c'est là qu'il plonge d'ordinaire pour chercher sa proie.

Vieux français, *rachette*, *rasquete*. — Espagnol, *raqueta*. — Italien, *racchetta* et *lacchetta*.

D'où : *raqueton, raquettier*.

Rascette.	*Rete,* filet.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Rete, filet.	SCHELER.

Ῥάχος, *rache* ou *rasche,* souche, branche, fibre. *Rascette* ou *rachette* n'est que le diminutif de *rache*. Les pieds et les mains de l'homme sont assimilés à des souches qui ont des branches. La vieille langue à *rach, rache, racheau,* dans le sens de branche, de souche, et le diminutif *rachette* dans le sens de paume de la main. « Les os de la *rachette* de la main qui sont huit. » — Dans F. Godefroy. — *Rascette* dans le sens de ligne transversale de la main a la même origine, car ῥάχος signifie aussi les fibres des racines, et les lignes de la main sont assimilées aux fibres.

Rassasier.	*Ad* et *satiare*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ἀσάσαι, *asaser,* vieux français. La forme *rassasier* vient de ῥὰ et d'ἀσάσαι, ῥασάσαι. Voici un exemple d'*asaser,* pris dans F. Godefroy : « Tot ce fist nostre sire par son pueple *asazer*. » Le verbe latin *satiare* ne peut pas donner *asaser,* et nulle part, dans notre vieille langue, on ne trouve aucune trace du *t;* et pourtant F. Godefroy donne plus de cinquante exemples d'*asaser*. Le provençal a aussi *rasaziar,* et le béarnais *rassasia*.

D'où : *rassasiement*.

Rat.	*Rato,* anc. haut-allem.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥάξ, dorien, pour ῥήξ, *ras,* vieille forme de *rat*. Ce mot se trouve dans Théognoste sans désignation de sens; mais tout

indique que c'est notre *rat;* car ce qui caractérise le rat, c'est la force de ses dents et de son museau pointu, avec lesquels il ronge, perfore et détruit. Qui ne sait qu'il perce les bois et fait même des trous aux murailles les plus dures. Or, le verbe ῥήσσω ou ῥάσσω, d'où dérive évidemment ῥάξ, signifie, dans l'une de ses acceptions, rompre, couper, détruire, ce qui explique ces épithètes: ῥηξήνωρ, ῥηξίνοος, « viros frangens, animum enervans vel frangens », et cette autre encore, de forme dorienne, ῥάττης, pour ῥήκτης, « ruptor ». Mais nous trouvons encore une autre preuve, pour notre étymologie, dans le terme ὕραξ, souris, qui, avec l's prosthétique, donne σύραξ, c'est-à-dire le latin *sorex,* comme l'a justement remarqué Vossius. Mais d'où vient ὕραξ? Quelle est sa composition? Ὑῤῥαξ n'est autre chose que ὑπ'ῥὰξ ou ὕῤῥαξ, par le changement du π en ρ, comme σύῤῥαξις a été fait de σὺν et de ῥᾶξις, et ὕῤῥαξ signifie proprement un *sous-rat,* c'est-à-dire un petit rat, une souris. Qu'on ne nous objecte pas qu'on ne trouve pas ὑῤῥάξ, mais seulement ὕραξ; parce qu'on peut répondre que primitivement on ne doublait pas les consonnes; tous les anciens grammairiens en ont fait la remarque. Enfin, nous avons une dernière preuve encore plus forte, c'est que *ras,* ou *rat,* ou *rato* se trouve dans toutes les langues sœurs et dans tous les grands patois méditerranéens, ce qui indique sûrement une origine dorienne.

Remarque. — Le haut-allemand *rato* a été emprunté au français, comme l'indique la physionomie du mot, qui n'est nullement teutonique.

Vieux français, *ras.* — Provençal, *rat.* — Béarnais, *arrat.* — Espagnol, *rato.* — Italien, *ratto.*

D'où : *rate, rateux, ratier, ratière, raton.*

Rata (ragoût).	*Ra* et *tâter*	Littré.
	. . . .	Brachet.
	Origine inconnue	Scheler.

Ῥαττά, forme antique de βραττά, qui est le même mot que βραστά, *ratta,* c'est-à-dire bouilli. Les ragoûts appelés ratas ne sont qu'une macédoine de viandes bouillies. De *rata* on a fait *ratouiller,* d'où *ratouille* ou *ratatouille. Ratouiller* est usité dans le Poitou.

D'où : *ratatouille.*

Rater.	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Ῥάττω, rater, c'est-à-dire heurter, faillir, tomber. Le verbe *rater,* dans l'une de ses acceptions, signifie heurter et tomber; il a donc à peu près le même sens que *broncher.* Un cheval qui *bronche* est un cheval qui *heurte,* qui *rate,* qui *manque.* Le verbe ῥάττω a aussi le sens de gratter, et dans notre vieille langue *rater* est employé dans cette même acception, comme on le voit dans F. Godefroy : « Nestoier et *rater* la mousse. » Le verbe *ratisser,* qu'on trouvera plus loin, a la même étymologie que *rater.*

Ratisser.	*Raptus*.	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Raté, rongé par les rats	SCH.

Ῥάττω, dorien, pour ῥήσσω, aplanir, écraser, déchirer, arracher. On voit que ῥάττω a tous les sens de *ratisser* et, de plus, c'est le verbe usité dans notre vieille langue, car nos pères disaient *rater.* « Et aussi *rata* ledit prestre une lettre scellee du grand scel. » — Dans F. Godefroy. — « Nestoier et *rater* la mousse. » — Id.

D'où : *ratis, ratissage, ratissette, ratissoir, ratissoire, ratissure.*

Raton (gâteau).	*Rate,* néerlandais, rayon de miel. .	LIT.
	. . . .	BR.
	Comme Littré	SCH.

Ῥᾷστον, raton [1], c'est-à-dire plaisir. D'après H. E., ῥᾷστος et ῥᾳστώνη sont dérivés de la même souche et ont le même sens; or, l'un des sens de ῥᾳστώνη est τέρψις, plaisir. Le *raton* était donc une espèce d'*oublie* qui portait et qui porte encore le nom de plaisir. « Le *raton,* dit le *Dictionnaire de Trévoux,* est une espèce de pâtisserie plate faite de pâte avec du fromage ou de la crème cuite, dont les enfans sont fort friands. »

1. La vieille langue avait la forme *raston.*

Ravage. { *Rapere* . . . . LITTRÉ.
Rapere . . . . BRACHET.
Rapere . . . . SCHELER.

Ῥαπαγή, *pro* ἁρπαγή, par métathèse, ravage. Toutes les langues ont des transpositions étranges : Nous disons, nous, *breloque* et *berloque, blouque* et *boucle;* et les Grecs disaient κραδία et καρδία, κάρτος et κράτος, ἁρπαγὴ et ῥαπαγή. Mais ce changement de ἁρπαγὴ en ῥαπαγὴ date-t-il de très loin? Certainement, car on trouve dès le IVᵉ siècle avant l'ère chrétienne ῥαπὶς et ἀρπίς, dans le sens d'escarpin; et l'analogie nous autorise à croire qu'on disait de même, dès cette époque, ἁρπαγὴ et ῥαπαγή, ἅρπαξ et ῥάπαξ, qui est le français *rapace* et le latin *rapax*. Quant au changement du π en β, qui a le même son que le *v*, il est constant. On disait πατεῖν et βατεῖν, πικρὸν et βικρόν, qui est notre mot *bigre;* et personne n'ignore que πύργος et *burgus,* πυῤῥὸς et *burrus,* πύξος et *buxus*, etc., sont les mêmes mots.

D'où : *ravagement, ravager, ravageur.*

Ravaler. { *Re-a-vallis* . . . . LIT.
Re-ad-vallem . . . . BR.
Même étymologie. . . . . SCH.

Ῥ'ἀϐϐάλλω, ravaler, abaisser. Le verbe ἀϐϐάλλω vient d'ἀποϐάλλω, par apocope. C'est notre verbe *avaler,* car dans le midi pyrénéen on dit encore *abaler* et *abala*. Quant au *ra* ajouté à *avaler,* pour en faire *ravaler,* voyez ce qui a été dit au mot *rabâcher*.

REMARQUE. — Cette étymologie aurait dû être donnée au tome Iᵉʳ, au mot *avaler;* mais comme elle n'était pas encore trouvée, on l'avait passée sous silence.

D'où : *ravale, ravalement, ravaloir.*

Ravauder. { *Re-ad-validare*. . . . . LIT.
Advalidare, latin fictif . . . . BR.
Re-ad-validare. . . . . SCH.

Ῥαϐϐῳδέω, pour ῥαϐδῳδέω, *raboder* ou *rabauder,* dire des

sornettes. *Ravauder* est le même mot que *radoter;* mais dans *radoter*, comme on l'a vu plus haut, ῥαϐδῳδέω est devenu ῥαδδῳδέω, ou ῥαδδῳτέω, et n'a été employé que dans le sens de dire des sornettes, tandis que ῥαϐϐῳδέω, *ravauder*, a conservé les deux sens du verbe grec : coudre ensemble des morceaux et dire des futilités.

Remarque. — C'est Ménage qui a trouvé l'étymologie des Trois. Diez s'en est emparé le premier, et nos linguistes l'ont prise à Diez. Ainsi, d'après ces savants, un mot latin qui n'existe pas a donné naissance à un mot français; et si ce mot latin existait, il devrait signifier *fortifier;* c'est donc à *fortifier* qu'ils font signifier raccommoder et dire des sornettes! On ne peut être ni plus ingénieux ni plus fort.

Vieux français, *rabauder*.

D'où : *ravaudage, ravauderie, ravaudeur*.

Rave.
- *Rapa,* latin . . . . Littré.
- Même étymologie . . . . Brachet.
- Même étymologie . . . . Scheler.

Ῥάφη, rave. Comme le φ prend le son du β et du υ, ῥάφη devient ῥάυη, rave. Le sens de ῥάφη est le même que celui de ῥάφυς et de ῥαφανίς, rave et chou-rave. Le latin *rapa* n'est que le grec ῥάφη ou ῥάφα.

Vieux français, *rave*. — Provençal et espagnol, *raba*. — Béarnais, *rabe* et *arrabe*. — Italien, *rapa*.

D'où : *rabette, rabiole, rabioule, ravier, ravière*.

Ravine.
- *Rapina,* rapine . . . . Lit.
- Même étymologie . . . . Br.
- *Rapere*. . . . . Sch.

Labina, ravine. L'*l* se change en *r*, d'où *rabina*, ravine. Le sens est le même en latin et en français. Quant au changement de l'*l* en *r*, il est très fréquent. Dans le Béarn, la plupart des *l* se changent en *r :* ainsi, *sella, appellare, capellanus*, se disent *sèra, apéra, capéra*. C'est d'après cette règle que *lusciniola* est devenu *rossignol*. Les Grecs disaient aussi κλίϐανος et κρίϐανος, ἀλγαλέος et ἀργαλέος, παλίλια et παρίλια, et les Latins *palilia* et *parilia*, *cæluleus* et *cæruleus*, *janualius* et *januarius*, etc. *Labina*

se trouve dans Isidore de Séville (XVI, 1). Le *rapina* des Trois n'a jamais signifié que *rapine*.

D'où : *ravin, ravinement, raviner, ravineux.*

Rayer.	*Radius*	LITTRÉ.
	Radius	BRACHET.
	Radius	SCHELER.

Ῥαίω, *raier*, vieux français, rayer, briser. Briser un vaisseau se disait ῥαίειν νῆα; or, toute brisure est une raie, c'est-à-dire une solution de continuité. Dans la *Vie de sainte Marie d'Égypte* (Sorb. 61, col. 35) on lit :

(Le lion) O les piés devant les *raioit*
O ciaus derriere les covroit.

D'où : *raie, raieteau, rais, rayau, rayée, rayement, rayère, rayeur, rayon, rayonnage, rayonner, rayonneur, rayure.*

Raz.	*Raz,* bas-breton.	LIT.
	. . . .	BR.
	Raptus, de *rapere*	SCH.

Ῥάας, raz, courant impétueux. On voit que c'est le même mot et le même sens en grec et en français. Le bas-breton *raz* n'est que le mot français.

Rebiffer (se).	*Re* et *biffe,* étoffe	LIT.
	. . . .	BR.
	Même étymologie que Littré	SCH.

ΒυFάω, éolien, pour φυσάω, se mettre en colère, mot à mot souffler de colère. Voyez *rabrouer;* car *rabrouer* (autrefois *ra-bouer*), *rebiffer, rebuffer,* d'où l'on a fait *rebuffade,* ont la même origine; parce que φυσάω, en éolien φύάω ou βύάω, a donné *bouer, re-bouer,* et dans les tribus qui remplaçaient l'aspiration par le digamma, βυFάω, d'où *biffer* ou *buffer,* et *re-biffer, re-buffer.* Littré et Scheler dérivent *se rebiffer* de *biffe* étoffe; mais quel rapport y a-t-il entre ces mots? *Biffe,* étoffe, du vieux français, est le dorien βύφη, tissu, pour ὕφη. — L'ita-

lien *rabuffo,* que M. Brachet donne pour étymologie à *rebuffade,* a la même origine que *rebiffer* et *rebuffer.*

D'où : *rebuffade.*

Rebours.	*Re* et *borste,* allemand, poil.	LITTRÉ.
	Brustia, haut-allemand, bruyère. . .	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Revors-um, qui est la forme antique de *reversum, rebours,* c'est-à-dire retourné. Personne n'ignore que le *v* et le *b* permutent, et que, dans le midi pyrénéen, le *b* remplace toujours le *v,* ce qui a fait dire à Scaliger : « O felices populos quibus bibere est vivere ! » Ainsi *revors-um* peut se prononcer *rebors-um.* Or, *rebors* est la vieille orthographe de *rebours :*

Ceste a blonz crins pendanz, ceste les a *rebors.*

Voyez *rebrousser.*

Rebrousser.	*Re* et *borste,* allemand, poil.	LIT.
	Brustia, bruyère	BR.
	Même étymologie	SCH.

Revorsare, et, par le changement ordinaire du *v* en *b, reborsare,* qui a donné *reborser* à notre vieux français. C'est le même mot, c'est le même sens. Que signifie proprement *rebrousser ?* Retourner du côté opposé à celui où l'on allait, ou faire une chose en sens contraire. Ainsi *rebrousser* les cheveux, c'est les relever du côté opposé ; *rebrousser* quelqu'un, c'est le prendre mal, faire sur lui une impression fâcheuse ; *rebrousser* chemin, c'est revenir sur ses pas. Or, c'est le sens de *reborser,* vieille orthographe de *rebrousser.* Exemple :

Que du col jusqu'au haterel
Li a *reborsée* la pel.
(*Renart,* v. 4482.)

Puis, on prononça et on écrivit *rebourser :* « Il *reboursa* la rivière du Tybre dedans la galere capitainesse du roy Perseus. » (Amyot, *P.-Emile,* p. 50.) Enfin, on fit subir à *rebourser* une dernière métamorphose, en déplaçant l'*r,* et on dit : *rebrosser* et *rebrousser :* « Est contraint sans rien faire en Flandres *rebros-*

ser. » (*Sat. Ménipp.*, p. 211.) « C'estoit la dame du monde qui sçavoit le mieux rabrouer et *rebrousser* les personnes. » (Brant., *Dames gal.*, II, p. 459.) Notre langue doit encore au verbe simple *vorsare brosser* ou *brousser*, aller de-ci, de-là ; car *vorsare* donne *vrosare* ou *brosare*, par le déplacement de l'*r*, comme *revorsare* a donné *rebrosser* et *rebrousser*. Dans cette expression « *brousser* à l'aveugle », qu'emploie le cardinal de Retz en ses *Mémoires*, pour signifier se conduire en aveugle, *brousser* a exactement le sens du latin *vorsare*. De *revorsare* dérive aussi *reboursoir* ou *rebroussoir*, l'instrument qui rebrousse. Enfin *verserot*, de notre vieille langue, saison du premier labour, et *versaine* ou *versane*, terre préparée pour recevoir la semence, sont aussi dérivés de *vorsare* ou de *versare*. C'est le mot de Properce : « *Versant* rura juvenci. »

D'où : *brosser, brousser, rebours, rebourser, reboursoir, rebroussement, rebroussette, rebroussoir.*

Rêche.	*Ræsche*, allemand, rude	LITTRÉ.
	Resche, allemand, rude	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ῥῆχος, rêche, c'est-à-dire épineux. Le mot ῥῆχος, qui est le même que ῥάχος, signifie ἀκανθώδης ῥάβδος, branche épineuse. *Rêche* répond donc aux expressions si ordinaires de : crin, fagot d'épines, hérisson, qu'on applique aux personnes difficiles et acariâtres. Notre vieux français a *rech* et *reche*, et le picard *reke*. On ne pourra jamais s'étonner assez de voir nos linguistes courir en Angleterre, en Suède, en Allemagne et jusqu'en Arabie, pour y aller chercher des mots qui apparaissent dans notre langue dès le XI[e] siècle. Comment ne leur est-il jamais venu à l'esprit que les Allemands auraient pu bien emprunter chez nous aussi bien que nous chez les Poméraniens. Notre langue du moyen âge était si douce, si belle, que tous les lettrés se faisaient une gloire de la savoir ; parce que « la *parleure* de France est plus délitable et plus commune a toutes gens », et aussi la plus claire et la plus limpide : « Quand ils veoient escript, dit Froissard, ens es traitties et articles qui la estoient proposes de par les François, aucune parlure obscure et dure ou pesant pour euls à entendre, ils s'arrestoient sus. » Eh bien, c'est cette langue admirable, qu'on entendait en Italie, en Espagne, en Portugal et dans une grande partie

de la Belgique et de la Suisse, que des lettrés français proclament pauvre, mendiante, misérable, n'ayant aucun mot en propre ! C'est une aberration qu'on ne saurait expliquer.

Rechigné.	*Re* et *kînan,* allemand, sourire . . .	LITTRÉ.
	Resche, allemand	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Ῥικνός, *rekigné,* vieux français, rechigné. Pour faciliter la prononciation, un ι s'est glissé entre le κ et le ν, d'où ῥικινός, *richine.* (Voy. *manger.*) Le vieux français a aussi *rechin.* Le sens ordinaire est « rugosus, corrugatus, horribilis ». Nous disons, nous aussi, un visage rechigné dans le sens de ridé, de rude, de désagréable. Le verbe *rechigner* vient directement du grec ῥικανῶ, rechigner. *Rechigné* et *rechigner* sont dans notre plus vieille langue.

Vieux français, *rekine.* — Bourguignon, *rechigné.* — Berry, *rechigné.*

Rechigner, a son étymologie propre; la voici :

Rechigner.	Origine inconnue.	LIT.
	Resche, allemand, rade	BR.
	Chinan, vieux haut-allem., sourire . . .	SCH.

Ῥικνῶ, et, par l'intercalation d'un ε qui se glisse dans la prononciation entre le κ et le ν, pour l'adoucir, ῥικ(ε)νῶ, *richiner* ou *rechiner,* être refrogné, rider ou froncer la peau. C'est un des sens de ῥικνόω. Il en a un autre, qui est expliqué plus bas, sous la rubrique *ricochet.* (Voy. ce mot; voyez aussi *manger,* au tome II, p. 312.)

Vieux français, *rekigner* et *rechiner.* — Provençal et espagnol, *rechinar.*

D'où : *rechignement, rechin.*

Récif.	*Ar-racif,* arabe, chaussée.	LIT.
	Recife, portugais	BR.
	Arraçaf, arabe, rangée.	SCH.

Ῥηχίς, récif; il faut prononcer le χ comme un *c,* ῥηcίς. Ῥηχὶς a le sens de ῥαχία et d'ἄκρα, rocher. L'espagnol *arrecife*

et le portugais *rĕcife* ont la même origine que le mot français, ou plutôt ils sont tous identiques au grec ῥηχίς. M. Scheler prend à Diez sa belle étymologie. Quant à M. Brachet, il n'hésite pas à tirer notre mot *récif* du portugais *rècife ;* et il n'est pas impossible que quelque Brachet portugais dérive prochainement *rècife* du français *récif.*

Récit.	*Recitare*	LITTRÉ.
	Recitare	BRACHET.
	Recitare	SCHELER.

Ῥῆσιτ, éolien, pour ῥῆσις, récit. C'est le même mot en grec et en français, et le sens est aussi identique. Pindare l'emploie (*Nem.,* I, 89) : Ἀγγέλων ῥῆσις, le récit des messagers ; et Hérodote, pour dire *le récit des Scythes,* se sert du même mot : Ἡ ἀπὸ Σκυθῶν ῥῆσις. Voyez d'autres exemples dans H. E., sous la rubrique ῥῆσις, qu'il définit ainsi : « Dictum, sententia, oratio. » Littré, Brachet et Scheler tirent *récit* de *recitare;* mais *recitare* n'a donné à notre langue que *réciter, récitation* et *récitatif ;* il ne pouvait pas donner *récit,* pour deux raisons très graves : la première, c'est que *recitare* n'a jamais eu le sens de faire un récit, ce qui est important à noter. *Réciter* une leçon et faire un *récit* n'ont rien de commun. *Recitare* n'a même le sens de réciter qu'à la fin du IIe siècle ; ensuite, les règles étymologiques établies par ces messieurs s'opposent absolument à ce qu'on puisse tirer *récit* de *recitare,* parce que, l'*a* de *recitare* étant long, *recita* doit se trouver dans tous les dérivés de ce mot. M. Brachet a même avancé qu'un étymologiste sérieux doit savoir rendre compte de la présence ou de l'absence d'une lettre. Qu'il explique donc comment *recitare* nous a donné *récit.* Notre vieille langue a *recitation* et *recit,* et un narrateur y est appelé non pas récitateur, mais *recitière,* « qui fait des *recits* ».

Refrain.	*Refrangere*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Φρά-ζω signifie dire, parler, et avec la particule prépositive ῥὰ on obtient ῥαφρά-ζω, redire, répéter. Le grec ῥαφρά-ζω est

reproduit exactement dans le catalan *refra;* l'espagnol a *refran;* le portugais *refrão,* et notre vieux français *refret* et *refrain.* Les Trois tirent *refrain* de *refrangere;* mais *refrangere* n'est pas latin. Il y a bien *refringere,* briser; mais quel rapport y a-t-il entre *refrain* et *briser?*

Regain.	*Veidangan,* allemand	LITTRÉ.
	Weida, allemand.	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Γάνα, *gain,* terre, et, par extension, ce qu'elle produit. Hésychius donne pour glose à γάνα, χέρσος; or ce mot γάνα, qui était obscur pour les Grecs de l'époque classique, se trouve dans notre vieille langue, et il y a le sens de *terre,* de *récolte,* de *gain,* et même d'*automne,* la saison des récoltes. Nous prenons dans le *Dictionnaire* de F. Godefroy un exemple de chacune de ses acceptions : 1° « Tout le blé qui vient al *waaing* del muelin doit on molre par nient. » *Waing* est le même mot que *gain* ou *gaing.*

2° Si a veu en une conpleigne
Berbiz qui paissoient *gain.*

3° « Pour pierte ne pour *gaigne.* » — 4° « *Gain* et iver, ver et esté, ce sunt li quatre tens de l'an. » On voit, d'après ce qui précède, que *re-gain* est une seconde récolte. Dans le Poitou on dit même *gain* au lieu de *regain.* (Voy. *gain,* ce qu'on gagne, au t. II, p. 180.) L'origine de *gain* et de *regain* est la même, à savoir la terre : γὰν ou γάνα.

D'où : *gagnable, gagnage, gagner, gagneur, regagner, regagnon.*

Régaler.	Origine incertaine.	LIT.
	Regalar, espagnol.	BR.
	Origine incertaine.	SCH.

Γαλῶ, *galler,* vieux français, se réjouir, festoyer. Ce verbe est très usité dans notre vieille langue. Villon dit dans son *Grand Testament* :

Je plains le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ay plus qu'autre *gallé.*

Montaigne emploie *galler* dans le sens de dépenser en bombance : « Sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de *galler* le bon temps cependant. » (*Ess.*, l. Ier, ch. xxvi, édit. 1588.) Plus tard on ajouta *re* à *galler* et l'on dit *regaller :* « Cela je vueil bien conseiller, et que vous devez *regaller* vos villes d'environ Orléans. » (*Mistère d'Orléans*, p. 580.) (Voy. *gala*, t. II, p. 181.)

Vieux français, *galler* et *regaller*. — Espagnol et provençal, *regalar*. — Italien, *regalare*. — Béarnais, *regala* et *arregala*.

D'où : *régal, régalade*.

Regimber. { Origine inconnue. . . . . Littré.
Origine inconnue. . . . . Brachet.
Origine inconnue. . . . . Scheler. }

Ἱππάω, primitif de ἱππάζω, s'agiter comme un cheval. Ce verbe était *giper* et *giber*, dans le vieux français. « Li chevaus *gipe* et gete fort. » — Dans F. Godefroy. — Le *g* devant l'*i* remplace l'aspiration : *gibe*, bosse, est le grec ὑβός, et *giler*, tromper, est le verbe εἰλέω. De même ἱππάω a donné *gipper*, dont on a fait plus tard *regipper :* « Le suppliant dist à icelle Jehanne que si feroit, ou elle en seroit courrouciee, et ladite Jehanne lui dist qu'elle le feroit si bien courroucier, qu'elle le garderoit de *regipper*. » — Dans La Curne. — Enfin, *regipper* a été prononcé regimber, le premier *p* ayant pris le son de l'*m*. « Estroitement font les chevaus tenir que il ne puissent *regimber* ne ruer. » — Dans La Curne. — *Gipper* est venu de ἵππος, par le verbe ἱππῶ, comme *grouiller* de γρύλλος, cochon; comme *guinna*, faire des ruades, de γίννος, mulet. Ce dernier verbe est très usité dans les Pyrénées. Le provençal a aussi *regignar*.

Vieux français, *gipper*. — Berry, *regiper*. — Bourguignon, *regippai*.

D'où : *regimbement, regimbeur*.

Reginglette. { *Regimber*. . . . . Lit.
. . . . Br.
Regimber. . . . . Sch. }

Ζεύγλη, d'où : *zingle*, et, avec le *re* prépositif, *rezingle* ou *regingle*, corde. Ce mot est dans Hésychius avec le sens de

joug et de corde; or Hésychius dit encore que ζεύγλη est synonyme de ζεῦγος, et il donne à ζεῦγος le sens de βρόχος ὀρνίθων, piège pour prendre les oiseaux, donc ζεύγλη est une *gingle,* et *ginglette* une petite gingle; d'où *re-ginglette.*

Réglisse.	*Liquiritia,* latin	LITTRÉ.
	Regaliz, espagnol	BRACHET.
	Liquiritia, latin	SCHELER.

Ῥιγλυκεῖα, réglisse, c'est-à-dire racine douce. La forme ordinaire est γλυκύῤῥιζα; mais on trouve aussi ῥιζαγλυκεῖα, et c'est de la crase ῥιγλυκεῖα, pour ῥιζαγλυκεῖα, que s'est formé *réglisse,* qu'on a prononcé primitivement *riglisse.* Toute la filière reproduit notre étymologie; car le wallon a *rekouliss,* le provençal *regalissi,* et le béarnais aussi *regalissi;* le picard *ringolisse,* l'italien *regolizia,* et l'espagnol et le portugais, *regaliz.*

Regretter.	*Gradus,* degré	LIT.
	Gretan, gothique, plaindre.	BR.
	Même étymologie que Brachet	SCH.

Γηρύσαι, murmurer, se plaindre, réclamer. Tout regret renferme une plainte ou une réclamation; or, γηρύω ou γηρύττω ont précisément ce sens. « Me suis apaisies au diz abbey et couvent en telle manière que toutes emquisons et toutes *greuses* que je povoie *greusier* ou requerre envers les dis abbey et couvent ou il envers moi, quitées et anéanties de une part et de l'autre. » — Dans F. Godefroy. — L'étymologie demanderait *guerusier;* mais l'*r* a changé de place, comme dans la forme *grete,* chagrin, qui devrait être *guerete.* Soubz laquele umbre il font tant de *gretes,* de malices et de grans mauvaisties. » — Dans F. Godefroy. — Plus tard on ajouta *re* et on dit *regretter,* au lieu de *gretter.* « Et quand li rois vit qu'il ardoit touz et que mourir les convenoit, si commença a *regreter* (invoquer) Nostre-Dame de Montfort. » (Année 1400.) — Dans La Curne. — Le grec employait aussi γηρύω dans le sens de plainte, comme on le voit dans ces vers d'Hésiode :

Αὐτίκα πὰρ Διὶ πατρὶ καθεζομένη Κρονίωνι
Γηρύετ' ἀνθρώπων ἄδικον νόον... (Ἔργα, 259 et 260.)

« Aussitôt, assise près de son père Jupiter, (Astrée) se plaint (c'est-à-dire a du regret) de l'injustice des hommes. »

D'où : *regret, regrettable, regrettablement, regretteur.*

Remblai. { *Bladum,* blé. . . . . Littré.
Même étymologie . . . . Brachet.
Même étymologie . . . . Scheler.

Ἀμϐλή, dorien, pour ἀμϐολή, terre rejetée sur les bords des fossés, et, par extension, tout ce qui exhausse, qui borde. Le grec ἀμϐλή était reproduit exactement dans notre vieille langue, qui avait *amblai* dans le sens de claie, de ridelle dont on entoure une charrette. Cette ridelle est un véritable *remblai.* Plus tard on ajouta ῥὰ à *amblai,* ce qui fit *ramblai* ou *remblai.* Le ῥὰ grec, dont les Latins ont fait *re,* marque une répétition, une augmentation ou un retour. Voici deux passages où se trouve *amblai.* « Le suppliant print une des verges pour teurtre et faire des *ambleix* à charrette. » — Dans F. Godefroy. — « Que lidit habitant aient hernoix de cherrues puissent prenre et coillir hars, rortes, et *amblaix* en tous noz bois de Jouville. » — Id. — Les Trois tirent *remblai* de *bladium,* blé, et *blé* de *ablatum,* participe d'*aufero.* On ne discute pas des étymologies semblables. Celles de Ménage ont au moins une certaine invention qui fait sourire et qui amuse, tandis que celles de l'école néo-latine sentent à une lieue le pédantisme allemand. C'est Diez qui tire *blé* de *ablatum,* enlevé.

Remarque. — Il n'y a aucun rapport ni d'étymologie ni de sens entre *remblaver* et *remblayer,* que les Trois confondent.

Vieux français, *amblai.*

D'où : *déblai, déblayement, déblayer, remblayer.*

Remorquer. { *Remulco* . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Ῥυμουλκέω remorquer. Le latin *remulco* n'est que le grec ῥυμουλκέω, écrit en caractères romains, comme l'ont remarqué Vossius et Freund.

Vieux français, *remorquer* et *remolquer.* — Espagnol, *remolcar.* — Italien, *rimorchiare.*

D'où : *remorquage, remorque, remorqueur.*

Renâcler.	Origine inconnue	. . . .	Littré.
	Origine inconnue	. . . .	Brachet.
	Nasicus	. . . .	Scheler.

—

Ῥιναύληκα, et, par suite d'une crase, ῥίναυκλα, *rinacler*, qui est dans le wallon. Le verbe ῥιναυλέω signifie renâcler; c'est de son parfait qu'a été formé le verbe français. La vieille langue n'avait pas d'accent circonflexe à *rinacler*.

Renifler.	*Neb,* anglo-saxon, bec	. . . .	Lit.
	Nif, allemand, nez	. . . .	Br.
	Niffa, bec	. . . .	Sch.

Ῥινά-φλάω, faire du bruit avec le nez. Le premier sens de φλάω est faire du bruit, comme l'ont remarqué Vossius et César Scaliger, et c'est par extension seulement que *flo* signifie souffler, parce que le souffle est bruyant. Or, comme celui qui renifle retire fortement l'air ou l'humeur qui est dans son nez, il est évident que ce mot est composé de ῥινά, nez, et de φλάω, faire entendre du bruit : ῥιναφλάω, rinifler ou renifler. *Rine* est dans notre vieille langue dans le sens de nez, et *fler* dans le sens de souffler. Quelques patois ont laissé tomber la première syllabe de *renifler :* ils n'ont que *nifler*.

D'où : *reniflade, reniflement, reniflerie, renifleur*.

Renne.	*Ren,* suédois, ou *renn,* allemand	. . . . . .	Lit.
	Même étymologie	. . . .	Br.
	Même étymologie	. . . .	Sch.

Ἀ-ρανίς, renne, espèce de cerf. L'α initial est tombé, d'où ῥανίς, *raine* ou renne. Ce mot se trouve dans Hésychius avec la glose ἔλαφος; l'étymologie est donc très certaine. Les Trois dérivent *renne* du suédois *ren* ou de l'allemand *renn,* mais ils s'inquiètent peu de savoir d'où viennent *ren* et *renn.* Ils sont très durs pour notre langue; ils ne lui laissent absolument rien en propre; mais dès qu'un mot est allemand, il est sacré; il est allemand dès le principe des choses.

Rente. { *Reddere*. . . . . LITTRÉ.
Même étymologie. . . . . BRACHET.
Même étymologie . . . . SCHELER. }

(Α)ράντα, rente, rapport. Le mot ἀράντες se trouve dans Hésychius avec le sens d'ἀπενεγκάμενοι, les hommes qui gagnent, qui rapportent. Le neutre ἀράντα signifie donc rapport, rente; et comme l'α initial n'est pas accentué, il est insensiblement tombé, et il n'est resté que ράντα, rente. — Dans notre vieux français *rente* s'écrivait souvent avec un *a*, *rante*, qui est la véritable orthographe.

Si leur donna le wienage
Des nés, et tout le naulenage;
Qu'au *rant* i doit un agnelés
Uns kaurois, u uns pourcelés.
— Dans La Curne.

Les terres de rapport s'appelaient *rantières*, et *renter* s'écrivait aussi *ranter* :

Car soudain Atropos jette
Les filz de ses sœurs lassez
Dans la bouche devorante
Du tempz, qui d'autres les *rante*.
— Dans La Curne.

Il n'y a dans notre vieille langue aucune trace du latin *reddere* dans le sens de rente. L'espagnol aussi a *renta*, le portugais *rẽnda*, le provençal *renta*. Seul l'italien a *rendita*, qui dérive probablement du latin *reddita*. Ménage dérive *rente* du latin *reddere*. Les Trois l'ont suivi.

D'où : *renter*, *rentier*.

Repentir. { *Pœnitere* . . . . LIT.
Pœnitere . . . . BR.
Pœnitere . . . . SCH. }

Πενθεῖν, *pentir*, avoir du chagrin, être en deuil. Le sens propre de *repentir*, qui était *pentir* dans notre vieille langue, est celui du verbe latin *lugere*, être triste, pleurer. Voici quelques exemples pris dans F. Godefroy :

Robin amis, de son chemin se tort

Qui n'aime mieus fin desir sans *pentie*
C'un peu de joie en dolour enlachie.

(*Chans. Vat. Chron.*, 1490, f° 148, r°.)

Teste pellade
Et fille rade
Ne sont d'une complexion,
Mais le *pentir* n'y a saison.

(*Poés. fr.* de G. Alione.)

Dans l'exemple suivant on voit un pédant *latinant* écrire du latin en français; c'est un ancêtre du *Limousin* si maltraité par Pantagruel : « Cum ço vidit quet il se creut convers de via sua mala et sis *penteriet* de cel mel que fait habebant. » *Repentir* et *repentie* étaient déjà dans notre langue à la fin du XIIIe siècle. Lorsque Du Bellay disait des courtisanes *repenties* qu'elles « estoient *repenties* d'estre *repenties* », *estoient repenties* avait le sens antique et signifiait : étaient tristes, affligées d'avoir changé de vie. Les Trois donnent pour étymologie à *repentir* le latin *pœnitere*. Mais *pœnitere*, tout le monde le voit, ne peut pas donner *pentir*, et toute la filière le repousse. Pour le faire accepter, M. Brachet lui fait subir cette petite opération : *pœnitere, penitere, pen'tere, pen'tir*. — C'est du pur Ménage.

Vieux français, *pentir* et *repentir*. — Provençal et béarnais, *repentir*. — Espagnol, *arrepentir*. — Italien, *ripentire*.

D'où : *repentir, repentance, repenti*.

Répit.	*Respectus*	LITTRÉ.
	Respectus	BRACHET.
	Respectus	SCHELER.

Ῥέπις, *répit*, mouvement du balancier, et, par extension, moment, le temps que met le balancier à faire son mouvement ordinaire. Ῥέπις est dans Hésychius, avec le sens de « propensio », de mouvement; il correspond exactement au latin *momentum*, mouvement du balancier; car *momentum* n'est que la crase de *movimentum*. Aussi Cicéron traduit-il ἀῤῥεπής, « in neutram partem vergens », par « in quibus nihil est momenti ». Donc, ῥεπής ou ῥέπις doit être traduit par « momentum », moment. Avoir du *répit*, c'est proprement avoir un moment; et n'avoir pas de répit, n'avoir pas un moment. La vieille langue a *repit* et *respit, repiter* et *respiter*. Mais l'*s* de *respit* a été introduite par les lettrés, qui voyaient dans ce mot un dérivé

de *respectus;* c'est pourquoi, malgré l's des savants, on a écrit *répit* sans accent circonflexe, et *re* est resté bref. Littré, Brachet et Scheler prennent l'étymologie de Ménage, c'est-à-dire *respectus,* et donnent ainsi à *respect* et à *répit* le même sens. « *Repit,* dit Ménage, c'est un delay de certain tems, que le prince ou le magistrat donne aux débiteurs contre les créanciers, pour quelque grande considération ou respect : aussi vient-il de *respectus.* » On ne saurait être plus facile et plus accommodant.

Reposer.	*Repausare*	LITTRÉ.
	Pausare, formé de *pono*	BRACHET.
	Reponere.	SCHELER.

Παῦσαι, *pauser,* vieux français, faire une *pause,* se reposer. Le vieux français avait *pause,* cesse dans le travail, et *pauser,* faire une pause, c'est-à-dire se reposer. La vraie orthographe est l'ancienne, car *pause* est le grec παῦσις, et *pauser* le verbe παῦσαι. Le latin *pausa* et *pausare,* le béarnais *pause, pausa,* le provençal et l'espagnol *pausa, pausar,* ne font que reproduire παῦσις et παῦσαι. Voici quelques exemples de ce mot pris dans notre vieille langue : « Lors ici se partent, et y a grand *pause* de instrumens et trompetes. » (*Myst. du siège d'Orléans,* p. 688.) « Il commença à crier assez haut en riant : Ha, ha, forinage ! jusques à deux ou trois fois ; et puis il se *pausait* un petit. » — Dans La Curne. — On trouve aussi dans la vieille langue les formes *repaus* et *repauser,* qui sont les mêmes que *paus, pause, pauser* avec le *re* prépositif. Cassiodore et Cassien ont *repausare.* Les néo-latins ont confondu *poser* placer, avec *poser* se reposer. C'est, du reste, une préoccupation étymologique qui a changé l'orthographe de *pauser* en celle de *poser. Poser* est le latin *poser,* infinitif antique de *ponere,* car les formes *poseivei, posivi, posierunt, posit,* viennent d'un primitif *poso.* Qui ne voit que *posierunt* est le français *posèrent ?*

REMARQUE. — Littré dérive *repos* de *repudiare,* et *reposer* de *repausare.* Quelle logique !

D'où : *pause, repos, reposée.*

Reprocher.	*Re* et *prope,* proche	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Re-procare, reprocer, dans le vieux français, reprocher. *Pro-*

care signifie demander, exiger, et *re-procare*, demander, exiger avec menace, avec hauteur, parce que *re* ajoute souvent aux mots un sens péjoratif, comme dans *probus*, *re-probus*. Qu'est-ce que *reprocher* une chose à quelqu'un? C'est lui *demander* vivement et avec amertume raison de sa conduite, c'est-à-dire désapprouver ce qu'il a dit ou ce qu'il a fait. De *proco* dérive aussi *procacia*, audace, effronterie. Voici deux exemples de l'ancienne orthographe de *reproche* et de *reprocher* et de leur signification propre : « Et leur disoient li saudoyer par manière de *reproce :* Alès boire vostre goudale, alès. » (Froissart.) — « Et se aucunes personnes *reprocent* ledit compte et facent opposicion. » — Dans La Curne. — Les Trois empruntent leur prodigieuse étymologie à Diez. Ils auraient mieux fait de prendre celle de Ménage : *reciprocare*, qui est absurde, mais toutefois moins absurde que *prope*. Quel rapport y a-t-il entre *reprocher* et *re-prope ?* Règles étymologiques, sens, filière, tout va à l'encontre.

Vieux français, *reprocer* et *reprocher*. — Béarnais, *reproucha*. — Provençal et espagnol, *reprochar*. — Italien, *rimprocciare*.

D'où : *reprochable*, *reproche*.

Requin.	*Requiem*	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Requiem	SCHELER.

Ῥηχὶν, *requin*. L'*Étym.* M. nous apprend que ῥάχις ou ῥηχὶς est synonyme d'ἄκανθος ; or ἄκανθος a aussi le sens d'ἀκανθίας, et ἀκανθίας signifie requin ; donc ῥηχὶν est notre mot *requin*. Ce nom lui vient de ses dents aiguës, car ἀκανθίας et ῥηχὶς s'appliquent aux choses et aux animaux qui sont « aculeati ». Le *Dictionnaire de Trévoux* a emprunté à Huet une étymologie ridicule, et Littré et Scheler la copient sans hésiter. Voici comment raisonne ce savant : « Poisson très dangereux, ainsi nommé parce que quand il a saisi un homme, il ne lâche jamais sa prise, et il ne reste plus qu'à faire chanter le *requiem* pour le repos de l'âme de cet homme-là. »

Requinquer (se).	*Requinquare*	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Requinquare	SCH.

Ῥὰ et κέγχω, ῥακέγχω, *requinquer*, s'habiller avec recherche. Κέγχει est dans Hésychius avec la glose ἐπιδύνει, et

ἐπιδύνω signifie se vêtir avec recherche. (Voy. Hésychius.) On a lu ἐπιδόκνει au lieu d'ἐπιδύνει, et même πιθάκνῃ, ce qui manque absolument de sens. Notre vieux français, comme nous l'avons déjà remarqué, peut aider à rétablir une foule de leçons grecques restées jusqu'ici incompréhensibles. — Littré et Scheler donnent pour étymologie à *requinquer* le latin *requinquare*. Il serait bon de dire où l'on a trouvé ce verbe, car les latinistes n'en ont jamais entendu parler. Il faut être bien audacieux pour créer des mots dont on a besoin. Ménage n'allait pas si loin, et pourtant il ne manquait ni de hardiesse ni d'invention.

Ressac.	*Re* et *sacher*, tirer	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Resacher, se retirer.	SCHELER.

Ῥῆξαι, briser. Le verbe ῥήσσω signifie briser, et il est employé dans le sens du flot qui se brise contre un obstacle. L'étymologie est donc évidente.

REMARQUE. — Le verbe *saker* ou *sacher* signifie piller, tirer, tirailler ; mais jamais il n'est pris dans le sens de se retirer.

Rétif.	*Restare*, rester	LIT.
	Restare.	BR.
	Restare.	SCH.

Ῥὰ et στύφος, d'où : ῥαστύφ-ος ou ῥεστύφ-ος, *restif*, vieux français, raide, difficile, opiniâtre. C'est le mot français, avec le même sens. — « Se un home achate une beste *restive*, et que le vendeur li dist : ceste beste est *restive*, et je por *restive* la vous vens. » (*Assises de Jérusalem*, I, p. 183.) Nous ferons remarquer que notre mot *restif* est la preuve que στύφος était accentué à la première syllabe. Les Trois ont pris leur étymologie à Ménage ; car eux-mêmes ne cherchent rien. Ils prennent tout à Ménage et à Diez, et Diez emprunte à Ménage.

Rétine.	*Retina*, latin fictif, petit filet	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Ῥητίνη, rétine, substance moelleuse. Ῥητίνη est proprement

« humor liquidus et oleaginosus ex arbore diffluens ». C'est par assimilation à cette substance qui découle de certains arbres, surtout des pins, qu'on a appelé rétine de l'œil l'humeur vitrée qui recueille les images. Cette humeur, qui ressemble assez à de la cervelle délayée, a donc pris naturellement le nom de l'humeur des arbres. Littré, Brachet et Scheler tirent *rétine* du latin fictif *retina*, c'est-à-dire qu'ils forgent eux-mêmes leur étymologie. Est-il rien de plus commode? Mais si, comme ils disent, *retina* a été formé de *rete*, filet, comment se fait-il que les Portugais, les Espagnols, les Gaulois et les Italiens aient tous le même mot, *rétine?* Est-il possible qu'une telle rencontre ait pu avoir lieu? Et comment un mot latin qui n'avait jamais été employé pour exprimer une partie de l'œil a-t-il été choisi précisément pour cela, et par tous les peuples méditerranéens à la fois? Comment s'expliquer encore que ces mêmes peuples aient attendu l'arrivée des Romains pour donner son nom à la rétine de l'œil? Jusqu'alors elle n'était donc pas nommée, ou, si elle l'était, tous ces peuples ont laissé de côté l'appellation nationale, pour prendre aux Romains un mot qu'ils n'avaient pas? Des questions semblables peuvent être adressées aux Trois à propos de chacune de leurs étymologies.

Réussir.	*Exire*	LITTRÉ.
	Exire	BRACHET.
	Us, vieux français, porte.	SCHELER.

Ἰοῦσι, prononcé en français *iussi*, et avec le *re* prépositif, qui est le ῥὰ grec, *riussi* ou *reussi*, du verbe εἶμι, eo. Le verbe εἶμι, aller, sortir, a une grande variété de formes. Par exemple, de la forme ἴῃσι est venu le béarnais *iessi* ou *jessi*, ainsi que le vieux français *essir* ou *issir;* mais notre *ussir* ou *uscir* du XIIe siècle et l'italien *uscire* dérivent de la forme ἰοῦσι; car, la syllabe grecque ου devenant *u* en italien et en français, ἰοῦσι se change en *iussi*, d'où *riussi* ou *reussi*. Nous avons déjà remarqué que de certains temps ou de certaines formes des verbes grecs plus particulièrement employés dérivaient plusieurs de nos verbes français. Le parfait et l'infinitif fournissent les plus nombreuses étymologies; mais ils ne les fournissent pas toutes. Nous ferons remarquer que primitivement, et même au XVIIe siècle, *réussir* conservait son sens étymologique, c'est-à-dire le sens de *sortir*. Voici quelques exemples: « Les

desseins *reuscirent* vains. » (*Disc. polit.* de la Noue, p. 731.) « De tous les corps ensemble on ne saurait en faire *réussir* une petite pensée. » (*Pensées* de Pasc., XVII, 1, édit. Havet.)

> Voyons ce qui pourra de ceci réussir.
> (Mol., *Tartufe*, acte II, sc. IV.)

Réussir, sortir, a pris insensiblement le sens, qu'il a aujourd'hui, de prospérer, d'avoir du succès, et cette évolution de sens est très naturelle; car *réussir* signifie toujours *sortir heureusement* d'une entreprise, d'une affaire quelconque. Il n'est personne qui ne voie qu'il est impossible de tirer *réussir* du latin *exire*. La vieille langue avait aussi *rissir*, dans le sens de sortir. C'est le même mot qu'*issir*, avec l'*r* prosthétique.

D'où : *réussite*.

Rêver.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Rabia, rage	SCHELER.

Ῥέϐϐω, dorien, pour ῥέμϐω, rêver. Cette étymologie, qui est évidente, a été relevée en ces termes par H. Estienne : « Non dubium est autem quin ab isto verbo ῥέμϐεσθαι metaphoricam hanc significationem habente sit nostrum *resver*. » L'*s* de *resver* n'est pas une difficulté, puisqu'il y a une foule d'autres mots où elle a été introduite sans aucune raison, comme on l'a fait observer plusieurs fois. Au reste, nous allons prouver immédiatement qu'on écrivait primitivement *resver* avec *s* ou sans *s*. En effet, le premier sens de ῥέμϐω n'est pas rêver, divaguer en dormant, mais bien aller çà et là, vagabonder; la courtisane était même nommée ῥεμϐὰς γυνή, une femme coureuse. Or, cette signification a été conservée dans notre vieille langue, où un coureur de nuit est appelé *reveur*, ῥέμϐον ou ῥέϐϐον, *rebbur*. En voici deux exemples que je prends dans La Curne : « Que nus ne nule dudit mestier ne soustiegne en leurs mesons ou estuves bordiaux de jour ne de nuit, mesiaus ne meseles, *reveurs* ne autres gens diffamez de nuit. » — « Ponsart, qui estoit un homme de mauvaise vie et gouvernement, *reveur* de nuit, brigueur. » — On devait dire aussi *resveur*, car on disait *resver*, dans le sens de vagabonder : « Comme Fouquet Hodierne fust alez avec trois compaignons charretiers servans en la ville d'Ivry, esbattre et resver de nuit. » Comme de ῥέϐϐω,

vagabonder, on a dit *rêver*, et de ῥέβϐον *rêveur*, on disait aussi du même verbe, dans le sens métaphorique, *rêver* et *rêveur*. *Rêvasser* pourrait être dérivé de *rêver;* mais il est grec aussi, car on trouve ῥεμϐάσσω, qui est ῥεϐϐάσσω dans le dialecte dorien.

REMARQUE. — Nous renvoyons le lecteur à l'article de M. Scheler qui donne *rabia* pour étymologie de *rêve*. Il n'y a rien au delà.

D'où : *rêvasser, rêvasserie, rêvasseur, rêve, rêverie, rêveur.*

Rhum.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Rum, anglais.	BRACHET.
	Rum, anglais.	SCHELER.

Ῥύμ-μα, boisson où entrent certains aromes. Hésychius dit que ῥύμμα est synonyme de τρίμμα, et il définit τρίμμα de cette manière : Ἀρωματίζον πόμα ἐν γάμοις πινόμενον καὶ ἐν θεατρικοῖς ἀγῶσιν, boisson aromatisée qu'on boit dans les noces et dans les luttes théâtrales. Il n'est donc pas douteux que *rhum* ou *rum* ne soit le ῥύμ-μα des Grecs. L'anglais *rum* est probablement d'importation normande, comme *ballast, budget, pamphlet*, etc.

Rhume.	*Rheuma,* latin.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥεῦμα, *rheume,* dans le vieux français. « Les signes du *rheume* sec au cerveau de l'oiseau sont quand l'oiseau esternue beaucoup. » — Dans La Curne. — On écrivait aussi ce mot sans *h,* témoin ce passage de Joinville : « Me prist un *reume* si grant en la teste, que le *reume* me filoit de la teste parmi les nariles. » Ce mot, comme on voit, est entièrement grec : *reume,* ῥεῦμα. Le prétendu latin *rheuma* n'est que le grec ῥεῦμα écrit en caractères romains. C'est encore ῥεῦμα que reproduit l'espagnol et l'italien *reuma.*

Ribaud.	Origine incertaine.	LIT.
	. . . .	BR.
	Origine incertaine.	SCH.

Ῥυϐϐᾶν, d'où ῥυϐϐᾶλ, puisque le ν et le λ permutent, *ri-*

bald, forme ancienne de *ribaud.* La forme ῥυββᾶν est éolienne, pour ῥυμβῶν, de ῥυμβάω, et ῥυμβάω a le même sens que ῥυμβονάω, lancer avec la fronde. Or le sens primitif de *ribald* ou *ribaud* était celui de frondeur, comme il appert de ce passage de La Curne, pris sous la rubrique *ribaud :*

> *Ribaus* ruent pierres cornues
> Qu'en fondes balancent et buschent.

Plus tard, vers le temps de Philippe-Auguste, ce mot prit un sens mauvais, comme *garce,* qui était d'abord un terme aussi honnête que celui de *garçon.*

D'où : *ribauderie.*

Ribote.	*Ribot,* pilon d'une baratte.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Ribaud	SCHELER.

Ῥουβοτός, ribote ; c'est le même mot dans les deux langues ; car la syllabe ου se prononce *u* en latin et en français, et *u* devient *y* ou *i.* Exemples : μοῦσα, *musa,* muse ; βουκέφαλος, *bucephalus,* bucéphale ; πολύπους, *polypus,* polype. Quant au sens, il est identique ; Hésychius donne, en effet, ῥόφημα pour synonyme de ῥουβοτός ; or ῥόφημα signifie l'action de boire, et ῥοφέω, boire.

D'où : *riboter, riboteur, riboteuse.*

Ricaner.	*Geinôn,* anc. haut-allem., ouvrir la bouche.	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Canis, chien (peut-être)	SCH.

Ῥυχανῶ, vociférer, faire un grand bruit. Le verbe ῥυχανῶ est le primitif de βρυχανῶ. On sait que les consonnes remplacent l'aspiration. Les Doriens employaient principalement le digamma, le β et le γ. Ainsi, de ῥυτήρ, de ῥυκάνη, de ῥάζω, de Ῥαδάμανθυς, ils avaient fait βρυτήρ, βρυκάνη, βράζω, Βραδάμανθυς. Ῥυχανῶ est la forme primitive dont ils firent βρυχανῶ. Notre vieille langue donnait à *ricaner* le sens de ῥυχανῶ, c'est-à-dire de crier fort, de braire. Exemple : « Asne à longues oreilles et babines pendantes qui quand il *ricannoit* faisoit retentir tout le voisinage. » — Dans La Curne. — Le vieux fran-

çais avait encore *ricasser*, dans le sens de *ricaner*, et *ricasser* est dérivé de ῥυχάσσω, qui est aussi une forme antique de βρυχάζω.

Richesse.	*Riiks*, gothique	LITTRÉ.
	Rich, anglais	BRACHET.
	Rihhi, ancien haut-allemand.	SCHELER.

Ῥείχης, *rikece*, vieux français, richesse. Ῥείχης est la forme antique de ῥήχης, génitif de ῥήχη, qui est dans Hésychius avec le sens de richesse, de puissance; et, chose très remarquable, ce mot si vieux, que les Grecs de l'époque de Périclès ne comprenaient pas peut-être, s'est conservé entier, forme et sens, dans toutes les langues méditerranéennes. Le vieux français a *ric, rice, rique* (riche, puissant), et *requece, rikece* (richesse, puissance); le béarnais, *riche* et *richesse;* le provençal, *ric, riche, richessa;* l'espagnol et le portugais, *rico* et *riqueza;* l'italien, *ricco*. — L'anglais *rich* est notre mot *riche* porté outremer par les Normands.

D'où : *enrichi, enrichir, enrichissement, richard, riche, richement, richissime.*

Ricochet.	*Cochet*, jeune coq (peut-être)	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine inconnue.	SCH.

Ῥικνώκα, et, par la chute du ν, qui est ici parasite, ῥικώκα, faire une courbe, c'est-à-dire un ricochet. Le bond que fait la pierre plate lancée obliquement sur l'eau est une ligne courbe, c'est-à-dire un *ricochet*. (Voy. *rechigner*.)

Vieux français, *ricochet*.

D'où : *ricochable, ricocher.*

Ride.	*Gâ-ridan*, anc. haut-allem., tourner	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥυτίς, ride. L'υ se prononce très souvent comme un *i*, et le

τ et le δ permutent, d'où : ῥιδίς, *ride*. — Une ride est un pli, un sillon; aussi ῥυτὶς vient-il de ῥύω, sillonner, traîner. Le verbe *rider* vient directement du grec ῥυτιδῶ, qui fait ῥυδῶ, *rider*, τι tombant devant la syllabe accentuée. Comme les *ridelles* des charrettes forment des espèces de sillons ou de rides avec les bâtons qui les composent, elles ont tiré aussi leur nom de *ride*. Littré, cherchant l'origine de *ride*, dit : « Les anciens étymologistes proposaient le grec ῥυτίς; mais on ne voit pas comment ce mot grec serait entré dans le français. » Il aurait pu y entrer par toutes les frontières; mais comme il était chez lui, il n'a pas eu la peine de chercher une entrée.

Vieux français, *ride*.

D'où : *dérider, ridage, ridain, rideau, ridée, ridelle, ridement, rider*.

Rime.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Rythmus	BRACHET.
	Origine incertaine	SCHELER.

Ῥυθμός, rime, écrit autrefois *ryme*. On écrivait aussi dans notre vieille langue *rymer, rymerie, rymeur*. « A la porte de mon logis et de ma chambre me firent plus de cent croix blanches et des *rymes* contenant que le roy de France et le comte de Warvick estoient tout un. » — Dans La Curne. — « Nous autres si mal equippez dont l'ignorance a donné le ridicule nom de *rymeurs* à nostre langue, comme les Latins appellent leurs mauvais poetes versificateurs. » (Joach. du Bell., p. 37.) Comme le grec ῥυθμὸς signifie ordre, symétrie, régularité, puisque Hésychius lui donne pour synonyme τάξις, il exprime très bien la symétrie, l'ordonnance et la régularité de nos vers *rimés*. H. Estienne avait déjà relevé cette étymologie. Hérodien en faisait même mention au IIe siècle de notre ère, lorsque, parlant des Gaulois, il écrivait ces paroles remarquables citées par H. Est. : Τὰ πολεμικὰ αὐτοῖς γυμνάσια, χοροὶ καὶ σκώμματα καὶ ῥυθμοί. Ainsi, voilà les rimes des vers gaulois nommées par leur nom, il y a déjà dix-sept siècles.

REMARQUE. — Le prétendu *rhythmus* de M. Brachet n'est que le grec ῥυθμός; Cicéron ne s'en sert jamais qu'en l'écrivant ῥυθμός.

D'où : *rimaille, rimailler, rimailleur, rimasser, rimasseur, rimer, rimeur*.

Rincer.
- Origine inconnue. . . . . LITTRÉ.
- *Hreinsa,* scandinave . . . . BRACHET.
- Même étymologie. . . . . SCHELER.

Ῥήνκω, forme éolienne, pour ῥήσκω ou ῥήσσω, détremper dans l'eau, car ῥήσσω signifie « tingo, tempero ». (Pour le changement du σ en ν, voy. Ahrens.) En Béarn on emploie la forme ῥήσκω, car on dit *ar-resca* pour *rincer*. On dit aussi *brega*, qui est le grec βρέχω.

D'où : *rinçage, rincée, rincement, rincette, rinceur, rinçoir, rinçure.*

Riotte (querelle).
- Origine inconnue . . . . LIT.
- . . . . BR.
- Origine incertaine. . . . . SCH.

Ῥίος, antique forme d'ἔριδος, qui s'est conservée dans notre vieux français, qui a *rios*, querelle :

> Treuvent un os qu'ils vont rongant
> Dont entre eulz mut trop grant *rios*.

La forme ἔριν indique qu'il y a eu un génitif ἔριος. Hésychius nous apprend en outre qu'on a dit primitivement ῥίζω au lieu d'ἐρίζω, et ῥὶς au lieu d'ἔρις, car il a la forme ῥίσαντες pour ἐρίσαντες. On remarquera aussi que la vieille langue avait *risseur*, querelleur; or *risseur* est formé de *risser*, qui est lui-même l'antique verbe dorien ῥίσσω, pour ἐρίζω; mais *rioter*, quereller, avait été formé de *rios*.

D'où : *riotteur*.

Ripaille.
- *Ripaille,* château . . . . LIT.
- Origine inconnue . . . . BR.
- Origine inconnue . . . . SCH.

Ῥυφάω, *rifer* ou *rifler*, manger goulûment; mais avant l'invention du φ on disait ῥιπάω, et c'est de ῥιπάω, *riper*, que vient *ripaille*, bombance. On a déjà vu, sous la rubrique *rafle*, que l'*l* se glisse dans certains mots. *Rifler*, dans le sens de

manger goulûment, se trouve dans un vieux manuscrit cité par Borel :

> Tapez, trompez, tourmentez, troudelez,
> Brisez, *riflez*, tempestez, triboulez.

Littré, pour expliquer *ripaille*, raconte une histoire ridicule comme il en a raconté pour avoir l'étymologie de *bougie*, de *baïonnette*, d'*assassin*, etc. Voyez ces mots, et lisez la réfutation du conte de Littré dans l'*Histoire de Charles VII* par Baudot de Juilly, t. II, liv. IV.

D'où : *ripailleur*.

Riper.	*Reiben*, allemand, frotter	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ῥίπω, primitif de ῥίπτω, disperser, étendre. *Riper* signifie ratisser et exprime aussi le ripement ou l'épanouissement des vagues qui, se rencontrant, se répandent les unes sur les autres et produisent des bouillons. *Riper* est dans notre langue du XIe siècle.

D'où : *ripe, ripement*.

Ripopée.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Ῥυπωπέ-να, éolien, pour ῥυπωμέ-να, choses sales et mêlées. Les Éoliens changeaient le μ en π. Ils disaient, par exemple, πετεμοῦ pour μετ'ἐμοῦ, ὄππατα pour ὄμματα, ὄππα pour ὄμπη ; πικκύλος pour μικκύλος; et c'est de πικκύλος que vient l'italien *piccolo*. Le latin *vappa*, « vinum acetosum », n'était lui-même que l'éolien βάππα, pour βάμμα. Quant au sens premier de *ripopée*, il répond parfaitement à celui de ῥυπωπέ-να, car Oudin la définit ainsi : « *Ripopé*, mauvais vin mêlé d'eau, ou plutôt reverseures des baquets. » La vieille langue employait pour *crasse*, pour *avarice sordide*, un mot de la même famille, c'est-à-dire *riperie*, qui est le grec ῥυπαρία.

Risquer.	*Resecare,* couper	LITTRÉ.
	Risco, espagnol, écueil.	BRACHET.
	Resecare, couper	SCHELER.

Ῥίσκω, forme dorienne de ῥίπτω, risquer, s'exposer à un danger. Le verbe *risquer* est dans toutes les langues sœurs.

Vieux français, *risquer.* — Béarnais, *risca.* — Provençal, *riscar.* — Portugais, *arriscar.* — Espagnol, *arriesgar.* — Italien, *risicare.*

D'où : *risquable, risque.*

Rissolé.	Origine inconnue	LIT.
	Risser, verbe fictif.	BR.
	Riste, danois, rôtir	SCH.

Ῥυσσαλέ-ος, rissolé, c'est-à-dire ridé. Une friture rissolée est une friture bien ridée par la cuisson. Littré dit que *rissoler,* c'est rôtir de manière à faire prendre une couleur dorée à ce que l'on prépare; mais il se trompe. Le sens premier de *rissoler* est celui que nous donnons, la couleur dorée ne fait que suivre le *rissolage.*

D'où : *rissoler, rissolette.*

Rivet.	Origine incertaine.	LIT.
	Rive, danois, aplanir.	BR.
	Rijven, néerlandais, râteler.	SCH.

Ῥιφή, rivet. Ῥιπή, qui est le même mot que ῥιφή, a le sens de συστροφή; or, συστροφή signifie, dans une de ses acceptions, nœud, chose retournée, et c'est le sens propre de *rivet;* puisqu'un rivet est un clou dont la pointe est retournée et refoulée sur elle-même. Le mot *ripeuse,* de notre vieille langue, que Borel cite dans ce passage de Rebours de Mathiolus :

> Car elle devint tant *ripeuse,*
> Corbe, bossue et tripeuse,

a le sens de *rivée,* de nouée, et vient aussi de ῥιπή, ou plutôt du verbe ῥίπω, primitif de ῥίπτω.

D'où : *rivement, river, rivetier, riveur, rivoir, rivure.*

Riz.
- *Oryza,* latin . . . . LITTRÉ.
- Même étymologie . . . . BRACHET.
- Même étymologie . . . . SCHELER.

Ὀρύζα, et, par la chute de l'ο initial et de l'α final, ῥύς, riz. Le latin *oryza* n'est que le mot grec écrit en caractères romains. Primitivement l'υ d'ὄρυζα devait être accentué, sans quoi l'ο initial ne serait pas tombé.

D'où : *rizerie, rizicole, rizière, rizon.*

Robe.
- *Roubôn,* anc. haut-allem., dérober. . . . . . LIT.
- Même étymologie . . . . BR.
- Même étymologie . . . . SCH.

Ῥώπη, pour λώπη, robe, vêtement. Le changement du λ en ρ est très ordinaire. Les Grecs et les Latins, on l'a vu déjà, faisaient cette permutation. Les premiers disaient, par exemple, κεφαλαλγία et κεφαλαργία, ἀλγαλέος et ἀργαλέος, et les seconds *palilia* et *parilia,* et nous, nous avons fait de *l*usciniola *r*ossignol, d'u*l*mus o*r*me, de capitu*l*um chapit*r*e, etc. De même λώπη est devenu ῥώπη, robe, mot qui se trouve partout dès le XIe siècle.

REMARQUE. — *Robin,* surnom du mouton, a la même étymologie, sa laine ayant été comparée à une robe.

Vieux français, *robe.* — Catalan, *roba.* — Espagnol, *ropa.* — Portugais, *roupa.* — Italien, *roba.* — Provençal, *rauba.* — Béarnais, *raube.*

D'où : *robette, robin, robinal.*

Rober[1] (enlever l'épiderme).
- *Robe.* . . . . LIT.
- . . . . BR.
- . . . . SCH.

Ῥόπω, pour λόπω, qui est le même que λέπω, enlever l'écorce d'un arbre. Pour le changement du λ en ρ, voyez *robe.* La forme λέπω s'est conservée en béarnais dans *alep,* ou *aleb,* blessure, et dans *aleba,* écorcher.

1. *Rober,* voler, d'où a été formé *dérober,* vient de ῥωβῶ dorien, pour λωβῶ.

Robine. { . . . . LITTRÉ.
. . . . BRACHET.
. . . . SCHELER.

Ῥόφιον, robine, c'est-à-dire eau qui coule avec bruit. Comme l'*e* final de *robine* est muet, et que le φ grec peut se prononcer comme le *v* français, on voit que *robin-e* est le grec ῥόφι(ο)ν. Ῥόφιον a le même sens que ῥόθιον, et ῥόθιον est expliqué dans Hésychius par ῥεῦμα et par κῦμα τὸ μετὰ ψόφου γινόμενον. Le *robinet*, tuyau de fontaine, n'est qu'un petit canal, une petite robine, c'est-à-dire le diminutif de ce mot. Les Trois ne donnent pas l'étymologie de *robine,* mais ils empruntent à Le Duchat celle de *robinet.* Le Duchat pensait que *robinet* venait de *robin,* mouton, parce que les premiers *robinets* avaient été faits en forme de tête de mouton. Il ne dit pas s'ils avaient des cornes.

D'où : *robinetier.*

Roc. { Origine incertaine. . . . . LIT.
Rupicus, latin fictif . . . . BR.
Rupica, latin fictif. . . . . SCH.

Ῥώγ-ς, forme primitive de ῥώξ, espèce de pierre. Suidas dit : Ῥώξ, εἶδος πέτρας. Ce mot est dans toutes les langues sœurs, pris de l'accusatif ῥωγά.

REMARQUE. — N'est-il pas surprenant que MM. Scheler et Brachet aient pu penser que tous les peuples méditerranéens aient attendu l'arrivée des Romains pour donner un nom aux rochers, et qu'ils leur aient ensuite donné un nom latin qui n'est pas latin ? C'est sans doute Diez qui les aura entraînés, car lui dérive *roche* de *rupea.*

Vieux français, *roc* et *roce.* — Espagnol, *roca.* — Portugais, *rocha.* — Italien, *rocca.* — Provençal, *roca.* — Béarnais, *roc, arroc, roque, arroque.*

D'où : *rocaille, rocailleur, rochau, roche, rocher, rocheux, rococo.*

Rochet (espèce de surplis).	*Hroch*, anc. haut-allem.	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Ῥώγ-ς, forme antique de ῥώξ, *roc*, sorte de manteau. Le sens que nous donnons ici à ῥώξ est mentionné dans H. E., sous la rubrique ῥάξ, col. 2339, c. Notre vieille langue avait le grec ῥώγ-ς, c'est-à-dire *roc* et *roque*, dont on a fait insensiblement *rochet*. « La coife de l'auberc ne li valut .I. *roc*. » — Dans La Curne. — « Charlemagne ne s'accoutrait pas, comme les seigneurs de sa cour, de justaucorps en plumes de paon et de flamant; il ne portait qu'un *roque* en peau de mouton. Les moines adoptèrent ce vêtement, comme nous le voyons au concile d'Aix-la-Chapelle, en 817. » (*Journal de Paris*, sous Charles VII, p. 149.) « Item cinq *rochés* vendus à Pierre des Essarts. » — Dans La Curne.

Rogner.	*Rotundus*, rond	LIT.
	Rotundus, rond	BR.
	Rotundus, rond	SCH.

Ῥοιδνάω, rogner. La vieille langue disait *roigner*, qui est le grec ῥοινάω, par la chute du δ parasite de ῥοιδνάω. « *Roigner* les ongles de près. » (Oudin.) *Roigne* ou *rogne*, gale, a la même origine : « Les chiens ont aussi une autre maladie qui s'appelle *roigne*, et c'est pour ce qu'ilz sont malenconier, qui leur avient voulentiers *roigne*. » (*Chasse de Gaston Phébus*, p. 100.) Nous prenons ῥοιδνάω dans Hésychius, qui a : Ῥοίδνας · δάκνας; mais, comme on l'avait soupçonné et comme le prouve notre vieux français, la bonne leçon doit être : Ῥοιδνᾶς · δάκνεις.

D'où : *rognage, rogne, rognement, rognerie, rogneur, rogneux, rognoir, rognonner, rognure*.

Rogue.	Origine douteuse	LIT.
	Hrokr, nordique	BR.
	Origine douteuse	SCH.

Ῥογῶν, rogue, fier. Le verbe ῥογέω signifie, dans l'une de

ses acceptions, être emporté d'une passion violente; car, d'après Hésychius, il a le sens d'ὀργάω, et l'on sait qu'ὀργή, racine d'ὀργάω, veut dire orgueil, colère, insolence. Dans la vieille langue *rogue* avait le même sens qu'aujourd'hui, comme le prouve ce passage du *Roman de la Rose :*

Les ypocrites. . . . .
Et des sieges aiment as tables
Les plus haus, les plus honorables,
Et les premiers ès sinagogues
Cum fier et orguilleus et *rogues.*
(V. 12566, édit. F. Michel.)

Le verbe *arroguer* de notre vieille langue est aussi dérivé de ῥογέω, ou plutôt c'est le verbe grec lui-même, avec l'*a* prosthétique et la réduplication de l'*r*. On a dit *arroguer*, de *roguer*, comme *arranger*, de *ranger*. Voici un passage, pris dans La Curne, où se trouve *arroguer :*

Honneur son cheval *arrogua*
Et vint vers moy. . . . . .

Mais *arroguer* signifie, dans cet exemple, exciter, qui est précisément l'un des sens de ῥογέω. — *Roguer* se trouve encore dans le dialecte wallon, sous la forme *aroguer*, et dans l'anglais *to rogue*.

D'où : *roguement, roguerie.*

Rogue (frai).	*Rog,* seigle, suédois	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Ῥογέω, être en chaleur, en rut. Le verbe ῥογέω, dans l'une de ses acceptions, signifie ὀργάω; or, ὀργάω exprime précisément tout ce que la médecine entend par le mot *orgasme*. Les rogues des poissons ne sont autre chose que le résultat de l'orgasme.

Ronfler.	Onomatopée	Lit.
	Origine inconnue	Br.
	Origine incertaine.	Sch.

Ῥομφάω, éolien, pour ῥογχάω, primitif de ῥογχάζω, ronfler.

Les Éoliens changeaient le χ en φ; ils disaient αὐφένα pour αὐχένα, φλανὶς pour χλανίς, etc. (Voy. *anchois* et *dégringoler* au t. Ier.) Ils changeaient de même ῥογχάω en ῥομφάω, *ronfer* ou ronfler. La forme *roucher*, qui est dans la langue du xiie siècle, dérive du primitif ῥώχω; mais ῥογχάω a donné *roncher* et *ronchier* : « Vos me *ronchiez* lez l'oïe, cant je dor leis vos costeiz. » — Dans La Curne. — L'espagnol *roncar* et le béarnais *arrounca* et *arrouncla* dérivent aussi de ῥογχάω, ou pour mieux dire ne sont autre chose que le grec ῥογχάω. L'italien a deux formes, *ronfiare* et *russare;* la première a la même origine que *ronfler;* mais la seconde vient de ῥύσσῶ, forme dorienne de ῥυζάω, le même que ῥυζέῶ, ronfler, car Suidas l'explique par ῥέγχω.

D'où : *ronfle, ronflement, ronflerie, ronfleur.*

Ronger.

Rumigare, ruminer	LITTRÉ.
Rumigare, ruminer	BRACHET.
Rumigare, ruminer	SCHELER.

Ῥώγω, primitif de τρώγω, ronger. Dans une foule de mots, les consonnes initiales remplacent l'aspiration. Ainsi τέπτα et τέως, qui sont dans Hésychius, ne diffèrent pas de ἕπτα et de ἕως, et ἔρα, terre, *er,* dans le vieux français, est le même mot que le latin *terra* et que le français moderne *terre.* On a déjà vu mille exemples de retranchements ou d'additions semblables pour les autres consonnes. Mais, dira-t-on, ῥώγω donne *roger* et non pas *ronger.* C'est vrai; aussi le primitif était-il *roger,* qui est devenu ensuite *ronger,* par l'addition d'une *n;* comme *reddere* est devenu rendre, et τίω, τίνω, et frago, frango. La prodigieuse étymologie des Trois a été empruntée à Diez, qui est de la force de Ménage. Ménage pourtant est préférable, parce qu'il amuse toujours. Voyez son étymologie : *Ronger; rodere, rodicare, rocare, roncare, ronger.*

Vieux français, *ronger.* — Berry, *rouger.* — Poitevin, *rouger.*

D'où : *rongement, rongeur, rongeure.*

Roseau.

Raus, gothique, jonc	LIT.
Même étymologie	BR.
Même étymologie	SCH.

Ῥώψ, *ros,* vieux français, roseau. Le vieux français, comme

on le voit, reproduit littéralement le mot grec : « Autre si l'abatirent, com s'il fust tout de *ros.* » — Dans La Curne. — On disait aussi *rosel :* « Le géant le print à tournoyer dessus son chef aussy legierement, par semblant, comme ung *rosel.* » — Dans La Curne. — C'est de la forme *rosel* que vient *roseau.* Le prétendu gothique *raus* n'est que notre mot national *ros.* Nos linguistes ne veulent pas absolument que le français possède un seul mot en propre.

Rosée.	*Rociar,* espagnol, arroser	LITTRÉ.
	Rorare	BRACHET.
	Rociar, espagnol	SCHELER.

Ῥόσος, pour δρόσος, rosée. Le δ, comme toutes les autres consonnes, tombe dans une foule de mots. (Voy. ce qui a été dit au mot *ronger.*) Il semble que *rosée* dérive plutôt de (δ)ροσίη ou (δ)ροσία que de (δ)ρόσος; mais comme ces premières formes sont peu connues, nous avons préféré donner (δ)ρόσος, qui est le mot classique.

Rôtir.	*Rostjan,* anc. haut-allemand	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥύστω, forme dorienne primitive de φρύστω, qui est le même verbe que φρύγω ou φρύττω, rôtir. Le vieux français *roustir* reproduit la forme antique ῥύστω. L'esprit rude du ῥ initial était souvent remplacé par une consonne; c'est ainsi, par exemple, que de ῥάζω on avait fait βράζω; de ῥόδον, βρόδον; de ῥινός, γρῖνος; de ῥιγαλέος, φριγαλέος; de ῥίγω, φρίγω. De même le primitif ῥύσσω ou ῥύττω est devenu plus tard φρύττω, qui a donné *frit,* frire, comme ῥύστω avait donné *roustir,* et le dérivé ῥυσαλέος, *rissolé.* On a vu plus haut que de φράγμα venaient la vieille forme *franc* et la forme encore usitée *ranc,* loge à porcs.

Vieux français, *roustir* et *rostir.* — Provençal, *roustir.* — Béarnais, *rousti* et *arrousti.* — Berry, *roûtir.* — Catalan et ancien espagnol, *rostir.* — Italien, *arrostire.*

D'où : *rôt, rôtie, rôtissage, rôtisserie, rôtisseur, rôtissoire.*

Rouan. { Origine inconnue. . . . . Littré.
Roano, italien . . . . Brachet.
Origine inconnue. . . . . Scheler.

Ῥυάν, forme archaïque pour ῥυάδα, de ῥυάς, qui tombe. C'était l'épithète de la vigne qui coule, des cheveux qui tombent et de la vue faible. Les cheveux qui tombent ont en grec le nom de τρίχες ῥυάδες. On appelle *rouans* les chevaux dont le poil est mêlé de blanc, de gris et de bai, parce qu'ils sont sujets à perdre la vue plutôt que les autres. L'étymologie explique précisément la raison de ce nom. L'espagnol a *ruano,* et l'italien *roano,* qui dérive d'une autre forme grecque, ῥοάν.

Roucouler. { Onomatopée. . . . . Lit.
Onomatopée. . . . . Br.
Onomatopée. . . . . Sch.

Rocire, roucouler. La forme française *roucouler* ne vient pas de *rocire,* mais d'une forme allongée de *rocio,* qui est indiquée par un surnom romain, *roculus* ou *rauculus,* qui roucoule. *Rocire* était le mot propre pour désigner la voix des colombes et des tourterelles. « Columbi *rociunt,* gallinæ glocitant. » Les Trois font de *roucouler* une onomatopée; car quand l'un va à dia, les deux autres ne vont pas à hue; ils vont toujours, tous les trois, à dia. On prie le lecteur de remarquer que l'école néo-latine est aussi malheureuse dans les étymologies latines que dans les grecques, parce qu'elle prend toujours celles que donnent Ménage ou Diez. Elle-même, ne cherchant rien, ne trouve rien. Ainsi, *roucouler* n'est qu'une onomatopée pour Ménage; Ménage encore a fourni à l'école néo-latine les étymologies fantaisistes de *garenne*, de *feutre,* de *messe,* etc. (Voy. ces mots dans nos deux premiers tomes.) Nous relèverons encore ici, en passant, une étymologie oubliée dans notre tome II, et qui est toute latine. D'où vient *pucelle?* D'après Ménage, ce mot dérive du latin *pullus,* de cette manière : *pullus, pullicus, pulliculus, pullicellus, pulcellus, pulcella, pucelle!* Il semble que des hommes sérieux ne devraient pas s'arrêter à de telles extravagances, et pourtant Scheler et Littré donnent, sans hésiter, cette étymologie. M. Brachet évite

ce ridicule, en passant le mot. *Pucelle* est un mot tout latin; c'est tout simplement le diminutif de *pulchra,* c'est-à-dire *pulcella*, joliette, petite jolie. *Pulcellus, pulcella, pulcellum* est indiqué dans le *Dictionnaire* de Freund. Cicéron a dit (*Fam.*, VII, 23) : « Audiamus *pulcellum* puerum, » écoutons ce joli enfant. *Pulcellum* avait donné *puceau* à notre vieux français, et *pulcella, pulcelle* ou *pucelle*. On trouve dans *Eulalie :* « Buona *pulcella* fut Eulalia; » et dans la *Chanson de Roland* (v. 821):

E des *pulceles* e des gentilz nixurs.

Les Italiens ont aussi *pulcella :*

Esso parlava ancor de la larghezza
Che fece Nicolao a la *pulcella.*
(Dante, *Purg.*, ch. XX.)

On disait donc autrefois, par amitié, à une jeune fille : *pulcella,* ma pucelle, comme on dit aujourd'hui ma belle; puis ce mot désigna, d'une manière générale, toute jeune fille non mariée.

De *roucouler : roucoulement.*

Rouer.
Rotare	. . . .	LITTRÉ.
Rotare	. . . .	BRACHET.
Routare	. . . .	SCHELER.

Ῥώω, aller en rond. Le verbe ῥόω ou ῥώω a une foule de sens; mais dans l'une de ses acceptions il signifie tourner en rond, danser. Homère l'a employée dans ce sens au XVIe chant de l'*Iliade,* vers 166. C'est de ῥόω que vient le vieux verbe français *roer,* ou, pour mieux dire, *roer* est le même mot que le dorien ῥόεν ou ῥόερ, puisque le ν se change en λ et en ρ. « Se aucun vient de nuyt en nostre jardin, ou *roer* entour nostre hostel. » — Dans La Curne. — C'est encore de ῥόω que viennent *roe,* qu'on a écrit ensuite *roue,* et *roet,* plus tard *rouet.*

D'où *: rouable, rouage, rouanne, rouanner, rouannette, roue, rouelle, rouet, rouettes.*

Rouf.
Roof, anglais	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Ὀρόφ-ος, et, par la chute de l'o initial, ῥόφ-ος, *rof* ou *rouf,*

toit. L'anglais *roof* n'est que notre *rof* ou *rouf,* porté outre-mer par les Normands.

Rouille.	*Rubigula,* latin fictif.	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Ῥύω, rouir, tremper, mouiller. Voyez ci-après *rouir,* où l'on montre que *rouiller* n'est qu'une forme allongée de *rouir.*

Remarque. — Les Trois forgent eux-mêmes leur étymologie, mais si malheureusement qu'ils doivent la torturer pour la faire arriver à leur point. Voyez comment opère M. Brachet : « *Rouille,* de *rubigula,* de cette manière : *rubigula, rubigla, ruigla, roille, rouille.* » Ménage avait fait, lui aussi, un mot latin à sa convenance, *rubigilla.* Les Trois ont préféré *rubigula;* et il semble que *rubigilla* les ait inspirés.

Vieux français, *ruil, ruile.* — Berry, *rouil.* — Provençal, *ruil* et *roulha.*

D'où : *rouiller, rouilleux, rouillure.*

Rouir.	*Rozzen,* anc. haut-allemand	Lit.
	Roten, hollandais.	Br.
	Même étymologie.	Sch.

Ῥύω, forme dialectale de ῥέω, couler, tremper. L'infinitif ῥύειν, le ν se changeant en λ et en ρ, donne *ruir* ou *rouir.* Dans ce passage, cité par Du Cange : « Pour avoir leur usage commun pour *aroer* lins et chanvres, » *aroer* dérive de la forme ordinaire ῥέω, ῥῶ, avec l'*a* prosthétique. Cette phrase : « Du chanvre rouit dans ce ruisseau, » n'a pas un seul mot d'origine latine. *Rouiller* n'est qu'une forme allongée de *rouir.* Qu'est-ce que la rouille ? Une sorte de moisissure. Serrez un beau rasoir tout mouillé, au bout d'un certain temps la moisissure, c'est-à-dire la *rouille,* le ronge, le dévore. La vieille langue, du reste, nous conduit à l'origine que nous indiquons. En effet, on lit dans *Liber Psalm.,* p. 109 : « Il duna à *ruil* le fruit d'els, et les lur travalz à salterele. » Qu'est-ce que ce *ruil,* si ce n'est l'infinitif ῥύειν ou ῥύειλ, rouir ?

D'où : *rouissage, rouissoir.*

Rouler.
- *Rotulus* . . . . LITTRÉ.
- *Rotulus* . . . . BRACHET.
- *Rotulus* . . . . SCHELER.

Ῥοδλῶ, dorien, pour ῥοδαλῶ, *roler*, vieux français. Ῥοδαλῶ est le primitif de ῥοδαλίζω, qui est le même que ῥοδανίζω, car on disait ῥοδαλίζω et ῥοδανίζω, comme ῥοδανὸς et ῥοδαλός, et ῥοδαλῶ se prononçait ῥοδλῶ, l'α devenant muet devant la syllabe accentuée λῶ. On sait aussi que les Doriens changeaient souvent le δ en σ, de sorte que ῥοδλῶ peut faire ῥοσλῶ, *rosler*. On trouve, en effet, dans la vieille langue cette double orthographe *roler* et *rosler*. C'est la forme *rosler* qui explique l'accent circonflexe de *rôle* et de *rôler*. Comme les rôles étaient des papiers *roulés*, c'est-à-dire des *rouleaux*, on comprend facilement que *rôle* ait la même origine que *rouler*. Voici quelques exemples de *rôle* et de *rouler*, pris dans la vieille langue : « Li dras fu abattus, ploiet l'ont comme un *role*. »

Et ceint l'espee, se li *rosles* n'i ment
Qu'ot Alexandres, quant conquist Orient.

— Dans La Curne.

On *rolera* la mole à terre
De la roche, et puis l'ira querre,
Et de rechief la *rolera*,
Ne jamès jor ne cessera.

(*Rom. de la Rose*.)

Vieux français, *roler*. — Espagnol, *rollar*. — Portugais, *rolar*. — Provençal, *roular*. — Béarnais, *roulla*. — Berry, *roller*.

D'où : *dérouler, enrôlement, enrôler, enroulement, enrouler, rôlage, rôler, rôlet, rôleur, roller, roulable, roulade, roulage, roule, rouleau, roulée, roulement, rouler, roulet, roulette, rouleur, roulier, roulis, rouloir, roulon, roulotte, roulure.*

Roupie (humeur).
- Origine inconnue . . . . LIT.
- Origine inconnue . . . . BR.
- Origine inconnue . . . . SCH.

Ῥύπος, chose sale et qui coule. Le mot ῥύπος, outre le sens de sale, emporte l'idée d'une chose humide, d'une chose qui

coule, comme la sueur, l'huile malpropre, l' « illuvies » latin. C'est donc notre *roupie,* qu'on a d'abord dit *rupe* ou *roupe.* On pourrait dire aussi que *roupie* a été fait de ῥυπῶ, comme *lubie* de *lubeo,* et ῥυπῶ est formé de ῥύπος.

Route.	*Rupta*.	LITTRÉ.
	Rupta.	BRACHET.
	Rupta.	SCHELER.

Ῥυτόν, traîné, et, par extension, l'endroit où l'on traîne, c'est-à-dire la *route.* Ῥυτόν, de ῥύω, traîner, a le même sens que ἑλκυστόν. On doit d'abord remarquer que le sens propre et premier de *route* est, non pas chemin, mais allée percée dans une forêt pour la commodité des charrois. On nommait aussi ces allées λεία, qui est notre vieux mot *laie.* (Voy. t. II, p. 206.) Aussi Hésychius donne-t-il a ἑλκυστὸν pour synonyme λεῖον, c'est-à-dire que ἑλκυστὰ est la même chose que λεία, un endroit uni par où l'on peut conduire un char. « Il est vray que les gens de bois et de forests appellent *routes* ces longues allées et tranchis faits au travers des forests, comme celle que le feu roy François Ier fit faire au partir de Ville-Neufve-Saint-George, pour tirer a Melun, au travers de la forest de Senars. » (Fauchet, *des Orig.,* II, p. 104.) Il importe aussi de remarquer que *rue* vient de ῥύω, comme *route,* et que ῥύω signifie, dans l'une de ses acceptions, faire un sillon. Or les *rues* et les *routes* ne sont en réalité que des sillons, les *rues* au milieu des maisons, et les *routes* au milieu des bois et des campagnes. (Voy. le mot *rue.*) Littré prend l'étymologie de Ménage, qui dérive *route* du participe *ruptus,* de *rumpo.* Il cite même, pour appuyer son étymologie, ce passage tiré d'une vieille charte : « Lesdiz religieux avoient vendu les *rouptes* et les lignes et laies, » sans paraître soupçonner que cet exemple ne prouve rien, ou plutôt prouve contre son étymologie, puisque *roupte* ne signifie là que bois rompu. *Roupt, rout, rous* signifie rompu, et jamais *route.* Il tombe sous le sens qu'un mot aussi usuel que *route* existait dans la langue gauloise, et qu'il a dû toujours résister à l'invasion latine. Au reste, si nos pères avaient voulu changer *route,* ils auraient pris apparemment *via,* ou *callis,* ou *iter,* ou *semita,* mais jamais un terme qui n'avait pas le sens de *route.* Littré fait une autre confusion en tirant aussi *route,* dans le sens de troupe, de *rupta ;* car dans cette acception *route,* qui

est l'anglais *rout* d'aujourd'hui, dérive de ῥόθος, bruit, tumulte, et, par extension, la foule, l'assemblée qui fait du bruit.

D'où : *routier, routin, routine, routiner, routinier, routinièrement.*

Ru (canal).
- *Rivus*. . . . . Littré.
- *Rivus*. . . . . Brachet.
- *Rivus*. . . . . Scheler.

Ῥοῦς, qu'il faut prononcer *rus*, cours d'eau. Ῥοῦς est la contraction de ῥόος et signifie « fluentum ». On sait que οῦ grec se prononce *u* en latin et en français ; ainsi ῥοῦς devient *rus*, ou *ru*, si on ne fait pas entendre le son du ς. La forme normande *reux* est plus près de ῥοῦς que le français *ru*. Le grec ῥοῦς vient lui-même de ῥέω, couler.

D'où : *ruotte.*

Ruban.
- Origine incertaine . . . . Lit.
- Origine inconnue. . . . . Br.
- Origine incertaine . . . . Sch.

Ῥυϐϐάν, dorien, pour ῥυμϐών, *ruban*. Nous traduisons ainsi ῥυϐϐάν, parce que l'*Etym. M.* dit qu'on appelait ῥυμϐόνας les spirales et les circonvolutions que fait le serpent, et les différentes significations de ῥόμϐος, qui est le même mot que ῥύμϐος et ῥυμϐών, peuvent se ramener toutes à une chose ronde ou qui s'enroule, comme le ruban. Notre vieille langue avait *ruban* et *riban*. « A *ribans* d'or a ta jambe lié. » (Baïf, p. 250.) — « Pour demie livre de soye vert pour faire *ruban* audit paveillon. » — Dans La Curne.

Provençal et béarnais, *riban*. — Wallon et berry, *riban*. — Anglais, *ribbon* (qui est notre vieux français).

D'où : *enrubanner, rubanée, rubanement, rubaner, rubanerie, rubanier.*

Ruche.
- *Rusken*, celtique . . . . Lit.
- Même étymologie. . . . . Br.
- Même étymologie. . . . . Sch.

Ῥύσκω, protéger, abriter. Le verbe ῥύσκω est une forme

dorienne de ῥύω, qui, dans une de ses acceptions, signifie φυλάττω, custodio, servo, tueor. Ce même verbe ῥύω, en prenant le β, à la place de l'aspiration, fait βρύω, d'où s'est formé le vieux français *brier* ou *abrier*, abriter, protéger. De plus, la forme simple ῥῦσαι a donné *ruser*, écarter, éloigner, très usité dans la vieille langue; et, enfin, de la forme éolienne ῥᾶσαι, pour ῥῦσαι, a été formé ῥάσιον, pour ῥύσιον, et ῥάσιον, par l'adjonction d'un ν euphonique, est notre mot *rançon*. Ainsi, notre langue doit aux diverses formes de ῥύω, *rusche* ou *ruche*, *ruser* (écarter), *abri*, *abrier*, *abriter*, et *rançon*. La forme dorienne ῥύσκω, qui donne *ruche*, est dans Homère, au vers 729 du XXIVe chant de l'*Iliade*. Notre vieille langue a les formes *rusche*, *rouche*, *ruche* et *rusque*. Ce dernier mot est mentionné déjà en 1295, dans ce passage de La Curne : « La coustume des *rusques* en la dite ville pour cinquante solz l'an. » Le prétendu celtique *rusca* ou *rusken* est tout simplement notre vieux mot gaulois *rusque*, de ῥύσκω, abriter.

D'où : *ruchaire*, *ruchée*, *rucher*, *rucheur*.

Rue (d'une ville).	*Ruga*, ride	LITTRÉ.
	Ruga, ride	BRACHET.
	Ruga, ride	SCHELER.

Ῥύ-μη, *rue*. La syllabe finale, non accentuée, est tombée, comme dans *rue*, plante, de ῥύτα, d'où : *ru* ou *rue*. Ῥύμη dérive de ῥύω, qui signifie faire un sillon, traîner. Les rues sont comme des sillons au milieu des villes et des villages. On a même appelé *rue* la trouée que fait un canon dans une troupe de soldats : « Mes pièces tirèrent si à propos qu'elles firent une *rue* dans l'escadron des ennemis. » — Dans La Curne. — Les formes *ruta*, *rutta*, qu'on trouve dans Du Cange, sont encore le grec ῥυτά, de ῥύω, « tractus », sillon.

REMARQUE. — Il serait bien étrange que *ruga*, qui n'a jamais signifié *rue* en latin, eût pris ce sens chez tous les peuples méditerranéens, et plus étrange encore que ces mêmes peuples eussent laissé de côté le mot qui signifiait *rue* dans leurs propres langues pour en choisir, chez les Romains, un autre qui n'avait jamais eu ce sens.

Vieux français, *rue*. — Provençal, espagnol et portugais, *rua*. — Béarnais, *rue*.

D'où : *ruelle*, *rueller*.

Rue (plante).	*Ruta*	. . . .	LITTRÉ.
	Même étymologie	. . . .	BRACHET.
	Même étymologie	. . . .	SCHELER.

Ῥύ-τα, rue, plante. La finale τα, n'étant pas accentuée, est tombée, d'où : *ru* ou *rue*. Hésychius accentue ῥύτα, et c'est la véritable accentuation; car si ῥυτά était accentué à la dernière syllabe, on dirait *rute* et non pas *rue*. Le latin *ruta* n'est que le mot grec écrit en caractères romains. La forme *rute* a été quelquefois employée dans la vieille langue, car on trouve dans la *Chasse de Gaston Phébus*, ms, p. 109 : « Faites li un cristoire, de mercuri... et de *rute*, et d'encens. »

Rufien.	*Ruf*, radical germanique	. . . .	LIT.
		. . . .	BR.
	Rof, racine germanique	. . . .	SCH.

Ῥυηφένης, et, par la chute de l'η devant la voyelle accentuée, ῥυφέν-ης, qui abonde en richesses, opulentus, *rufen* ou *rufien*. On ne sait que trop qu'un homme riche peut se donner toutes les jouissances, de là le sens mauvais de débauché qui s'est attaché au mot *rufien*, dont la signification première était richard. Ῥυηφένης est accentué dans Hésychius comme nous l'accentuons, et la forme de notre mot *rufien* témoigne qu'Hésychius a raison. Montaigne, en disant, dans son chapitre des *Loix somptuaires*, « que, sauf les *ruffiens*, à homme ne soit permis porter en son doigt anneau d'or, ny robbe délicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet », fait entendre que de son temps *rufien* signifiait un libertin riche.

Les langues sœurs ont toutes notre mot, ce qui prouve son antiquité. L'espagnol a *rufian;* le portugais, *rufião;* l'italien, *ruffiano;* le catalan, *rufia;* le provençal, *ruffian*.

Ruisseau.	*Rivicellus*	. . . .	LIT.
	Rivicellus	. . . .	BR.
	Rivicellus	. . . .	SCH.

Ῥυεῖσαι, antique forme de ῥυῆσαι, couler, de ῥυέω, forme dialectale de ῥέω. De ῥυέω ou de ῥύω, autre forme de ῥέω,

dérivent encore les mots de la vieille langue *rui, ruiot, ruiotel,* et *ruit,* ruisseaux, petits ruisseaux. Exemples : « Trova une fontaine, li *rui* est clers. » — « Villemet Rouaut prinst la suppliant par le bras et la bouta arrière de son huys jusques au *ruiot.* »

Sa robe de veloux bien large,
Et son cheval et couverture
Estoient de mesme à feuillage,
De *ruisseaulx* d'argent et brodure.

— Dans La Curne.

Notre étymologie, qui est évidente, reçoit encore une nouvelle force des formes similaires des langues sœurs, et de nos grands patois. L'espagnol a *arroyo* (de ῥέω); le portugais, *arroio* (de ῥέω); l'italien, *ruscello;* le béarnais, *riu* et *arriu;* le provençal, *riou;* le berry, *roussiau;* le bourguignon, *russea,* et le picard, *rio.* L'espagnol et portugais *rio,* rivière, vient aussi de ῥόω. Ménage, qui n'était jamais gêné pour ses étymologies, puisqu'il les tirait ordinairement de son cru, a donné pour origine à *ruisseau* un mot latin imaginaire, *rivicellus,* et les Trois s'en sont emparés. Voici à quelle opération scientifique M. Brachet a soumis la trouvaille de Ménage : *Rivicellus, riv'cellus, ruissel, ruisseau.*

D'où : *ruisselet, ruisseler, ruisson.*

Rumb (terme de marine).	*Rum,* anglo-saxon, espace	LITTRÉ.
	Rhumb, anglais. . . .	BRACHET.
	Rum, anglo-saxon . .	SCHELER.

Ῥόμβ-ος, mesure et ligne courbe. Le mot grec est le même que le mot français, pour la forme, l'orthographe et le sens, car ῥύμβος a la même signification que ῥόμβος. *Rumb* a passé de notre vieille langue dans presque toutes les langues de l'Europe.

Vieux français, *rumb, run* et *rum.*

D'où : *rumbé.*

Rusé.	*Recusare*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ῥυσός, rusé. Le sens premier de ῥυσὸς est celui de ridé, et

le second, par métaphore, celui de rusé, de fin; parce que la prudence, la finesse, la *ruse,* sont d'ordinaire l'apanage de la vieillesse, des hommes qui ont des *rides*. C'est par la même figure que *matois* et *madré* ont le sens de *rusé*. (Voy. ces mots.) — Le poète comique Théopompe a employé ῥυσὸς dans le sens métaphorique, comme on le voit par le vers que cite Athénée, au livre VI, p. 264 :

Δεσπότου Πενεστοῦ ῥυσὰ βουλευτήρια,

où ῥυσὰ βουλευτήρια signifie conseiller rusé. *Ruse* vient directement de ῥυσή, c'est le même mot. Littré fait de *ruser* signifiant employer des détours habiles, une confusion regrettable avec *ruser* signifiant *repousser, reculer,* etc., très usité dans notre vieille langue. « Dans ce passage de La Curne : *Rusez-vous* du chemin, car je ne puis tenir mon cheval, » *rusez-vous* signifie éloignez-vous, écartez-vous, et *ruser,* dans cette acception, est le grec ῥῦσαι, de ῥύω, arceo, depello. Il est rare que Littré, dans les exemples qu'il cite à l'*historique* d'un mot, ne donne pas des textes qui se rapportent à un autre mot. Il a dû prendre, de seconde main, des rédactions toutes faites, sans les vérifier. Aussi arrive-t-il à des étymologies déplorables. Ne donne-t-il pas pour origine à *ruse,* à *rusé,* le verbe latin *recusare,* refuser? Ménage n'est pas plus étrange, en dérivant ces mots de *ruptatus*. *Recusare* vaut-il mieux que *ruptatus?* Il est vrai que Littré s'abrite sous le nom de Diez, qui a trouvé naturel de tirer *ruser* de *recusare*.

D'où : *ruse, ruser, ruseur*.

Rustine. { . . . . LITTRÉ. / . . . . BRACHET. / . . . . SCHELER. }

Ῥυστάω, primitif de ῥυστάζω, traîner. La *rustine* est le derrière d'un fourneau, la partie par où l'on traîne, où l'on fait pénétrer la mine. Le béarnais *roussec* ou *arrousec* a presque la même origine : il dérive de ῥῦσαι, et ῥύω a formé ῥυστάω.

Rustre (lance). { . . . . LIT. / . . . . BR. / . . . . SCH. }

Ῥυστόν, *rustc,* lance. Ce mot est dans Hésychius, avec cette

glose : δόρυ, Κρῆτες, c'est-à-dire lance, chez les Crétois. L'*r* s'est insensiblement glissée dans une foule de mots, parce qu'elle rend la prononciation plus facile et plus douce; comme on a donc dit de *funda, fonde,* puis *fronde,* on a prononcé d'abord, *ruste,* et puis *rustre.*

S

Sabat (bruit). { *Schabat,* hébreu, se reposer . . . LITTRÉ.
Même étymologie . . . . BRACHET.
Même étymologie . . . . SCHELER. }

Σαβάττω, dorien, pour σαβάζω, faire du bruit, imiter les bacchantes par des danses et des clameurs. Ce verbe est dans Hésychius. Notre vieille langue avait *sabat* dans le sens du verbe grec, comme en témoignent les passages suivants, cités par La Curne : « Et les Anglois menoient leur *sabat* en grans pompes, baubons et tyrannie ; or, a tourné Dieu ton dueil (ô France) en esbats. » — « Festes et *sabas.* » — « Mais en faut-il faire un si grand *sabat.* » Dans le Béarn, *sabat* a la même signification : c'est une assemblée bruyante où les sorciers et les sorcières sont portés par le diable. Le savant Huet avait entrevu la véritable étymologie de *sabat ;* mais l'école néo-latine l'a dédaigneusement rejetée, en disant que le moyen âge n'avait aucun moyen de connaître σαβάττω, ou σαβάζιος, qui en dérive. Elle a donc tiré *sabat,* signifiant bruit, tapage, vacarme, de l'hébreu *schabat,* se reposer. Il est difficile d'avoir plus de logique.

Sable. { *Sabulum* . . . . LIT.
Sabulum . . . . BR.
Sabulum . . . . SCH. }

Πσάββη, forme antique dorienne de ψάμμη, sable. Le π initial est tombé, et σάββη ou σάββα a formé l'italien *sabbia,* et,

par l'adjonction d'une *l*, le français et le béarnais *sable*, le provençal *sabla;* l'espagnol *sabre*, et le portugais *saibro*, car l'*r* et l'*l* permutent. Les Doriens, on l'a vu déjà cent fois, changeaient le μ en β; ainsi, ils disaient βέλλειν, βεμβράδες, βύσταξ, pour μέλλειν, μεμβράδες, μύσταξ, etc. On sait aussi que le ψ était remplacé primitivement par πσ. Donc ψάμμη était πσάββη dans l'antique langue dorienne. Enfin, on n'a pas oublié ce qui a été dit, sous la rubrique *rafle*, de l'adjonction de l'*l* dans une foule de mots. Le latin *sabulum*, dont Littré déclare l'origine inconnue, n'est que le diminutif de πσάββη. Nous aurions pu prendre sans doute l'étymologie latine *sabulum;* mais, outre qu'elle ne rend pas compte de toutes les formes de la filière, il est toujours préférable de remonter, quand on peut, à la première origine d'un mot.

D'où : *ensablement, ensabler, sabler, sablerie, sableur, sableux, sablier, sablière, sablon, sablonner, sablonnette, sablonneux, sablonnier, sablonnière.*

Sabler (boire d'un trait).	*Sable*	LITTRÉ.
	Même étymologie. . .	BRACHET.
	Même étymologie. . .	SCHELER.

Καβλεῖν, *chabler* ou *sabler*, c'est-à-dire boire gloutonnement. Hésychius dit que καβλέει signifie καταπίνει; or, καταπίνω signifie boire avec avidité. On a prononcé d'abord *chabler*, puis *çabler* ou *sabler*. Le *ch* prenait souvent dans la vieille langue le son de *c* doux ou d'*s;* ainsi, on disait *sacher* et *sacer*, pour tirer; *che* et *ce, caval, ceval* et *cheval; chabler, çabler*, etc. En béarnais, on dit aussi *chalibe* et *salibe, chiulot* et *siulot, chaca* et *saca*. Le verbe *sabler* était très usité anciennement, et il avait exactement le sens du verbe grec καβλῶ ou καταπίνω, car il signifiait avaler un verre de vin d'un seul coup, d'une seule gorgée, sans le savourer. Il est dit dans une chanson bachique, dont on trouve un extrait dans le *Dictionnaire de Trévoux :*

Chers enfans de Bachus, le grand Grégoire est mort.
Une pinte de vin imprudemment sablée
A fini son illustre sort,
Et sa cave est son mausolée.

Le marquis d'Argenson dit comment il ne faut pas sabler le vin : « Lorsqu'on veut que le vin ne devienne pas nuisible,

il ne faut pas l'*avaler* dans de larges et profondes tasses, comme font les Polonais, ni le *sabler* à plusieurs rasades très souvent réitérées, ainsi que les petits-maîtres françois. » Littré, Brachet et Scheler donnent *sabler*, boire, sous la rubrique *sable*, sans expliquer comment boire avec avidité pouvait dériver de *sable;* Scheler et Brachet combleront sans doute cette petite lacune dans la prochaine édition de leurs œuvres.

Sablière (pièce de bois).	Origine inconnue . . .	LITTRÉ.
	Origine inconnue . . .	BRACHET.
	Stabilis, stable.	SCHELER.

Sable. La pièce de bois appelée *sablière* repose au faîte d'un mur sur lequel elle est placée longitudinalement, et elle a pour lit une couche de gros mortier où le sable domine, d'où le nom de *sablière*. Aujourd'hui on la couche d'ordinaire sur un lit de plâtre. Ménage dit, à propos de cette étymologie : « J'ai cherché longtemps l'origine de ce mot; et je l'ai enfin trouvée : qui cherche trouve. Ce mot a été fait de *scapula*, c'est-à-dire épaule; et il en a été fait de cette manière : *scapula, scapularia, scabularia, sabularia, sablaria, sablière*. » N'est-ce pas admirable ? Et n'avait-il pas raison de dire : Qui cherche trouve ?

Sabord.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Σάββορ, lacédémonien, pour σάμβας, fenêtre. Le mot σαμβάς, qui est dans Hésychius, n'est qu'une crase de σαλαμβάς, fenêtre. La forme σαββὸρ que nous donnons s'explique ainsi : le μ devant le β prend aussi le son de β par euphonie, d'où σαββάς ; mais comme les Lacédémoniens changeaient l'α en ο et le σ en ρ, σαββὰς donne σαββόρ. Voyez les exemples nombreux que donne Ahrens de ces changements, p. 71 et suiv. *de Dialecto Dorica*. On y voit notamment qu'ἀσκός, γωνία, ποῦς, πίθος, se disaient, dans ce dialecte : ἀκκόρ, γῶνορ, πόρ, πίσορ. On trouve aussi dans les savantes annotations de l'édition d'Hésychius de 1861, que σαλαβάρ, en dialecte lacédémonien, se changeait en σάλαβορ ; de même donc σαλαμβὰς devenait σάλαμβορ, et, avec la crase, σαμβάς, σάββορ.

D'où : *sabordement, saborder*.

Sabot.	Origine inconnue	Littré.
	Origine inconnue	Brachet.
	Origine inconnue	Scheler.

Κίβος, *cibot* ou *chibot,* en béarnais, toupie, sabot. Κίβος ou κιβώτιον signifie une chose faite en forme d'arche, c'est-à-dire bombée; or, le *sabot* ou *toupie* qu'on fait pirouetter avec un fouet a cette forme, et ce n'est pas seulement en Béarn que le *sabot* a conservé sa forme grecque *cibos* ou *cibot;* mais dans le Berry on l'appelle aussi *sibot,* et en Picardie *chabot,* l'*i* prenant souvent le son de l'*a,* comme on l'a déjà vu. Cette forme *chabot,* en s'adoucissant, a donné *sabot,* universellement usité aujourd'hui. La chaussure en bois nommée *sabot* vient encore de κίβος, en passant par les formes intermédiaires *chibot, chabot,* et cette appellation lui a été donnée à cause de sa forme voûtée. C'est encore pour cette raison qu'on nomme *sabots* les petites mèches qu'on accroche dans les volières, certaines baignoires et certains mollusques à coquille univalve. Littré pense que *sabot* vient de *savate,* et que *sabot* toupie dérive de *sabot,* parce que la plupart des toupies sont faites d'un morceau de sabot. Quiconque a vu une toupie et une chaussure appelée sabot dira hardiment qu'on ne peut pas faire une toupie d'un morceau de sabot. Au reste, il semble peu tenir à cette étymologie, puisqu'il met : origine inconnue.

D'où : *sabotable, sabotage, saboter, sabotier, sabotière.*

Sabouler.	Origine inconnue	Lit.
	Origine inconnue	Br.
	Origine inconnue	Sch.

Σαβύλλω, dorien, pour σαπύλλω, *sabouler,* c'est-à-dire secouer, houspiller. Le verbe σαπύλλω est dans Hésychius avec la glose σαίνω, dont le sens, dans une de ses acceptions, est σαλεύω, ταράττω, « concutere, turbare ». La vieille langue employait *sabouler* fréquemment : « Le peuple pousse et *saboule* au travers de la presse. » (Mont., *Essais,* t. Ier, p. 351.) — « Le pere que le fils tirassoit et *sabouloit* emmy la rue. » (Id., *ibid.,* t. Ier, p. 115.) — Francisque Michel, qui faisait de l'étymologie à ses heures, tire *sabouler* de *sabulum,* sable, et M. Scheler

pense, sans oser l'affirmer, qu'il pourrait venir de *sapo*, savon.
D'où : *saboulage, saboulement, sabouler*.

Sabre.	*Sæbel*, allemand	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ζαβάλα ou σαβάλα, dorien pour ζηβήνη, *sabre*. Hésychius explique ζηβήνη par ὁλοσίδηρον ἀκόντιον, c'est-à-dire petite épée toute en fer. La forme antique σαβάλα s'est conservée intégralement dans le vénitien *sabala;* l'espagnol *sable* et l'italien *sciabla* sont des formes contractées de *sabala*. Le français et le provençal *sabre* et le portugais *sabre* ne diffèrent de *sable* que par l'*r* qui s'est substituée à l'*l*, ces deux lettres permutant sans cesse. Le prétendu allemand *sæbel* est tout simplement le *sable* des langues méditerranéennes; aussi Littré dit-il qu'il vient d'autres langues. Les Trois prennent, comme d'habitude, leur étymologie à Ménage.
D'où : *sabrer, sabreur*.

Sabrenas.	Origine inconnue	LIT.
	. . . .	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Σαπρύνω, qu'il faut prononcer σαπρίνω ou σαπρένω, travailler grossièrement. Hésychius donne à σαπρὸς le sens d'αἰσχρός; or, αἰσχρός, dans l'une de ses acceptions, signifie laid, difforme, mal fait. Platon ne dit-il pas pour *le beau et le laid:* τὸ καλὸν καὶ τὸ αἰσχρόν? Il suit de ce sens de σαπρὸν que le verbe σαπρύνω doit l'avoir aussi, bien que les lexiques ne l'expliquent que par pourrir et gâter. Mais ce sens nous suffirait même, car nous disons aussi en français, pour un ouvrage mal fait : « C'est gâté, ce n'est qu'une saleté. » La prononciation de l'υ grec était comme celle de notre *i* et se rapprochait un peu de l'*e*, ce qui explique que ῥυμουλκῶ, τύφω et φύσκα soient en latin remulco, tepo, vesica. De σαπρύνω, prononcé σαπρένω, est venu *sabrenas* ou *sabrenaud*, qui travaille grossièrement.
D'où : *sabrenasser*.

Sac. { *Saccus*. . . . . LITTRÉ.
Saccus. . . . . BRACHET.
Saccus. . . . . SCHELER. }

Σάκ-κος, sac. Le σάκκος grec est dans toutes les langues méditerranéennes. Le français a *sac,* l'espagnol *saco,* le portugais *sacco,* l'italien *sacco ;* le provençal et le béarnais ont *sac.* Le latin *saccus,* qui est évidemment le même mot que σάκκος, n'a pas servi d'intermédiaire entre le grec et les langues sœurs, comme le pensent les Trois. Le sens commun dit qu'un tel mot, d'un usage universel, est aussi ancien que ces langues. *Sac,* dans le sens de pillage, est aussi dérivé de σάκκος; mais le sens premier est celui de vol. Ainsi mettre une maison à *sac* signifie proprement emporter dans des *sacs* ce qu'elle renferme et qui est transportable, comme l'or, l'argent, les objets précieux, les hardes et le linge, etc. Ce sens est même indiqué par Hésychius, qui dit : Σακκίζειν · ἐπὶ τοῦ ἐκκενῶσαι διὰ κλοπὴν τοὺς σάκκους : saccager, c'est vider les sacs, dans un vol. Mais on ne vide les sacs des autres que pour remplir les siens. On trouve aussi σακκεύω, voler, piller. Insensiblement la signification de *sac* et de *saccager* s'est étendue jusqu'à devenir synonyme d'arracher, de détruire. Cette extension de sens s'explique très bien, car, soit dans la guerre, soit dans le vol, les hommes aiment à briser et à détruire ce qu'ils ne peuvent emporter. *Sac,* dans le sens de pénitence et de cilice, est encore le mot grec σάκκος, et voici comment. Il va de soi que ces sacs n'étaient pas des *sacs* ordinaires. On ne peut pas marcher et vaquer à ses occupations ordinaires quand on est dans un sac. On appelait donc *sac* un habit serré, qui était, pour ainsi dire, collé au corps, sans manches, et qui descendait jusqu'aux talons. Henri Estienne le décrit ainsi : « Vestis manicis carens, corpori astricta, ut saccus, nullis striis aut undis lasciviens. » Ce *sac* était particulier aux patriarches et aux empereurs, mais en temps de grandes pénitences et de grands deuils c'était le *sac* de tout le monde. Nous remarquerons ici, en passant, que ce *sac* est notre *pantalon.* En effet, on appelait cet habit σάκκος πένθιμος ou σάκκος πενθαλέος, c'est-à-dire sac de deuil, et on sous-entendait souvent σάκκος ou ἱματίον. Ainsi, πενθαλέον ou πενθαλοῦν, sous-entendu σάκκον, est le provençal *pantaloun* sans le moindre changement. Littré donne à *pantalon* une

étymologie qui a la même valeur que celles qu'il a trouvées pour *cierge, olinde, baïonnette*, etc.

D'où : *saccage, saccagement, saccager, saccageur, saccatier, sachée, sachet, sacoche, saquet.*

Sacher ou **sacer** (tirer).
- Origine incertaine . . LITTRÉ.
- *Staccato*, italien, détaché. . . . . BRACHET.
- *Saccus* . . . . SCHELER.

Πσάχω, vieille forme de ψάχω ou ψήχω, *sacher*, qui signifiait tirer, arracher, dans notre vieille langue. Hésychius explique ψήχω par τρίβω, ξύω ; or ξύω ne signifie pas seulement piquer, scier, mais encore tirer, car Hésychius lui donne pour synonyme κατασπάω ; ainsi, le vieux verbe πσάχω, qui devient σάχω, par la chute du π initial, rend parfaitement compte de tous les sens de *sacher* ou *sacer*, tirer, secouer, et explique aussi le béarnais *saca*, piquer. Quoique *sacher* ou *sacer* ne soit plus usité aujourd'hui, nous le donnons cependant, parce que *saccade* et *saccader* viennent de *sacer*. Nous prenons dans La Curne un exemple de chaque forme : « Lesquels compaignons s'avancerent... pour tuer et *sacer* Jehannin le bouchier, pour prendre et avoir sa bourse. » — « Par le frain le *sacha* par grant vertu. »

D'où : *saccade, saccader, saquer.*

Sacristain.
- *Sacer*. . . . . LIT.
- *Sacrum*. . . . . BR.
- *Sacrista*, bas-latin . . . . SCH.

Σ'αγρέταν, *sagretan*, ministre de Minerve. Pour l'explication du σ initial, voyez le mot *sade*. Nous trouvons dans Hésychius ce passage important et curieux : Ἀγρέται παρὰ Κώοις, ἐννέα κόραι κατ' ἐνιαυτὸν αἱρούμεναι πρὸς θεραπείαν τῆς Ἀθηνᾶς ; ce qui veut dire : Les habitants de l'île de Cos choisissaient chaque année dix jeunes vierges pour le service de Minerve, et ces vierges se nommaient *sagretanes*. Nous traduisons ἀγρέται par *sagretanes* et non par *sagretes*, parce que notre mot français *sagretan* a été formé sur l'accusatif ἀγρέταν. Au XII[e] siècle on disait *sagretain* et *segretain*. « Inventaire fait par moy Damp

Tha. Papeleray *segretain* des reliques du tresor de l'abbaye de S.-Wandrille. » — Dans La Curne. — Le béarnais a *segrestan* et *segresta;* le provençal, *sagrestan;* le catalan, *sagrista,* et l'italien, *sagrestano.* On voit que les langues sœurs reproduisent la forme grecque σ'αγρέταν. On fera remarquer ici, ce qu'on a déjà dit plusieurs fois, que les noms anciens s'appliquèrent à des choses nouvelles. Les personnes qui servirent, au commencement, aux temples chrétiens prirent le nom de celles qui servaient auparavant aux temples païens. C'est ainsi, par exemple, que les mots *diacre, bedeau* et *marguillier* passèrent de la langue païenne à la langue chrétienne. Qu'on se souvienne aussi que la plupart des autres noms de la langue chrétienne sont grecs, tels que : évêque, apôtre, curé, évangile, épître, diocèse, paroisse, église, clergé, prône, cloche, chœur, ambon, chaire, canoniste, canon, etc., etc.

Bas-latin, *sacristia.*

D'où : *sacristie, sacristine.*

Sade.	*Sapidus*	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	Sapidus	SCHELER.

Σαδέ-ος, pour ἀδέ-ος, génitif dorien de ἡδέος, *sade,* agréable. *Sade* est dans notre vieux français. Le latin *sapidus* n'a jamais eu le sens du français *sade;* il a donné à notre langue moderne *sapide,* voilà tout. D'ailleurs, ce n'est pas la forme *sade* qu'il aurait donnée, mais *sap* ou *sape.* Les règles étymologiques établies par l'école néo-latine l'exigent ainsi. Le σ que nous mettons devant ἀδέος n'est pas un caprice de notre part. On a vu que les Grecs remplaçaient l'aspiration par des consonnes; ainsi pour ὗς, ὑώδης, ὑρίσκος, ils disaient σῦς, συώδης, συρίσκος, etc. Les Cypriens disaient ἄγανα pour σαγάνα ou σαγήνη, et ἄγανα est la forme antique. Les Latins aussi ont fait de ὑπὲρ *super,* de ὑπ' *sub,* de ἄλθος, dorien, pour ἄλσος, *saltus;* de Ἀκέστα, *Segesta,* etc.

D'où : *sadinet, sadinette.*

Safran.	*Zaâfer*	LIT.
	Zafferano, italien.	BR.
	Zâfarân, arabe.	SCH.

Πσαφαράν, et, par contraction, πσαφράν, couleur rouge; on

sous-entend χροάν. Le π initial tombe, parce qu'il est dur à prononcer, d'où σαφράν. On a vu déjà que le ψ avait remplacé πσ; ψαφαρός, ά, όν, s'écrivait autrefois πσαφαρός, ά, όν. Cet adjectif désigne d'ordinaire une couleur pâle, terreuse, mais il signifie aussi une couleur rougeâtre, ἐρυθράν, car c'est l'épithète de l'urine et du vin. Une terre brûlée par le soleil était ψαφαρὰ γῆ. Tout le monde sait que le safran est d'un rouge orange; c'est donc bien la couleur indiquée par le πσαφαρὰ ou πσαφρὰ antique. « Il devint vermaux et rouges comme *saffranz.* » — Dans La Curne. — Au XIIe et au XIIIe siècle on appelait *saffraniers* les banqueroutiers, parce qu'ils étaient obligés de porter des bonnets rouges, c'est-à-dire couleur de safran. « Les débiteurs insolvables, les juifs, les femmes publiques, les personnes notées d'infamie, devaient porter en public un bonnet sur la tête ou une rouelle sur l'épaule, de couleur rouge-safran. » (Brantôme.)

Remarque. — Le lecteur voit que le catalan *safra* reproduit le nominatif grec πσαφαρὰ ou πσαφρά; les autres formes viennent de πσαφαρὰν ou πσαφράν.

Vieux français, *safran.* — Provençal, *safran.* — Catalan, *safra.* — Espagnol, *azafrano.* — Portugais, *açafrão.* — Italien, *zafferano.*

D'où : *safraner, safranier, safranière, safranum.*

Safre (glouton). { Origine inconnue . . . . . . Littré. / Origine inconnue . . . . . . Brachet. / Origine inconnue . . . . . . Scheler. }

Ζάφρος, dorien, pour ζάϐρος, *safre,* glouton. Hésychius a ζάϐρον, qu'il explique par πολυφάγον. Le ζ et le σ se confondent dans la prononciation, et ils permutent sans cesse. Quant au changement du β en φ, il était aussi ordinaire : on disait dans certains dialectes βαλακρός, Βρύγες, Βερονίκη, βασκαίνω, et dans d'autres φαλακρός, Φρύγες, Φερονίκη, φασκαίνω. On disait de même ζάϐρος et ζάφρος. On a fait aussi *Bosphorus* de Βόσπορος. *Safre* est dans la langue du XIIe siècle.

D'où : *safrement.*

Safre (oxyde). { Origine inconnue . . . . Lit. / Origine inconnue . . . . Br. / *Zaffera,* italien . . . . Sch. }

Σάπφρος ou σάφρος, contraction de σάπφυρος, couleur noi-

râtre qui se rapproche du bleu. C'est bien le sens de *safre*, puisqu'il sert à faire du verre bleu et à contrefaire le saphir. M. Scheler dérive *safre* de l'italien *zaffera*, et quelque étymologiste italien, de l'école néo-latine, enseigne sans doute que *zaffera* vient du français *safre*. Σάπφυρος se trouve sous la rubrique σάπφειρος.

Safre (élégant).	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Σ'αφρός, pour ἁϐρός, *safre*, élégant. Pour le changement du β en φ et pour le remplacement de l'aspiration par le σ, voyez les articles *safre*, glouton, et *sade*, agréable. Ce mot, dans ce sens, est malheureusement hors d'usage. *Safre* signifiait encore orfroi, broderie, dans le vieux français, et c'est aussi de ἁϐρά, σαϐρὰ ou σαφρὰ qu'il dérive. On disait d'abord ἁϐρὰ ἀγάλματα, ornements superbes, élégants, et peu à peu, comme cela est arrivé dans une foule de cas, le substantif est tombé et l'adjectif en a pris la place. Ἁϐρὰ est donc devenu σαϐρά, σαφρά, safre, parure, orfroi. Enfin, pour indiquer tout ce que notre langue doit au grec ἁϐρός, nous ferons remarquer, en passant, que *soubrette* vient aussi de ἁϐρά, comme on l'établira plus loin.

Sagne.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σινίον, *sane* ou *sagne*. Comme l'ι permute avec l'α, σινίον devient dans la prononciation σανίον, *sagne*, tamis, ou cercle de tamis. Le sens de σινίον indiqué dans les lexiques est tamis, mais on appela, par extension, du même nom le cercle du tamis lui-même. Au reste, τηλία signifie tamis et cercle de tamis. Nous ferons remarquer ici, en passant, que dans les Pyrénées le tamis s'appelle *sedas*, *senné* et *sesté*, qui sont trois mots grecs, car *sedas* dérive de σήθω, tamiser, *senné* est σινίον, et *sesté* σῆστρον, car le ρ, lettre liquide, disparaît d'une foule de mots; ainsi σῆστρον devient σῆστον, *sesté*.

Saie.	*Sagum,* latin	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σαγίον, et, par la chute du γ, σαίον, *saie,* manteau. Ce mot se trouve dans notre langue du XIIe siècle, avec ces autres formes : *saion, sayon, sayette.* On remarquera que *saion* est le grec σαγίον ou σαίον. Dans les Pyrénées, on nomme encore aujourd'hui *sayou* la petite robe que portent les enfants. Le vêtement de guerre des anciens, *sagum,* est le grec σάγον, de σάγος. Le mot σάγη signifiait toutes sortes d'armes. Le bouclier portait aussi le nom de σάκον. (Voy. σάκος, σάγη et σάγος, dans H. E.) Le latin *sagum* n'est que σάγον écrit en caractères romains. Il est surprenant que Littré, Scheler et Brachet dérivent *saie* du prétendu latin *sagum,* après avoir constaté que ce mot était gaulois. Ils n'admettent aucun mot dans le français, à moins qu'il n'ait passé par l'étranger.

Vieux français, *saie.* — Espagnol, *saya.* — Italien, *saia.* — Provençal et béarnais, *sayon.*

D'où : *sayon.*

Sain (graisse).	*Sagina,* latin	LIT.
	Sagimen, latin fictif	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σύϊν-ος, graisse de porc. Il faut prononcer l'υ comme un ε, et l'on obtient σέϊν, *sein* ou *sain.* On lit dans l'*Anabase* de Xénophon, IV, IV, 13 : Πολὺ γὰρ ἐνταῦθα εὑρίσχετο χρῖσμα, ὧ ἐχρῶντο, ἀντ' ἐλαίου, σύϊον καὶ σησάμινον : « On trouvait là beaucoup de matières grasses, dont on se servait en guise d'huile d'olive, telles que graisse de porc, huile de sésame. » Dans les Pyrénées, on appelle *gréix* ou *gréixe* la graisse, qui est le χρίσις grec; et le saindoux *seü,* qui est le σέϊνος ou σύϊνος de Xénophon. On dit d'un homme qui engraisse : *Que he seü.*

Saindoux.	*Saïn* et *doux*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σάνδυς, céruse blanche, nommée *sandus* ou *sandis,* qu'on

mettait sur les cicatrices des blessures anciennes et envenimées. C'est par assimilation que dans quelques pays on a appelé *saindoux* une partie de la graisse du porc, prise dans la hampe, et qu'on met dans une grosse vessie, sans la saler, pour l'appliquer sur certaines blessures. Comme on l'a vu au mot *sain,* le saindoux et la graisse sont complètement distincts dans la langue béarnaise; le saindoux y est nommé *saydoux,* et la graisse *gréich.* Tout le monde sait que la céruse blanche et le *saindoux* (*saydoux*) ont la même coulenr. La forme σάνδυς se trouve sous la rubrique σάνδυξ dans Henri Estienne.

Saisir.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Sasjan, anc. haut-allem., placer	BRACHET.
	Origine incertaine.	SCHELER.

Σ'άσσω, dorien, pour ἅπτω, *saisir.* Dans le dialecte dorien, les verbes terminés en πτω prenaient aussi les finales σσω, ττω, στω et σκω; ainsi κόπτω avait encore les formes κόσσω, κόττω, et, chose bien remarquable, ces quatre formes se trouvent reproduites dans notre langue, qui a *copter, cosser, cotir.* On a vu ces trois formes dans le t. I[er] de l'*Origine du français.* Quant à κόστω, *costeir,* il est dans la vieille langue avec le sens de pleurer un mort, de lui rendre les derniers devoirs, avec des chants.

Li Emperere fait Rollant *costeir*
E Olivier, l'arcevesque Turpin [1].
(*Chans. de Roland,* v. 2962.)

Le verbe κόπτω, forme éolienne κόστω, signifie dans une de ses acceptions « carmine plangere aliquem ». (Voy. H. E., t. IV, col. 1821, c.) — Le verbe ῥύπτω a donné au béarnais, par la forme éolienne ῥύσκω, *arrusca,* faire la lessive; et de τύπτω dérive le vieux français *tuster* et le béarnais *tusta,* heurter, par l'intermédiaire de la forme τύστω. Le verbe ἅπτω, suivant cet usage dialectal, est donc devenu ἅσσω, et, par le remplacement de l'esprit rude par le σ, σ'άσσω ou σάσσω, *sasir* ou *saisir.* En effet, ἅπτω signifie contingo, attingo, saisir avec la main. Le provençal et le béarnais reproduisent le grec σάσσω; car le premier a *sasir,* et le second *sasi.*

D'où : *saisie, saisine, saisissable, saisissement.*

1. M. Léon Gautier n'a pas compris ce verbe. Il donne à *costeir* le sens de garder.

Salade (casque). { *Celada,* espagnol. . . . . LITTRÉ. / *Celata,* italien . . . . BRACHET. / *Cassis cælata*. . . . . SCHELER. }

Σαλία, *sale,* qui est le mot de notre vieille langue. « Item a legué, donné et devisé à son frère Jehan de Failly son petit grenequin fourny, sa grande *sale* d'armes, son espée à hault taillier. » — Dans La Curne. — Le mot σαλία est dans Hésychius avec cette explication : πλέγμα καλάθῳ ὅμοιον, ὅ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φοροῦσιν αἱ Λάκαιναι, « réseau qui avait la forme d'un panier, dont les Lacédémoniennes couvraient leur tête » ; mais dans un autre passage on voit que cette sale ou salade se terminait en pointe, « in acutum desinens ». Or, la *salade* en usage au XVe siècle était un casque pointu, avec un couvre-nuque et une visière mobile, dite garde-vue. « A Mery-Baudet, plumasseur, demourant à Tours, pour avoir garni d'or clinquant XXVIII plumeaux, pour mettre sur les *salades* des gens du duc. » — Dans La Curne.

Vieux français, *sale* et *salade.* — Espagnol, *celada.* — Italien, *celata.*

Sale (malpropre). { Origine incertaine. . . . . LIT. / *Salo,* anc. haut-allem., terne. . . BR. / Origine incertaine. . . . . SCH. }

Δσαλός, forme antique de ζαλός, eau bourbeuse, boue. Ce sens a été noté par Hésychius. On a appelé d'abord δσαλός, sale, les eaux bourbeuses des bords des fleuves et de la mer, et puis on a appliqué ce mot à d'autres objets et aux choses morales malpropres. Le δ de δσαλὸς est tombé, d'où : σαλός, *sale.*

D'où : *salement, salaud, salaüderie, salete, salir, saligaud.*

Saler. { *Salire,* latin. . . . . LIT. / *Salare,* latin fictif . . . . BR. / *Sal* . . . . SCH. }

Σ'άλς, *sal,* vieux français, sel. De σ'άλς vient σ'αλιῶ, primitif de σ'αλίζω, *saler.* Il est probable qu'il y avait un verbe σ'αλάω, comme l'indiquent toutes les formes du verbe *saler* dans les langues sœurs. En effet, le français a *saler;* le pro-

vençal et l'espagnol, *salar;* le béarnais, *sala;* l'italien, *salare;* le portugais, *salgar*. Aucune de ces formes ne vient de σ'αλιῶ, ni du latin *salio,* qui est le même verbe que le grec. Quoique le latin ait *sal* et *salio,* nous n'y prenons pas notre étymologie, parce que des mots si universellement employés, et qui sont les mêmes dans toutes les langues et tous les patois de la Méditerranée, n'ont pas été empruntés aux Romains; ils existaient avant eux; le sens commun le dit. Au reste, le latin *sal* est le grec σ'άλς, et le verbe *salio* est le grec σ'αλιῶ. Pourquoi aurions-nous reçu *sel* et *salade* et *saler* de la langue latine, et non pas *salmis, salmigondis, saumure, galée, galiot, galiotage,* qui dérivent tous de ἅλς, et que le latin ne possède pas.

D'où : *sel, salade, saladier, salage, salaire, salarié, salaison, saleur, salière, saloir, salure, saleron.*

Salle.	*Sal,* anc. haut-allemand	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σ'αλία, pour ἁλία, assemblée. Pour l'adjonction du σ, voyez *sade*. Le même mot ἁλία, assemblée, a donné à notre langue *halle* et *salle,* le nom de l'assemblée ayant été donné à l'endroit où elle se réunissait. Nous donnons aussi au mot *chambre* deux sens; il signifie le palais où les députés se réunissent et les députés eux-mêmes. On dit tous les jours : « Je suis allé à la *Chambre,* » et « Cette *Chambre* vaut moins que la dernière. » La finale *ia* donne *e* au français; de là ἁλία, *hale* ou *sale*. Scientia, magnificentia, ne font pas scienci*e* et magnificenci*e,* mais scienc*e,* magnificenc*e*. Le vieux français a *sale* et *hale,* l'italien, l'espagnol, le provençal et le béarnais *sala*. L'allemand *sal* a été emprunté aux langues méditerranéennes.

D'où : *salon, salonnier.*

Salle (espèce de soucoupe).	*Sal-jan,* gothique, demeurer.	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σάλια, dorien, pour σήλια, *sale,* petit vase. D'après les *Mémoires* de Saint-Simon (IV, p. 91), « la *sale* est une espèce de soucoupe de vermeil sur laquelle les boîtes, étuis, montres et

l'éventail de la reine lui sont présentés, couverts d'un taffetas brodé, qui se lève en la lui présentant. » Littré met ce mot sous la rubrique *salle*, grande pièce dans un appartement, et lui donne la même origine!

Salmis.	Origine inconnue.	Littré.
	Origine inconnue.	Brachet.
	Origine inconnue.	Scheler.

Σ'αλμίσσω, dorien, pour ἁλμίζω, mettre dans la saumure, « salsugine irrigare. » Le grec ἅλμη ou σ'ἄλμη signifie salmis; mais la forme *salmis* ne peut venir que de σαλμίσσω. Ce verbe, faisant au parfait ἅλμικα ou σάλμικα, nous a donné, par l'intermédiaire de cette forme, *salmigondis*, ragoût de plusieurs viandes réchauffées. Ce mot est *salmigondin* dans Rabelais, au chapitre xxxii du deuxième livre de *Pantagruel:* « Nous avons, avecques l'aide de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes; je te donne la chastellenie de *Salmigondin.* » Il a été forgé de ἁλμίζω ou σαλμίζω, par Rabelais lui-même, comme *Dipsodes* de διψάω, j'ai soif.

D'où : *salmigondis*.

Santal.	*Sandal,* arabe	Lit.
	. . . .	Br.
	Zandal, arabe	Sch.

Σαντάλινα (sous-entendu ξύλα), bois de santal. On trouve dans Arrien, *Périple de la mer Érythrée,* p. 20 : Πλοῖα μεγάλα χαλκοῦ καὶ ξύλων σαγαλίνων, et, d'après Saumaise, σαγαλίνων est pour σαταλίνων ou σανταλίνων; car il dit : « Σαγάλινα ξύλα sunt σατάλινα, santalina ligna, tota India celebratissima. » La forme *sandal* est aussi usitée. Le prétendu arabe *sandal* est tout simplement σαντάλ-ινα.

D'où : *santaline*.

Saper.	Origine incertaine	Lit.
	Sappa, bas-latin	Br.
	Sappa, bas-latin	Sch.

Σκάπω, primitif de σκάπτω; il faut prononcer σκάπω *schapo* ou *sapo,* creuser. L'espagnol a *zapa* et l'italien *zappa,* pour *sape,* et l'on voit que cette orthographe reproduit le grec *schapo,* creuser. Diez admet cette étymologie; et quoique Littré dise

que ce n'est que par conjecture, on la trouve pourtant classée parmi les mots qui, d'après lui, seraient entrés du grec dans notre langue sans l'intermédiaire du latin. Au reste, Diez manque totalement de sens étymologique. Il pense que *saper* vient de σκάπω, ce qui est vrai; mais il ne veut pas que *moquer* vienne de μωκάω, ni *coite* de κοίτη, ni *moelle* de μυελός, ni *trouer* de τρύω. Pourquoi, puisque ce sont les mêmes mots avec le même sens dans les deux langues? Ne le lui demandez pas, il n'en donne aucune raison; il dit seulement : « Il faut reconnaître que la ressemblance fortuite de beaucoup de mots grecs et romans ne rendrait que trop séduisant ce système (celui de Henri Estienne), opposé à tous les faits historiques. » Et après avoir cité les mots grecs qu'on vient de lire, il ajoute triomphalement : « Aucun de ces mots ne peut cependant revendiquer cette origine qui s'offre si naturellement. » Comment raisonner avec un tel homme? Si le lecteur est curieux de savoir comment il étymologise lui-même, il pourra en juger par ce petit échantillon : pour lui, *coup,* dans le vieux français *cop,* ne vient pas du grec κόπ-ος, mais du latin *colaphus; agace,* en italien *gazza,* n'est pas non plus le grec dorien κάσσα, mais l'allemand *agalstra.* Il ne veut pas que le verbe *agacer* soit venu d'ἀγάσσω; c'est trop simple, il va le chercher dans l'ancien haut-allemand *hazjan.* Les étymologies latines mêmes, si apparentes soient-elles, lui échappent toujours. Ainsi, *pareil,* qui est le latin *paril-is* ou *parel-is,* puisque, d'après Festus, les anciens confondaient l'*i* et l'*e,* il le dérive, lui, d'un latin fictif *pariculus! Garenne,* qui est évidemment le latin *harena* ou *garena* de Varron, il prétend qu'il nous est venu de l'ancien haut-allemand *waron,* prendre garde. Tout le reste est à l'avenant, et ce sont ces absurdités que nos linguistes recueillent précieusement et font enseigner à la jeunesse française aux frais de l'État! Jamais, dans aucun pays, on ne porta au bon sens et à la science un pareil défi.

Vieux français, *saper.* — Italien, *zappare.* — Espagnol, *zapar,* d'où est venu le *sappa* d'Isidore de Séville.

D'où : *sape, sapeur.*

Saphir.	*Saphirus,* latin	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σάπφειρ-ος, saphir. Nous pensons que la forme française,

bien qu'elle puisse dériver de σάπφειρ-ος, est tout simplement la forme grecque σαβίρ-ος ou σαφίρ-ος notée par Photius. Le latin *sapphirus* n'est que σάπφειρος, écrit en caractères romains. *Safir,* vieux français, était dans la langue gauloise avant l'arrivée des Romains.

D'où : *saphirin, saphirine.*

Sarabande.	*Zarabanda,* espagnol	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Serbent, persan, espèce de chant. .	SCHELER.

Σαράβανα, et par l'adjonction d'un δ, σαράβανδα, *sarabande,* instrument de musique, et, par extension, danse aux sons de cet instrument. Les trois formes σαράβαρα, σαράβαλα, σαράβανα s'expliquent facilement, parce que le ρ permute avec le λ, et le λ avec le ν. On a vu déjà une foule d'exemples de ces permutations. Quant à l'adjonction du δ, elle est aussi ordinaire ; par exemple, *lane* et *brane* sont la même chose que *lande* et *brande.* Un dernier point à éclaircir. L'instrument de musique avait, d'ordinaire, le même nom que la danse qu'il accompagnait. Ainsi, il y avait une danse et un instrument de musique appelés *gigue,* une autre danse et un autre instrument de musique se nommaient, tous les deux, *carole,* et on *trepait* aux sons de la *trepie.* De même la *sarabande,* qui était une espèce de cymbale, avait donné son nom à la danse qu'elle accompagnait. L'espagnol a aussi *zarabanda.* Littré et Brachet prennent cette étymologie ; mais d'où vient *zarabanda ?*

Sarcasme.	*Sarcasmus,* latin.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σαρκασμός, sarcasme. Ce mot se trouve dans toutes les langues méditerranéennes, et il n'est pas dans la latine, car *sarcasmus* n'est que le grec σαρκασμός, écrit à la romaine.

D'où : *sarcastique.*

Sardine.	*Sardina,* latin	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Σαρδίνη, sardine. Littré, Brachet et Scheler veulent que

sardine ne soit entré dans notre langue que par l'intermédiaire du latin, mais pourquoi? A-t-on, par hasard, attendu l'arrivée des Romains pour manger des sardines à Marseille et pour les appeler sardines? Qui ne voit que le prétendu latin *sardina* est tout simplement le dorien σαρδίνα?

Sardoine.
Sardonyx. . . . . Littré.
Même étymologie . . . . Brachet.
Même étymologie . . . . Scheler.

Σαρδόνιον, *sardoine;* on sous-entend λίθον. Cette forme est dans Hésychius. On appelait aussi cette pierre précieuse σάρδινος, σάρδιος et σαρδόνυξ, d'où le français *sardonyx,* synonyme de *sardoine.* Littré, qui est toujours à côté de l'étymologie, dérive *sardoine* de *sardonyx,* σαρδόνυξ, au lieu de le dériver de σαρδόνιον. Qui ne voit pourtant que *sardoine* ne peut sortir de σαρδόνυξ, quelque violence qu'on lui fasse?

Sardonique (rire).
Σαρδόνιος . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch.

Σαρδόνιος, σαρδωνικός, rire *sardonien* ou sardonique. Les Trois dérivent *rire sardonique* de (γέλως) σαρδόνιος, au lieu de le dériver de (γέλως) σαρδωνικός. Cette fois ils empruntent directement au grec leur étymologie, mais ils n'empruntent pas le mot juste. Le grec se venge du mépris qu'ils font de lui. La forme σαρδόνιος a donné à notre langue *sardonien,* mais non pas *sardonique.*

Sargue.
. . . . Lit.
. . . . Br.
. . . . Sch.

Σαργός, *sargue,* poisson. On l'appelle aussi *sarguet,* et la vieille langue a la forme *sargon,* qui est le grec σαργόν, à l'accusatif.

Sarriette.
Satureia, latin. . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Σαρία, éolien, pour συρία, *sarie,* herbe odorante, agréable

aux abeilles. Cette plante est mentionnée dans Aristote. *Sarriette* est le diminutif de σαρία, *sarie*. On a appelé autrefois la sarriette *sarelle*, ce qui prouve que primitivement on disait *sarie* ou *sare*.

Sarrot.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine inconnue.	SCHELER.

Σάροτ-ον, dorien, pour σάρητον, *sarrot*, espèce de tunique. *Sarrot* est dans Hésychius, qui l'explique par εἶδος χιτῶνος. Ce mot est dans la vieille langue. On lit dans un texte de La Curne, de l'an 1287 : « Presbyteri sub albis induti sint superpulliciis vel tunica linea quæ vulgariter *saroth* vel *rochet* appellatur. » On écrivait aussi *sarrau* et *sarrot*.

Sas (terme de batelier).	*Saxum*, rocher	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σάσσω, remplir. On appelle *sas* l'intervalle entre les deux portes d'une écluse. « Leurs altezes ordonnent par provision et en forme d'essais que tous ceux venans de la mer et desirans joyr de la liberté de la navigation devront passer ledict *sas* jusques au lieu indiqué sur mesme fond sans le povoir changer au dict *sas*. » — Dans La Curne. — *Sas* veut dire endroit rempli au moyen d'écluses; il est donc évident qu'il vient de σάσσω, remplir.

Sasse (pelle).	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	. . . .	SCH.

Σάσσω, remplir. *Sasse*, pelle, a la même origine que *sas*, endroit rempli d'eau entre les deux portes d'une écluse; car de σάσσω dérive σάκτας, qui se change en σάσσας, dans le dialecte dorien, et qui ne signifie pas seulement sac, mais tout objet creux; c'est pour cela que σάκτρα, primitivement σάκτα, a le sens de μάκτρα, pétrin, vase creux. Les pelles appelées *écopes*, dont se servent les bateliers pour jeter dehors l'eau qui entre dans leurs embarcations, sont très creuses.

Sasser.
- *Seta,* soie . . . . LITTRÉ.
- *Seta,* soie. . . . . BRACHET.
- *Seta,* soie . . . . SCHELER.

Σᾶσαι, de σάω, *sasser*. Ce verbe se trouve dans Hérodote, l. I[er], 200. C'est de σᾶσαι que dérivent les formes françaises *sas, sasser, sassement;* mais le provençal et le béarnais *sedas*, tamis, et l'espagnol *cedazo* viennent du verbe σήθω, qui se change en σήδω dans le dialecte éolien.

D'où : *sas, sassement, sasseur, sassure.*

Satiner.
- *Seta,* latin . . . . LIT.
- Même étymologie . . . . BR.
- Même étymologie . . . . SCH.

Σάττω, *sater;* il y a dans la vieille langue *saterie,* draperie, ce qui indique un verbe *sater,* dont *satiner* n'est qu'une forme allongée. Hésychius dit que dans une de ses acceptions σάττω a le sens de νάττω, c'est-à-dire de fouler, de presser, d'aplanir; or, le satin a la chaîne très fine et la trame cachée et fortement serrée, ce qui, avec le foulage, lui donne le lustre et le moelleux qui le distinguent. Littré dit que l'italien a *setino,* mais il se trompe; l'italien appelle le satin *raso* ou *raso di Genova,* et l'espagnol le nomme *rosa* ou *tela de seda;* le béarnais a *satii,* le provençal *satin,* et le vieux français aussi *satin.*

D'où : *satin, satinade, satinage, satinet, satineur.*

Saure.
- Origine incertaine . . . . LIT.
- *Soor,* néerlandais, desséché . . . . BR.
- Origine inconnue. . . . . SCH.

Ξαρὸς ou ξορός, dorien, pour ξηρός, *saure*, sec, et, par extension, de couleur rousse, comme les choses qui sont brûlées par le soleil. Les Éoliens changeaient l'α en ο. Ils disaient, par exemple, ὀνήρ, στροτός, βροδέως, ὄνω, pour ἀνήρ, στρατός, βραδέως, ἄνω; le dorien ξαρὸς devenait donc ξορὸς dans leur dialecte. Or, *sore* est précisément l'orthographe de notre vieille langue.

De celi que j'ai à feme ore,

Qui or me semble pale et *sore*
Adonc etoit blanke et vermeille.

— Dans La Curne.

« Lors lui changerent les cheveux de la naturelle blondeur et devindrent tous *soretz.* » — Dans La Curne. — Il y avait même un verbe *sorer*, signifiant roussir, rendre *saur*. « Nul ne nulle ne pourra *sorer* haran, si ce n'est haran frais, ou haran de Garnesi. » — Dans La Curne.

Remarque. — Littré a songé à donner pour étymologie à *saure* le latin *saurex* ou *sorex,* souris. « On a pu prendre, dit-il, une nuance pour une autre. » Il n'y a rien au delà.

D'où : *saurage, saurer, sauret, saurin, saurir, sauris, saurissage, saurisseur.*

Savane.

Sabanum, latin	. . . .	Littré.
Sabana, espagnol	. . . .	Brachet.
Même étymologie	. . . .	Scheler.

Σάϐανον, savane. Ce mot, très antique, signifiait primitivement le chanvre et les roseaux dont on faisait de la toile grossière; et comme les roseaux croissent dans des endroits humides, on nomma ces lieux savanes, du nom même de σάϐανα. On appliqua aussi le nom de *savane* à la toile faite du fil grossier de ces plantes. Ainsi, en Espagne, *sabana* signifie drap de lit, et le saint suaire s'y nomme *sabana santa*. Le même mot se trouve en béarnais, avec deux changements de lettres : le σ initial est devenu un τ, et le ν un λ, c'est-à-dire que σάϐανα a été prononcé τάϐαλα, *tabalhe*, serviette, draps. On trouve ce mot *tabalhe* dans un vieux noël :

Lou cap sus u calhaü,
Drin de palhe
Per *tabalhe*.

« Il a pour oreiller une pierre, pour drap un peu de paille. »

Le grec σάϐανον a été latinisé; on le trouve écrit *sabanum* dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville.

Savetier.

Origine inconnue	. . . .	Lit.
Ciabatta, italien.	. . . .	Br.
Origine incertaine	. . . .	Sch.

Σ'απατῆς, dorien, pour σ'ηπατῆς, savetier. Le σ remplace

l'esprit. Le béarnais *sabaté* reproduit le grec dorien σ'απατής. On voit que le π grec s'est changé en *b* dans le béarnais *sabaté*, et en *v* dans le français *savetier*. L'espagnol *zapata* et l'italien *ciavatta*, savate, se sont formés, comme le béarnais, sur le dorien σ'απατὴς ou σαβατάς, savetier. Le mot ἀπατὴς ou ἀπατὰς dérive d'ἠπάω ou ἀπάω, rapiécer; ὑπόδημα ἠπάσαι ou ἠπάσασθαι signifie raccommoder, *repasser* une chaussure.

D'où : *sapate, savate, savaterie, saveter*.

Savoir.	*Sapere*	LITTRÉ.
	Sapere	BRACHET.
	Sapere	SCHELER.

Σάβειν, dorien, pour σάειν, savoir. Les Doriens remplaçaient l'aspiration par toutes les consonnes, mais surtout par le β. Ainsi, dans ce dialecte, ῥάκος, ῥυτήρ, ῥάζω, devenaient βράκος, βρυτήρ, βράζω; et ce n'était pas seulement au commencement, mais encore dans le corps des mots qu'ils plaçaient le β, comme, par exemple, dans φάος, ἀέλιος, qu'ils prononçaient φάβος, βαβέλιος. Dans ce dialecte donc, σάειν se changeait en σάβειν ; or, σάβειν est le béarnais *sabei*, le provençal, l'espagnol et le portugais *saber*. Le latin *sapere* n'était pas précisément employé dans le sens de savoir; le verbe ordinaire était *scire*. Il semble donc que si les peuples méditerranéens avaient eu la fantaisie d'abandonner le mot qui exprimait savoir dans leurs propres langues, et de le remplacer par un terme latin, ils auraient choisi celui qui était particulièrement en usage dans cet idiome, c'est-à-dire le verbe *scire*. Dans notre tome Ier de l'*Origine du français*, nous avions mis en regard de l'indicatif présent du verbe *aller : vais, vas, va, allons, allez, vont*, le grec dorien : βάω, βᾷς, βᾷ, ἀλῶμ-ες, ἀλῆ-τε, βῶντ-ι, et déclaré que le français était évidemment calqué sur le grec. Un linguiste néo-latin s'est fâché et nous a criblé de traits, parce que nous n'avions pas été de l'avis de M. Brachet, qui dérive le sus-dit indicatif des verbes *vado*, aller, et *annare*, arriver par eau, de cette manière : *vado, vadis, vadit, annamus, annatis, annant*. Eh bien! au risque de nous faire railler encore par ce spirituel critique, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs un petit tableau qui renfermera l'indicatif présent de *savoir*, du vieux français; celui du verbe grec dorien σῶ, pour σάω, dont le français dérive; et, enfin,

celui de *sapere*, qui est l'étymologie des Trois. Nous mettons le français au milieu, le grec à droite, et le latin à gauche.

Sapio.........	sois...........	σῶ.
Sapis.........	ses...........	σῇς.
Sapit.........	set...........	σῇ.
Sapimus.......	savons........	σαϐῶμ-ες.
Sapitis........	saves.........	σαϐῆ-τε.
Sapiunt.......	savent........	σαϐᾶντ-ι.

Qui ne voit que l'indicatif du verbe français est identique à celui du verbe grec, et que les formes de celui du latin en diffèrent entièrement? On s'étonnera peut-être de voir *sois*, et non pas *sai*, à la première personne. On rencontre, en effet, très souvent la forme *sai;* mais, si on disait : je *sai*, on disait aussi : je *sois*. Voici un exemple de cette forme : « Oncques d'amors ne *sois* riens. » — Dans La Curne. — On disait aussi : il *soit*, il sut : « Mais il ne cognut, ne ne *soit*, en quel terre il est arrivez. » — Dans La Curne. — Le béarnais distingue bien *savoir* d'avoir du goût; il dit pour savoir *sabei* et *sabe*, et pour avoir du goût *sape*, et il nomme la science *sabence* et la sagesse *sapience*.

D'où : *savant, savantas, savantasse, savantissime.*

Savon. { *Saponem*, latin. . . . . Littré.
Même étymologie. . . . . Brachet.
Même étymologie. . . . . Scheler.

Σάπων, savon. Le π prend souvent le son du *b* et du *v*. Ce mot vient du dorien σάπω, pour σήπω, dont le sens premier est « putrefacere », mais qui a dans ses dérivés le sens d'enlever, et, par extension, de purifier. *Sapo* n'est que le grec σάπων, et il faut être audacieux, comme le sont les linguistes de l'école novo-latine, pour dériver du latin un mot qui est, de leur propre aveu, d'origine gauloise.

Vieux français, *savon.* — Provençal, *sabo.* — Béarnais, *sabou.* — Espagnol, *xabon.* — Portugais, *sabão.* — Italien, *sapone* (de σαπόνα). — Latin, *sapo.*

D'où : *savonnage, savonner, savonnerie, savonnette, savonneur, savonneux, savonnier, savonnière, savonnoir, savonule.*

Scandale. { *Scandalum* . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Σκάνδαλ-ον, scandale. Le latin *scandalum* n'appartient qu'à

la langue de l'Église et n'est que le mot grec écrit en caractères romains. *Scandaliser* vient de σκανδαλίζω.

D'où : *scandaleusement, scandaleux, scandalisateur, scandaliser.*

Scare (poisson).
- *Scarus,* latin. . . . . Littré.
- Même étymologie. . . . . . . Brachet.
- Même étymologie. . . . . . . Scheler.

Σκάρ-ος. *Scarus* n'est que le grec écrit en lettres romaines.

Scarifier.
- *Scarificare* . . . . Lit.
- Même étymologie . . . . Br.
- Même étymologie . . . . Sch.

Σκαριφάω, dont les Latins ont fait leur *scarificare;* mais il tombe sous le sens que le français *scarifier* est le grec σκαριφῶ et non pas le latin *scarificare.*

Scel, sceau.
- *Sigillare* . . . . Lit.
- *Sigillum* . . . . Br.
- *Sigillum* . . . . Sch.

Πσέλ-ιον, antique forme de ψέλιον, anneau de forme large. On sertissait dans ces anneaux des pierres ou des figures, qu'on appliquait ensuite sur la cire. Ce sont les premiers sceaux. C'est pour cette raison que presque tous les sceaux ont la forme ronde, c'est-à-dire annulaire. Notre vieille langue avait conservé, par tradition, la forme du grec πσέλ-ιον, la syllabe accentuée; car elle disait *sel.* « Je Ferris dux devant nommez use dou *sel* de ma mere devant nommée. » — Dans La Curne. — C'était même l'ancien terme de chancellerie, qu'on orthographiait aussi *scel.* On disait *scel* et *contre-scel.* Dans la *Chanson de Roland,* on trouve (v. 486) :

Freint le seel, geted en ad la cire.

C'est la nécessité de la mesure qui a fait écrire *seel,* en deux syllabes, et c'est de cette mauvaise orthographe qu'on a tiré *seau* et *sceau,* car la seule forme qui réponde à l'étymologie et

à notre vieux français est *sel*. Les Trois dérivent *scel* et *sceau* du latin *sigillare;* mais les règles étymologiques faites et proclamées par eux-mêmes s'opposent rigoureusement à cette dérivation. En effet, la seconde syllabe de *sigillare*, étant longue, ne peut pas disparaître; il est impossible de tirer de *sigillare sillare*, seller. *Sigillare* ne peut donner que *sigiller* à notre langue; aussi le trouve-t-on comme un verbe parallèle de *sceller* dans le vieux français. « Le duc d'Anjou achepta d'un orfevre une très belle coupe d'argent doré... la mieux élabourée, gravée et *sigillée* qu'il estoit possible. » (Brant., IX, p. 45.) Le greffier a été nommé pendant un temps *sigillier* : « Et au fait des elections de leurs capitoulz, sindicz, consulz *sigilliers*, recteurs et autres officiers. » — Dans La Curne. — Mais, enfin, *sigiller*, d'origine latine, a été vaincu par *sceller*, d'origine grecque. Voyez ce qui a été dit sur la lutte entre la langue nationale et le latin, dans la *Clef du vieux français*, p. 22 et suiv.

D'où : *scellé, scellement, sceller, scelleur, descellement, desceller*.

Sceptre.
Sceptrum, latin . . . . Littré.
Même étymologie . . . . Brachet.
Même étymologie . . . . Scheler.

Σκῆπτρον, *sceptre*, qui est le même mot en latin, c'est-à-dire *sceptrum*.

Scène.
Scena, latin . . . . Lit.
Même étymologie. . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch.

Σκηνή, *scène*. Le latin *scena* n'est que le mot grec écrit en lettres romaines.

D'où : *scénique*.

Scier.
Secare, latin. . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Γσύω, *scier*. La forme antique de ξύω est γσύω. Il est à remarquer que le grec avait, outre ξύω, la forme ξέω; or, ces

deux formes se trouvent exactement reproduites dans notre vieille langue. Voici, d'abord, deux exemples où l'on voit *scier*. « Le maistre voyant qu'il ne pouvait venir à bout de sortir hors de ceste embouchure, commanda à ses mariniers de *scier* en arrière pour retourner amont l'eau. »

Et les grans pieux oït cheoir à une fois,
Que nos gent ont *scié* sans noise et sans rebois.

— Dans La Curne.

Dans le suivant, c'est la forme ξέω qui est reproduite : « Des uns en frad ses prevoz et cunestables, des altres vileins pur sa terre arer, e pur ses blez *seer*, e pur ses armes forgier. » — Dans La Curne.

Remarque. — Il faut être de l'école néo-latine pour oser dériver *scier* de *secare*, quand toute notre vieille langue repousse une telle étymologie. Il est vrai que c'est une trouvaille de Ménage.

Le wallon *soy*, le picard *soyer* et le berry *sceyer* dérivent de ξῶ et de ξέειν. Le parfait ξῆκα a formé le béarnais *sega*.

D'où : *sciable, sciage, scie, scierie, scieur.*

Scorie.	*Scoria*, latin	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Σκωρία, scorie. Ce mot n'est pas latin, quoique Pline l'ait cité. On a donc tort de dériver *scorie* du latin, qui est simplement le grec σκωρία.

Scorpion.	*Scorpionem*.	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Σκορπίον, de σκορπίος, scorpion. On voit que c'est le même mot en grec et en français. Les Latins l'avaient emprunté aux Grecs, mais ce mot n'appartient pas à leur langue.

Seau (vase).	*Situla*.	Lit.
	Sitellum.	Br.
	Sitellus	Sch.

Σήλ-ια, *sel*, dans le vieux français, seau. Σήλια a deux signi-

fications; il veut dire plateau, et dans cette acception il a donné *salle,* comme on l'a vu p. 191. Dans une autre acception σήλια signifie vase, πιθάρια, et c'est le *sel* du moyen âge, aujourd'hui *seau.*

Li quens de la Marce ot consel,
S'ot de larmes pleurer uns *sel;*
Il, et sa feme, et si enfant,
Tot à pié, grant dol de menant,
Vinrent au roi crier merci.
— Dans La Curne.

Remarque. — La finale de σήλια, comme on le voit, en examinant les formes qui en dérivent, n'est tombée que dans le vieux français; les autres dialectes reproduisent le grec σήλια.

Vieux français, *sel* et *seel.* — Provençal, *selha.* — Normand, *seille.* — Bourguignon, *saillo.*

D'où : *seille, seilleau* et *seillot, seillerie.*

Sébile.	Origine incertaine	Littré.
	Origine inconnue.	Brachet.
	Origine inconnue.	Scheler.

Σέβιν ou σέβιλ, de σέβις, boîte. Ce mot se trouve dans Hésychius avec la glose πυξίς, espèce d'écuelle ou de boîte en buis. Nous avons mis σέβιν ou σέβιλ, parce que le ν permute avec le λ; ὀρφανὸν ne donne-t-il pas orphe*l*in, et Πάνορμος, Pa*l*erme?

Seigneur.	*Seniorem*	Lit.
	Seniorem	Br.
	Seniorem	Sch.

Σ'ήνωρ, *segnor* et *senor,* qui sont les mots de notre vieille langue et de nos grands patois. Pour l'explication du σ initial, voyez le mot *sade.* C'est Hésychius qui nous a conservé ἤνωρ, terme très antique, qu'il explique par ἄρχων, chef. *Señor* ou *segnor* signifie donc *chef,* et non pas *plus âgé,* qui serait le sens véritable de ce mot, s'il venait de *senior;* car le latin n'a jamais donné à *senior* la signification de chef, de seigneur. Comment donc tous les peuples méditerranéens auraient-ils adopté un mot latin qui n'avait pas le sens de chef, de seigneur, pour le

lui appliquer eux-mêmes? Cela répugne, et blesse le sens commun. Mais tout se réunit ici pour condamner cette étymologie. Il n'y a nulle part la moindre trace d'une dérivation latine. La vieille langue a *segnor*, et non pas *segnior :* « Noble baron, nostre ami *seignor*. » — « Li quens tint son *seignor* moult chier. » — « Non, *seignor*, non, sire, par foi. » — « Seignor et mary. » — Dans La Curne. — Le béarnais, langue entièrement grecque, a *senhor* et *senhou ;* l'espagnol, *señor* (qui reproduit exactement le grec σ'ἥνωρ); le provençal et le portugais, *senhor ;* l'italien, *signore*. Et dans aucune de ces langues *seigneur* ne réveille que l'idée de chef, de maître, de commandant, et jamais celle de vieillard. Mais ce n'est pas tout encore. Ce mot *seigneur* a tendu d'autres pièges à l'école néo-latine, et elle s'y est laissée prendre étourdiment. Il est vrai qu'elle n'a rien examiné : elle a pris, de confiance, *seniorem* à Brachet, qui l'avait pris à Littré, qui l'avait pris à Scheler, qui l'avait pris à Diez, qui l'avait pris à Ménage. Il faut cependant noter, pour être exact, que Ménage dérive *seigneur* de l'ablatif *seniore;* tandis que l'école néo-latine le dérive de *seniorem*. Vous avez là tout le progrès que l'étymologie française a fait depuis Ménage jusqu'à nous. Dériver *seigneur* de *seniore*, c'est ridicule, c'est absurde, c'est du Ménage; mais le dériver de *seniorem*, c'est raisonné, c'est scientifique, c'est néo-latin. Mais, ici, prenons garde. *Latet anguis in herba*. Ce n'est pas sans intention qu'ils dérivent *seigneur* de *seniorem ;* car, d'après eux, *seigneur* est un accusatif, tandis que *sire* (car ils tirent aussi *sire* de *senior*) vient du nominatif *senior*. Ménage n'avait pas de ces finesses; il tirait en bloc *sire* et *seigneur* de *seniore*. Voyons tout cela de près. Notre langue n'a pas de cas proprement dits; toutes ces distinctions que l'on fait entre l'origine de *seigneur* et de *sire* ne reposent sur rien de sérieux. *Sire*, on le verra plus loin, n'a pas une origine latine, et *seigneur* et *sire* s'employaient indistinctement, dans notre vieille langue, comme sujets et comme régimes. On lit dans la *Chanson de Roland*, vers 152 :

> *Sire* est par mer de quatre centz drodmuntz,

et aux vers 3469 et suivants :

> Pois, ad ocis Gebuin et Lorant,
> Richard le viell, le *sire* des Normans.

Comme on le voit, dans le premier exemple *sire* est sujet, et

dans le second il est régime. Pour *seigneur*, il en est de même ; dans les exemples suivants, il est sujet :

> Le *Seigneur* d'els est apelet Œdun.
> (*Chans. de Roland*, v. 3056.)

« Un *seigneur* de paille combat un vassal d'acier. » — « Combien que le *seigneur* face le bon sergent, toutes fois le bon serviteur ayde moult à garder l'honneur de son *seigneur*. » — Dans La Curne. — Dans ceux-ci, il est régime : « C'est folie que de manger cerises avec son *seigneur*. » — « Selon *seigneur* mesniee duite. » — « Ne se doivent enorgueillir vers leurs *seignors* ne seignorir. » — Dans La Curne. — Mais qu'on ne croie pas que l'école néo-latine renonce à sa théorie en voyant que notre vieille langue la condamne. Elle a trouvé une réponse merveilleuse : « C'est par erreur, dit-elle, qu'il y a ici *sire* et là *seigneur*. » Et elle *corrige* les textes. — Voyez l'édition de la *Chanson de Roland* par Léon Gautier. Nous ne pensons pas que l'érudition et la science aient jamais jusqu'ici entrepris rien de semblable. Un écrivain de notre temps a dit qu'il fallait *solliciter* les textes ; mais, s'il les a *sollicités*, il n'a pas, du moins, osé les changer. Cette audace était réservée à l'école néo-latine. Au reste, que ne se permet-elle pas ? Est-ce qu'un de ses professeurs n'a pas fabriqué un instrument pour expliquer, d'une manière sensible, l'évolution du latin en français ? En attendant que cet instrument soit connu du public et mis en vente dans toutes les boutiques, voici comment M. Brachet fait évoluer *seniorem : Seniorem, seiniorem, seigniorem, seignieurem, seignieur*. Ménage n'a pas jugé à propos de faire évoluer *seniorem*, mais il fait subir fort dextrement son évolution à *ridiculare : Ridiculare, riculare, rigulare, rigolare, rigoler*.

D'où : *seigneuriage, seigneurial, seigneurie, seigneurifier*.

Sembler.	*Simulare*, feindre	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Συμϐλέω, *sembler*. Il faut donner à l'υ le son d'un *i*, *simbler*. Συμϐλέω est une forme dialectale de συμϐάλλω. On a vu, au tome I[er], que le verbe *accabler*, qui était *cabler* dans la vieille langue, venait de καϐϐλέω, forme dorienne de καταϐάλλω. Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois à nos lecteurs que

lorsqu'un mot grec avait deux formes, ces deux formes étaient presque toujours reproduites dans le vieux français et dans les grands patois ; mais, ici, nous rencontrons une chose bien plus surprenante. Le verbe συμβάλλω, qui est le même que συμβλέω, a tous les sens du verbe *sembler* ou *assembler* de notre vieille langue, c'est-à-dire *assembler, ressembler, comparer, conjecturer, combattre, se marier, contracter une alliance.* Voyez dans H. E. toutes les significations de συμβάλλω et comparez-les avec celles de *sembler, assembler, ressembler* de La Curne et de F. Godefroy.

Remarque. — Le lecteur jugera sans doute qu'il est impossible de tirer *sembler* de *simulare,* que le sens et la filière rejettent cette étymologie, de l'invention de Ménage. Les Trois, après avoir dénigré Ménage, lui prennent presque toutes ses étymologies, si ridicules soient-elles.

Vieux français, *sembler.* — Provençal, *semblar.* — Béarnais, *sembla.* — Espagnol, *semblar.* — Italien, *sembrare.*

D'où : *dissemblable, dissemblance, ensemble, rassemblement, rassembler, ressemblance, ressemblant, ressembler, semblable, semblablement, semblance, semblant.*

Sémiller.

Sim, kymri, remuer	. . . .	Littré.
Même étymologie	. . . .	Brachet.
Même étymologie	. . . .	Scheler.

Σ'αιμύλλω, sémiller. Il faut prononcer αι *e,* comme dans δαίμων, démon, et l'υ *i,* comme dans μύνη, mine, d'où σ'εμίλλω, sémiller. Le sens de αἱμύλλω doit se tirer de αἱμύλος, qui veut dire gai, agréable, d'un esprit vif et piquant, ce qui est la vraie signification de *sémillant.* Le sens de *tromper,* qui est indiqué dans les lexiques, n'est qu'une extension de αἱμύλλω, parce que sous un air caressant, enjoué, il est facile de séduire et de tromper. *Sémillant* se disait *semillos* au xii[e] siècle ; c'est le grec σ'αιμύλος, qu'il faut prononcer σ'εμίλος.

Remarque. — Les Trois empruntent à Diez le *sim* kymri. Ce terrible linguiste ne veut pas que le peuple gaulois ait eu un seul mot à lui. A l'en croire, toute sa langue est d'emprunt.

D'où : *sémillance, sémillant.*

Semoncer.

Sub-moneo	. . . .	Lit.
Même étymologie	. . . .	Br.
Même étymologie	. . . .	Sch.

Σημῶσαι, *semosser,* avertir, donner des ordres avec empire.

Σημόω est dans Hésychius avec le sens de κεραυνοῦν, foudroyer, et au figuré condamner, gronder, et σημόω n'est qu'une forme dialectale très antique de σημαίνω. Nous avons traduit σημῶσαι par *semosser*, parce que la vieille langue a dit *semosser* avant de dire *semoncer*, comme le prouve ce passage de La Curne, tiré d'une ordonnance de l'an 1352 : « Toutes corvées de genz et de bestes, que li habitant de la ditte ville... paient à yceuls ou autres personnes a leur voulenté, bêtes et *semosses*, par quelque manière que ce soit, sont et seront quittes et adnichilées a tousjours mais. » Les formes *semouner* et *semonner* du berry, d'où provient *semondre*, par l'adjonction d'un *d*, dérivent de l'infinitif σημοῦν. Les Trois ont pris l'étymologie de Ménage, qui dérive *semondre* de *submoneo*. Mais *submoneo*, ou plutôt *summoneo*, signifie avertir secrètement. Est-ce que *semoncer* ou *semondre* voudrait dire, par hasard, avertir secrètement? N'a-t-il pas un sens tout contraire? Voici, du reste, comment M. Brachet arrive de *submonere* à *semondre*. Il y a plaisir à le voir opérer : *Submonere, summonere, sommonere, semmonere, semmon're, semondre*. Cette manière, on l'a déjà fait remarquer, est celle de Ménage. Voici, en effet, comment l'ancêtre de M. Brachet dérivait *sagouin* de *sale : Sale, salus, salius, salicus, saliquinus, saliguinus, saguinus, sagouin*. Cette étymologie est une perle; mais on aurait tort de la préférer à celle de *semondre*, de M. Brachet.

D'où : *semonce, semondre, semonceur*.

Sénevé.	*Sinapillus*, latin fictif	LITTRÉ.
	Sinapi.	BRACHET.
	Sinapillus, latin fictif	SCHELER.

Σίνηπι, sénevé. Le π prend souvent le son du *v*, comme on le voit dans ἐπίσκοπος, qui a formé évêque, et ἵππος, *ive*, cavale, et Festus nous apprend que les anciens confondaient le son de l'*i* avec celui de l'*e*. Vossius dit aussi : « Constat interim veteres Latinos litteris *i* et *e* indifferentes usos. Dicebant enim her*i* et her*e*, *v*ipres et *v*epres. » (*Dict.*, p. 19.) — Le béarnais dit *sino* et *seno*, pour *sinon*, et pour *sirène, serene* et *sirene;* et le français a fait *evesque* d'ἐπίσκοπος, et *genet* de γίννος, petit cheval. Ainsi, σίνηπι fait régulièrement *sénevé*. Cependant, Littré et Scheler ont senti le besoin de *se créer* une étymologie barbare, *sinapillus*, pour arriver à *sénevé*.

Serge.	Origine douteuse.	LITTRÉ.
	Serica.	BRACHET.
	Serica.	SCHELER.

Συρία, qu'il faut prononcer σιρjα, *serge*. Hésychius explique ce mot par παχεῖα χλαῖνα; c'est donc le sens vrai, puisque notre *serge* est le nom d'une étoffe très commune de laine. Diez, qui a le sens étymologique aussi développé que Caseneuve et Ménage, tire *serge* de *serica,* soie, et Scheler et Brachet prennent l'étymologie de Diez ; mais nous allions oublier de noter que Diez avait pris *serica* à Ménage. En fin de compte, Ménage est le grand fournisseur de toute l'école néo-latine.

Serin.	*Sirène*.	LIT.
	Citrinus, couleur de citron.	BR.
	Σειρήν.	SCH.

Σαρίν, *serin*. Hésychius dit : Σαρίν, ὀρνέου εἶδος, ὅμοιον ψάρῳ, espèce d'oiseau semblable à l'étourneau. Comme il y a des serins gris, Hésychius a pu les comparer aux étourneaux. Personne n'ignore que, s'il y a une espèce de serins venue des Canaries, il y a aussi le serin de Provence, le serin de Grèce et le serin d'Espagne. Hésychius dit aussi que σειρὴν signifie petit oiseau, dans une de ses acceptions ; il est probable que le σαρίν, à cause de son chant, a été appelé sirène, et c'est σειρὴν qui aurait donné la forme *serena,* qu'on trouve dans un texte du XIVe siècle.

D'où : *serinage, seriner, serinette.*

Seringue.	*Syringa,* latin.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σύριγγα, *seringue*. Σύριγγα vient de σύριγξ : il a été latinisé dans les bas-temps, mais il n'est pas latin.

Vieux français, *siringue.* — Provençal, *siringa.* — Espagnol, *xeringa.* — Portugais, *seringa.* — Italien, *sciringa.*

D'où : *seringage, seringat, seringos, seringuement, seringuer.*

Serment.	*Sacramentum*	LITTRÉ.
	Sacramentum	BRACHET.
	Sacramentum	SCHELER.

Σ'ερεμμήν, pour σ'ερεμνήν, *serement,* qui est le mot de notre vieille langue. Pour le σ initial, voyez ce qu'on a dit sous la rubrique *sade.* Avant toute explication, nous ferons remarquer que les jurements usités dans notre vieille Gaule sont des jurements grecs. Dans le Midi, les Basques jurent par le *chou,* comme les Ioniens : ils disent *cramba* ou *caramba,* κράμβαν. Ananius, Téléclide, Épicharme et Eupolis nous apprennent, en effet, que les Ioniens, au lieu de dire μὰ τὸν Δία, par Jupiter, disaient μὰ τὴν κράμβαν, par le chou, et les Béarnais jurent par l'agneau, comme les Grecs de l'Asie Mineure; car *arneg* et *arnega* viennent d'ἄρνα, agneau. — Voyez, dans la *Clef du Vieux français,* l'article *acramiche.* — Dans notre vieille langue, on disait *ma dia,* c'est-à-dire μὰ Δία, par Jupiter. « Ulisses retourna il querir son espee en la caverne du cyclope? *Madia,* non. » — Dans F. Godefroy. — On disait aussi *dia* ou *dya,* tout court, en supprimant *ma :* « Osanne à Dieu. Hé, *dia!* ne pleure point après nous. » — Dans F. Godefroy. — Enfin, *dame,* qui devrait s'écrire et se prononcer *dan,* mais que les *latinants* ont défiguré, en le dérivant de *domina,* n'est autre chose que Δάν, par Jupiter; car Δὰν ou Ζὰν est une forme dorienne de Δία. Les particules doriennes νὰ et δά pour νὴ et δή, affirmant avec force et ayant presque la valeur du serment, se trouvent aussi dans nos grands patois et dans notre vieille langue. « Je ne veux pas, *na,* » signifie : « Je ne veux pas, je le jure. » Et *oui-da* veut dire : *Oui, très certainement.* En béarnais, *tè* a le même sens que le θὴν grec : « Nou, *tè,* nou t'y tourneras pas, » non, en vérité, tu ne le feras pas une seconde fois. On voit, par ces exemples, que les jurements grecs sont les mêmes que ceux de la Gaule; il ne faut donc pas s'étonner que le mot *serment* soit aussi d'origine grecque. Personne n'ignore qu'on jurait par l'Orcus, par le Styx et par l'Érèbe, trois mots qui signifient les enfers; or, au lieu de jurer par νυκτὰ ἐρεβεννήν, par la nuit de l'Érèbe, qui était un peu long, on jurait par νυκτὰ ἐρεμνὴν ou ἐρεμμήν, qui est la même chose; et comme dans les expressions très usitées on simplifie, autant qu'on peut, on dit bientôt ἐρεμνὴν ou ἐρεμμήν, en sous-enten-

dant νυχτά; puis l'esprit fut remplacé par un σ, et l'on prononça σ'ερεμήν, *serement.*

> Plus m'ont menti li flateors
> Et fois et *seremens* jadis
> Qu'il n'a de sainz en paradis.
> (*Rom. de la Rose*, v. 14736.)

Aucune langue méditerranéenne n'a confondu *serment* avec *sacrement,* comme le prétendent les Trois, en prenant leur étymologie à Ménage. On jurait quelquefois par le sacrement de l'eucharistie, qu'on nommait *sacrement-Dieu,* et on disait qu'on avait *juré* un grand *sacrement* quand on avait pris l'eucharistie à témoin de ce qu'on affirmait; mais cela ne veut pas dire que le *serment* se confondait avec le *sacrement* et que le premier vient du second. L'espagnol, le portugais et l'italien ont pris le latin *juramentum.*

Vieux français, *serement.* — Béarnais, *serment.* — Provençal, *sarment.*

D'où : *assermenté, assermenter.*

Serpe.	*Sarpere,* latin	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σ'άρπη, pour ἅρπη, *sarpe* ou *serpe,* faucille. Pour l'adjonction du σ, voyez le mot *sade.* On a dit d'abord *arpe* et *harpe,* et puis *sarpe.* Le béarnais dit *arpa* et *harpa,* pour saisir avec les griffes. Le vieux français disait *herper* pour déchirer. « L'honneur des dames diffamee et herpee par faulz rapport. » — Dans F. Godefroy. — La Curne cite ce passage : « Sa *sarpe* et sa coignie prist dont aguisié avoit ses pieus. » Le latin avait fait aussi de ἅρπω, *sarpere.*

Vieux français, *sarpe.*

D'où : *serpette.*

Serpillière.	Origine douteuse.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine douteuse	SCH.

Ἀρπελών, pour ἀρπεδών, *arpellière.* On a dit d'abord *arpellière,* qui est encore dans l'espagnol *arpillera,* puis *s'arpellière.*

Le changement du δ en λ était fréquent. En voici quelques exemples : on disait λάφνη et δάφνη, λίσκος et δίσκος, δάκρυμα et *lacryma*, Ὑδύσσης et *Ulysses*, *sella* et *sedda*. De même ἀρπεδὼν a été prononcé ἀρπελών, puis *s'arpelle* et *sarpellière*. Le sens de ἀρπεδὼν est : toile ou corde faite d'une espèce de genêt nommé σπάρτος, c'est-à-dire toile ou corde grossière. Dans notre vieille langue on disait *sarpellière*.

Remarque. — L'étoffe nommée au moyen âge *serapelline* ou *serampelline* vient du grec ξηραμπέλινος et n'a aucun rapport avec *arpillière* ou *sarpillière*, quoi qu'en pense Littré.

Serpolet.
- *Serpillum* . . . . Littré.
- Même étymologie . . . . Brachet.
- Même étymologie . . . . Scheler.

Σ'έρπυλος, *serpoulet*, vieux français. Pour l'adjonction du σ, voyez *sade*. Le latin *serpillum* n'est que le grec latinisé : c'est le même mot. Le provençal et l'espagnol *serpol*, l'italien *serpillo*, le portugais *serpaó* et *serpol*, et le béarnais *serpoulet* prouvent que l'étymologie n'est pas latine. — Voyez ce qui a été dit sous la rubrique *seul;* voyez aussi la *Clef du vieux français*, p. 22 et suiv. — Le latin *serpillum* n'est que le grec σ'έρπυλλον, comme le remarquent justement Vossius et Freund.

Serrer.
- *Sera,* latin, barre . . . . Lit.
- *Serare,* latin . . . . Br.
- *Sera,* barre . . . . Sch.

Σηράω, *serrer*. Σηράω est la forme dorienne de σειράω, lier, attacher, et σηράω est formé de σηρά, même mot que σειρά, dont la signification est corde, δέσμος πλεκτός. Le sens propre de *serrer* est donc lier avec une corde nommée σηρά. Dans le Midi, on dit *sarra, sarrar*, et cette prononciation vient du changement de l'η en α dans le dialecte dorien, où σηράω devient σαράω, et σηρά, σαρά. Comme dans les temps primitifs, avant l'invention de la serrure, on fermait les portes au moyen d'un petit bâton de bois attaché au bout d'une corde, le mot σηρὰ ou σαρά, corde, signifiait aussi serrure, et le σηρὰ grec ne diffère en rien du *sera* des Latins. Henri Estienne l'a remarqué, en ces termes : « Σειρά (en dorien σηρά), in VV.

L. L. sera et obex forium, eo quod antiquitus fune communire januas solerent, ante repertum seræ usum. » Cette coutume ancienne nous est aussi rappelée dans le *Petit Chaperon :* « Tirez la chevillette, et la bobinette cherra. » — Les Trois dérivent *serrer* du latin *sera,* barre. Ainsi, d'après ces linguistes, tous les peuples méditerranéens auraient attendu l'arrivée des Romains pour leur emprunter *sera, barre* ou *serrure,* et tous, comme d'instinct, auraient fait ensuite de *sera* le verbe *serrer;* car en Berry on dit *sarrer,* en Provence *sarrar,* en Béarn *sarra,* en Espagne *cerrar*, et en Italie *serrare*. Qui ne voit que ce miracle est impossible. La vérité est que tous les mots qui sont les mêmes dans les langues sœurs sont d'origine antique; et que, si quelques-uns se rencontrent aussi dans le latin, on ne peut nullement en arguer autre chose sinon une origine commune.

Remarque. — Littré et Scheler ont pris leur *sera* dans les *Origines de la langue française* de Caseneuve, et Caseneuve est, en fait d'étymologie, de la force de Ménage. Le *serare* que M. Brachet emprunte à Priscien n'est que le français *serrer* latinisé.

D'où : *desserrer, enserrer, serrage, serre, serrement, serrément, serret, serrière, serron, serrure, serrurerie, serrurier.*

Setier. { *Sextarius* . . . . Littré. / Même étymologie. . . . . Brachet. / Même étymologie. . . . . Scheler. }

Ξεστίον, *sestier*. La forme ξεστίον est de la basse grécité : la forme antique était σ'έχτος ou ἕστος. Le latin *sextarius,* l'*a* étant long, n'a pu donner à notre vieux français *sestié* ou *sestier*. Qui ne voit que *sestier* est ξεστίον, qui dans le dialecte éolien fait précisément ξεστίερ ? D'ailleurs, est-ce que toutes nos mesures ne sont pas grecques? Notre vieux français n'avait-il pas *sestrée, conque, coppe, bichet, mettre, cheme, mine, medimne, obole,* etc.? Ces mots ne sont-ils pas tous grecs? On n'est donc pas bien venu à vouloir dériver *setier* de *sextārius,* qui ne peut donner au français, d'après les règles étymologiques, que *sextaire,* comme *mercenārius* a donné *mercenaire,* et *populāris, populaire.* Il ne faut pas promulguer des lois, ou il faut les respecter. M. Brachet arrive de *sextarius* à *setier* en trois temps : *Sextarius, sextier, sestier, setier.* Ménage dit simplement : *Sextarium, setier.*

Séton. { *Seta,* soie . . . . Littré.
Même étymologie . . . . Brachet.
Même étymologie . . . . Scheler.

Σηπτόν, *séton.* Les Grecs appelaient σηπτὰ ou σηπτικὰ φάρμακα les remèdes qui avaient la force d'établir un exutoire, de faire couler sans douleur, σηπτικὰ συντήκειν ὀδύνης χωρίς; c'est précisément l'office du *séton,* qui est le grec σηπτόν, sous-entendu φάρμακον. Ce qu'on nomme séton animé, séton enduit de basilicum ou de vésicatoire, se rapporte parfaitement au σηπτὸν grec.

Seuil. { *Solum,* sol . . . . Lit.
Soleum, latin fictif. . . . . Br.
Solea, base . . . . Sch.

Ξύλ-ον, pièce de bois. Le seuil est une pièce de bois qui est au bas de l'ouverture d'une porte; or ξύλ-ον signifie précisément une pièce de bois, dans une de ses acceptions; et comme la finale ον tombe et ne compte pas, γσύλ, forme antique de ξύλ, donne *sul,* puisque le γ initial ne se fait pas entendre. De (γ)σύλ, *sul,* dérivent naturellement le provençal *sulh,* le bourguignon *seuille,* le wallon *sou* et le vieux français *soel,* car l'*e* n'est que purement dialectal, puisqu'on disait aussi *soeffrir, soer,* pour *soffrir, sor* et *seur.* On peut voir que notre étymologie satisfait à toutes les acceptions du mot *seuil* mentionnées dans Littré. — Dans les Pyrénées on nomme le plancher *soulé,* et c'est encore de (γ)σύλον que vient ce mot.

D'où : *seuillet.*

Seul. { *Solus* . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Même étymologie . . . . Sch.

Σ'όλ-ος, seul. Cette étymologie a été remarquée par Vossius et par Freund. Le latin *solus* est le même mot que le grec ὅλος, ou σ'όλος, le σ remplaçant l'aspiration, comme dans σῦς pour ὗς. (Voy. le mot *sade.*) Mais comme ce mot se trouve

dans toutes les langues méditerranéennes, il est nécessairement d'origine antique, et antérieur au latin. En effet, un mot important, qui est le même dans les patois des Gaules et dans les deux péninsules italique et hispanique, est d'origine pélasgique, et non d'importation latine.

Vieux français, *sol.* — Espagnol, *solo.* — Portugais, *só.* — Italien, *solo.* — Provençal, *sol.* — Béarnais, *soul.* — Bourguignon, *só.* — Latin, *solus.*

D'où : *seulement, seulet.*

Sevrer.	*Separare*	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σηπρῶ, éolien, pour σαπρῶ, *sevrer. Sevrer,* en son sens premier et propre, veut dire donner mauvais goût, un goût ou une odeur qui repousse; ainsi notre verbe *sevrer* n'est que l'éolien σηπρῶ, qu'on doit prononcer σηυρῶ, comme Ἵππος a été prononcé *ive.* Dans les temps les plus antiques, les mères, quand elles voulaient ôter le sein à leurs enfants, frottaient leur tetin d'aloès, de chicotin, de moutarde ou d'autres corps semblables, pour les dégoûter; et ce que faisaient les mères grecques, les mères françaises le font encore aujourd'hui, et se servent du même mot pour exprimer le même procédé. Ménage tire *sevrer* du latin *separare,* sous prétexte que *séparer* se disait dans la vieille langue *sevrer;* mais cela n'est qu'une rencontre fortuite de lettres et ne prouve rien. Est-ce que *son* ne signifie pas bruit et la partie grossière du blé moulu, et n'est-il pas aussi un pronom possessif? Faudra-t-il néanmoins qu'il n'ait qu'une étymologie unique? D'ailleurs, un mot si usuel et de cette importance appartient *nécessairement* au fonds de notre langue, et les femmes de la Gaule n'ont pas attendu sans doute l'arrivée des Romains pour leur emprunter un terme dont elles avaient besoin chaque jour. Puis, il faut remarquer que *separare* n'a jamais été usité en latin dans le sens de sevrer : on se servait, à Rome, de *depellere* ou *removere a lacte,* ou bien encore de *delactare,* mais jamais de *separare.* Comment donc les Gaulois auraient-ils pris à la langue latine, pour exprimer *sevrer,* un verbe qui n'avait jamais été employé dans ce sens, et laissé de côté leur mot national? Supposer de telles absurdités, c'est offenser la

raison humaine. Ce qui appuie encore notre étymologie et la rend certaine, c'est que l'italien et le provençal, où l'on devrait, ce semble, rencontrer *sevrer*, s'il dérivait de *separare*, n'ont pas ce mot. L'italien a *spoppare*, *slattare* et *divezzare*, et le provençal *desmamar*. Le béarnais dit *despoupar*, l'espagnol *destetar*, et le portugais *desmamar*, comme le provençal.

D'où : *sevrage*, *sevreuse*.

Siffler.	*Sifilare*	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σιφλῶ, *siffler*, c'est-à-dire se moquer de quelqu'un; le sens premier est, sans doute, former un son aigu en serrant les lèvres; mais, par extension, il a le sens que nous lui donnons aujourd'hui quand nous disons : Il a été sifflé. Le grec avait même notre diminutif *siffloter*, σιφλώττω ou σιφλώζω. Henri Estienne avait relevé cette étymologie. Le latin *sifilare*, qu'on rencontre quelquefois à partir du IVe siècle, est le gaulois *siffler* latinisé; car on *sifflait* les imbéciles, dans la Gaule, avant l'arrivée des Romains. Ce passage, écrit au XIVe siècle, montre bien qu'on distinguait le mot *sifflet* du mot *sibilum* : « Ipsi supplicantes audierunt aliquos *sibulos*, sive *sifflez* gallice. » — Dans La Curne.

D'où : *sifflable*, *sifflade*, *sifflage*, *sifflement*, *sifflerie*, *sifflet*, *siffleur*, *siffloter*.

Siller.	*Cingler*	LIT.
	Sila, scandinave	BR.
	Seculare, dim. de *secare*.	SCH.

Σίλλω, *siller*, faire des sillons, des raies. Ce verbe est dans Hésychius avec le sens qu'il a en français. Il y a aussi σίλλον, de σίλλος, qui est notre *sillon*. *Sillet*, terme de lutherie, a la même origine que *sillon*, car le *sillet* n'est qu'un petit sillon. Le petit morceau d'ivoire ou de bois fin appliqué à l'extrémité de la touche forme un petit rebord, c'est-à-dire un sillon, puisqu'il n'y a pas de sillon si les bords ne ressortent. C'est une extension du sens principal, mais extension naturelle.

D'où : *sillage*, *sillet*, *sillon*, *sillonner*, *sillonneur*.

Silo.
- *Silo,* espagnol . . . . Littré.
- Même étymologie . . . . Brachet.
- Même étymologie . . . . Scheler.

Σιλός, dorien, pour σιρός, *silo*. Les Doriens changeaient souvent le ρ en λ ; ils disaient κλίβανος pour κρίβανος, λάκη pour ῥάκη, etc. Dans le Midi, ces deux lettres permutent constamment. Les Trois donnent l'espagnol *silo;* mais d'où vient *silo?* Une étymologie prise dans les langues sœurs ne résout rien; elle ne fait que reculer la difficulté.

Simagrée.
- Origine inconnue. . . . . Lit.
- *Si m'agrée* . . . . Br.
- Même étymologie . . . . Sch.

Σίμακα, éolien, pour σίμωκα, je fais des grimaces. Le verbe σιμόω, d'où dérivent σιμὸς et *simius,* singe, ne signifie pas seument être camus, mais encore railler, grimacer, comme le singe. Du parfait éolien σίμακα on a donc fait le substantif *simachee,* puis *simachree* ou *simagree,* en ajoutant une *r*. Comme l'*r* adoucit et facilite la prononciation, cettre lettre s'est glissée dans une infinité de mots; c'est ainsi qu'on a dit *liste* et *listre, fonde* et *fronde, orde* et *ordre,* etc. Diez avait pensé que *simagrée* pourrait bien dériver de *si m'agrée,* du vieux français, c'est-à-dire de l'expression *si cela m'agrée,* et M. Brachet, confiant dans cette pensée de Diez, donne *si m'agrée* pour étymologie à *simagrée,* et M. Scheler déclare que cette étymologie « doit convenir jusqu'à meilleure information ».

Simarre.
- *Marro,* espagnol, peau de mouton. . . . . Lit.
- *Chamarra,* espagnol. . . . . Br.
- *Zamarro,* espagnol . . . . Sch.

Χιμάρα, *chimarre,* ou *simarre,* ou *chamarre*. Χιμάρα signifie chèvre ; mais on appela du même nom, *chimarre* ou *simarre,* les peaux de chèvres dont on se couvrait primitivement, comme on nommait *oqueton* ou *hoqueton,* d'οἰοχίτων, une espèce de casaque faite de peau de mouton. Plus tard on orna de passe-

menteries les bords des simarres ou des chamarres, d'où est venu le verbe *chamarrer*. Nous avions cru d'abord que *chamarre* et *simarre* étaient des mots différents, ce qui nous avait fait donner à *chamarre*, au tome I[er], une étymologie qui était vraisemblable, mais que nous rejetons aujourd'hui.

Vieux français, *chamarre*. — Espagnol, *zamarra*. — Italien, *zimarra*. — Provençal, *simarre*. — Béarnais, *chamarre*.

Remarque. — Littré savait trop de langues; il confond les mots de l'une avec ceux de l'autre. *Marro* est béarnais, et non pas espagnol. Les Espagnols nomment le mouton *carnero*, et le bélier *carnero padre*.

D'où : *chamarre*, *chamarrer*, *chamarrure*.

Sinapiser.	*Sinapizare*	Littré.
	. . . .	Brachet.
	Σιναπίζω	Scheler.

Σιναπίζω, *sinapiser*. Il est difficile de comprendre pourquoi Littré veut faire passer par la douane romaine σιναπίζω. M. Scheler l'introduit en droiture; il n'a pas osé écrire *sinapizare;* mais, au mot *sindon*, Littré prendra l'étymologie grecque σινδών, et M. Scheler la latine *sindon*. Il faut varier un peu :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Sinapisme vient de σιναπισμὸς et non de *sinapismus*, qui n'est pas latin.

Sindon.	Σινδών	Lit.
	. . . .	Br.
	Sindon.	Sch.

Σινδών, sindon. Littré donne l'étymologie grecque sans barguigner, ce qui peut étonner, car d'ordinaire le grec l'effraye, et il dit en présence des étymologies les plus évidentes : On a pensé à tel mot grec; mais par quel chemin serait-il venu? Ici, il ne demande pas par quelle route est venu σινδών; mais M. Scheler, plus chatouilleux, dit qu'il a pénétré dans notre langue par l'intermédiaire du latin *sindon*. M. Brachet ne fait pas mention de ce mot.

Sinople. { *Sinopis* . . . . Littré.
. . . . Brachet.
Sinopis . . . . Scheler. }

Σινωπίς, *sinope*, puis *sinople*. Le σινωπὶς était une espèce de μίλτος, c'est-à-dire une substance rouge. On l'a nommé aussi *sinopre*, dans notre vieille langue :

Ce buisson dont je vous pourpos,
Avoit une coulour très propre
Qui n'estoit miés de *sinopre*.
(*Poésies* de Froissart.)

Les Latins avaient emprunté leur *sinopis* aux Grecs.

Siphon. { *Siphonem*, latin. . . . . Lit.
Même étymologie . . . . Br.
Sipho, latin . . . . Sch. }

Σίφων, siphon. Ce mot est entièrement grec. Le prétendu latin *sipho* est le grec σίφων.

D'où : *siphonnement*, *siphonule*.

Sire. { *Senior* . . . . Lit.
Senior. Br.
Senior. Sch. }

Κύρι-ος, *cyre*, qui était la vieille orthographe. Cette étymologie, qui saute aux yeux, puisque c'est le même mot, la finale ος, de κύρι-ος, tombant, a été relevée par H. Estienne, Pasquier, du Cange, Trippaut et beaucoup d'autres érudits. Ménage, qui avait le sens étymologique aussi développé que Littré, dit, après avoir cité l'opinion de ces linguistes : « Ils se trompent tous. *Sire* vient indubitablement du latin *seniore*, ablatif de *senior*. » Ce ton affirmatif a fait peur à Diez; il a pris *senior* des mains de Ménage pour le passer à toute l'école néolatine. — Voyez ce qui a été dit au mot *seigneur*. — Eustathe remarque que de son temps, c'est-à-dire au XII[e] siècle, le mot κύριος se prononçait κύρος et κῦρ, et qu'on disait κῦρ βασίλειε,

cyre roi. C'est de la cour de Constantinople que vint l'usage d'appeler *cyres* les papes et les rois. La Curne dit sous la rubrique *Cyre :* « *Cyre,* sire, seigneur. Nous écrivons *sire,* mais à tort, car ce mot vient du grec κύριος. Ainsi la vraie orthographe devrait être *cyre.* » Il a raison, mais que faire? Les *latinants* ont ravagé et déformé notre langue. Le pauvre La Curne n'échappe pas à leur barbarie. M. L. Favre, qui a publié son *Glossaire,* corrige ainsi, entre parenthèses, le passage que nous venons de citer : (*Sire* vient de *senior.*) Nous ferons remarquer que *curé* est le même mot que *cyre,* avec cette différence qu'il dérive de κυρός, relevé dans Eustathe, c'est-à-dire de κύριος prononcé κυρὸς et accentué à la dernière syllabe. Ce mot signifiait chef, administrateur, et dans notre vieux français *curé* était synonyme de gouverneur.

> Li quens Ernous donques moru,
> Qui quens Barbes apieles fu,
> Et Bauduins, ses fius, Barbes
> Fu quens de Flandres adobes,
> Des Flamens fu asseures
> Dont ses peres ot esté *cures.*
>
> — Dans F. Godefroy.

L'école néo-latine dérive *curé* de *cura,* cure, soin. Qui ne voit que *cure* et *curé* sont des mots qui n'ont aucun rapport ensemble? Mais la même école dérive *messe* de *missa,* participe de *mitto,* et *diacre* de *diaconus,* et *prône* de *præconium,* et *bedeau* de *putil,* et *marguillier* de *matricularius !!!* Alors, pourquoi s'étonner? Il vaut mieux admirer, dans Brachet, la longue évolution que fait *senior* pour arriver à *sire : Senior, sen'r, sendre, sindre, sidre, sire.* Si le lecteur n'est pas satisfait, il sera difficile. Nous ne pouvons terminer cet article sans éclaircir un passage de La Curne. Ce patient érudit dit au mot *Cyr :* « Nous ne pouvons déterminer le sens de ce mot employé dans cette expression de Brantôme : *Les belles dames et filles de cyr.* Il y a peut-être une faute dans le texte, ou *Cyr* est un nom de lieu. » Il n'y a aucune faute, et *cyr* n'est pas un nom de lieu ; *cyr* est simplement une forme de *cyre* (sire). Nous avons vu plus haut qu'au XIIe siècle on disait aux empereurs de Constantinople κῦρ βασίλειε, *cyr* roi ; c'est cette forme grecque qui est notre *cyr,* synonyme de *cyre.* Les Français occupèrent Constantinople une grande partie du XIIIe siècle, et Brantôme, qui écrivait deux siècles après et qui avait guerroyé, à Malte, contre les Turcs, connaissait parfaitement les termes κῦρ et

κῦριος, c'est-à-dire *cyr* et *cyre*, employés à Constantinople et dans la cour de France. Quand il écrivait donc : « Mais aujourd'hui les belles dames et filles de *cyr*, ce qui les rend aimables, certes, ce sont bien leurs beautez et leurs gentillesses, mais aussi leurs gorgiales façons de s'habiller, » il donnait à ces mots « filles de *cyr* » le sens de filles des *sires* ou des *seigneurs*. Cela est clair comme le jour. Cependant, M. L. Favre explique *cyr* de cette manière : « *Cyr*, lisez *cy*, pour *ci* (ici). » Les filles de *cyr* sont donc pour M. Favre les filles d'ici !

D'où : *messire*.

Sirènes.	*Sirena*, latin	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σειρῆνες, sirènes. Ce mot remonte aux origines de notre langue et se rencontre dans tous les idiomes méditerranéens; il est donc de souche antique.

Vieux français, *sereine*. — Italien, espagnol, provençal et béarnais, *sirena*. — Latin, *sirena*.

Siroco.	*Charqui*, arabe, oriental	LIT.
	Scirocco, italien	BR.
	Sjarki.	SCH.

Συριχός, sous-entendu ἄνεμος, vent qui souffle des côtes de la Syrie, c'est-à-dire de l'est, par rapport à l'Italie. Les auteurs du savant *Dictionnaire de Trévoux* avaient donné cette étymologie, qui est évidente, et qui correspond très bien à *Phœnicius*, mot dont les Romains se servaient pour désigner le siroco. Ménage, qui semble possédé du génie de l'erreur, dit de cette étymologie : « Quelques-uns dérivent ce mot de *syriacus* (il fallait prendre le grec συριχὸς et non *syriacus*), parce que le siroco vient de Syrie, qui est au sud et au levant de l'Italie; à mon avis, il vient de l'arabe *schorouk*, qui signifie lever du soleil. » — Croirait-on que Scheler et Littré aient encore ici emboîté le pas de Ménage, tout en faisant semblant de marcher par d'autres sentiers ? Quant à M. Brachet, il dit que *siroco* vient de *siroco !*

Provençal, *siroc*. — Espagnol, *siroco*. — Italien, *scirocco*.

Sirop. { *Charab,* arabe, boisson . . . . Littré.
Siroppo, italien . . . . Brachet.
Sjarâb, arabe, boisson . . . . Scheler. }

Σίριος, sous-entendu οἶνος, *siros;* le son du second ι s'est perdu, de sorte que σίριος est devenu insensiblement σίρος, qui est le mot de notre vieille langue *siros.* « *Siros* de douce confiture de quatre herbes plaines de santé. » — Dans La Curne. — Le sens de σείραιος, σείριος ou σίριος οἶνος est : du vin moût réduit par la cuisson au tiers ou à la moitié, c'est-à-dire à un point où il est très doux à boire.

Vieux français, *siros.* — Italien, *siroppo.*

D'où : *siroter, siroteur, sirupeux.*

Sirvente. { *Servir* . . . . Lit.
. . . . Br.
Servir . . . . Sch. }

Σύρϐην, danse très libre, et, par extension, nom du chant et des vers qui l'accompagnaient. Athénée, au livre XV, p. 697, rapporte ces paroles de Cléarche sur la danse de la sirvente : « Superest aliquis syrbenæorum chorus : in quo singulos oportet occinere quidquid cuique visum fuerit, nihil attendentes ad præsidentem chori magistrum, qui ipse multo etiam his tumultuosior spectator est. » Cette explication s'accorde de tous points avec ce qu'on sait de la liberté que prenaient les troubadours et les trouvères qui cultivaient les *sirventes.* Diez tire *sirvente* de *servir,* et Littré et Scheler prennent cette étymologie. Si Diez avait dit que *lune* dérivait de *soleil,* on lirait aujourd'hui dans les livres de l'école néo-latine : « *Lune* vient de *soleil,* par le changement de l's en *l, loleil,* et par la permutation de l'*o* en *u, luleil,* et de la seconde *l* en *n, luneil,* et par la chute de la finale *il, lune.* » Si l'on se récriait, l'école néo-latine dirait : « Vous n'entendez rien aux progrès de la science et aux lois de l'évolution; le peuple a changé *soleil* en *lune* d'une manière *inconsciente* et *spontanée.* » Que répondre à cela? Il y a des arguments qui figent la parole au palais.

Sistre.	*Sistrum*	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σεῖστρον, sistre. Ronsard a dit :

> J'aurois un *sistre* d'or et j'aurois tout auprès
> Un carquois tout chargé de flammes et de traits.

Le latin *sistrum* n'est que le mot grec écrit en caractères romains.

Sittelle.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σίττην ou σίττηλ, *sittelle,* espèce de pivert. Hésychius explique σίττη par ὄρνις δρυοκολάπτης, oiseau qui becquète, qui frappe les chênes. On appelle aussi la sittelle, perce-pot.

Smaris.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σμαρίς, *smaris.* Les Latins avaient pris aussi aux Grecs le nom de ce poisson, car Ovide et Pline en font mention. Le smaris est appelé dans certains endroits *picarel.*

Smille.	Origine incertaine	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Σμίλλα, smille. On l'appelait aussi σμινύη et δίκελλα. Le mot σμίλη, que Littré a eu en vue, est tout à fait différent de σμίλλα.

Sobriquet.	Origine inconnue.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine inconnue.	SCH.

Σ'ὕϐρικα, de ὑϐρίζω, insulter. C'est du parfait ὕϐρικα, dont

l'aspiration a été remplacée par un σ, σύβριχα, qu'a été formé *sobriquet* ou plutôt *soubriquet,* qui est dans notre vieille langue et dans le provençal.

Socque.	*Soccus*	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σόκχος, forme dialectale de σύκχος. L'o et l'υ permutent : on disait, suivant les dialectes : μύγις et μόγις; ὕμφαλος et ὄμφαλος; ὕμοιον et ὅμοιον; ὄνυμα et ὄνομα; στύμα et στόμα. C'est ce changement d'o en υ et d'υ en o qui explique la parfaite ressemblance d'une infinité de mots grecs et latins, comme βραχίων, brachi*um*; βολδός, b*u*lb*us*; κόθορνος, coth*u*rn*us*; φῶρ, f*u*r; γένος, gen*us*; μορμύρω, m*u*rm*u*ro; μῶσα, m*u*sa; νομάδες, n*u*midæ; πορφύρα, p*u*rp*u*ra, etc. — Le latin *soccus* n'est donc que le grec σόκχος. Ce mot est dans notre vieille langue : « D'une saumade de *soquets* ou esclops. » — Dans La Curne.

Soi.	*Se*	LIT.
	Sibi	BR.
	Se	SCH.

Σοί, pour οἷ, *soi.* (Voy. *son.*) Dans certains dialectes οἷ devenait Ϝοί (voy. H. E. sous la rubrique οὗ, col. 2356, D. et suiv.) et même λ'οί, qui est *loi* (lui) de notre vieille langue. (Voy. l'article *Pronoms* dans la *Clef du vieux français,* p. 17 et suiv.) Littré et Scheler confondent *se* et *soi* et les dérivent tous les deux du latin *se;* mais *soi* est toujours régime indirect, et *se* régime direct; le premier, nous venons de le voir, est le grec σοί, le second est l'accusatif σέ, dorien, pour ἕ, même forme que le latin. *Soi* est dans notre langue du XIIe siècle : « Cil qui pert *soi* meïsme de son voisin ne jot. » (*Sax.,* XVII.)

Soie.	*Seta,* poil de cochon	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σείς, antique forme de σής, soie. Σεὶς avait d'abord donné

seie à notre vieille langue, puis *soie,* comme πές, τέγος, πίσσα qui étaient d'abord *pes, teg, peis,* ont donné *poids, toit, poix.* Dans le Béarn et dans la Provence, on appelle la soie *seda,* qui est l'accusatif σῆτα, de σής. Mais quel est le sens de σής? Σὴς est le nom de la larve des lépidoptères, enveloppée dans un cocon soyeux, comme le ver à soie, appelé, en grec, βόμβυξ. La vieille langue avait aussi *mite,* étoffe fine, faite du fil nommé μίτος, et *mite,* larve qui ronge les habits, parce qu'on comparait les soies des cocons enveloppant la larve aux fils appelés μίτοι. Les fils de la toile d'araignée ont été aussi nommés μίτοι. — Les Trois dérivent *soie,* c'est-à-dire l'étoffe composée des fils les plus fins du monde, de *seta,* poil épais et rude du cochon. Pour l'école néo-latine, il suffit que deux mots soient composés à peu près des mêmes lettres pour que l'un vienne de l'autre. Littré tire *panser* de *penser; solive* de *solea,* sandale; *agassin* d'*agacer,* et Diez dérive *tuer* de *tutare,* protéger, parce qu'à force de protéger quelqu'un on finit par l'étouffer! Scheler se pâme d'admiration devant la découverte de Diez et la lui emprunte. Mais où la chose devient encore plus curieuse, c'est lorsqu'on découvre que Diez a pris, en cachette, son latin *tutare* à dom Martène, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

D'où : *soyère, soyeux.*

Soignér. { Origine douteuse . . . . Littré.
Origine inconnue . . . . Brachet.
Besogne . . . . Scheler.

Συνιῶ, *sunier,* dans la vieille langue. Le verbe συνιῶ est expliqué dans Hésychius par νοέω et φρονέω, penser, réfléchir, faire attention à une chose, ce qui est la signification première de *soigner;* puisque *soigner* veut dire proprement appliquer son esprit à une chose ou aux besoins d'une personne, afin de faire ensuite le nécessaire pour cette personne ou cette chose. La langue du XIIe siècle a *suin,* soin, et *sunier,* soigner.

Vieux français, *sunier* et *soigner.* — Provençal, *soignar.* — Béarnais, *soigna.*

D'où : *soin, soigneusement, soigneux.*

Sole. { . . . . Lit.
. . . . Br.
. . . . Sch.

Σόλος, sole, boule. La sole, nommée aussi *saule* et *choule,*

était une boule de bois qu'on lançait pour montrer sa force. Le jeu de la *sole* est mentionné au XXIII[e] chant de l'*Iliade*, au vers 826 :

Αὐτὰρ Πηλείδης θῆκεν σόλον αὐτοχόωνον.

« Ensuite le fils de Pélée plaça (au milieu de l'assemblée) une sole brute. »

Il est remarquable de trouver en plein moyen âge un jeu où s'exerçaient les guerriers grecs, au siège de Troie. « La *soule*, en la manière accoustumée, se fist en dehors d'icelle ville de Nuefchastel... Lesquelx en *soulant* ferirent par le visage a effusion de sanc un prestre... » — Dans La Curne.

Solive.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Sublevare, soulever.	BRACHET.
	Origine incertaine	SCHELER.

Ξυλίφιον, *suliva,* bas-latin, solive. Le béarnais *soulibe* reproduit, comme le bas-latin, le grec ξυλίφια, pluriel de ξυλίφιον. On trouve déjà ce mot dans la *Chanson d'Ant.,* IV, p. 348 :

Le pont cuident abatre et trestout peçoier,
Les estaches coper, les solives brisier.

Le lecteur remarquera que tous les mots de ce passage sont grecs, à l'exception de *pont* et de *tout,* et encore *tout,* comme on le verra dans notre ouvrage sur la vieille langue, peut être disputé à la langue latine. Le vieux français n'avait pas seulement *solive,* il employait encore le mot *solle* dans le même sens : « Gros bois qui ne peut servir ez edifices, sinon à faire poultres, pousteaux et *solles.* » — Dans La Curne. — *Solle* est le grec ξύλον, qu'on prononçait *soule* dans les hauts temps, et ξυλίφιον n'en est que le diminutif. — Notre langue moderne a retenu aussi *solle,* qu'elle écrit *sole.* Mais sait-on d'où Littré le dérive ? De *solea,* sandale ! Ainsi, voilà que tout est bon à l'école novo-latine pour fabriquer ses étymologies : d'une sandale elle fait une solive. — Pour l'étymologie de *solive,* M. Brachet est aussi plaisant que Littré pour celle de *sole;* il commence par faire, de son autorité privée, un substantif *subleva* du verbe *sublevare,* puis il étymologise ainsi : *subleva, suleva, soleva, soleiva, soliva, solive.* Pauvre Ménage ! pourquoi te dédaigner et te ridiculiser ? Tu faisais à la bonne franquette ce qu'on fait aujourd'hui scientifiquement !

D'où : *solivage, soliveau, sole* (magasin) *solier, solin, solivure.*

Sombre.	*Sub-umbrare*	LITTRÉ.
	Sombra, espagnol.	BRACHET.
	Sub-umbrare	SCHELER.

Σ'όμϐριος, *sombre,* pluvieux, nuageux. Le mot ὄμϐριος ne signifie pas seulement pluvieux, mais encore nuageux. La raison en est simple : le temps n'est pluvieux que lorsqu'il est nuageux ; aussi ὄμϐρος signifie-t-il en même temps pluie et nuage. Or, l'espagnol nomme un endroit où le soleil ne donne pas *ombria* ou *sombria,* ce qui montre bien que *sombria* n'est qu'*ombria,* ὄμϐρια, avec l's initiale ; car l'adjectif *sombre* se dit *sombrio* dans cette langue. Saint Bernard, dans ses sermons, dit : « Mont *ombrious* et espas. » *Ombrious* est le grec ὄμϐριος, nuageux.

D'où : *sombrée, sombrement, sombrero.*

Somme (charge d'un cheval).	*Sagma,* latin	LIT.
	Même étymologie . . .	BR.
	Même étymologie . . .	SCH.

Σάλμα, pour σάγμα, *saume,* qui est l'orthographe du vieux français, charge d'une bête. Déjà du temps de saint Isidore on disait *salma,* et il est probable que dès la plus haute antiquité σάγμα se prononçait aussi σάλμα, comme on prononçait μόγις, μόλις, le γ devant le μ étant surtout fort rude à l'oreille. Quoi qu'il en soit, *saume* a été formé de σάλμα, et c'est par erreur qu'on a écrit plus tard *somme* au lieu de *saume.* Le vieux français avait aussi *saumade,* qui est formé du pluriel σάλματα, le τ permutant avec le δ : « Le thresorier général de Languedoc paya, le 9 janvier 1483, cent soixante livres tournois pour 14 *saumades* de bled qu'il fit voiturer à Tours, sur 14 mulets. » (Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc.*) Le béarnais *saûme,* ânesse, vient de σάλμα, parce que l'ânesse est la bête de *saume* par excellence. Les Trois dérivent *somme* du latin *sagma;* mais *sagma* n'est pas latin ; c'est le grec σάγμα écrit en caractères romains.

D'où : *sommelier, sommellerie, sommier.*

Son, sa.	*Suum, suam*	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Σόν, σά, dorien, pour ὅν, ἅ, son, sa. On a vu, dans plusieurs endroits de l'*Origine du français*, que certains dialectes remplaçaient l'aspiration par une consonne, et que cette consonne variait suivant les mots. Voyez notre article sur les pronoms, p. 17 et suiv., dans la *Clef du vieux français*, et la page 397 du tome Ier de l'*Origine du français*. Les formes *son* ou *sun*, suivant les dialectes, sont les plus anciennes. « Lodhwigs sagrament que *son* fadre Karlo jurat, conservat. » (*Serm. de Strasbourg*.) — « Quant l'Empereres vait querre *son* nevold. » (*Ch. de Rol.*, v. 2870.) La forme *sun*, employée souvent par l'auteur de la *Chanson de Roland* à la place de *son*, ne doit pas étonner, puisque c'est une particularité de son style de changer presque partout l'*o* en *u;* exemples : *perrun, suner, hum, Sansun, barun, munter, culur*, etc., pour *perron, soner, hom, Sanson, baron, monter, color*. Dans le *Roman de la Rose*, on trouve toujours *son, sa, ses*. « Ou *sa* vie, espoir, i fenist. » (V. 5173.) « Et contre *son* cuer i demore. » (V. 5176.) Dans les *Miracles de Notre-Dame* (*l'Enfant donné au diable*), on lit aussi toujours *son* et *sa*.

Sire, Dieu vous vueille tenir
Et la Vierge en *son* doulx service. (V. 777.)
Après la setiesme année
Et vouloit *sa* promesse avoir. (V. 715.)

Dans le *Roman de Renart* et dans l'*Alexandiade* on ne rencontre non plus que *son, sa*. Mais, dira-t-on, dans certains passages on lit pourtant *suon, suo, sue, suem* et *soen*, etc., et ces formes dérivent évidemment du latin *suus, sua, suum*. Sans doute, mais qu'est-ce que cela prouve ? Que certains écrivains, par pédanterie ou par ignorance, ont mêlé le latin au gaulois. Au reste, qu'on veuille bien remarquer que ce n'est pas seulement *son, sa* qui est d'origine grecque, mais encore tous les autres pronoms : *mon, ma*, c'est μόν, μά ; *ton, ta*, τόν, τά ; *me, te, se*, μέ, τέ, σέ ; *je*, dans la vieille langue *jo* et *jou*, est ἰώ ; *i* ou *il*, est ι ; *moi, toi, soi*, c'est μοί, τοί, σοί. Il n'y a aucune lacune dans notre système, parce qu'il n'y en a pas dans la vérité. (Voy. la *Clef du Vieux français*, p. 17.)

Son (résidu).	*Secundum*	LITTRÉ.
	Summum	BRACHET.
	Summum	SCHELER.

Γσόον, forme antique de ξόον, de ξόος, *son*. Le γ initial tombe, et il reste σόον, *son*. Hésychius dit que ξόος est synonyme de ξυσμὸς et de ξύσμα, et ces mots, dérivés de ξύω, ont le sens de « rasura, ramenta, destrigmenta, strigmenta », c'est-à-dire de rognures, de raclures, de ce qui reste d'un corps qu'on a raclé, poli, nettoyé. Mais le son n'est que le résidu de la mouture, la partie grossière du grain, l'écorce, la peau, le « strigmenta ». — On a vu, au tome Ier, que *bran* ou *bren*, usité encore dans le Midi, était aussi un mot grec. « *Son* ou *bren* qui saillira de la farine. » — Dans La Curne. — Dans ce passage cité aussi par La Curne : « Ge l'garirai par du *son*, » tous les mots sont grecs. — Littré dérive *son* du latin *secundum*, seconde farine; Brachet et Scheler prennent leur étymologie à Diez, qui l'avait prise à Ménage, *summum*, la farine qui reste en haut, c'est-à-dire la première. On peut s'attendre à trouver dans le dictionnaire novo-latin en cours de publication, que *son* dérive de *tertium*, troisième farine. La dernière syllabe *tium*, prononcée *sium*, donnera *son*, comme la dernière syllabe de *ille* a donné l'article *le* à Littré. Cette étymologie sera aussi bonne que l'autre.

Sonder.	Origine incertaine	LIT.
	Sub-undare	BR.
	Sub-undare	SCH.

Συνδῶ, *sonder*. On trouve dans Hésychius : Συνδεῖ· συντηρεῖ, c'est-à-dire : *Il sonde* signifie *il examine*. En effet, *sonder* signifie examiner, observer, scruter. Sonder une personne, c'est l'observer, pour tâcher de connaître ce qu'elle est, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut; et *sonder* une chose, c'est aussi chercher à la bien connaître, en l'examinant. Ce n'est donc pas *sonder* qui vient de *sonde*, mais c'est au contraire *sonde* qui dérive de *sonder*.

Vieux français, *sonder* et *sondrer*.

D'où : *sonde, sondeur*.

16

Sot. { Origine inconnue . . . . LITTRÉ.
Origine inconnue . . . . BRACHET.
Schoteh, syriaque. . . . . SCHELER.

Ἀσώτ-ος, et, par la chute de l'α initial, non accentué, σώτ-ος, *sot*. Dans Hésychius, σάος ou σόος est synonyme de ὑγιής, sain d'esprit; or, σῶς n'est que la contraction de σάος, et ἀσώτος est composé de α privatif et de σῶς, ἀσῶς ou ἀσώτος, c'est-à-dire qui n'a pas l'esprit sain, qui est sot, imbécile, et précisément on disait *sos* au XIIe siècle. Mais on objectera qu'on a dit *sos* et *sot*, et non pas *asos* ou *asot*. Cette objection n'est pas grave. Les Grecs laissaient tomber l'α privatif, pour raccourcir le mot, une fois que le sens en était bien établi. Ils disaient, par exemple, νήλιπον, νωδός, νώδυνος, νώνυμος, au lieu d'ἀνήλιπον, ἀνωδός, ἀνώδυνος, ἀνώνυμος. Ils ont dit de même σῶς pour ἀσῶς. Au reste, la vieille langue a la forme *assoter*, usitée encore de nos jours.

Tenir m'en puis pour *assoté*,
Quant dès lors d'aymer ne recreuz
Et le conseil Rayson ne creuz.

— Dans La Curne.

On disait aussi ἀσωτία dans le sens de sottise, de folie. Politien a traduit ce mot par « sumptus insanos », dans la *Vie de l'empereur Commode,* d'Hérodien (II, VII, 3), et au liv. XI, p. 485, A, d'Athénée, on trouve εἰς τὰς μέθας καὶ τὰς ἀσωτίας, qu'on peut traduire ainsi: « dans l'ivresse et les folies de la table. » *Sotie* était employé pour sottise, pour folie, pour farce, dans la langue du moyen âge : « Se je me fes damace par me *sotie,* et a autrui aussi, je ne suis pas escusé de l'autrui damace por le mien. » — Dans La Curne. — Marot et Bonaventure des Périers se servaient encore de *sotie*. Ce dernier a dit dans *Lysis :* « Quelque farce ou *sotie*. De là le nom des pièces appelées *sotties,* qui eurent tant de vogue après les mystères. — On s'explique facilement qu'ἀσωτία ait eu aussi le sens de débauche, de prodigalité; parce que pour perdre sa fortune et son honneur dans ces excès, il faut qu'on ne soit plus sain d'esprit, mais bien ἀσῶς ou ἀσώτος, sot, imbécile.

Vieux français, *sos* et *sot*. — Espagnol et portugais, *zote*. — Bas-latin, *sottus*.

D'où : *assoter, sotie, sottement, sottise, sottisier*.

Souci.	*Sollicitare.*	LITTRÉ.
	Sollicitare.	BRACHET.
	Sollicitare.	SCHELER.

Γσύσις, *soussy,* vieux français, souci. La forme antique de ξύσις est γσύσις; et comme le γ initial tombe, il reste σύσις, *susi* ou *sousi,* c'est-à-dire souci; car ξύσις est synonyme de κνησμός, et κνησμός, dérivant de κνάω, a tous les sens de ce verbe, qui veut dire piquer, affliger, chagriner. Qu'est-ce qu'un souci? Une inquiétude qui mord l'âme, qui l'afflige, qui la chagrine. — Les Trois dérivent *souci* de *soucier,* et *soucier* de *sollicitare.* C'est à Ménage qu'ils prennent cette étymologie. Aucune règle n'autorise à tirer *souci* de *sollicitare.* Voici comment M. Brachet arrive de *sollicitare* à *soucier :* « *Soucier,* du latin *sollicitare : sollicitare, sollcitare, sollciare, solcier, soucier.* »

D'où : *insouciamment, insouciance, insoucieux, soucier* (*se*), *soucieux.*

Soudain.	*Subitaneus*	LIT.
	Subitanus.	BR.
	Subitaneus	SCH.

Σύδην, *sudain,* vieux français. On disait aussi, autrefois, au lieu de *soudainement, sudement.* « *Sudement* sajetterunt sur lui. » — Dans La Curne. — Voici comment M. Brachet dérive *soudain* de *subitaneus.* C'est très simple : *Subitanus, subtanus, sudanus, sudain, sodain, soudain.* Cette étymologie est empruntée à Ménage, qui dit : « *Soudain* vient de *subitaneum.* » M. Brachet nous montre comment.

D'où : *soudainement, soudaineté.*

Souiller.	*Suillus,* de porc.	LIT.
	Suculare.	BR.
	Bi-sauljan, ou *sucula*	SCH.

Σολῶ, dorien, pour θολῶ, *soler,* qui est la forme du XIIe siècle, souiller. Les Doriens changeaient le θ en σ; ils disaient, par exemple, Πάρσοι, Σίναι, βύσσος, Σίος, σίγω, ἀγασός, Ἀσάνα, pour

Πάρθοι, θίναι, βύθος, θέος, θίγω, ἀγαθός, Ἀθάνα. (Voy. Vossius, Ahrens et H. E.) — « Quant on les chasce (les sangliers) ils se *soillent* voulentiers ès boes, et se ilz sont bleciez, c'est leur médecine que de se *soilkier*. » (*Chasse de Gast. Phéb.*, p. 62.) — M. Brachet tire *souiller*, qui était *soler* au XIIe siècle, d'un mot latin *suculare*, qu'il fabrique lui-même, et dont il dérive ensuite *souiller*, de cette manière : *Suculare, suclare, suilare, souilare, souiller*. Ménage avait été plus expéditif pour créer son étymologie : il avait pris *suile*, loge à cochons, et il avait procédé ainsi : *Suile*, *suillare*, *souiller*. On doit faire remarquer que *sucula*, jeune truie, et *suillus*, de porc, de cochon, n'ont jamais eu en latin le sens de sale. Le cochon n'est pas, sans doute, un animal bien propre, mais enfin son nom n'emporte pas nécessairement l'idée de souillure. C'est un nom comme un autre. « Caro suilla » signifie chair de porc, et non pas chair sale et corrompue.

Vieux français, *soler* et *soiller*. — Provençal, *solar* et *soulhar*. — Béarnais, *solhar* et *souilha*.

D'où : *souillard, souillarde, souille, souillement, souillon, souillonner, souillure*.

Soûler.

Soûler.	*Satullus*	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Σαυλῶ, *saouler*, soûler. La vieille langue reproduit exactement le verbe grec. « Je euz faim ; vous me *saoulastes*. » — Dans La Curne. — Nous ferons remarquer que primitivement *souler* signifiait se rassasier, bien manger, festoyer, contenter. *Saoul* était le grec σαῦλος. « *Saoul* comme un Anglois. » (Rabelais, t. Ier, p. 97.) Les Trois empruntent leur étymologie à Caseneuve, Ménage ayant passé le mot *soûler*.

D'où : *soûl, soûlée, soûlerie*.

Soulier.	*Subtelaris*, creux du talon	LIT.
	Solarium, latin fictif	BR.
	Solea, sandale	SCH.

Σ'υλία, dorien, pour ὑλία, semelle de soulier, et, par extension, soulier. Il est très probable que ὑλία a été formé de ὕλη,

bois; parce que les premières semelles qu'on fabriqua étaient en bois.

Vieux français, *soullé*. — Béarnais, *soulié*. — Provençal, *soulier*.

Souper.	*Suppe,* germanique, bouillon	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Saup, nordique, jus	SCHELER.

Σῶπαι, *soper,* vieux français, souper. Σῶπαι est une forme éolienne pour θῶμαι, « cæno, epulor ». On a vu au mot *souiller* que le θ se changeait en σ; les Éoliens changeaient aussi le μ en π; ainsi, au lieu de μετ' ἐμοῦ ils disaient πετεμοῦ, et pour ὄμματα, ὄππατα; on a vu aussi qu'ils faisaient de μικκύλος, πικκύλος, *piccolo*. Σῶμαι ou θῶμαι devenait donc σῶπαι dans ce dialecte. Le vieux français avait *soper*. « Quatorze rois i ot à hore de *soper*. » — Dans La Curne.

> Mes bons hostes me fit soper,
> Et me fist seoir à sa costé.
>
> — Dans La Curne.

REMARQUE. — Les Trois vont emprunter aux Allemands un mot qui paraît dans notre langue dès le XIIe siècle. On leur demande pourquoi le français *soupe* ou *sope,* l'espagnol et le provençal *sopa,* et l'italien *suppa* viendraient du germanique *suppe,* plutôt que le germanique *suppe* de *suppa,* de *soupe* ou de *sope* des langues sœurs?

Vieux français, *soper*. — Provençal et espagnol, *sopar*. — Béarnais, *soupa*. — Italien, *suppa*.

D'où : *soupe, soupette, soupeur, soupier, soupière*.

Source.	*Surgere*	LIT.
	Surgere	BR.
	Surgere	SCH.

Σύρρυσις, *surse,* source. Le second υ est tombé dans la prononciation, comme si la dernière syllabe était accentuée, et l'on a dit σύρσις, surse. « Li prophetes alad as *surses* des eves. » (*Rois,* 350.) Σύρρυσις, vient de συῤῥῶ ou συῤῥύω, d'où dérive le

béarnais *chourra* ou *sourra,* couler, et *chourre,* fontaine. Les Trois empruntent leur étymologie à Ménage.

D'où : *sourcer, sourcier.*

Soutane.	*Subtaneum,* bas-latin	LITTRÉ.
	Sottana, italien	BRACHET.
	Sottana, italien	SCHELER.

Σύττανον, dorien, pour σύστηνον, soutane; Hésychius, en effet, explique σύστηνον, qui est le même mot que σύττανον, par τρίχινος χιτών, tunique faite de poil. Au XVII[e] siècle les présidents à mortier et les gens du roi portaient la soutane, comme les prêtres. Le gentilhomme revêtait aussi une soutane brune la veille du jour où il devait être fait chevalier; et un proverbe ancien disait : « Sa *soutane* ne tient qu'à un bouton, » pour marquer que tel clerc ou tel magistrat était sur le point de quitter l'état ecclésiastique ou la robe.

Vieux français, *sôtane* et *soutane.* — Espagnol, *sotana.* — Italien, *sottana.* — Bourguignon, *sôtane.* — Provençal et béarnais, *soutana.*

D'où : *soutanelle.*

Sud.	*Süd,* allemand	LIT.
	Sudh, anglo-saxon	BR.
	Même étymologie	SCH.

Σ'ύδος, dorien, pour ὗδος, sud, l'endroit d'où vient la pluie. Le mot ὕδος est plus ancien que ὕδωρ; il signifie pluie, et, par extension, le côté du ciel d'où arrive ordinairement la pluie. Ce mot est du fonds de notre langue. Sous la rubrique *est* et *ouest* on peut voir que les quatre points cardinaux sont tous d'origine grecque. *Sud* est dans les plus anciens monuments de notre langue; pourquoi viendrait-il de l'allemand? C'est l'allemand, au contraire, qui nous l'a emprunté. Est-ce que *sud* a l'air et le son tudesques?

Suer.	*Sudare*	LIT.
	Sudare	BR.
	Sudare	SCH.

Σ'ύω, dorien, pour ὕω, *suer.* Le verbe ὗω, dorien σ'ύω, a le

sens de « madefacio », c'est-à-dire de suer. Le vieux français a *suer* et non pas *suder*.

Moult li *sua* la pel del dos
Ainz qu'il venist à l'uis Renart.
(*Ren.*, 10670.)

Vieux français, *suer*. — Provençal et portugais, *suar*. — Bigourdan, *sua*. — Wallon, *souwé*.

D'où : *suée, suerie, suette, sueur.*

Suivre.	*Sequi*	LITTRÉ.
	Sequi	BRACHET.
	Sequi	SCHELER.

Σύω, *suir*, vieux français, suivre. Dans la *Chanson de Roland*, vers 136, on lit :

La vus suirat, ço dit mis avocz.

Suir, suivre, se trouve dans les *Annales du règne de saint Louis,* p. 265. — Insensiblement on intercala un *b* ou un *v* et l'on dit *suivir* au lieu de *suir*. « Et à *suivir* Butor de bon vouloir entendre. » « L'autre durant ton heur *suivira* ta fortune. » — Dans La Curne. — Au lieu de *suivira,* on avait dit d'abord *suira*. « Or, *suirai* mon proposement. » (Littré, sous la rubrique *suivre*.) Dans un passage que cite Littré et où se trouve : « ... Assez de gens les avoient *seguz,* » *seguz* est le participe *secutus,* qui n'a rien à voir avec le verbe *suir*.

Vieux français, *suir*. — Berry, *suir*. — Wallon, *sûr*.

D'où : *de suite, ensuite, poursuivre, poursuite, suite, suites, suivable, suivant, suiveur, sus* (courez sur).

Supercherie.	*Super*	LIT.
	Superchieria, italien	BR.
	Superculus	SCH.

Σ'υπέρχω, dorien, pour ὑπέρχω, primitif de ὑπέρχομαι, *supercher*, d'où a été formé *supercherie,* tromper adroitement, en dessous. L'italien *soperchieria* est le même mot que *supercherie*. Littré dérive l'italien de *super;* Scheler, de *superculus,* latin fictif. Quant à M. Brachet, il n'est pas curieux : il lui suffit d'avoir sous la main *superchieria.*

Suret.	*Sûr,* suédois. . . . . LITTRÉ.
	Même étymologie . . . . BRACHET.
	Même étymologie . . . . SCHELER.

Ξυρός, suret. Hésychius donne à ξυρὸς le sens d'ὀξύς, de δριμύς, c'est-à-dire d'aigre, d'âcre, d'acide. *Sur* ne peut dériver que de ξύρος; l'accent se déplace quelquefois. Le mot *sur* est dans notre langue du XIIe siècle. « Et li lais *surs.* » — Dans La Curne. — Les langues du Nord nous l'ont emprunté. Est-ce que *sur* a la physionomie étrangère?

D'où : *sur, surelle* ou *surette, surin.*

Surge.	Origine inconnue. . . . . LIT.
	. . . . BR.
	. . . . SCH.

Συρία (prononcez l'ι comme un *j,* συρjα), *surge* ou surge, laine qui n'a pas été lavée. Συρίαν se trouve dans Hésychius avec cette glose : παχεῖαν χλαῖναν. On voit que c'est le même mot et le même sens en grec et en français.

Surnie.	. . . . LIT.
	. . . . BR.
	. . . . SCH.

Συρνία, surnie, espèce de chevêche à longue queue. On l'appelait aussi στρίγξ, qui est le « strix avis » des Latins.

T

Ta (adj. poss.).	*Tua,* latin	LITTRÉ.
	Tua.	BRACHET.
	Tua.	SCHELER.

Τά, dorien, pour σά, ta. On a vu déjà cette étymologie dans la *Clef du vieux français,* où l'on montre que tous les pronoms français sont grecs.

Tabarin.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Tabar, vieux français, tambour. Le tambour était nommé autrefois *tabar* et *tabor,* et *tabar* est le grec τάϐαλ-α, conservé dans Hésychius. (Voy. *tambour.*) Nous pensons que *tabarin* a été formé de *tabar,* parce que les farceurs de ce nom battaient le *tabar,* pour réunir la populace. On a prétendu que *tabarin* dérivait de *tabart,* manteau en serge verte, parce que ces sortes de farceurs portaient un manteau vert. Si *tabarin* a cette origine, c'est encore du grec qu'il dérive, puisque τάϐαν-ος, dorien, pour τήϐεν-ος, donne *tabar,* et signifie manteau.

D'où : *tabarinage.*

Tabis.	*Attâb,* nom persan	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Même étymologie que Littré.	SCH.

Τάπις, tabis, étoffe de soie qui ressemble au tapis par la

variété des couleurs. (Voy. τάπις, δάπις et ψιλόταπις.) Littré dérive *tabis* d'*Attâb*, arrière-petit-fils d'Omaya ! Voyez, sous la rubrique *olinde*, ce qu'il faut penser de ces sortes d'étymologies de Littré.

D'où : *tabiser*.

Tâcher.	*Taxare*	LITTRÉ.
	Tasca, bas-latin, impôt	BRACHET.
	Taxare	SCHELER.

Τάσκω, une des formes de τάσσω, *tascher*, vieux français, tâcher. Le verbe τάσσω a plusieurs significations, qui se trouvent presque toutes dans notre vieux français, comme, par exemple, tancer, tâcher, taxer. Qu'a signifié primitivement *tascher?* Faire une chose commandée. Ainsi, τάσσειν ἐπὶ τὰς πράξεις veut dire : donner la tâche de la direction des affaires, c'est-à-dire charger des affaires. Que signifie encore τὸ ταχθὲν τελεῖν, dans la langue archaïque τὸ ταχσὲν τελεῖν? Remplir la *tasche*, c'est-à-dire faire la chose commandée. Mais pourquoi avons-nous donné pour étymologie τάσκω et non pas τάσσω? Les Doriens, on l'a vu un grand nombre de fois, avaient plusieurs finales, pour les verbes en σω, ζω, πτω ; ils les terminaient en σσω, ττω, στω ou σκω. Il y en a un exemple frappant dans κόπτω, qui suffirait seul à prouver la descendance hellénique de notre langue. En effet, ce verbe a en grec cinq terminaisons différentes, et les cinq se trouvent dans notre vieux français : le primitif κόπω nous a donné *coper;* κόπτω, *copter;* κόσσω, *cosser;* κόττω, *cotir*, et κόστω, *costeir*. De même τάσσω nous a donné, par la forme τάσκω, *tascher;* par la forme archaïque τάγσαι, *tancer*, et par la forme ordinaire τάξαι, *taxer*. (Voy. ces deux derniers verbes, dans leur série.)

D'où : *tâche*.

Tacher (salir).	Origine incertaine	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Tactare, latin fictif	SCH.

Τάκω, dorien, pour τήκω, tacher, gâter, salir. Hésychius explique τήκω par φθείρω ; mais comme le sens ordinaire de τήκω ou τάκω est liquéfier, dissoudre, il s'ensuit que *tacher* si-

gnifie gâter ou salir, au moyen d'un liquide quelconque. Le béarnais a aussi le mot grec, car il dit, pour salir, *taca*.

Vieux français, *tacher* et *tachier*. — Béarnais, *taca*. — Provençal, *tacar*. — Espagnol et portugais, *tachar*. — Italien, *tacciare*.

D'où : *détacher, entacher, tache, tacheter, tacheture*.

Tacon (saumon). { . . . . Littré. / . . . . Brachet. / . . . . Scheler. }

Ἀτταχεύν, et, par la chute de l'α initial non accentué, ταχεὺν ou ταχόν, saumon. Dans le bassin de la Loire le saumon est appelé *tacon*. Mais le mot *tacon* a plusieurs autres acceptions dans notre langue ancienne et moderne. 1° Il signifie chef, comme on le voit dans cet exemple, pris dans Froissart (III, p. 77) : « Et ce *tacon* de Tartarie est-il puissant? Oui, voir, dit-il, car par sa puissance il a soumis... » Dans ce sens *tacon* est le grec ταγόν, de ταγός, commandant. 2° *Tacon* signifie aussi cuir :

> Mar fust il oncques por bacons
> Ençois ne remanroit *tacons*
> Ne semele jusqu'à la plante.
> . . . .
> — Dans La Curne.

Dans cette acception *tacon* est le grec antique τ'ακκόν, qu'on a prononcé plus tard ἀσκός. Les formes ἀκκὸρ et ἀκκὸς sont dans Hésychius. Quant au sens antique d'ἀκκός, il est indiqué dans plusieurs endroits. Ainsi, dans Lucien la peau du bœuf est appelée ἀσκὸς βοός; ἀσκοδορέω signifie « excorio », et ἄσκωμα, peau dont on couvrait la poignée des rames; donc ἀσκὸν ou ἀκκόν, avant de signifier outre, signifiait simplement peau, cuir des animaux. Mais, dira-t-on, ἀκκὸν n'est pas τακκόν. Si, car dans une foule de mots on a ajouté une consonne initiale au radical. Les Grecs disaient ἤγανον et τήγανον, ἐρέβινθος et τερέβινθος; ἑπτὰ et τεπτά; les Latins *ater* et *teter*, qui est le même mot; chez nous, nous avons *er, era* et *terre; arsenal* et *tarsenal*. On a dit de même *acon* et *tacon*, pour désigner le cuir.

Remarque. — On verra dans notre travail sur la vieille langue l'explication de *tacon* pris dans deux autres acceptions.

Taille.
- *Talea,* branche coupée . . . . Littré.
- *Taleare,* latin fictif . . . . Brachet.
- *Talea,* bouture. . . . . Scheler.

θαλία, *taille,* croissance, fleur de l'âge. Le sens premier de *taille* est croissance; ainsi, quand on dit qu'un homme a telle *taille,* on dit qu'il a telle croissance. Le sens de θαλία est rameau, rejeton, mais, par extension, il a signifié la croissance, la fleur de l'âge; c'est pourquoi Hésychius donne à θάλλω le sens d'αὔξανειν, croître. Notre vieille langue avait *thale* ou *tale,* tige verte, et *thaler,* pousser, croître : « Quand les bleds vers se *thalent* en terre. » (Nicot.) Le latin *talea,* bouture, est le même mot que le grec θαλία. Pour les Trois, *taille* croissance d'une personne, est la même chose que *taille* incision. (Voy. ci-après *tailler.*)

Tailler.
- *Talea,* branche coupée . . . . Lit.
- *Taleare,* latin fictif . . . . Br.
- *Talea,* bouture . . . . Sch.

Taliare, tailler. On trouve *taliatus,* taillé, et *intertaliare* dans Nonius Marcellus, ce qui indique un verbe *taliare,* qui s'est conservé dans l'italien *tagliare.* Le provençal a *talhar;* le béarnais, *tailla,* et le catalan, *tallar.*

D'où : *détail, détailler, entaille, entailler, entaillure, taillabilité, taillable, taillade, taillader, tailladin, taillanderie, taillandier, taille, tailleresse, taillerie, taillerole, taillet, taillette, tailleur, tailleuse, taillis, tailloir, taillon.*

Taisson.
- *Dachs,* allemand . . . . Lit.
- *Thats,* haut-allemand . . . . Br.
- *Thahs,* allemand hypothétique . . . . . . Sch.

Πτήσσων, qui a peur. Le mot πτάξ, qui dérive de πτήσσω, signifie animal craintif, qui se cache dans les trous; ce mot s'applique au lièvre, au lapin, au blaireau; mais l'épithète est devenue insensiblement l'un des noms du blaireau. On trouve dans les *Chasses* de G. Phébus, p. 80 : « Que un enfant qui

oncques n'auroit chauscié sollers, si les premiers qu'il chausse sont de pel de *taisson,* il garira les chevaulx du farcin, s'il monte sus. » Toutes les langues sœurs donnent raison à notre étymologie : le béarnais a *tachon;* le vallon, *tesson;* le génevois, *tasson;* l'italien, *tasso;* l'espagnol, *tejon.*

D'où : *taissonnière.*

Talent (volonté, aptitude).	*Talentum,* poids . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Τάλην, dorien, pour δήλην, de δήλη, volonté. Ce mot est dans Hésychius. Le τ et le δ permutent, étant deux lettres dentales. Les Grecs disaient δάπις ou τάπις; *mutus* est le même mot que μύδος, et le latin *spatium* n'est autre chose que l'éolien σπάδιον, etc. — Le wallon a conservé le δ primitif, car il a *dalant,* qui est le dorien δάλαν. Le mot *talent,* dans le sens de volonté, de désir, est très ancien dans notre langue. On le trouve dans la *Chanson de Roland :*

Li reis meismes ad tut a son *talent.*

« Le roi lui-même a tout à sa volonté. »

En béarnais, ce mot s'est conservé dans le sens de désir, d'envie. Dans la célèbre pastorale de Fondeville, on lit ce vers :

B'ey gran *talent* d'abracau quauque came.

Dans les Hautes-Pyrénées, on appelle encore les *envies* des femmes enceintes *talens,* qui est le mot grec. Mais comment de *talent,* volonté, désir, envie, est-on passé au sens d'aptitude? La transition est naturelle, car l'aptitude, la disposition naturelle à une chose, à un art, est annoncée par la volonté, le désir continuel d'y appliquer son esprit. Les exemples suivants indiquent bien la transition du premier sens au second: « L'assurance que nous avons en Dieu nous donne *talent* de nous mettre à l'estude. » — Dans La Curne.

Me semont ma volenté
De chanter, mes *talent* n'en ai.

Dans ce dernier exemple, « mes *talent* n'en ai » peut se traduire ainsi : « mais je n'en ai pas *envie,* » ou bien : « je n'en ai

pas le *talent,* » c'est-à-dire la puissance. L'école novo-latine tire *talent,* aptitude, du latin *talentum,* poids, comme si ces mots avaient quelque rapport ensemble et comme si notre vieille langue les y autorisait.

D'où : *atalenter, entalenter, maltalent, talenter.*

Talisman.	*Telsamân*	LITTRÉ.
	Talismano, italien	BRACHET.
	Tilismân, persan	SCHELER.

Ταλεσμέν-α, talisman. Les Doriens retranchaient souvent le redoublement et changeaient l'ε en α, d'où ταλεσμένα, au lieu de τετελεσμένα, choses consacrées. Les ταλεσμέν-α, les *talesmens* ou *talismans,* étaient des statuettes ou d'autres objets bénits auxquels on attribuait certaines influences. Littré admet cette étymologie, mais il veut que *talisman* ne nous soit venu du grec que par l'intermédiaire des Arabes. D'après lui donc, les Arabes ont changé τετελεσμένα en *telsamân,* et les peuples méditerranéens ont fait *talisman* de *telsamân.* Où est la preuve de tout cela? (Voy. dans H. Est. τέλεσμα et τελέω.)

D'où : *talismanique.*

Taller.	*Thallus*	LIT.
	Thallus	BR.
	Thallus	SCH.

Θάλλω, taller, pousser des talles. « Quand les bleds vers se thallent en terre. » (Nicot.) Cotgrave donne aussi *thale,* θαλλός, tige verte. *Thallus* n'est que le grec θαλλὸς écrit en caractères romains.

D'où : *tallage, talle, tallement.*

Talmouse.	Origine incertaine	LIT.
	. . . .	BR.
	Origine incertaine	SCH.

Θαλύματα, *talemouse,* qui est la vieille orthographe, gâteau fait de farine et de miel. *Talmouse* ou *talemouse* dérive d'une forme qui n'est pas notée dans les lexiques, car θάλυμα aurait

donné *talma* ou *talema*. Nous ferons remarquer aussi que θηλύματα, en dialecte dorien θαλύματα, forme renversée de θυλήματα, se trouve dans Hésychius et dans un scoliaste d'Homère.

Taloche.	Origine inconnue	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Origine inconnue	SCHELER.

Stloppus ou *staloppus, stalope,* coup sur la joue qui fait du bruit. Nous avons écrit *stloppus* ou *staloppus,* parce que, dans ces sortes de mots, on intercale une voyelle pour adoucir la prononciation. (Voy. *manger,* au tome II.) On a vu, au tome Ier, que *chopper* est la même chose que *choquer,* que le *p* et le *c* permutent dans une infinité de cas; par conséquent *stalope* est devenu *taloche,* et *talope* et *taloche* ne sont qu'un seul et même mot.

Tambour.	Origine douteuse	LIT.
	Tambûr, persan	BR.
	Même étymologie	SCH.

Ταϐάλα, *tabar*. Hésychius dit que le ταϐάλα était un instrument dont les Parthes se servaient dans la guerre, au lieu de trompette. Or, comme notre *tabar* est le même mot que ταϐάλ-α, le λ et le ρ permutent, et que *tabar* chez nous signifie tambour, il s'ensuit que ταϐάλα désignait un tambour. Comme l'α final non accentué tombe et que le λ se change en ρ, ταϐάλ-α donne *tabar*. Or, c'est encore le terme usité dans les Pyrénées, surtout dans la vallée d'Aspe. Fondeville dit, dans sa *Pastourale* : « Lou *tabar*... hens lou camp truque. » On bat le tambour dans le camp. Dans la *Chanson de Roland,* vers 3137, il y a *tabur,* pour *tabor,* car l'auteur change d'ordinaire l'*o* en *u :*

Por tute l'ost funt lur *taburs* suner.

On a dit d'abord *tabar,* puis on a prononcé *tabaur,* l'*a* prenant le son de l'*au* fort souvent, et enfin, *tabor, tambor* et *tambour.* *Tabor* est très usité dans la vieille langue :

Vous deffendez aux bones gens

Et les dames, et les caroles,
Vielez, *tabors* et citoles.

— Dans La Curne.

Voici un exemple de la forme *tabour*. « Vous serez battu comme *tabour* à nopces. » (Rab., liv. III, p. 77.) — De *tabour* on passa à la forme *tambour*. « Un fol dessus un pont, c'est un *tambour* en la rivière. » (Cotgrave.)

Vieux français, *tabar, tabor* et *tabur*. — Béarnais, *tabar*. — Provençal, *tabor*. — Wallon, *tabeur*. — Espagnol et bourguignon, *tambor*. — Italien, *tamburo*.

D'où : *tabouret, tabourin, tambourette, tambourin, tambourinage, tambouriner*.

Tamiser.	Origine incertaine.	Littré.
	Néerlandais *tems*	Brachet.
	Origine incertaine.	Scheler.

Ταμᾶσσαι, dorien, pour ταμᾶσθαι, de τάω, même verbe que σάω. On trouve aussi la forme ἀττάω. On sait que l'α et l'ι permutent; on en a vu mille exemples; de sorte que ταμᾶσσαι donne *tamissai*, tamiser. (Voy. *sasser*, p. 197.)

Vieux français, *tamis*. — Provençal, *tamis*. — Espagnol, *tamiz*. — Bourguignon, *taimin*. — Italien, *tamigio*.

D'où : *tamis, tamisage, tamiserie, tamiseur, tamisier*.

Tancer.	*Tentiare,* latin fictif	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Τάγσαι, forme antique de τάξαι, de τάσσω, tancer. Le γ devant le σ fait entendre le son du ν, τάνσαι. On sous-entendait ἐπιτίμια, car τάττειν ou τάσσειν ἐπιτίμια signifiait adresser des reproches. (Voy. H. Est. sous la rubrique τάσσω, col. 1867, A.) Le latin avait donné aussi à *taxare* le sens de tancer, de blâmer. Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, ch. IV, dit : « Cassius quidem Parmensis quadam epistola,... sic *taxat* Augustum. » Il est étrange que Littré n'ait pas vu cette étymologie et qu'il soit allé emprunter le mot barbare *tentiare* à Ménage. — La vieille

langue avait aussi la forme *tincher*, qui vient de θίγσαι, pour θίξαι, de θίγω, réprimander.

> Biaux chires leups n'écoutez mie
> Merc *tinchent* (ou *tenchent*) chen fieu qui crie.
> (La Fontaine.)

Il y a aussi un verbe *tenser*, signifiant défendre ; mais il a une autre origine. Littré, dans son historique de *tancer*, cite ce vers de la *Chanson de Roland :*

> Je ne vos pois *tenser* ne guarantir,

sans paraître soupçonner qu'il est illogique de supposer que *tenser* défendre ait le même sens et soit le même verbe que *tenser* réprimander. Qui ne voit que ce sont deux verbes différents? Dans ces deux exemples, que nous prenons dans La Curne : « Cuides-tu contre Dieu *tenchier?* » et « *Tenser* à son oreiller, » *tenchier* et *tenser* dérivent de θίγσαι, réprimander, disputer. Mais *tenser*, dans le vers de la *Chanson de Roland* qu'on vient de citer, vient de la forme antique τέγσαι, de τέγω, qui est le même verbe que στέγω, protéger, défendre, couvrir. On ne peut pas objecter que θίγω a un θ et non pas un τ, puisque θρόνος nous a donné *trône* et non pas *throne*.

D'où : *tancement*.

Tanguer.	Origine incertaine	Littré.
	Origine inconnue	Brachet.
	Tangue	Scheler.

Τέγγω, *tanguer*, c'est-à-dire plonger. Qu'est-ce que le tangage? Le balancement d'un vaisseau d'avant en arrière, de sorte que lorsque la proue s'élève, la poupe s'enfonce dans la mer, et *vice versa*. Le grec τέγγω a le même sens que le latin *tingo*, ou plutôt c'est le même verbe. Comme τέγγω signifie se mouiller, se mettre dans l'eau, on s'explique très bien qu'on ait appelé *tangueur* l'homme de peine qui décharge les embarcations sur la côte, et *tangue* les boues qu'on retire des embouchures des rivières. — M. Scheler dérive *tanguer* de *tangue*, mais sans dire d'où vient ce mot. C'est commode.

D'où : *tangage, tangue, tangueur, tangueux, tanguier, tanguière*.

Tanière.	*Taisson,* blaireau	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

θάμν-ος, *tane,* qui est la vieille forme, conservée encore en italien. De *tane* on a fait *tanière,* comme on a formé de *carne* carnière ou charnière. Le sens propre de θάμν-ος est « épais, fourré, entrelacement de racines », c'est-à-dire des endroits où se cachent d'ordinaire les bêtes fauves. On remarquera que θάμνος peut se prononcer θάνν-ος, *tanne.* Bien qu'on trouve quelquefois *tasniere* au lieu de *taniere,* on ne doit pas en conclure que l'étymologie avait une s; car anciennement on prodiguait cette consonne. Il est presque inutile de faire observer que l'étymologie des Trois est celle de Ménage.

Tanner.	Origine incertaine.	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Τανύω, *taner,* tendre. Ce sens s'est conservé dans le dialecte messin, où l'on dit de quelqu'un qui s'étend tout de son long qu'il *se tane* comme un veau; et, chose bien remarquable, Homère emploie précisément le verbe τανύω, au XVII[e] chant de l'*Iliade,* vers 390, pour exprimer la préparation que le corroyeur fait subir au cuir :

Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ταύροιο βοὸς μεγάλοιο βοείην
Λλαοῖσιν δώῃ τανύειν, μεθύουσαν ἀλοιφῇ...
. . . .

« Comme lorsqu'un corroyeur a donné à des hommes vigoureux la peau d'un grand taureau, pour l'étendre en la tirant, après l'avoir abreuvée d'huile, ils la prennent chacun de leur côté, et, à force de bras, ils l'étendent et en font sortir l'humidité, qui fait place à l'huile qui la pénètre. »

Ce n'est donc pas *tanner* qui vient de *tan,* mais bien *tan* de *tanner.* On a appelé tout naturellement *tan* la matière qui servait à préparer les peaux, à les *taner,* c'est-à-dire à les tendre. Dans l'acception d'ennuyer, de tourmenter, *tanner* est le grec τάμνω, qui a justement aussi le sens de scier. Ainsi, cette expression : « Ce parleur me *tanne,* » est absolument la même, quant à la signification, que celle-ci : « Ce parleur me *scie,* » et tous les mots en sont grecs, comme on peut le remarquer.

Vieux français, *taner*.
D'où : *tan, tanin, tannage, tannate, tanneur, tannique*.

Tante.	Origine incertaine.	LITTRÉ.
	Amita.	BRACHET.
	Amita.	SCHELER.

Τάθαν, dorien, de τήθη, *tatan*, mot que les petits enfants emploient pour désigner la *tante*. *Tante* n'est que *tatan* renversé. Dans les Pyrénées on dit *tata*, qui est le nominatif τάθα, sans aucun changement. *Ante*, de notre vieille langue, est formé d'ἄττα, qui signifie nourrice et tante, comme νάννα, d'où vient *nounou*. *Tata* était connu aussi des Latins; Varron et Nonius l'ont employé.

Tantôt.	*Tantum tostum*.	LIT.
	Tantum tot-cito.	BR.
	Tantum tostum.	SCH.

Θάττος, éolien, pour θάττον, tantôt. Les Éoliens changeaient le ν en σ, et le τ prenait quelquefois le son du ν, comme on le voit dans *pinus*, qui est le même mot que πίτυς. Festus nous apprend aussi que *fenum* se disait *fenus* dans le latin archaïque. Ainsi θάττον s'est prononcé *tantos*, parce que *tantos* est bien plus coulant que *tatton*. Le vrai sens de *tantôt* est bientôt, dans un instant ; aussi θάττον est-il le comparatif de de ταχύ. « Sire maire de Londres,... faites justice ; nous le voulons ; et n'épargnez hommes, car vous voyez bien que les cas qu'avez montrés le demandent, et *tantost*. » (Froissart, liv. IV, p. 335.) — On ne peut pas tirer le sens de *tantôt* du latin *tantum* et de *tost*. Au reste, ce serait un mot hybride, s'il dérivait du latin et du grec, et il n'y a pas de mots hybrides dans notre langue. Il est vrai que les novo-latins tirent tout du latin, et pour eux *tantôt* vient de *tantum tostum*, si brûlé. On ne discute pas de telles énormités.

Taon.	*Tabanus*	LIT.
	Tabanus	BR.
	Tabanus	SCH.

Ταῶν, taon. Le mot grec ταῶν ne signifie pas seulement

paon, mais encore poisson, perle, aspic, insecte. Pline, parlant d'une certaine perle appelée ταῶν ou ταῶς, dit : « Taos pavoni est similis, item aspidi, quam vocari chelidoniam invenio. » Le poisson nommé ταῶν persécute les autres poissons comme le taon persécute les vaches et les bœufs.

Toz jors doit puis li fumiers,
Et *taons* poindre, et maloz braire
Et felons ennier et nuire.
(Crestien de Troies.)

La forme *taon* est particulière au français, car l'italien *tofano,* le provençal *tavan* et l'espagnol *tabano* dérivent ou du latin *tabanus* ou du dorien ταϐών, car on sait que, dans ce dialecte, le β était intercalé dans une infinité de mots, même deux fois. Ainsi on disait φάϐος au lieu de φάος, δρούϐω au lieu d'δρούω, et βαϐέλιος pour ἀέλιος. Qui ne voit que *tabanus* ne peut jamais donner *taon?* Et qu'on ne se réclame pas de *paon,* disant que *taon* vient de *tabanum* comme *paon* de *pavonem;* parce que *paon* est le dorien παῶν pour ταῶν.

Taper.	*Tappe,* bas-allemand, patte	Littré.
	Origine inconnue.	Brachet.
	D'un radical *tap*	Scheler.

Ταπῶ, éolien, pour τυπῶ, *taper,* frapper. Le verbe τυπῶ est le même que κτυπῶ. On nommait autrefois un *tapé* un homme un peu fou, le *timbré* d'aujourd'hui. « Li sage de cest monde seront fol et *tapé.* » — Dans La Curne. — Il ne faut pas confondre *taper* frapper, avec *taper* boucher. *Taper* boucher vient de la forme primitive θάπω, de θάπτω, qui, dans l'une de ses acceptions, signifie boucher. Pour Littré, ces deux verbes ont la même origine, et *tape* soufflet et *tape* bouchon ne sont qu'un seul et même mot. On est heureux de pouvoir expédier les étymologies avec ce sans-gêne. Au reste, les linguistes novolatins auraient bien tort de perdre leur temps en longues recherches, puisque le public lettré accepte de leurs mains, sans aucun contrôle, les origines les plus phénoménales.

D'où : *retaper, tampon, tamponnement, tamponner, tap, tapabor, tapage, tapageur, tape, tapée, tapement, tapette, tapin, tapon, taponnage, taponner, tapoter*

Tapinois. { Ταπεινός . . . . Littré.
Tapir . . . . Brachet.
Tapir . . . . Scheler. }

Ταπεινός, *tapinois*. L'ε tombe devant l'ι accentué. Cette étymologie, qui est évidente, avait été déjà indiquée par H. Estienne et par Trippault. Le sens de ταπείνος correspond au latin humilis, summissus, petit, humble, qui entre d'une manière furtive. L'italien *tapino* est l'un des sens de ταπεινός. Au XIIe siècle on disait aussi *a tapin, en tapinaige, a tapiné* et *en tapinement*. Littré indique ταπεινός, mais de quel droit? Son système ne lui permet pas d'introduire un mot grec dans notre langue. Comment y serait-il entré? C'est l'air qu'il chante, à chaque page de son Dictionnaire. Brachet et Scheler dérivent *tapinois* de *tapir;* mais ces deux mots sont distincts et d'origine différente. (Voy. *tapir*.)

Tapir. { *Zapf*, allemand, tapon . . . . Lit.
Origine inconnue. . . . . Br.
Origine inconnue. . . . . Sch. }

Θάπω, primitif de θάπτω, tapir. Ce verbe ne signifie pas seulement ensevelir, mais encore cacher, se glisser furtivement; car il répond au latin *obrepo*. Le θ et le τ permutent. « Pour couvrir et *tapir* ses mauvais et faulx contacts usuraires. » — Dans La Curne.

Tapis. { *Tapecius*, bas-latin. . . . . Lit.
Tapete . . . . Br.
Tapes . . . . Sch. }

Τάπις, tapis. Quoique ce mot soit identique en grec et en français, les novo-latins ne veulent pas qu'un tapis soit un tapis, c'est-à-dire que notre *tapis* français soit le τάπις grec. Cependant, s'ils avaient consulté le vieux français et la filière, ils auraient été obligés de prendre l'étymologie grecque. En effet, dès le XIIe siècle on voit *tapis* dans notre langue. « Li cercles d'or ne li vaut un *tapis*. » (*Raoul de C.*, 135.) — Le provençal

et le béarnais ont *tapis;* le portugais et l'espagnol, *tapiz;* et l'ancien catalan a *tapis.*

D'où : *tapisser, tapisserie, tapissier.*

Taque. { . . . . LITTRÉ.
. . . . BRACHET.
. . . . SCHELER.

Θάκος, *taque,* base, appui, plaque. « Au regard des huys, portes, porches, fenestres, verrieres, plaquarts, *taques,* de fer et autres choses appropriées, atachées ou clouez et qui ne se peuvent oster sans endommager la maison. » — Dans La Curne.

D'où : *taquer, taqueret, taquerie, taquet, taquoir, taquon, taquonner.*

Taquin. { *Tac,* clou . . . . LIT.
Tacaño, espagnol . . . . BR.
Taag, hollandais, tenace. . . . . SCH.

Ταχύν, *taquin.* Le mot ταχὺς a trois sens : il signifie rapide, prompt, c'est le sens ordinaire ; mais il veut dire aussi léger, remuant de manière à ennuyer ; car Hésychius l'explique, dans une acception, par γοργός ; or γοργὸς a un sens péjoratif ; aussi γοργόομαι veut-il dire montrer trop de vivacité, se fâcher. Voilà le second sens, qui explique celui que nous donnons aujourd'hui à *taquin.* Mais *taquin,* dans le vieux français, signifiait aussi avare, mesquin, et ce troisième sens est indiqué aussi par Hésychius, qui donne λεπτὸς pour synonyme à ταχύς ; mais λεπτὸς était l'épithète qu'on appliquait aux avares, c'est-à-dire à « ceux qui faisaient de petits morceaux ». On a vu au tome Ier que *chiche* venait aussi de πσιχός, petit morceau. Voici un exemple où *taquin* a le sens d'avare : « Les courtisans estimoient Louis XII un *taquin,* pour estre plus retenu en ses dons. » (E. Pasquier, *Lett.,* XII, 6.)

D'où : *taquinement, taquiner, taquinerie.*

Tarabuster. { Origine inconnue . . . . LIT.
Origine inconnue . . . . BR.
Origine inconnue . . . . SCH.

Θαρυϐοῦσθαι, dorien, pour θορυϐοῦσθαι, *tarbuster* et *tabuster,*

vieux français. Le premier υ tombe devant la syllabe accentuée, et οῦ se prononce *u* en français, on l'a déjà vu : d'où θαρϐῦσθαι, *tarbuster*. La forme θορυϐοῦσθαι, de θορυϐόω, est dans Pollux (VIII, 152). Quant au sens de θαρυϐοῦσθαι, c'est exactement celui de *tarabuster*.

Tarauder.
- *Taratrum* . . . . LITTRÉ.
- *Taratrum* . . . . BRACHET.
- *Taratrum* . . . . SCHELER.

Ταρῶ, dorien, pour τερῶ, *tarer*. *Tarer*, comme l'indiquent *taret, taraud* et *tareler*, était la forme primitive de *tarauder* et de *tareler*, qui est dans le vieux français, et *tarer* n'est autre chose que ταρεῖν, pour τερεῖν. Le provençal *traucar* et le béarnais *trauca* viennent de la forme τρώκκω, qui est le même verbe que τρώσκω, et le français *trouer* n'est que la forme τρύω ; enfin, *trau* ou *trauc*, qui signifie trou en béarnais, vient de τράω. Ainsi, toutes les formes grecques ont leurs formes correspondantes dans les dialectes gaulois. Le *taratrum* des Trois, qu'ils ont trouvé dans Isidore de Séville, n'est pas latin ; c'est le grec τέρετρον latinisé, et *taratrum*, d'ailleurs, ne peut pas donner les formes de notre vieille langue.

D'où : *taraud, taraudage, taret, tarière*.

Tare.
- *Tarha*, arabe . . . . LIT.
- *Tara*, italien . . . . BR.
- *Tarah*, arabe, écarté . . . . SCH.

Φθάρ-μα, *tare*, chose de rebut et de mauvaise qualité. La finale μα tombe, et le φ initial ne se fait pas entendre, d'où θάρ, tare. Φθάρμα vient lui-même du parfait φθάρμαι ou ἔφθαρμαι, de φθείρω, gâter, altérer. « Il y avoit six aulnes de *tare* en sa pièce de drap. » — Dans La Curne.

Vieux français, *tare*. — Provençal, espagnol et italien, *tara*.

D'où : *tarer*.

Targe.
- *Targe*, anglo-saxon . . . . LIT.
- *Targa*, scandinave . . . . BR.
- *Zarga*, ancien haut-allemand, défense . . . SCH.

Ταργά-νη, la dernière syllabe νη, non accentuée, est tombée,

d'où ταργά, *targe*, bouclier. Le sens de ταργάνη est πλοκή, σύνδεσις, c'est-à-dire choses liées, entrelacées. C'est le bouclier primitif, fabriqué de tiges d'osier fortement liées ensemble et formant une sorte de carapace. Les anciens Français n'avaient pour armes défensives qu'un bouclier fait de bois léger, couvert d'un cuir bouilli. Le mot *targe* est très antique ; il se trouve dans la vieille langue béarnaise, sous la forme *targue* et *tarye*. « Batalhe de targue, » bataille de boucliers. Et, chose curieuse, comme d'*écu*, bouclier, on a nommé écus les pièces d'argent de trois, de cinq et de six francs, parce que ces pièces de monnaie portaient sur une de leurs faces trois fleurs de lis, comme l'écu du blason ; de même, en Béarn, on nomma *targe* ou *tarye* les pièces de cuivre d'un sou, parce que ces pièces portaient la même figure que la *targe*, bouclier. Ainsi, *écu*, pièce d'argent, dérive de σκῦτος, cuir ; et *targe*, sou, de ταργάνη, entrelacement. *Targe* se trouve dans la *Chanson de Roland*, v. 3361 :

Tute li freint la *targe* k'est flurie.

Comme le béarnais, notre vieux français avait aussi la forme *targue* : « Amours qui est la *targue* de laquelle se couvrent ceux qui marchent sous ses estendars. » — Dans La Curne. — De là le verbe *targuer*, qui signifie proprement, d'après Bosel, se couvrir le corps de ses bras, comme d'une *targue*, en mettant les poignets sur les flancs :

Et cels se *targuent* et deffendent
Et souvent biaus cops lui rendent.

Le mot gallo-grec passa dans les langues du Nord.

Vieux français, *targue, targe*. — Provençal, *tarja*. — Béarnais, *targue, targe* et *tarye*. — Ancien catalan, *darga*. — Espagnol, *tarja*. — Portugais, *adarga*. — Anglo-saxon, *targe*, emprunté au français.

D'où : *targette, targeur, targuer* (*se*).

Tarière.	*Taratrum*	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Τερῶ, et, dorien, ταρῶ, *tarer*, qui signifie percer, dans le vieux français, comme on le voit dans ce passage de Fauchet, cité par La Curne : « Timbre ou heaume au mezal *taré* de

grilles. » Le béarnais appelle la tarière *taret* et *taraut,* et l'action de perforer avec la tarière *tarauta.* Pour le changement de τερῶ en ταρῶ, voyez le mot *tarif.* Les cartes appelées *tarots,* ainsi que le basson *tarot,* tirent encore leur nom du verbe ταρῶ, parce que l'instrument *tarot* a des trous, et que les grisailles des cartes tarotées ressemblent à de petits trous. Le latin *taratrum* n'est que le grec τέρετρον.

D'où : *taret, tarot, taroter, tarotier, tarots.*

Tarif.	*Ta-arifa,* arabe	LITTRÉ.
	Tariffa, italien	BRACHET.
	Tariffa, arabe.	SCHELER.

Ταριφά, *tarifa,* espagnol, tarif. Le mot ταριφὰ est dorien, pour τελικά, qui vient de τελέω et qui signifie νόμιμα, chose légale, c'est-à-dire réglée par la loi. Les changements subis par τελικὰ sont réguliers : 1° l'ε et l'α permutent; les Doriens disaient Ἄρταμις, πιάζω, τράχω, φράσι, pour Ἄρτεμις, πιέζω, τρέχω, φρέσι, et ils disaient de même ταλικὰ pour τελικά; 2° quant au changement du λ en ρ, il est ordinaire dans toutes les langues, on l'a démontré cent fois; 3° le κ et le χ se changeaient en π et en φ dans le dialecte dorien; voyez le mot *anchois* dans notre premier volume; voyez aussi τρόπαιον devenu *trophée,* et αὔχην devenu αὔφην, etc. Ainsi τελικὰ se disait ταριφά, en dialecte dorien, et ταριφὰ est le *tarifa* espagnol. Ce n'est donc pas l'espagnol qui a pris l'arabe *tarifa,* mais bien l'arabe qui a emprunté à l'espagnol son *tarifa* ou *ta-arifa.* L'espagnol, comme l'italien et le français, a le fond grec; aussi la plupart des mots des langues sœurs ont-ils une origine commune, et en donnant l'étymologie d'un terme français donne-t-on presque toujours l'étymologie du mot similaire espagnol ou italien. Cependant, comme nous l'avons fait remarquer dans la *Clef du vieux français,* il y a dans chaque grand dialecte méditerranéen certains mots qui lui sont propres, quoique dérivés du grec. Ainsi, par exemple, l'espagnol a seul *chico,* petit, *elche,* apostat, *zorro,* renard, *niño,* petit enfant, *tarifa,* tarif, *alfana,* cheval à tête de bœuf, etc.; et l'italien, *afa,* chaleur accablante, *orma,* poursuite, *pafute,* très épais, *piccolo,* petit, etc. Mais beaucoup de ces mots particuliers à une langue sont ensuite passés dans les langues voisines.

D'où : *tarifer, tarification.*

Tarin.	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	Tere, picard, tendre	SCHELER.

Τέρην, *tarin,* c'est-à-dire doux, tendre. Le chardonneret avait été surnommé τέρην, dans notre vieux français *tairin* ou *tarin,* à cause de la douceur de sa voix. Anacréon appelle la flûte τέρην, parce qu'elle a des sons très doux. Diez a entrevu cette étymologie, car il tire *tarin* du picard *tere,* tendre.

Tarir.	*Tharjan,* haut-allemand	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Θέρειν, *terir,* tarir. La forme *terir* est encore usitée dans le Berry. Au reste, l'*e* et l'*a* permutent sans cesse, et dans une foule de mots leur prononciation se confond. Le sens propre de θέρειν est sécher, et c'est de ce verbe que dérive θέρος, chaleur, été. Une fontaine *tarie* signifie donc proprement une fontaine desséchée. Mais, objectera-t-on, θέρω a un θ et non pas un τ. Ce n'est pas une difficulté : certaines lettres grecques ne sont pas toujours rendues par l'orthographe française. Est-ce qu'on n'écrivait pas autrefois *trufer,* de τρυφάω, et *fisique* et *fisicien,* de φυσική, φυσικόν? Est-ce que *trousse,* autrefois *trosse,* et *trône* ne sont pas le grec θρῶσις et θρόνος? *Tarir* est dans notre langue ancienne; on le trouve au XII[e] siècle, et cependant les Trois vont le chercher au fond de la Poméranie. Est-ce que *tarir,* par hasard, a une physionomie tudesque, comme *tharjan?*

D'où : *intarissable, intarissablement.*

Taroupe.	Origine inconnue	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Tarrupia, taroupe, espèce de gros chanvre. Pline pensait que ce mot désignait une espèce de vigne; mais le grec σκάριφα, qui est le même mot que *tarupa,* puisque le κ et le τ permutent, signifie une plante filamenteuse, qui sert à lier; or le

sens propre de *taroupe* est fil et, dans certains pays, gros chanvre; il n'est donc pas douteux que notre mot *taroupe* ne soit le latin *tarrupia,* qui est lui-même le grec σκάριφα ou στάριφα.

Tartane.	*Tarida*	LITTRÉ.
	Tartana, italien	BRACHET.
	Tarida	SCHELER.

Stlatam, et, en intercalant un *a* après le premier *t*, *stalatam,* qui est la même chose que *staratam* ou *startam, tartane,* sorte de vaisseau. (Voy. Freund.) Littré et Scheler prennent l'étymologie de Ménage, qui tire *tartane* du grec ταρίδα, de cette façon : *tarida, taridana, tardana, tartana, tartane.*

Tartaret.	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Tantalus, espèce de faucon pèlerin. Ce mot est dans Isidore de Séville. C'est notre *tartaret,* car l'*n* se change en *l* et en *r,* et l'*l* en *r,* d'où *tartaret. Tartaret* ou *tarterot* se trouve souvent dans notre vieille langue. « Le faucon dit *tartaret* est un oiseau qui n'est pas commun par tout pays, ains est de passage; cestuy faucon est plus grand et plus gros que le pèlerin. » — Dans La Curne. — Le tantalus se nomme aussi en latin *ardea.*

Tarte (pâtisserie).	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Tourte	SCH.

Τάρκτα, pour τράκτα, tarte. Turnèbe et Henri Estienne avaient signalé cette étymologie. Le déplacement du ρ, lettre mobile, est ordinaire. On verra plus loin que *trappe* vient de τράπος, qui était d'abord τάρπος, et *trapu* de ταρπύς, qui est devenu ensuite τραπύς. Nous disons aussi b*re*loque et b*er*loque. — *Tarte* et *tourte*, que Diez et Scheler ont confondus, n'ont rien de commun.

D'où : *tartelette, tartine.*

Tarte (bourbier).	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Τάρτα-ρον, tarte. La finale ρον tombe, d'où τάρτα, *tarte,* que Du Cange explique ainsi : « Fæx vini indurata et doliis adhærens. » Cette tarte ou croûte qui s'attache aux tonneaux, aux dents, et qu'on nomme aussi *tartre,* a désigné encore la croûte qui se forme sur certains bourbiers. « L'ane ne falloit point à vous planter le pauvre Sainct-Chelaut en un fossé ou quelque *tarte* bourbonnoise. » (Des Périers, *Contes,* XXIX.) M. Félix Frank, qui cite ce passage dans son intéressant *Lexique de la langue de Bonaventure des Périers,* écrit *tartre,* au lieu de *tarte,* qui est la leçon de Littré. Le bas-latin *tartarum* est le grec τάρταρον, et τάρταρον, τάρταρος, mot tout à fait classique, car on lit dans le *Theriaca* de Nicander, 203 : Γύψε δὲ κώλοις τάρταρον ἰλυόεσσεν. On ne comprend guère que Littré donne la même origine à *tarte* pâtisserie qu'à *tarte* ou *tartre,* bourbier ou gravelle des tonneaux, comme l'appelle Monet. Il est vrai qu'il tire *agassin,* cor au pied, d'*agacer;* car, pourvu que deux mots aient ensemble quelque consonance, il les dérive aussitôt l'un de l'autre. N'avons-nous pas vu qu'il tirait *panser* de *penser?* Il explique ainsi cette étymologie phénoménale : « La liaison des idées est que pour *panser* quelqu'un ou quelque chose, il faut d'abord y *penser.* Scheler confond *tarte* et *tourte;* mais ce sont des mots qui n'ont rien de commun !

Tas.	Origine incertaine.	LIT.
	Tas, néerlandais	BR.
	Anglo-saxon *tass*	SCH.

Θάς, forme dorienne de θήν, et θὴν est le même mot que θὶν et θίς, tas; car θὶν signifie acervus, cumulus. Ce mot se trouve dans notre langue du XIIe siècle. Mais cela n'empêche pas Brachet et Scheler d'aller le querir à travers l'Europe.

D'où : *détasser, entassement, entasser, tasseau, tasselier, tassement, tasser, tassette.*

Tasse.	*Thâca,* arabe	Littré.
	Tazza, italien	Brachet.
	Tassah, arabe	Scheler.

θάσσα, sous-entendu κυπελλίς, tasse, c'est-à-dire vase d'esclave. θήσσα ou θάσσα s'employait pour θητικά, et l'on disait, par exemple, θάσσα κυπελλίς, vase ou gobelet d'esclave, pour θητικὰ κυπελλίς. Insensiblement κυπελλὶς est tombé, et l'on a dit θάσσα ou *tassa,* tout court; comme on a dit *servante* au lieu de *table servante,* et *régale* au lieu de *contribution régale* ou royale. Dans une foule de cas le substantif est tombé, et seul son qualificatif est resté et a pris la place des deux. Le provençal, l'espagnol et l'italien ont le même mot.

Tâter.	*Taxitare,* latin fictif	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

θᾶσθαι, dorien pour θῶσθαι, *taster,* vieux français, tâter, goûter. Hésychius donne à ce verbe le sens de γεύσασθαι et de μεθύσαι; or, dans notre vieille langue *taster* ne signifie pas seulement tâter, goûter, mais encore s'enivrer. Voici deux exemples; dans le premier *taster* signifie tâter, et dans le second *tasteur* veut dire tâte-vin. « Le dit evesque n'avoit encores esté vers luy, delibera... d'y aller et *taster* de lui, en devisant s'il pourroit faire qu'il retombast sur ce propos. » — Dans La Curne. — Cotgrave dit que *taste-vin* signifiait autrefois ivrogne. Du reste *tasteur* a cette signification. « ... Elle prend autant de plaisir, comme un bon *tasteur* de vin d'un petit vin ripopé... » — Dans La Curne.

Vieux français, *taster.* — Provençal, espagnol, *tastar.* — Béarnais, *tasta.* — Italien, *tastare.*

D'où : *tâteur, tatillon, tatillonnage, tatillonner, tâtonnage, tâtonnement, tâtonner, tâtonneur, tâtons* (*à*).

Tauder et **taudisser** (vieux français, construire).	*Tholus,* latin.	Lit.
	Tolde, mot germanique .	Br.
	Tialld, nordique	Sch.

Ταυτῶ, construire. Le verbe antique ταυτάω est le même

que τευτάω, qui, dans l'une de ses acceptions, a le sens du latin struo, construo; or dans notre vieille langue *tauder* et *taudisser* signifiaient construire, mais avec un sens péjoratif, construire vite et sans art.

D'où : *taud* ou *taude, tauder, taudion, taudis.*

Taureau.	*Taurus*	LITTRÉ.
	Taurus	BRACHET.
	Taurus	SCHELER.

Ταῦρος, vieux français *tor, taur,* taureau. Nous ne prenons pas pour étymologie le latin *taurus,* parce que des mots de cette importance sont tous du fond de notre langue. D'ailleurs, la plupart des noms d'animaux de notre langue sont grecs. En examinant avec soin les formes du vieux français et de nos grands patois, on voit que *bœuf* vient aussi du grec. Est-ce que *génisse* et *braine,* jeune vache, ne sont pas le grec ἦνις et βρήν? Est-ce que *ive,* jument, et *poutre,* pouliche, ne sont pas ἵππος et πόρτις? Ces quatre noms désignant la chèvre à ses différents âges : *pite, bique, arsouille, gade,* ne sont-ils pas grecs? Prétendra-t-on ensuite que *chèvre* ne vient pas de κάπρα, mais de *capra?*

D'où *taure, taurelière, taurillon.*

Taute (poisson).	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Τευθίς, *teute,* puis *taute.* Ce poisson, ainsi nommé à Marseille, est ce que les Latins appelaient *liligo,* c'est-à-dire la seiche. Henri Estienne a relevé cette étymologie. Notre vieille langue avait aussi *taute,* dans le sens d'impôt, d'exaction, mais, dans cette acception, *taute* dérive de τάττω. (Voy. *taxer.*)

Taxer.	*Taxare*	LIT.
	Taxare	BR.
	Taxare	SCH.

Τάξαι, de τάσσω, *taxer.* Notre verbe *taxer* pourrait dériver sans doute du latin *taxare,* mais l'historique de ce mot nous

montre qu'il vient du grec. En effet, notre vieille langue n'a pas seulement la forme *taxer*, mais encore *tasser*, *tauxer* et *tauter;* or, *tasser*, qui est encore dans l'italien *tassare*, est évidemment le grec dorien τάσσεν ou τάσσερ, et *tauter* reproduit la forme grecque τάττεν ou τάττερ. *Taxer* et *tauxer* ont certainement la même origine que *tauter;* or *tauter* ne peut dériver que de la forme grecque τάττω, donc *taxer* et *tauxer* viennent aussi de τάξαι. De même *taxe* vient de τάξις, comme *desme* de δασμός.

Vieux français, *taxer, tasser, tauter.* — Béarnais, *taxa.* — Provençal, *taxar.* — Portugais, *taixar.* — Italien, *tassare.*

D'où : *surtaxe, surtaxer, taux, taxateur, taxation, taxe.*

Tayon.
- Mot de la langue enfantine . . . . . . Littré.
- . . . . Brachet.
- . . . . Scheler.

Θειόν, de θεῖος, tayon, oncle ou grand-père. Ce mot était très usité dans notre vieille langue. Villon l'emploie dans son *Grand Testament :*

> Encore fais une question.
> Lancelot, le roy de Bretaigne,
> Où est-il ? Où est son *tayon* ?
> Mais où est le preux Charlemaigne ?

L'espagnol se sert encore aujourd'hui des termes *tia* et *tio* pour désigner la tante et l'oncle, et *tia* et *tio* ne sont autre chose que le grec θεία, θεῖο-ς. Dans notre langue moderne *tayon,* dans le sens de baliveau, est aussi le grec θεῖον, parce qu'on a assimilé les vieux arbres aux vieux parents.

Te.
- *Te,* latin . . . . Lit.
- Même étymologie . . . . Br.
- Même étymologie . . . . Sch.

Τέ, dorien, pour σέ. On ne peut pas prétendre que ce pronom vient du latin *te,* puisque le français a *io, jo, je, toi, moi, soi,* qui sont évidemment les pronoms grecs ἰώ ou jώ, τοί, μοί, σ'οί, puisque le latin n'a pas ces formes-là. On dira sans doute que le latin *te* et le grec dorien τὲ sont un seul et même mot.

On ne peut le nier; mais le *te* français se trouve dans notre langue au même titre que *io, moi, toi, soi;* il est du fond de l'idiome gaulois et ne doit rien au latin.

Tecon.	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Tacon. Voyez ce mot. *Tecon* n'est qu'une forme particulière ou dialectale de *tacon,* qui signifie aussi saumon.

Témoin.	*Testimonium*	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Τέσμον, forme dorienne de τέκμωρ, lacédémonien. Voyez le mot *tacon,* où l'on trouve deux formes ἀκκὸρ et ἀσκὸς ou ἀκκός; de même τέκμωρ avait aussi la forme τέσμος, ou τέσμον, à l'accusatif. Nos vieux patois ont *tesmon, temon* et *temoin.* Il n'y a nulle part aucune trace de *testis.* Si les Gaulois avaient voulu emprunter aux Romains le mot synonyme de *témoin,* ils lui auraient emprunté *testis. Testimonium* a donné à notre vieux français *testemoine,* témoignage, et rien autre. Voici par quelle opération M. Brachet tire *témoin* de *testimonium : testimonium, test'monium, tes'monium, temonium, temoinium, témoin.* On voit que, pour ne pas trop torturer le mot latin, il ne lui enlève qu'un membre à la fois, excepté à la fin, où il lui en retranche trois d'un coup. — Les Trois prennent encore ici leur étymologie à Ménage.

D'où : *témoigner, témoignage.*

Tenon.	*Tenir*	LIT.
	. . . .	BR.
	Tenir	SCH.

Τένων, tenon. Le sens propre et premier de *tenon* est extrémité d'une chose; or, le grec τένων, qui est le même mot, a précisément cette signification. On doit donc accorder que *tenon* vient de τένων.

D'où : *tenonner.*

Terme.	*Terminus*	LITTRÉ.
	Terminus	BRACHET.
	Terminus	SCHELER.

Τέρμα, terme. On voit que c'est le même mot en grec et en français; car, l'α final ne se faisant sentir que faiblement, on n'entend que τέρμ ou τέρμε. La vieille langue l'employait dans le même sens que la langue moderne, et dans les mêmes acceptions. (Voy. La Curne.) Elle avait même un verbe *termer,* formé de *terme,* verbe usité encore dans la langue des eaux et forêts. Les latinants avaient francisé *terminus,* dont ils avaient fait *termine.*

A brief *termine*
Jesir soloit en la vermine.

Mais la forme *terme* a persisté, et *termine* est resté en chemin.
D'où : *termer.*

Terre.	*Terra*.	LIT.
	Terra.	BR.
	Terra.	SCH.

T'έρα, *tere,* qui est le vieux français. Je sais bien qu'on va se récrier en voyant l'origine que je donne à *terre,* et dire hautement que j'exagère, que je force les choses, qu'en voulant trop prouver je gâte ma thèse, et patati patata. J'imagine que certains savants reprochaient aussi à Galilée non de faire tourner la terre, mais de la faire tant tourner; qu'elle tournât un peu, qu'elle tournât sur elle-même, passe encore; mais la faire tourner autour du soleil, c'était insensé. M. Faligan, par exemple, et M. Pigeonneau seraient de mon avis si je donnais moins d'étymologies grecques; c'est mon abondance, c'est ma richesse qui compromet ma thèse à leurs yeux. Il ne faut pas entièrement dépouiller l'école néo-latine. Mais, nous l'avons dit ailleurs, cette surabondance est-elle donc de notre faute? Pouvons-nous faire que ce qui est d'origine grecque dans notre langue ne le soit pas? Nous avons montré, dans la *Clef du vieux français,* qu'un certain nombre de mots gaulois avaient été remplacés par des mots latins, durant la domina-

tion romaine, mais que les mots importants avaient résisté. Or, y a-t-il un mot plus important que celui de *terre*, et peut-on supposer un seul instant que les paysans de toutes les provinces, des Alpes aux Pyrénées, aient laissé de côté le mot dont ils se servaient de temps immémorial pour désigner la terre et qu'ils lui aient préféré le mot romain? Quel homme sensé oserait le soutenir? Il s'est rencontré tout simplement que le mot *terre*, en usage dans les Gaules, était le même que celui des Latins, et cela a eu lieu dans une infinité de cas. Par exemple, pourquoi *air, antre, as, astre, austère, base, idée, incliner, métal, sac, théâtre*, seraient-ils d'origine latine plutôt que d'origine grecque? Ces mots ne sont-ils pas identiquement les mêmes en latin et en grec? Mais cette preuve de bon sens, de sens commun, n'est pas la seule qu'on puisse donner. Il y en a bien d'autres. Comment la langue de nos pères, la langue nationale, n'aurait-elle pas eu en propre un mot pour désigner la terre, quand elle en avait pour en marquer les parties, les sites, les prés, les champs et les vallées? Comment se disait primitivement montagne dans les Gaules? *Orée, pui*, qui sont grecs. *Pui* se trouve partout, et *orée* est indiqué par « porc *oreor* », porc de la montagne, et par *orette*, mulet. Une colline se disait *pec* ou *once;* une côte exposée au soleil, *serra;* la campagne, *camp;* un pré, *peisseis* ou *limoge;* une vallée, *cumbe;* la terre labourable, *gain;* un jardin, *corte;* un verger, *osche;* une hauteur, *hoge, lo* et *lof;* un mamelon, *turet;* un désert, *ereme;* le bois, *bosc, bosquet, forêt;* la matière, *ule;* la terre glaise, *glisse;* la vase, *gaise;* une grotte, *basme;* la mer, *pelage;* une petite anse, *crique* ou *cale;* un golfe, *far*, etc., etc.; et tous ces mots, comme on peut le voir dans l'*Origine du français*, sont entièrement grecs. Peut-on donc supposer que *terre* ne soit pas aussi un terme grec? Il l'est certainement, et en voici les preuves. Primitivement la terre se disait *er* et *ere* dans la Gaule, comme il appert des exemples suivants : « La ville de Paluian vous donna .LXX. livres, et Mont-Boissier, dont vous teniez l'*er* (la terre) en votre bail, .LX. livres. » — Dans F. Godefroy. — *Er*, dans ce passage, est le grec ἧρ ou ἔρ, qui est dans Hésychius avec le sens de γῆν. — On trouve aussi dans Hésychius le génitif ἔρας, expliqué par γῆς, ce qui indique un nominatif ἔρα, que donne Henri Estienne, et ἔρα est aussi dans notre vieille langue, qui a *ere*. « La tierce partie qu'il a es courtius es *heres* (ou *eres*) et es jardins apartenanz audit molin. » — On rencontre encore la forme *eral*, qui n'est que l'ac-

cusatif ἔραν, puisque le ν se change en λ (Πάνορμος, Palermo, Palerme). « Se meut debat et question a cause de certains *eyraulz* assis entre le villaige de la Bastide et le villaige de Veyrière. » — Dans F. Godefroy. — *Eyraulz* est le pluriel de *eyral* ou *eral*, terre en friche. Voilà donc *er*, *ere* et *eral*, de mots entièrement grecs, qui désignaient la terre dans notre vieille langue. Aussi trouve-t-on dans l'orthographe antique *tere*, c'est-à-dire *t'ere*, avec une seule *r*.

> *Tere* de France, mult estes dulz païs.
> (*Chans. de Roland*, v. 1861.)

La langue wallonne a même la forme archaïque *ter*, qui est le grec τ'ἐρ. Mais comment *er* et *ere* deviennent-ils *ter* et *tere*. C'est bien simple. Dans un très grand nombre de mots commençant par une voyelle accentuée, des consonnes qui s'alliaient bien avec ces mots remplacèrent l'accent. Nous l'avons expliqué très longuement dans la *Clef du vieux français* (p. 9 et suiv.). Les Grecs disaient ἕπτα et τέπτα. Cette forme τέπτα, qui est τ'έπτα, se trouve dans Hésychius. Est-ce qu'on ne disait pas aussi ἦμος et τῆμος, ἡνίκα et τηνίκα? Et nos pères n'avaient-ils pas changé *arsenal* en *tarsenal*, pour adoucir la prononciation? « Que la mise qui fu ordenée pour les mismes et pour les galées soit abatue, com se doit chose que la lie des mismes est deffaite, et la taille soit ordenée pour la gent d'armes et ce *tarsenal*, et hasar de Fanc et de Tamagouste. » — Dans La Curne. — Il en a été de même pour *ere :* on l'a prononcé *t'ere* ou *tere*, comme l'article ὁ est devenu λ'ο ou λο, et τ'ο ou τό. Notre étymologie explique aussi le génitif antique *terras*, de *terra*, qui n'est autre chose que la forme grecque τ'ἔρας.

D'où : *terrade, terrage, terrailler, terrain, terral, terras, terrasse, terrassement, terrasser, terrassier, terrat, terrée, terrement, terrer, terrestre, terrien, terrier, terrine, terrir, territoire, territorial.*

Tertre.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Terræ torus	SCHELER.

Τέρθρον, tertre. Hésychius donne, en effet, pour glose à τέρθρον le mot ὑψηλόν, élevé, c'est-à-dire éminence, hauteur.

Littré dit que Henri Estienne donne τέρθρον pour étymologie à *tertre,* mais qu'on ne voit pas comment τέρθρον serait entré dans notre langue. Il n'y est pas entré par ici ou par là; il y a toujours été; parce que le gaulois est le vieux langage pélasgique. M. Scheler emprunte son étymologie à Diez; aussi révèle-t-elle le génie allemand d'une lieue.

Teter.	*Tette,* de *ziza,* allemand	LITTRÉ.
	Tite, anglo-saxon	BRACHET.
	Tite ou *zitze*.	SCHELER.

Θῆτθαι, teter. La forme θῆτθαι est éolienne, pour θῆσθαι, qui est dans Eustathe, comme synonyme de θηλάζειν, teter. (Voy. plusieurs exemples dans H. Estienne, sous la rubrique θῆσαι, col. 378, c.) Les Éoliens préféraient le τ au σ; ils disaient τύ pour σύ, τὲ pour σέ; πλούτιος pour πλούσιος, etc., etc. Le provençal et l'espagnol ont *tetar,* et l'italien a *tettare,* formes qui toutes reproduisent le grec.

D'où : *tetée, teterelle.*

Tette.	*Ziza,* allemand	LIT.
	Tite, anglo-saxon	BR.
	Tite ou *zitze*	SCH.

Τήθη, *tette,* mamelle. Il est à remarquer que toutes les formes grecques de ce mot sont reproduites en français; ainsi *tetin* est le grec τιτθίον, puisque l'ι et l'ε se prenaient l'un pour l'autre; *teton* est τιτθὸν ou τετθόν, et *tetine,* τιθήνη. Ce dernier mot était autrefois synonyme de *tetin.*

> Ne monstrez plus votre *tetine*
> . . . .
> — Dans La Curne.

D'où : *tétonnière, tétasser.*

Teugue.	*Tegula,* tuile	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Τεῦγ-μα, teugue. La finale μα, non accentuée, tombe, d'où :

τεῦγ, *teugue* ou *tugue,* construction. Τεῦγμα est formé de τεύχω, construire. La teugue est une dunette qui sert d'abri aux timoniers.

Tic.
Tick, allemand . . . . Littré.
Onomatopée . . . . Brachet.
Tucken, bas-saxon . . . . Scheler.

θιγ-μα, *tic,* c'est-à-dire attouchement. Le *tic,* à proprement parler, est l'habitude qu'on a de faire quelque chose sans raison et un peu ridiculement : comme de toucher ses oreilles, de ronger ses ongles, de chercher dans son nez, etc.; puis on a appelé *tic,* par extension, certains mouvements nerveux qui semblent produits par un attouchement. Le mot θίγ-μα, qui est formé de θίγω, toucher, donne littéralement *tic,* puisque la finale μα tombe. Diez tire *tic* du haut-allemand *ziki,* chevreau. On ne l'aurait jamais soupçonné. Au reste, pourquoi Diez admettrait-il que *tic* fût le θίγ-μα grec, puisqu'il se refuse à voir que *moquer* est le grec μωκῶ? Chacun a son tic.

D'où : *ticage, tiquer, tiqueur.*

Tige.
Tibia, os de la jambe . . . . Lit.
Tibia . . . . Br.
Tibia . . . . Sch.

Tigil-lum, tige. Qu'est-ce que la tige d'un arbre ? Le fût. On lit dans la *Chanson de Roland,* vers 500 :

Vait s'apuier suz le pin à la *tige.*

« Il va s'appuyer contre la tige d'un pin. »

Mais la vieille langue n'avait pas seulement *tige;* elle disait encore *tigel* et *tigeau,* qui sont le latin *tigil-lum* ou *tigel-lum,* puisque l'*i* et l'*e* permutent sans cesse. Le sens premier de *tigillum* ou *tigellum* est donc fût, tronc de l'arbre, et le second solive ou soliveau, parce que les solives sont faites du corps de l'arbre et non pas de ses branches. Les Trois ne prennent pas cette fois leur étymologie à Ménage, mais à Le Duchat, qui est de la force de Ménage.

D'où : *tigé, tigelle, tigellé, tigeron, tigette.*

Tignon. { *Teigne* . . . . LITTRÉ.
. . . . BRACHET.
Teigne . . . . SCHELER. }

Τ'ινίον, tignon, le derrière du cou, la nuque. Pour l'explication du τ qui remplace l'accent, voyez l'article *chignon,* au tome Ier, et *tacon,* ci-dessus. Il faut remarquer que *tignon* est le même mot que *chignon;* l'accent a été remplacé dans le premier par un *t* et dans le second par un *c.* (Voy. Cotgrave et La Curne.) *Tignasse,* qui n'est qu'une forme péjorative de *tignon,* comme *bravache* de *brave, criailler* de *crier,* est pour Littré et Scheler un dérivé de *teigne!* Quel rapport y a-t-il donc entre *tignasse* et *teigne?*

D'où : *tignasse, tignonner.*

Tigre. { *Tigris* . . . . LIT.
Tigris . . . . BR.
Tigris . . . . SCH. }

Τίγρις, tigre. Le latin a aussi *tigris;* mais notre mot *tigre* vient du grec directement, puisque toute notre vieille langue est pélasgique. Tous les noms d'animaux de notre langue sont grecs. N'a-t-on pas déjà vu l'origine grecque de *chien, chat, daim, écureuil, élan, loir, loutre, molosse, taisson,* etc?

D'où : *tigrer, tigrerie.*

Tille (hache). { Origine inconnue . . . . LIT.
. . . . BR.
Origine inconnue . . . . SCH. }

Στειλῆ, et, par la chute du σ initial, τειλῆ, *tille.* Voyez dans H. Estienne l'article qui a pour rubrique στειλειά. On a vu au tome II que *hache* était aussi grec. Il en est de même d'*erminette,* diminutif d'*ermine,* primitivement *esmine,* qui est le grec σμινύς. On verra, dans l'*Origine des Aquitains, piole* et *destrau,* deux autres mots grecs qui signifient aussi hache. Ainsi, le même objet a cinq noms différents dans le grec, et ces cinq noms se trouvent dans la Gaule.

Tiller.	*Tilia,* tilleul	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Τίλλω, tiller. Comme l'infinitif dorien était τίλλεν, et que le ν et le λ se changent en ρ, on voit que *tiller* est le grec τίλλεν ou τίλλερ. Le sens est aussi le même. On dit aussi *teiller.*

D'où : *tilleur* ou *teilleur, tillotte, tillotter.*

Timbale.	*Thabal,* arabe	LIT.
	Timballo, italien	BR.
	Même étymologie	SCH.

Τύμπανα, prononcez τίμπαλα ou τίμϐαλα, *timbale;* car le ν se change en λ. — On voit que c'est le même mot en grec et en français; il a aussi le même sens dans les deux langues. Voyez un *tympanum* dans le *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* de Rich, p. 686. — Littré, qui suit toujours Ménage, confond *timbale* avec *tabar,* qui est le grec τάϐαλ-α. L'italien *timballo* a été formé sur τύμπανο-ν, *timpalo* ou *timbalo.*

D'où : *timbalier.*

Timbre.	*Tympanum,* latin	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Τύμϐαλα, pour τύμπανα, et, par suite d'une crase, τύμϐλα, *timble* ou *timbre.* (Voy. le mot précédent, *timbale.*) En grec, comme en latin, certains mots s'écrasent, pour ainsi dire, et perdent dans ce tassement une ou plusieurs syllabes; c'est ainsi que les Romains disaient *pericla, sæcla,* pour *pericula, sæcula,* et les Grecs κάϐλω et ἀϐάλλω, pour καταϐάλλω, ἀποϐάλλω. Suivant cet usage, τύμπανα, qui est le même mot que τύμϐαλα, est devenu τύμϐλα, c'est-à-dire *timble* ou *timbre,* instrument qui fait du bruit. On appelait même, autrefois, le *tambour* de basque et la cloche *timbres,* comme on le voit par les exemples suivants :

> Sarrazins demainent grant noise;
> Sonnent *timbres,* trompes, tabor.

« Il faut faire faire chapitre à son de *timbre,* tant qu'il puisse suffire a avoir nombre de couvent. » — Dans La Curne. — Le mot *timbre* s'employait aussi dans le sens de vase, d'auge, et cette extension de sens vient de ce que la timbale ou le timbre était creux et rond, ce qui explique encore le nom de *timbale,* gobelet. *Timbre* se disait encore, chez les pelletiers, d'un certain nombre de peaux de martre ou d'hermine, parce qu'elles étaient roulées en forme de *timbre,* en forme de cloche. « La nef qui vient de Yllande doit... au chastel de Rouen un timbre de martres, ou 10 livres tournois... contenans chascun *timbre* 60 peaux. » Enfin, on nommait *timbre* une calotte de cuir recouvrant le heaume dans les tournois, parce que cette calotte avait la forme de la *timbale* ou du *timbre.* Dans le sens d'écervelé, de tête chaude, de fou, *timbré* est le grec θιμβρός, qui signifie ἔμπυρος, qu'on peut traduire par tête brûlée. Les Latins avaient pris aussi le grec τύμπανον et en avaient fait *tympanum,* et dans les bas temps *tymbris,* qui est dans Cassiodore; mais il est probable que ce *tymbris* est le *timbre* gaulois latinisé.

D'où : *timbrage, timbrer, timbreur.*

Tirer.	*Tairan,* gothique	LITTRÉ.
	Teren, néerlandais.	BRACHET.
	Zeran, haut-allemand	SCHELER.

Τύρω, qu'on peut prononcer τίρω, tirer. Τύρω est une forme éolienne pour σύρω. Dans ce dialecte, le σ se changeait en τ, on en a vu mille exemples. Citons ici seulement σὺ et σὲ devenus τὺ et τέ, πλούσιος et γλῶσσα changés en πλούτιος et γλῶττα. Les Latins aussi avaient dit, d'après Festus, *egrettus, astulæ, mertat, pultare,* avant de prononcer ces mots *egressus, assulæ, mersat, pulsare.* Et qui ne voit, de prime abord, que ναυτία est le même mot que *nausea,* ὀστᾶ que *ossa,* ῥετίνα que *resina?* Ce verbe est le même dans toutes les langues sœurs, car le provençal, l'espagnol et le portugais ont *tirar,* le béarnais *tira,* et l'italien *tirare.* Ménage dérive *tirer* du latin *trahere,* de cette manière : *trahere, trahire, triare, tirare, tirer.* Les Trois vont le chercher dans le Nord. Il ne leur vient jamais dans la pensée que les Gaulois, n'étant pas un troupeau de brutes, devaient posséder, en propre, au moins une douzaine de mots,

car ils leur font tout emprunter au dehors, jusqu'à leurs chemises et leurs chausses.

D'où : *attirer, attirail, détirer, étirage, étirer, tir, tirade, tirage, tiraille, tiraillement, tirailler, tiraillerie, tirailleur, tirance, tirarie, tirasse, tirasser, tire, tiré, tireau, tirement, tirerie, tiret, tiretoire, tirette, tireur, tiroir.*

Tisane. { *Ptisana,* latin . . . . Littré.
Même étymologie. . . . . Brachet.
Même étymologie. . . . . Scheler.

Πτισάνη, et, par la chute du π initial, τισάνη, tisane. Le prétendu latin *ptisana* n'est que le mot grec écrit en caractères romains. *Tisane* est du fond de notre langue. Aucun mot grec n'est entré dans notre idiome par l'intermédiaire du latin.

D'où : *tisanerie.*

Toi. { *Tibi.* . . . . Lit.
Tibi. . . . . Br.
Tibi. . . . . Sch.

Τοί, toi. On voit que le grec τοὶ est le français *toi.* Τοὶ est dorien pour σοί, comme τὺ et τὲ remplacent σὺ et σέ. Théocrite emploie toujours les formes doriennes : « Αἶγά τε τοι δώσω (I, 25), à *toi* je donnerai une chèvre. » (Voy. la *Clef du vieux français,* p. 17 et suiv.)

Tombe. { *Tumba,* latin. . . . . Lit.
Même étymologie. . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch.

Τύμβος, tombe. Le prétendu latin *tumba* est des bas temps, et a été pris aux langues sœurs, qui ont toutes le mot grec; car l'espagnol dit *tumba,* le provençal *tomba,* le béarnais *toumbe,* l'italien *tomba,* et le berry *tumbe.* Il est à remarquer que τύμβος ne signifie pas seulement tombe, mais encore éminence, tertre, « tumulus »; or cette acception se trouve dans notre vieux français. « L'abbaye de Saint-Michel que l'en dit

en péril de mer, si est appellée la *tombe* pour la hautesse de lui. » (*Chron. de Saint-Denis,* I, f. 94.)

D'où : *tombal, tombeau, tombelle.*

Tomber.	Origine incertaine.	LITTRÉ.
	Tumba, scandinave.	BRACHET.
	Origine incertaine.	SCHELER.

Πτῶμαι, je tombe, de πτόω, primitif de πίπτω. C'est de cette forme que vient πτῶμα, chute, tombée. Comme le π initial est difficile à prononcer, il a disparu, et il n'est resté que τῶμαι, que les Éoliens prononçaient τῦμαι, car ils changeaient l'ο et l'ω en υ, et disaient μύγις, ὔμφαλος, ὔμοιον, ὄνυμα, etc., pour μόγις, ὄμφαλος, ὅμοιον, ὄνομα, etc. — C'est de l'éolien πτῦμαι ou τῦμαι que vient notre vieux français *tumer :*

Qui à peschier s'accoustume
Une fois, legièrement *tume*
La seconde, la tierce et la quarte.
— Dans La Curne.

Le verbe πίπτω avait aussi le sens de jeter, et notre vieille langue a aussi cette acception :

Le bon Jehan ou tonnel *tument*
Et plus grant feu dessoubs alument
— Dans La Curne.

Plus tard, comme l'*m* appelle naturellement le *b, tumer* a été prononcé *tumber.* « Il *tumba* le pain et le vin jus. » — Dans La Curne. — Enfin, *tumber* est devenu *tomber.* « Ils lui occirent ses messages, et les *tomberent* en la mer. » — Dans La Curne.

Vieux français, *tumer* et *tumber.* — Wallon, *toumé.* — Lorrain, *teumei.* — Champenois, *tumer.* — Provençal et espagnol, *tumbar.* — Béarnais, *toumba.* — Italien, *tomare.*

D'où : *tombée, tombelier, tombereau, tombeur, tombola.*

Tome.	*Tomus*	LIT.
	Tomus	BR.
	Tomus	SCH.

Τόμ-ος, tome. *Tomus* n'est que τόμος latinisé, dérivé lui-même du verbe τέμνω, couper.

D'où : *tomer.*

Ton (pronom).	*Tuus*.	Littré.
	Tuus.	Brachet.
	Tuus.	Scheler.

Τόν, ton. Nous avons donné dans la *Clef du vieux français* tous nos pronoms. Nous jugeons inutile de nous répéter ici. Notre vieux français et nos grands patois rejettent le *tuus* latin.

Ton (élévation).	*Tonus*.	Lit.
	Tonus.	Br.
	Tonus.	Sch.

Τόν-ος, ton. *Tonus* n'est que le grec τόνος latinisé. Ce mot est du fond de notre langue.

D'où : *tonal, tonalement, tonalité, tonarion, tonique.*

Tonne.	Origine incertaine	Lit.
	Origine inconnue.	Br.
	Origine incertaine	Sch.

Τώνη, tonne. Ce mot se trouve dans Hésychius, et il a pour glose ζώνη, c'est-à-dire cercle, ceinture. La tonne étant faite en forme de cercle, il est évident qu'elle n'est autre chose que le grec antique τώνη. *Tone* est du fond de notre langue.

D'où : *tonnage, tonneau, tonnelage, tonneler, tonnelet, tonneleur, tonnelier, tonnelle, tonnellerie, tonnes.*

Toper.	Onomatopée.	Lit.
	Toppare, italien	Br.
	Top, onomatopée.	Sch.

Τοπάω, primitif de τοπάζω, toper, c'est-à-dire répondre dans le même sens, consentir. Ce verbe se trouve dans Hésychius, sous la forme τοπάσαι, expliqué par ὑπολαβεῖν, ce qui donne parfaitement le sens de *toper*.

Toque.
- *Tok,* bas-breton . . . . Littré.
- *Tocca,* italien . . . . Brachet.
- *Toc,* celtique . . . . Scheler.

Πτυχά, et, par la chute du π initial, lettre parasite, τυχά, *tuque. Tuque,* usité dans les Pyrénées, signifie mamelon, tertre dont les pentes sont très douces. Cette appellation a été appliquée ensuite à la coiffure grecque, qui est sans rebords et qui s'élève comme un petit mamelon. On peut voir le dessin d'une toque grecque dans le *Dictionnaire* de Rich, sous la rubrique *pileolus. Tuque* a été prononcé *touque,* puis *toque,* dans certaines parties de la France. On a vu que *tomber* avait eu aussi les formes *tumer* et *tumber;* enfin voyez plus bas τύχω, dont on a fait *toucher* et *toquer.* Cotgrave a *toquer* dans le sens de coiffer. Le portugais reproduit littéralement la forme grecque.

Vieux français, *toque.* — Portugais, *touca.* — Espagnol, *toca.* — Italien, *tocca.*

D'où : *toquet.*

Toron.
- Origine incertaine . . . . Lit.
- . . . . Br.
- *Tordre* . . . . Sch.

Τόρον, de τόρος, toron, tour. Le toron, étant un assemblage de fils tournés ensemble, a reçu naturellement le nom qui exprimait le tour, l'entortillement des fils. Il faut remarquer que τόρον a le même sens que τόρνον. *Toron,* dans le sens de moulure ronde, a la même origine que le nom précédent. Littré le dérive du latin *torus;* mais *torus,* c'est τόρος.

D'où : *tore* (moulure).

Toster.
- *Tostum,* grillé . . . . Lit.
- *Toast,* anglais . . . . Br.
- *Tostus,* rôti . . . . Sch.

Θῶσθαι, toster. Hésychius, comme on l'a vu sous la rubrique *tâter,* donne à ce verbe le sens de goûter, de s'enivrer. « Porter un toste » signifie donc proprement une invitation à boire, à goûter le vin, et c'est le même mot que *tâter;* prononcé *toast* par les Anglais, qui le reçurent des Normands. Littré confond *toster,* porter une santé, avec *toster,* griller. Ce dernier verbe,

qui est le latin *tostare,* employé par Pline, n'a aucun rapport de sens avec le premier.

D'où : *toste.*

Tôt.	*Tostus,* brûlé	LITTRÉ.
	Totus-cito	BRACHET.
	Tostus, brûlé	SCHELER.

θοῶς, *tost.* La forme θοῶς est dans Hésychius, avec le sens de ταχέως, promptement. C'est notre mot français, puisque οω se contracte en ῶ et que le σ se change en τ, d'où θῶτ, *tôt.* Littré donne une étymologie extraordinaire à ce mot : c'est le latin *tostus,* brûlé, et il dit que Diez propose à tort *tostus-cito* dans le cas où *tostus* ne serait pas accepté, parce que *tostus* suffit. Tout suffit à Littré. N'a-t-il pas dit que *panser* venait de *penser,* parce que pour *panser* un cheval il faut y *penser !* M. Brachet ne veut pas pourtant du *tostus* de Littré ; il a, cette fois, plus de confiance en Diez. Il dérive donc *tôt* de *totus-cito,* de cette façon : *totus-cito, tolc'to, tosto, tost, tôt.* Ménage est vaincu !

Toucher.	*Zuchôn,* haut-allemand, arracher	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Toc, onomatopée	SCH.

Τύχω, et, à l'infinitif dorien, τύχεν ou τύχερ, *tucher* ou *toucher.* C'est le même mot, forme et sens. Τύχω est la forme primitive de τύγχανω. Dans la vieille langue on trouve *tucher, toucher* et *tocher.* Le χ se prononce *ch,* et l'υ *ou.* On a vu, sous la rubrique *tomber,* que ce verbe avait eu aussi trois prononciations distinctes : *tumer, tumber* et *tomber.* Dans les Pyrénées on dit encore, aujourd'hui, *touca* et *toca.* Le provençal, l'espagnol et le portugais ont *tocar,* et l'italien *toccare.*

D'où : *attouchement, touchable, touchau, touche, touchement, touchette, toucheur.*

Touée.	*To tow,* anglais	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Δύαια, qu'on peut prononcer τύαια ou τούαη, puisque le δ et

le τ sont dentales et permutent ; *touée,* c'est-à-dire câble pour attacher un vaisseau, « funes quibus puppis terræ alligantur ». Quant à δύαια, c'est le même mot que γύαια ; car les Doriens disaient pour γᾶ, δᾶ ; pour Γημήτηρ, Δημήτηρ, et pour γάπεδον, γεφύρα, γνόφος : δάπεδον, διφύρα, δνόφος, etc., etc. — Dans le Morvan *toue* signifie bonde d'un étang ; or Hésychius donne aussi à γύαια la signification de πτυχαί, battant de porte, bonde. Les Trois tirent *touer* de l'anglais *tow,* tandis que *tow* n'est que notre *touer* anglicisé. *Touer* apparaît dans notre langue dès le xi[e] siècle. Les Normands le prêtèrent aux Anglais.

D'où : *toue, touer, toueur, toueux, touline, toulier.*

Touffe.

Tufa, bas-latin	. . . .	LITTRÉ.
Topp, allemand	. . . .	BRACHET.
Zuffe, haut-allemand	. . . .	SCHELER.

Τύφ-ος, touffe. Τύφος signifie ce qui s'élève et qui s'étend en éventail, comme la fumée. Le latin *tufa* de Végèce a été pris sur le grec τύφη, ou sur le gaulois *tufe,* qui est le mot de notre vieille langue. *Touffée* était pris dans le sens de bouffée dans la vieille langue, et il dérive encore de τύφος ou τύφη, parce que ces deux mots sont formés de τύφω, qui signifie jeter de la fumée, chauffer. « Entre pareilz, le vent d'envy court à grosse *touffée.* » — Dans La Curne. — C'est de cette acception de τύφω que vient aussi *touffeur,* exhalaison.

D'où : *touffer, touffeur, touffu.*

Touiller.

. . . .		LIT.
. . . .		BR.
Toacula, linge pour se laver	. . . .	SCH.

Πατῶ, *patoier,* fouler aux pieds, et, par extension, salir, manier malproprement. De *patoier* on a fait *patouiller,* et de *patouiller, touiller,* salir, en retranchant la première syllabe *pa.* « Si nous querons delices pour accomplir les desirs de la chair, c'est vie de pourceau qui se *touille* en la fange orde. » — Dans La Curne. — Il y a un exemple remarquable de l'aphérèse dans *migraine,* qui est pour *demigraine,* ἡμικρανία.

D'où : *touillage, touille, touilloir.*

Toupet.	*Zopf,* allemand, touffe de cheveux	. .	LITTRÉ.
	Topp, bas-allemand	. . . .	BRACHET.
	Zuffe, mot suisse	. . . .	SCHELER.

Τύπ-ος, pour τύφος, *toup,* ancien français, le haut de la tête. « Le prélat qui fait la ceremonie prent le cresme et l'oint par dessus le *toup*. — Dans La Curne. — Mais *toup, toupe* ou *toupet* ne s'employaient pas seulement pour les personnes ; car, τύπος ou τύφος signifiant hauteur, on disait aussi : le toupet d'une montagne. « En une cité qui siet sur le *toupet* d'une haulte montaigne. » — Dans La Curne. — Il est à remarquer que notre langue donne aussi à *toupet* le sens de hardiesse, d'effronterie ; or le grec τύφος ou τύπος avait aussi cette signification, car il a pour synonyme ἀλαζονεία, orgueil, jactance. Quant au changement du π en φ et *vice versa,* il ne fait pas difficulté; car les Grecs disaient ἀφουσία et ἀπουσία, γρίφος et γρίπος, et θρίαμβος, qui est la même chose que θρίαμπος, a donné *triomphe* au français, τρόπαιον *trophée,* et βόσπορος *bosphore.*

Toupie.	Origine incertaine	. . . .	LIT.
	Top, anglais	. . . .	BR.
	Top, pointe	. . . .	SCH.

Τυπίας, *tupie,* vieux français, pot de terre. Τυπίας, comme τύπωμα, est formé de τυπόω, faire, façonner dans une forme. Le vieux français *tupie,* pot de terre, et le béarnais *toupie* et *toupi* ne sont autre chose que le vieux grec τυπία ou τυπίας. Voici quelques exemples, pris dans La Curne, où il est fait mention de ce mot : « Item; de chacun millier de tranchouers, un quarteron, où l'argent,... item, de chacun *tupie* .III. deniers. » « De bonne terre, bon *tupin.* » Comme, pour façonner les pots de terre, il fallait tourner une roue, — Homère en parle au XVIII[e] chant de l'*Iliade,* vers 600, — le verbe τυπόω a signifié tourner, et notre vieille langue avait *toupier,* tournoyer : « Il n'est à *toupier* à l'entour du buisson, ne circuit par paroles; vérité ne quiert ne tardement ne demeure; mais veult qu'on vienne tost et droit à l'estiquette sans circumlocutions. » — Dans La Curne. — Et, chose digne d'être remarquée, de *toupier* ou *tupier,* tourner en rond, on avait fait *tupineis,* joute, tour-

noi : « Nous eussions fait deffendre... que nuls n'allast... a joustes, *tupineiz* on fist autres faitz ou portements d'armes. » — Dans La Curne. — Comme de τρέχω on avait fait *trece,* danse.

> Godefroi moult se desvoie
> Saut et *treche* et mene bele *trece*
> Entour un oumel.
>
> — Dans La Curne.

On disait aussi *treper,* de τρέπω, pour danser, et *caroler,* de χάρω, forme primitive de χαίρω. Notre *toupie,* jouet d'enfant, tire son nom de *tupie,* pot, parce qu'elle a la forme de certains pots renversés. On peut en voir plusieurs au musée de Saint-Germain-en-Laye qui ressemblent à de vraies *toupies.*

D'où : *toupillage, toupiller, toupillon, toupin.*

Touque.	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Τύκω, construire, d'où *tuque* ou *touque,* bâtiment, construction quelconque, maison, vaisseau. Il y a une foule de mots dans les différents corps de métiers qui sont entièrement grecs, comme nous le verrons dans la *Vieille Langue française.* Dans la langue maritime, par exemple, tous les termes sont grecs. Nous en avons déjà relevé un grand nombre ; il faut y ajouter *tuque* ou *touque,* bâtiment pour la pêche du hareng.

Tour (rond).	*Tornus.*	LIT.
	Tornare	BR.
	Tornus.	SCH.

Τόρ-ος, *tor,* vieux français.

> Renart li fait un *tor* d'Englois,
> Ysengrin nel doutoit ençois.
>
> (*Renart,* 14980.)

> Les lettres furent de bon *tor*
> Com se fussent faites le jor.
>
> — Dans La Curne.

Littré confond l'étymologie de *tor* avec celle de l'espagnol et

de l'italien *torno,* qui est le grec τόρνος, que quelques auteurs romains avaient latinisé; car *tornus,* comme le remarque Freund, n'est que le grec τόρνος. Τόρος et τόρνος ont à peu près le même sens, mais ils sont distincts, et leur famille l'est parfaitement aussi.

D'où : *alentour, autour, contour, entour (à l'), entourer, pourtour, tourer, touret, tourie, tourier, tourière, tourillon, touriste.*

Tour (bâtiment élevé).	*Turris,* latin	Littré.
	Même étymologie. . . .	Brachet.
	Même étymologie. . . .	Scheler.

Τύῤ-ῥις, tour. Ce mot se trouve dans Hésychius dans le sens de πύργος, d'ἔπαλξις, de προμαχών. Il cite ensuite τύρσις avec cette glose : τὰ αὐτά. C'est donc le même mot que le *turris* des Latins. Du reste, τύρσις, signifiant aussi tour, devient τύῤῥις, par le changement du σ en ρ : comme ταρσὸς se change en ταῤῥός, et κόρση en κόῤῥη. Il faut remarquer encore qu'Hésychius cite les mots anciens, les mots peu connus ou tombés en désuétude. On peut donc affirmer que la forme τύῤῥις est la forme antique de τύρσις. Notre langue n'a-t-elle pas encore *burg* ou *bourg,* dont le sens antique est tour, endroit fortifié, et de là l'expression ancienne : une ville partagée en *bourgs,* c'est-à-dire en autant de parties qu'il y avait de tours dont chacune était sous la protection d'un *burg.*

D'où : *tourelle, tourion, tourrette.*

Tourbe.	*Zurf,* anc. haut-allemand	Lit.
	Torf, allemand	Br.
	Zurf, anc. haut-allemand	Sch.

Τύρϐη, *turbe,* vieux français, tourbe. La preuve que τύρϐη avait le sens de « lutum », de tourbe, c'est que l'*Étym. M.* dit que τυρϐάσαι signifie proprement τὸν πηλὸν ταράξαι; et H. Estienne, rapportant ce passage, écrit : « Sed hoc nescio quomodo verum esse possit nisi et τύρϐη de luto usurpari dicamus. » Notre vieille langue résout la difficulté de H. Estienne : τύρϐη signifiait aussi tourbe, puisque ce même mot est chez nous *turbe.* « De la commune pasture et *turberie.* » — « *Turberie,* ou bruere, ou herbage, ou pesson, ou boys, ou gastine. » —

Dans La Curne. — *Turberie* signifie tourbière et est formé de *turbe*. L'espagnol a aussi *turba;* le picard, *troube;* le provençal et le béarnais, *tourba*, et l'italien *torba*.

D'où : *tourbage, tourber, tourbeux, tourbier, tourbière*.

Tourbillon.	*Turbo*	LITTRÉ.
	Turbicula, latin fictif	BRACHET.
	Turbicula, latin fictif	SCHELER.

Στρόβιλον, de στρόβιλος, et, par le déplacement du ρ, στόρβιλον, *estorbilon*, vieux français. (Pour le déplacement du ρ, voy. *trappe*.) Le sens de στρόβιλος est « turbo, procella vorticosa », c'est-à-dire la vraie signification de *tourbillon;* c'est donc le même mot. L'*s* est tombée, et au lieu d'*estorbilon* on a dit *torbillon* et *tourbillon*. *Estorbillon* est dans la langue du XIIe siècle. Le *turbo* de Littré ne peut pas donner *tourbillon,* tout le monde le voit; et si *turbicula* existait, il donnerait *turbicle,* et non pas *tourbillon*. (Voy. le mot *abeille* au tome Ier.)

D'où : *tourbillonnaire, tourbillonnement, tourbillonner, tourbillonneux, tourbillonniste*.

Tourner.	*Torno*	LIT.
	Torno	BR.
	Torno	SCH.

Τορνάω, tourner. Le verbe τορνάω ou τορνόω a, dans Hésychius, pour synonyme κυκλόω, tourner, aller autour, environner. Τορνάω est donc notre verbe *tourner,* car le latin *torno* n'est que le grec τορνῶ; et comme *tourner* se trouve dans toutes les langues méditerranéennes, il doit être d'origine pélasgique. Dans l'exemple suivant, pris dans La Curne :

Par les rues rotissant vont
Les grasses oes et *tornont,*

la forme *tornont* est dorienne; car dans le dialecte dorien τορνάω fait à la troisième personne du pluriel τορνῶντ-ι; et comme l'ι final n'est pas accentué, il tombe : d'où, τορνῶντ, *tornont*.

Vieux français, *torner*. — Berry et picard, *torner*. — Béar-

nais, *tornar* et *tourna*. — Provençal et espagnol, *tornar*. — Italien, *tornare*.

D'où : *contourner, contournement, détournement, détourner, entournure, tournage, tournau, tournailler, tournant, tournassage, tournasser, tournassin, tournassure, tourne, tournée, tournement, tournerie, tournette, tourneur, tournille, tourniller, tourniole, tournioler, tourniquet, tournis, tournoi, tournoiement, tournoir, tournoyer, tournoyeur, tournure.*

Touse (jeune fille).	*Tonsa,* tondue.	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	Tonsa, tondue.	SCHELER.

Τυτσή ou τυσσή, dorien, pour τυτθή, jeune fille. Τυτθός, ή, όν, en dorien τυτσός, ή, όν, parce que le θ se changeait en σ, était usité primitivement pour désigner tout ce qui était petit, et ce mot très antique remplit notre vieille langue. Une jeune fille est une *touse,* une *tousete* ou une *tousele,* et un jeune homme un *touseaux,* un *tousiaux* ou un *tousel* :

> Trovai *touse* gent et saine
> S'amour li alai priant.
>
> — Dans La Curne.

« Je la voi *tousette,* jone, friche, *lie* et doucete. » (Froissart.) Par ma foi, ce dist le touseaus, tu es sage et bien avisée ; ensi le ferai. » — Dans La Curne. — Comme on disait pour un vieil arbre *tayon,* lui appliquant le nom de grand-père, de même *touse* ou *tousel* s'appliquait aux choses petites. Ainsi, l'espèce de *froment bleu,* de courte tige, fut appelée *touselle.* On disait d'abord βλάττην τυτσήν (τυτσήλ); puis βλάττην est tombé, et l'on a dit τυτσήλ, *tutsel, tutsele* ou *toutsele.* Littré tire *touselle* de *tonsa,* tondue, et dit que la jeune fille était aussi appelée *touse,* parce qu'elle était tondue !

Trac (peur).	. . . .	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Τράχ-ος, par syncope, de τάραχος, trac, peur. Le verbe ταράσσω devient τράσσω ou θράσσω, par syncope. Voyez θράσσω

dans H. Estienne. Le mot *trac* est très usité dans le langage populaire. *Avoir le trac,* c'est avoir peur. *Traquer* a même la signification d'avoir peur, et *traqueur,* de poltron. Mais M. Alfred Delvau s'est trompé, dans son *Dictionnaire de la langue verte,* en citant ce passage de Rabelais : « Compagnons, j'entends le *trac* de nos ennemis, » comme si *trac* dans cette acception était le même mot que *trac* peur. On verra, sous la rubrique *traquer,* l'origine de *trac* marche. — De ταραχά, dorien, et par contraction τραχά, vient *tracas;* on voit que c'est le même mot. Quant à *tracasser* dans le sens de molester, d'embarrasser, c'est une forme allongée de *traquer,* formée d'un parfait dorien, oblitéré, τράχα, pour τάραχα. — Ces deux étymologies, τράχω, aller, et τράττω, pour ταράττω, donnent tous les sens de *traquer, tracer* et *tracasser.*

D'où : *tracas, tracasser* (tourmenter), *tracasserie, tracassier* (sens différent de celui qu'ont ces mots sous la rubrique *traquer*).

Trafic.	*Tra* et *vices*	LITTRÉ.
	Traffico, italien.	BRACHET.
	Origine douteuse	SCHELER.

Τράφαχος, dorien, de τράφηξ, l'homme qui porte les aliments, et, par extension, celui qui les prépare, qui en tire du profit. C'est Tzetzès qui nous a conservé cette acception de τράφηξ; car il dit : Τράφηξ δὲ καὶ ὁ τὴν τροφὴν φέρων. Le génitif dorien τράφαχος est reproduit par l'espagnol, qui a *trafago;* par le catalan, qui a *trafag ;* et par le portugais, qui a *trafago;* le français *trafic* et l'italien *traffico* viennent de la forme antique τράφειχος. On a dû remarquer plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, que primitivement l'η était représenté par ει.

D'où : *trafiquer, trafiquant.*

Train.	*Trahere*.	LIT.
	Trahere.	BR.
	Trahere.	SCH.

Θρᾶν-ος, *train,* char; car Hésychius explique θρᾶνος par δίφρος, et δίφρος par ὄχημα, c'est-à-dire par char. Il est probable que θρᾶν-ος, *train,* est le nom le plus antique des voi-

tures, dans notre langue, et c'est pour cela qu'il est si usité : train d'artillerie, train de siège, train des équipages, train d'aller et de retour, train de marchandises, train-poste, train de plaisir, train de bateaux, train de mât, train de vie, etc., etc. Mais alors, dira-t-on, pourquoi n'y-a-t-il pas une voiture particulière qui s'appelle encore *train?* Mais elle existe, cette voiture. Est-ce qu'on n'appelle pas *train,* en termes de marine, le traîneau dont on se sert dans les arsenaux pour transporter des pièces de bois? Est-ce que dans les corderies on n'appelle pas *traine* ou *train* le chariot qui sert de support aux cochoirs? Est-ce qu'au XII[e] siècle on ne disait pas *trane,* pour traîneau? Certes, le *train* antique n'était pas un carrosse doré à quatre roues, mais bien un simple traîneau, et ce *train* ou *traîneau* des temps primitifs est devenu le *train* d'un chemin de fer et le *train* d'un roi !

Remarque. — L'accent circonflexe de *traîner* vient de l'étymologie θρᾶν-ος, où l'ᾶ est long. Quant à *trahine,* charrette, et *trahiner,* traîner, c'est tout simplement un travail de latineur qui a fait de *train traina* ou *trahina, trahiner;* car il tombe sous le sens que *trahere* ne peut en aucune façon donner ces formes. L'école néo-latine a fait un code de règles : qu'elle s'y tienne; mais aucune ne l'autòrise à cette étrange dérivation. C'est Ménage qui a trouvé cette étymologie, et l'école la lui prend, et toujours en tapinois.

D'où : *entrain, entraînement, entraîner, entraîneur, traînage, traînard, traînasse, traînasser, traîne, traîneau, traînée, traînelle, traînement, traîner, traînerie, traîneur, traînoir.*

Traiteur.	*Tractare*	. . . .	Littré.
	Tractare	. . . .	Brachet.
	Tractare	. . . .	Scheler.

θρεπτήρ, *traiteur,* qui nourrit, qui donne à manger, d'où vient aussi *traiter,* dans le sens de régaler. *Traité,* nourri, se disait θρεπτός, en éolien θρεπτές; on voit que c'est le même mot dans les deux langues. — On dérive, d'ordinaire, *traiter* et *traiteur* du latin *tractare;* mais *tractare* n'a jamais été employé, en latin, dans cette acception : donc cette étymologie est fausse.

D'où : *traiter, traitement* (dans le sens culinaire).

Trancher. { Origine incertaine . . . . LITTRÉ.
Origine inconnue. . . . . BRACHET.
Origine douteuse. . . . . SCHELER.

Δρέπσαι, antique forme de δρέψαι, *trencer,* forme ancienne de *trencher* ou *trancher.* Comme la prononciation du π devant le σ est un peu dure, on a fait entendre le son du ν devant le π, δρένπσαι, qu'on peut aussi prononcer τρένπσαι, *trencer,* couper. L'*n* a été ajoutée au milieu d'une infinité de mots; ainsi, en français, nous disons *laper* et *lamper,* et de *repo* ou ἕρπω, qui est le même mot, nous avons fait *ramper;* de même encore *rache* est devenu *ranche; radoner, randoner,* etc., etc. Δρέπσαι a été donc prononcé *drenpsai* ou *trenpsai, trencer,* couper. — C'est Hésychius qui donne pour glose à δρέψαι le verbe ἀποκόψαι, couper. Voici quelques exemples de la vieille forme de ce verbe, pris dans La Curne :

Et la prist une froidure
Qui fu *trençans* et aspre et dure,
Si peerdi les ortaus des piés.

« Un chevalier anglois *trencha* devant le roy d'Angleterre au disner. » Dans l'exemple suivant on trouve la forme *trenque,* qui est synonyme de *trenche* ou de *tranche :* « Qui vend vin ou cervoise es mets dudit eschevinage... est deub ausdits mayeurs et eschevins pour leur droit un demy lot de chascune piece, un pain, une *trenque* de fromage. »

Vieux français, *trencer* et *trencher.* — Béarnais, *trenca, trencha* et *trancha.* — Provençal, *tranchar* et *trenchar.* — Catalan, *trencar.* — Espagnol, *trinchar.* — Portugais, *trincar.* — Italien, *trinciare.*

D'où : *trancade, tranchage, tranchant, tranche, tranchée, tranchement, tranchément, tranchet, trancheur, tranchis, tranchoir.*

Trappe. { *Trapo,* haut-allemand . . . . LIT.
Même étymologie . . . . BR.
Même étymologie . . . . SCH.

Τράπος, dorien, pour τράφος, *trappe,* c'est-à-dire fosse, trou. Τράπος ou τράφος est une forme dorienne pour τάφρος, forme

indiquée par H. Estienne, sous la rubrique τάφρος, col. 1892, B. (Pour le changement de φ en π, voy. *toupet.*) — Ainsi, le sens premier de *trappe* est trou, fosse, et ce n'est que par extension qu'on a nommé *trappe* la porte horizontale qui donne sur une ouverture, sur un trou. Le prétendu haut-allemand *trapo* de l'école néo-latine est notre mot français. Est-ce que *trapo* a le visage tudesque?

Vieux français, *trappe.* — Provençal, *trapa.* — Espagnol, *trampa.* — Portugais, *trapa.* — Italien, *trappola.* — Béarnais, *trape.*

D'où : *attrape, attrapeur, attraper, attrapoire, trappelle, trappeur, trappillon, trappon.*

Trapu.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine inconnue.	SCHELER.

Τραπύς, de τραφύς, trapu. La forme ordinaire est ταρφύς; mais le ρ a changé de place, comme dans τράπος, trappe. (Pour le changement du φ en π, voy. *toupet.*) Ταρφὺς ou ταρπύς, qui a le même sens que ταρφής, signifie épais, ramassé, ce que les Latins appelaient « densus »; c'est donc la signification de *trapu.* La vieille langue avait aussi la forme *trappé,* témoin ce passage de Trippault (*Celthell.*) : « La graisse prend plutost sur un homme *trappé* et de moyenne stature que non pas sur un bien grand et haut personnage. » *Trappé* vient de la forme τραπής, pour τραφής, de ταρφής, forme commune.

D'où : *traper.*

Traquer.	*Trekken,* néerlandais, tirer.	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Τράχω, forme dorienne, pour τρέχω. Cette forme se trouve dans Pindare, au vers 33 de la huitième *Pythique,* et l'infinitif dorien τράχεν ou τράχερ (car le ν et le λ se changent en ρ) est notre vieux verbe *traquer, tracer* et *tracher,* dont le sens était marcher, aller, chasser devant soi. Toutes ces significations appartiennent aussi à τράχω, car Hésychius lui donne pour synonyme πορεύομαι et ἀγωνίζομαι. Bien mieux encore, τρέχω signifiait quelquefois danser; or cette acception est dans notre

vieille langue. Voici quelques exemples, pris dans La Curne : « Voua que jamais ne finiront de *tracer* qu'il ne l'eust trouvé. » *Tracer* est ici une forme adoucie de *tracher*. On disait de même *marcer* et *marcher*.

Renart... chaçoit par le boscage,
Tant qu'en *tracant* dessus un arbre
Voit un grant corbeau qui tenoit fromage.

Dans cet exemple, *tracant* est le participe dorien τράχαν, pour τρέχων. — Dans celui-ci :

Saut et *treche*, et mene bele trece
Entour un oumel,

treche signifie danse, et c'est le grec dorien τρέχε, pour τρέχει, le χ prenant le son de *ch*.

1° De τράχω, aller, a été formé *trac*, allure du cheval, c'est-à-dire marche du cheval. *Trac* vient de *traquer* ou *tracher*, aller, comme *marche* vient de *marcher*, *envoi* de *envoyer*, et *repas* de *repaître*. Ce passage, pris dans les *Mémoires* de Sully, I, p. 247, montre bien le sens de *trac* et sa dérivation de *tracer*, aller : « Ayant esté posé en garde à ce gay, un soir,... vous entendistes comme chose fort éloignée une espece de cliquetis d'armes et raisonnement de *trac* de chevaux.

2° De *tracer*, aller, est tiré encore le sens de *tracer* ou *tracher*, laisser des *traces* de ses pas. « Les *traches* du leu sont plus larges et plus rondes que ne sont celles des chiens. » — Dans La Curne. — Il est évident que *trache* signifie, là, les marques laissées par les pieds du loup, tout comme, ici, *traces* signifie les marques des pieds du sanglier : « On cognoist (grant sangler) par les *traces* et par le lit et par le sueil. »

3° Enfin *tracasser*, dans le sens d'aller çà et là, vient aussi de *traquer*, comme *crevasser* de *crever*, et *rêvasser* de *rêver*. « Mourant, il se fit porter et *tracasser* où le besoin l'appelait. » (Mont., II, p. 634.) Brantôme emploie aussi *tracassant* dans le sens de allant çà et là. « Il estoit bien aisé à Luculus de faire ses despenses en une bonne ville; mais aux champs *tracassans*... c'est une chose incroyable à qui ne l'a veu. »

Cy-gist monsieur de la Cabonne
Qui *tracassait* plus que personne ;
Il s'en venoit, il s'en alloit,
Il ne savoit ce qu'il vouloit :
On doute mesme s'il repose
Au reposoir de toute chose.

4° *Tracasserie*, dans le sens de allées et venues, a été formé du verbe précédent *tracasser*. C'est le titre d'une comédie de Picard. (Voy. Littré.)

Littré prend l'étymologie de *tracer* à Diez, qui l'avait prise à Ménage. Or, on sait que Ménage composait lui-même ses étymologies; ainsi, pour lui, *tracer* a été fait du latin *tractus*, de cette manière : *tractus, tractia, tracia, traciare, tracer.* — C'est l'habitude de MM. Brachet et Scheler d'emboîter aussi le pas de Diez; c'est pour cela que leur étymologie de *tracer* est *tractiare.* Les étymologistes néo-latins imitent les grues : elles suivent toutes celle qui est à la tête de l'angle.

Remarque. — *Tracas* et *tracasser* dans le sens d'embarras, d'ennuyer, de molester, ont une autre origine, comme on l'a vu ci-dessus, sous la rubrique *trac,* peur.

D'où : *détraquement, détraquer, trac* (allure), *tracassement, tracasser, tracasserie, tracassier, trace, tracé, tracelet, tracement, traceret, traceur, traceuse, traçoir, traçons, traque, traquet, traqueur.*

Travail.	*Trabs,* poutre	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Τριϐάν, et par le changement régulier du ν en λ, τριϐάλ, *tribail,* qui est le mot encore en usage dans tout le midi pyrénéen. Τριϐὰν est la forme dorienne de τριϐήν, accusatif de τριϐή, travail, occupation. Dans plusieurs patois on dit *trebail* et *trevail.* La genèse de ce mot est donc *tribail, trebalh, travail.* Le verbe τρίϐω signifie user, broyer, exercer, fatiguer, lasser, c'est-à-dire *travailler.* C'est de l'aoriste passif dorien τρίϐαν pour ἐτρίϐαν que viennent et τριϐάν, *tribail,* et *tribailler* ou *travailler.* On trouve encore la forme du participe τριϐείς dans notre vieux français, qui a *tribé,* broyé : « Gros sel... bon vinaigre et fors aulx, tout *tribé* ensemble. » — Dans La Curne. — *Tribler,* broyer, de notre vieux français, est encore le verbe τρίϐεν ou τρίϐερ, parce qu'on a dit *triber* et *tribler,* comme *rafe* et *rafle, raier* et *railler,* etc. Le mot bas *tribart* vient aussi de τρίϐω, ainsi que d'autres qu'on trouvera ailleurs. Si l'on veut s'amuser un moment, on doit lire les dissertations des néo-latins sur l'origine de *travail;* mais tous, depuis Littré jusqu'à Léon Gautier, prennent l'étymologie de Diez, qui l'emprunte à

20

Huet; car Diez n'invente pas, il copie Ménage, Le Duchat, Huet ou Caseneuve, et l'école néo-latine copie Diez. Voici comment Scheler et Léon Gautier déroulent l'étymologie de l'évêque d'Avranches, qui avait trouvé que *travail* venait de *trabs*, poutre : *Trabs*, disent-ils, a donné un type *trabare;* de *trabare* on a fait *trabaculare* ou *trabiculare*, et de *trabaculare*, *travailler*. C'est admirable. Toutes les peuplades méditerranéennes, depuis la pointe de la Sicile jusqu'à la Corogne, au bout du Portugal, ont *travaillé* de tout temps, et de tout temps, sans aucun doute, elles ont eu un mot pour exprimer le *travail*. Or, d'après l'école néo-latine, toutes ces peuplades, qui comptent près de cinq cents dialectes, ont laissé de côté le mot national qui exprimait le labeur, le travail de leurs mains, et, toutes, elles ont emprunté aux Romains, non pas le mot qu'ils avaient eux-mêmes pour désigner le travail, mais un terme qui signifiait poutre, et de cette poutre elles ont fait un mot qui a remplacé le mot antique, le mot national, et, chose merveilleuse! toutes ont pris la poutre romaine et toutes se sont rencontrées pour en faire le même mot *travail?* N'est-ce pas un prodige? En effet, le béarnais a *tribail;* le bigourdan, aussi *tribail;* le provençal, *trebail* et *trabalh;* l'espagnol, *trabajo;* le portugais, *trabalho;* l'italien, *travaglio*. Et nulle part, bien entendu, il n'y a aucune trace de la dérivation de *poutre*, c'est-à-dire de *trabs*. Mais M. Brachet nous dit que *trabs* s'est changé en *travail*, dans la bouche du peuple, d'une manière inconsciente et spontanée! Que peut-on répondre à cet argument?

D'où : *travailler, travailleur*.

Trébucher.	*Tra* et *buc*, tronc humain	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Πύσκω, je *busche*, je heurte, dans le vieux français. Le verbe πύσκω est une forme dorienne de τύπτω; on a déjà vu plusieurs fois que les verbes en πτω avaient une foule de formes dans les dialectes éolien et dorien; que κόπτω, par exemple, devenait κόττω, κόσσω et κόστω, d'où les verbes *cosser*, *cotir* et *costir*, — celle-ci est dans la vieille langue; — et il en est de même de πύπτω, forme dorienne de τύπτω; πύπτω devient πύττω et πύσκω, d'où le vieux français *buter*, heurter et frapper, et *busker* ou

buscher, qui a aussi le sens de buter, de heurter, de trébucher. Exemples : « Li tors de ses cornes le *bute.* » « Dunc commencent as us durement a *buter.* » — Dans F. Godefroy. — Les passages qui suivent sont aussi de F. Godefroy : « Anuit par nuit vient *buskant* a no porte. » « *Busquerent* ou heurterent a l'uis qui estoit cloz. » *Trébucher,* qui était dans le vieux français *trabuscher, trabusker* et *trebuschier,* est composé de *buscher* et de *trans, transbucher,* prononcé *trabucher.* La préposition *trans,* qui est le grec πέραν ou τέραν, d'après Vossius, était placée au commencement d'une foule de mots : ainsi, on disait *transmuer, transfiner, transglotir,* etc., et *trans* devenait insensiblement *tra,* ou *tres,* comme on le voit dans *tramettre, trabucher, treslancer,* etc. Je ne pense pas que la permutation du τ en π, qui fait de τύπτω πύπτω, soit contestée de personne. On en a vu cent exemples. Je rappellerai seulement que dans le dialecte dorien στολή était σπολή ; σταλείς, σπαλείς ; στάδιον, σπάδιον ; γήτιον, γήπιον ; σταχύς, σπαχύς, etc., etc. Enfin, le π et le β, lettres du même ordre, se prennent l'un pour l'autre, de sorte que πύσκω devient βύσκω, *buscher* ou *busker,* dans la prononciation.

Remarque. — Les Trois ont emprunté leur étymologie à Diez, qui a pensé ingénieusement que tous les peuples méditerranéens avaient composé leur verbe *trebucher* de *buc,* buste du corps humain, et de la préposition *trans.*

Vieux français, *trebuscher* et *trabusker.* — Provençal, *trabucar.* — Béarnais, *trabuca* et *trebuca.* — Espagnol et portugais, *trabucar.* — Italien, *traboccare.*

D'où : *trébuchable, trébuchage, trébuchement, trébuchet.*

Trémousser.	Origine incertaine	Littré.
	Transmotiare, latin fictif.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Ταρμύσσω, et par le déplacement du ρ, lettre mobile, τραμύσσω, *estramousi,* en béarnais, vieux français *tremousser,* s'étonner, être agité de peur. Ce passage d'Ablancourt, cité par le *Dictionnaire* de Trévoux, rend bien le vrai sens de *trémousser :* « Sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent et son corps se *trémousse.* »

D'où : *trémoussement, trémoussoir.*

Trépan.
- Τρύπανον . . . . Littré.
- *Trepano,* italien. . . . . Brachet.
- Τρύπανον . . . . Scheler.

Τράπαν-ον, éolien, pour τρύπανον, trépan. La forme *trapano* se trouve en italien, et n'est autre chose que l'éolien τράπανον. On sait que les Éoliens changeaient souvent l'υ en α, et disaient, par exemple, καλίω pour κυλίω, et καλίνδω pour κυλίνδω. C'est encore d'après cette loi que *calix* n'est qu'une forme de κύλιξ, et que *madeo* ne diffère pas de μυδάω.

D'où : *trépanation, trépaner.*

Trépigner.
- *Trippen,* néerlandais . . . . Lit.
- Même étymologie. . . . . Br.
- Même étymologie. . . . . Sch.

Τρέπω, *treper,* vieux français. *Trépigner* et *trepiller* du vieux français sont des formes allongées de *treper. Treper,* dont le premier sens est tourner, et le second tourner en foulant et tourner en cadence ou en dansant, était très usité dans le vieux français. Voici quelques exemples : « Il saute, et *trepe,* et frit, et flut. » — Dans La Curne. — « L'épitaphe d'une courtisane enterrée à N.-D. del Popolo est conçue en ces termes : « Quæso, viator, ne me diutius calcatam amplius calces, » qui est : Passant, m'ayant tant de fois foulée et *trepée,* je te prie ne me *treper* ny me fouler plus. » (Brant., *Dam. gal.,* II, p. 266.) *Treper* se trouve dans notre langue dès le XIe siècle, ce qui n'empêche pas les Trois de l'emprunter à l'allemand. Un instrument de musique dont on accompagnait la *trepie,* c'est-à-dire ceux qui trepaient, s'appelait aussi *trepie.* Le béarnais a aussi *trepa :* « Lo *trepaba* la créature en lo bentre : La créature remuait dans son ventre. » On dit, dans les vallées des Pyrénées, pour exprimer les courses cadencées des jeunes agneaux, *trepade,* et : « Lous agnels que *trepen.* »

D'où : *trépignement, trépignis.*

Très.
- *Trans* . . . . Lit.
- *Trans* . . . . Br.
- *Trans* . . . . Sch.

Τρίς, *très.* L'ι et l'ε permutaient, de sorte que τρὶς peut se

prononcer τρὲς, *très*. Le sens premier de τρὶς est *ter*, trois fois; mais, par extension, τρὶς signifie *valde*, beaucoup, comme l'a justement remarqué Henri Estienne, qui dit aussi que *très* est le même mot que τρίς. Par exemple, quand les Grecs disaient d'un homme qu'il était τρισμάκαρ, trois fois heureux, ils entendaient dire qu'il était très heureux. C'est encore dans le sens de beaucoup, extrêmement, qu'est pris *très* dans le passage suivant : « Gallas *tres* fremist et tressau. » — Dans La Curne.

Tresse.	*Trekken*, hollandais, tirer	LITTRÉ.
	Tricciare, latin fictif	BRACHET.
	Τρίχα, en trois parties.	SCHELER.

Τρεσά, pour τερσά, tresse. On a vu souvent, dans une foule d'étymologies, que le ρ, lettre mobile, sautait par-dessus la consonne voisine; c'est ce qui est arrivé ici : τερσά, qui est une des formes de ταρσά, est devenu τρεσὰ par la transposition du ρ. Le sens de τερσὰ ou τρεσὰ est « chose nattée », soit cheveux, soit fils, soit joncs, etc. Le berry a conservé τερσά, car il dit *terse*. Notre vieille langue a aussi *tresse* dans le sens de danse, comme on le voit par ce passage : « Les menestriers encommencerent à jouer de leurs instruments... Les jeunes chevaliers et les pucelles s'entrerejouissoient, et faisoient plusieurs *tresses* entre les arbres. » — Dans La Curne. — Dans cette acception, *tresse* vient de θρέξαι, aoriste de τρέχω; et la forme *treque*, du présent τρέχω.

D'où : *tresseau, tresser, tresseur, tressoir*.

Trêteau.	*Trestyl*, kimry.	LIT.
	Transtellum, latin fictif.	BR.
	Même étymologie que Brachet.	SCH.

Transtil-lum, vieux français, *trestel* et *trestil*. On a vu, sous la rubrique *trébucher*, que *trans*, dans les mots composés, prenait le son de *tres* et de *tre*; ainsi *transtil-lum*, la finale *lum* ne comptant pas, donne régulièrement *trestel* ou *trestil*, tréteau. Ce mot paraît dans notre langue dès le XIe siècle. Quant à *transtillum*, qui est le diminutif de *transtrum*, il est de la bonne latinité, car il se trouve dans Vitruve, dans le sens de petite traverse, de petite poutre. Le kimry *trestyl* de Littré est tout

bonnement notre vieux gaulois *trestel,* ou *trestal,* ou *traitel.* — MM. Brachet et Scheler n'avaient qu'à prendre l'étymologie latine dans Vitruve ou dans Freund; ils ont mieux aimé en composer une, de leur propre autorité; car *transtellum* n'existe pas. Il serait certes bien commode, le métier d'étymologiste, si, au premier embarras, il était permis de fabriquer soi-même l'étymologie qui fuit.

Trêve.	*Triuwa,* anc. haut-allemand, confiance .	LITTRÉ.
	Triggua, gothique	BRACHET.
	Triuwa, anc. haut-allemand	SCHELER.

Τριβή, *trive,* vieux français, trêve. L'une des significations de τριβή, notée par Hésychius, est βραδυτής, c'est-à-dire « tarditas, mora »; mais la trêve n'est que cela. Comment traduit-on : « Nec mora, nec requies? » Ni trêve, ni repos. Donner une trêve à quelqu'un, c'est lui donner du temps, c'est l'attendre, c'est lui accorder un délai. « *Trive* est une cose qui done seurté de le guerre, el tans que ele dure. » (Beaum., IX, 1.) Le provençal *trega,* l'espagnol et l'italien *tregua* et le béarnais *trigue* viennent de la forme éolienne τριγή, pour τριβή; car dans le dialecte éolien le β prenait souvent le son du γ, et on disait γλέφαρα pour βλέφαρα; φλίγω pour θλίβω; πρεσγὺς pour πρεσβύς; γάλανος pour βάλανος, d'où a été formé, par syncope, γλάνος, *glan,* qui est le même mot que le latin *glans.*

Tricher.	*Tricari,* latin.	LIT.
	Trechen, moyen haut-allemand	BR.
	Trekken, moyen haut-allemand	SCH.

Τρύχω, *tricher.* Le verbe τρύχω a pour synonyme τρυπάω et τρύω; or τρυπάω signifie tricher, dans une de ses acceptions. On appelait même τρύπη et τρύμη un homme rusé, fourbe, capable de tout; donc τρυπάω et τρύω avaient le sens de tricher, de tromper; car on peut remonter au sens oblitéré de τρυπάω et de τρύω par τρύπη et τρύμη, comme on pourrait remonter par ὄρυγμα et τύμμα au sens de creuser et de frapper, des verbes ὀρύσσω et τύπτω, si ce sens n'avait pas été noté par les lexicographes. Diez a pris à Ménage le latin *tricari,* pour éty-

mologie de *tricher;* mais *tricari* ne veut pas dire précisément tricher.

Vieux français, *tricher* et *tricer*. — Provençal, *trichar*. — Béarnais, *tricha*.

D'où : *tricherie, tricheur*.

Triller.	Onomatopée	LITTRÉ.
	Trillo, italien	BRACHET.
	Onomatopée.	SCHELER.

Θρυλλῶ, *triller,* c'est-à-dire gazouiller. Hésychius explique θρῦλλοι par ψιθυρισμοί, c'est-à-dire il donne à θρῦλλος le sens de gazouillement; donc le verbe θρυλλῶ a aussi le sens de gazouiller. Or, le *Dictionnaire* de Barberi définit ainsi le *trillo* italien : « Sorte de grazia nel cantare imatata dal verso di certi uccelli. » Le trille est donc un gazouillement, un chant d'oiseau, et c'est précisément ce que signifie θρῦλλος. Littré et Scheler font de *trille* une onomatopée, et Brachet dit que ce mot vient de l'italien *trillo;* mais pourquoi ne nous apprend-il pas d'où vient *trillo?*

D'où : *trille*.

Trimer.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine incertaine.	SCH.

Τρίμμαι, je *trime*. Τρίμμαι est dorien, pour τέτριμμαι, de τρίβω, et il a le sens du verbe français. Nous avons fait observer déjà qu'un grand nombre de verbes français sont tirés du parfait passif grec. C'est encore de τρίμμαι que vient *trimard,* vieux mot signifiant chemin, parce qu'un chemin est foulé, ὁδὸς τετριμμένη. L'ancien espagnol *trimar,* aller çà et là, est aussi dérivé de τρίμμαι, car τρίμμαι signifie aller, marcher, piétiner.

Tringle.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Strigula	SCH.

Στρίγγα, et, par la chute du σ initial, τρίγγα, *tringue,* vieux

français, aujourd'hui tringle. La forme et le sens de *tringue* démontrent que la véritable orthographe grecque était στρίγξ et non pas στρίξ. De la signification première de στρίγγα, striatura, rainure, est venue la seconde, baguette qui sert à remplir des vides ou qui imite les moulures.

Vieux français, *tringue*. — Génevois, *tringue*.

D'où : *tringler, tringlette*.

Tripe.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Origine douteuse.	SCHELER.

Τρύπα, *tripe*, c'est-à-dire ouverture, trou. Le mot définit la chose ; car une tripe est un tube, un canal. Le béarnais a aussi un terme très antique pour exprimer les intestins : il les appelle *courades*, qui est le grec χολάδες, par le changement du λ en ρ, *corades*. *Tripe* est dans notre vieux français et dans toutes les langues sœurs.

Vieux français, *tripe*. — Provençal, espagnol et portugais, *tripa*. — Béarnais, *tripe*. — Italien, *tripa*.

D'où : *tripaille, tripée, triperie, tripette, tripier, tripière*.

Tripot.	*Triper,* donner.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Origine incertaine	SCH.

Τρυπῶ, *truper*, vieux français, tromper, tricher. Le verbe τρυπῶ signifie tricher, tromper, dans l'une de ses acceptions. Voyez ce qui est dit sous les rubriques *tricher* et *truand*. La langue du moyen âge a *truperie,* qui vient de *truper*, et *truve*, qui dérive de *truver ;* or, *truper* et *truver* ne sont autre chose que le verbe τρυπῶ. *Truperie, truper, truve* et *truver* appartiennent à la langue du XIIe siècle.

> Tel *truve* ne li pardoint
> La noble et royal lignie.
>
> — Dans La Curne.

On a vu, au mot *tricher*, que τρυπῶ était synonyme de τρύω ; aussi *trut*, dérivé de τρύω, signifiait-il ruse, finesse, tromperie :

> Ils savoient plus de vieil *trut*
> Que vieille truie qui est en rut.
>
> — Dans La Curne.

Truper et *triper* ne sont qu'un seul et même mot, car *tripoter* est simplement une forme allongée de *triper*, tromper. On ne doit pas confondre *truf* et *trufer* avec *truper* et *trut;* car *truf* et *trufer* dérivent de τρυφῶ, railler, se moquer, ce qui est tout différent de *truper*, tricher. On ne doit pas non plus confondre *truper* ou *triper* tricher, avec *triper* danser, qui est dans le passage suivant du *Roman de la Rose :*

S'il en patience travaillent
Qu'il balent et *tripent* et saillent.

Car *triper*, dans cette acception, vient de τρέπω, danser, et n'est qu'une des formes de *treper :* « Il saute, et *trepe*, et frit, et flut. » (*Poés.* de Froissart.) Dans la vieille langue, on trouve *tripot* dans le sens de jeu de paume; mais c'est par extension, parce que dans les tripots, c'est-à-dire dans les lieux où l'on *tripait*, où l'on trichait, on jouait à toutes sortes de jeux.

D'où : *tripotage, tripoter, tripoteur, tripotier.*

Trique.	Origine inconnue.	LITTRÉ.
	Origine inconnue.	BRACHET.
	Stryken, néerlandais, frapper	SCHELER.

Θρίκα, *trique*, bâton, pieu. Le mot θρίκα est le même que φρίκα, accusatif de φρίξ, qui a le sens de χάραξ. On sait que le φ et le θ permutent : on disait θλᾶν ou φλᾶν, θλίβειν ou φλίβειν, etc. — Il est à remarquer que dans certaines provinces *trique* signifie fourche; or, χάραξ, synonyme de θρίξ ou de φρίξ, a aussi cette signification. Le wallon *trik* est le grec primitif θρίγς.

D'où : *triquet, tricot, tricoter* (battre).

Trogne.	Origine incertaine.	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine incertaine.	SCH.

Τροῦγγος pour δροῦγγος, *troigne*, qui est la vieille forme, nez. Comme l'υ se prononce souvent *i* et que le premier γ prend le son d'un ν, δροῦγγος ou τροῦγγος devient ainsi *troingos* ou *troignos, troigne*. Rabelais dit (liv. Ier, p. 14) : « Belle gouge de bonne troigne. » — Si l'on ne fait pas permuter e δ

avec le τ, c'est-à-dire si on prononce δροῦγος, avec un seul γ, on a *drouge* ou *druge*, d'où est venue l'expression *jeu de la druge*, jeu du nez. (Voy. *drogue* (*jeu de la*), t. Ier, p. 367.) Le gallois *trwyn* est le grec δροῦγ-γος ou τρουγ-γος.

Trognon.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Origine inconnue	BRACHET.
	Origine inconnue	SCHELER.

Τρέχνον, *tregnon* et *troignon*, vieux français, trognon. Τρέχνον est la forme éolienne de τρέχνος, et τρέχνος est synonyme de στέλεχος, tige, tronc; c'est donc notre *trognon* ou *tregnon*. « L'en peut couper la porree au-dessus du *troignon*, jusques à la my septembre. » (*Ménagier*, II, 2.)

D'où : *trognonner*.

Trombe.	*Turbo*	LIT.
	Turbo	BR.
	Tuba	SCH.

Στρόμβος et, par la chute du σ initial, τρόμβος, *trombe*. C'est le même sens et la même forme, comme on le voit, en français et en grec. Au lieu de *trombe*, on disait aussi *trompe*, parce que le *b* et le *p* sont des lettres du même ordre. Il y avait aussi un genre de coquillage qu'on appelait στρόμβος, dont on se servait comme d'un instrument à vent, d'où les mots *trompe*, *trompette*, etc. Cette étymologie a été relevée par H. Estienne. Au reste, elle est évidente.

D'où : *trombe*, *tromblon*, *trombone*, *tromboniste*, *trompe*, *trompeter*, *trompeteur*, *trompette*, *trompetiste*, *trompillon*.

Tromper.	*Trompe*, instrument de musique	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Origine incertaine	SCH.

Στροπέω et, par la chute du σ initial, τροπέω, *troper*, puis *tromper*. Στροπέω est la forme antique de στροφέω, qui signifie tromper. On a vu jusqu'ici un grand nombre de mots où une *m* a été ajoutée devant les lettres *p*, *b*, *v*, pour en adoucir la

prononciation. Le σ est tombé, comme dans *trombe,* qui est στρόμβος, on l'a vu plus haut. La vieille langue avait aussi les formes *truper* et *truver,* tromper; mais on a remarqué, sous la rubrique *tripot,* qu'elles dérivaient de τρυπῶ.

Remarque. — *Truper* ou *triper,* d'où vient *tripot,* signifiaient, comme on l'a vu, tromper; mais il y a une nuance entre *tromper* et *triper* ou *tripoter,* et entre *trompeur* et *tripotier.* Jamais ces mots ne s'emploient les uns pour les autres.

D'où : *détromper, trompeur, trompeusement.*

Trop.	*Troupe*	Littré.
	Origine inconnue	Brachet.
	Troupe	Scheler.

Τρόπ-ου, *trop,* ce qui ne convient pas, ce qui est contre l'usage, ce qu'il ne faut pas. Les Grecs disaient, pour exprimer tout cela, ἄπο τρόπου; mais ils sous-entendaient très souvent ἄπο, et comme la finale ου de τρόπου n'est pas accentuée, elle se faisait faiblement entendre, et elle a fini par tomber tout à fait. Ainsi, τρὸπ est notre français *trop;* mais l'italien a conservé tout entière la forme dorienne τρόπω, car il a *troppo.* Littré et Scheler disent que *trop* vient de *troupeau,* et ils pensent que *troupeau* vient du latin *turba;* ainsi, *trop* serait *turba! Trop* est dans les plus anciens monuments de notre langue : « Assez y a, si *trop* n'y a. » — « Nul n'a *trop* pour soy de sens, d'argent, de foy. » (Cotgrave.) — Tout li *trop* sont à blasmer. » — Dans La Curne.

Troquer.	Origine inconnue	Lit.
	Trocar, espagnol	Br.
	Origine inconnue.	Sch.

Τροχῶ, *trocher,* vieux français, troquer, échanger. Τροχῶ est synonyme de τροπῶ, et, dans une de ses acceptions, τροπῶ signifie échanger, troquer, puisque Hésychius l'explique par μεταβάλλω. Ce sens d'échanger, pour τροχῶ et τροπῶ, vient du premier, qui est changer de place, aller en rond; aussi les deux verbes grecs, dans leur forme première, à savoir τρέχω et τρέπω, ont-ils donné au vieux français *trecher* et *tre-*

per, danser en rond. Notre vieux français reproduit τροχῶ, *trocher* :

Vertu n'est qui en vice ne *troche*
D'où je conclus et ai ferme espérance
Que pour nos maulx la fin du monde approche.

— Dans La Curne.

Vieux français, *trocher* et *troquer*. — Béarnais, *trouca*. — Provençal et espagnol, *trocar*. — Anglais, *truck*.

D'où : *troque*, *troqueur*, *troc*.

Trotter.	*Ire tolutim*	LITTRÉ.
	Tolutare, latin fictif	BRACHET.
	Tolutare, latin fictif	SCHELER.

Θρώττω, trotter. Hésychius donne à θρώσσω ou θρώττω la même signification qu'à θρῴσκω, et il donne encore pour synonyme à θρῴσκω le verbe τρέχω, courir, trotter; θρώσσω où θρώττω signifie donc τρέχω, courir, trotter. *Troter* est dans notre langue du XII[e] siècle.

Uns garçons devant aus *trota*
Ki d'un pied forment se hurta.

— Dans La Curne.

On prie le lecteur de remarquer que dans ces deux vers tous les mots sont grecs; car on verra plus tard que *uns*, dans la vieille langue *ein* et *eun*, *ki* et *pied* sont grecs et non pas latins.

REMARQUE. — L'étymologie des Trois est de Ménage, qui l'avait empruntée à Saumaise. Saumaise était un très savant homme, mais, en fait d'étymologie, il était de la force de Ménage, de Caseneuve et de Littré.

Vieux français, *troter*. — Espagnol, portugais et provençal, *trotar*. — Béarnais, *trouta*. — Italien, *trottare*.

D'où : *trot*, *trottable*, *trottade*, *trotte*, *trotterie*, *trotteur*, *trottin*, *trottiner*, *trottoir*.

Trouer.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Tra-bucar	SCH.

Τρώω, *troer*, vieux français, trouer. Le vieux français et nos

grands patois ont plusieurs formes, mais toutes reproduisent l'une ou l'autre de ces formes grecques : τρύω, τρέω, τρώω, trouer; car le provençal *traucar* et le béarnais *trauca* dérivent du parfait τρῶκα. La forme *troer* n'est que l'infinitif dorien τρώεν ou τρώερ. « Quant j'aurai mon escu et percié et *troé.* » — Dans La Curne.

D'où : *trou, trouelle.*

Troupe. { Origine incertaine. . . . . Littré.
Origine inconnue . . . . Brachet.
Origine obscure. . . . . Scheler.

Τροπός, forme antique de τροφός, *trope,* vieux français, troupe. Ce mot est dans Hésychius avec le sens de θρέμματα, troupe de moutons. Le vieux français reproduit la forme grecque τροπός :

Sire, n'as mie d'un mouton
Tout le plus bele de vo *trope*
Je ne sai qui l'a atrapé.

On disait aussi *tropée* et *tropel :* « Car de betail ay vu mainte *tropée.* »

Chascun prant cuer, l'un l'autre enorte,
Et le grand *tropel* se dessemble.
— Dans La Curne.

Vieux français, *trope.* — Provençal et béarnais, *troupa.* — Bourguignon, *trope.* — Espagnol, *tropa.* — Italien, *truppa.*

D'où : *troupeau, troupier.*

Trousse. { *Torciare,* latin fictif . . . : . . . . Lit.
Torciare, latin fictif. . . . . Br.
Torciare, latin fictif . . . . Sch.

θρῶσις, *trosse,* vieux français, trousse. Le sens de θρῶσις est « funiculus, catena »; ainsi, la signification première de *trosse* est corde, et la seconde, par extension, choses liées ensemble au moyen d'une corde. *Trosse* est dans la langue du xii[e] siècle. De *trosse* s'est formé *trosser,* puis *trousser.*

Vieux français, *trosse.* — Provençal, *trossa.* — Espagnol, *troxa.* — Béarnais, *troussa.* — Portugais, *trouxa.*

D'où : *détroussement, détrousser, détrousseur, retroussement, retrousser, retroussis, trousseau, trousser, troussis, troussoire.*

Trouver.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Turbare, troubler	BRACHET.
	Turbare, troubler	SCHELER.

Τρυπῶ, *truver,* vieux français; mais *truver* n'est pas la seule forme antique : on rencontre aussi souvent *truis,* je trouve. Vers l'an 1290, Bodel dit, dans sa *Chanson de Witikind de Saxe :*

Veritez est provée, com *truis* en la leçon,
Que cil tint de France premiers la region
Ot à non Clodoïs, que de fi le set on.

Quant à *truver,* il est partout. Dans la *Chanson de Roland,* on lit, vers 2735 :

Plus près d'ici purrez *truver* les Francs.

Le sens n'est pas douteux, car τρυπῶ, d'après Hésychius, est synonyme de καταπονῶ et de πειράζω; or πειράζω signifie qui cherche, qui tente, et il n'y a que les chercheurs qui trouvent. Les Grecs appelaient même τρύπη un homme habile, retors, rompu et, pour ainsi dire, usé à toutes choses; et τρυπαλώπηξ celui qui par sa finesse et sa rouerie était capable de tout imaginer et de tout faire; car Phrynichus explique ainsi τρυπαλώπηξ : Ὁ διὰ πανουργίαν πάντα τρυπῶν καὶ ἐργάζεσθαι δυνάμενος. Ainsi, *truver* n'est autre chose que τρυπῶ, puisque le π et le β ou *v* permutent. On a déjà vu que *tromper,* dans la langue du XIIe siècle, *truper* ou *truver,* venait aussi de τρυπῶ, de même que *tripot* et *tripotier.* Il y a mieux : tous les hellénistes savent que τρυπῶ, dans sa première acception, signifie « terebrare », trouer; or, notre vieille langue avait encore *trouver,* trouer.

Paille *trouvée*
Pour plustot faire la porée.
— Dans La Curne.

Comme τρύω a tous les sens de τρυπάω, on s'explique facilement que la forme *trui* ou *truy,* trouver, en dérive.

REMARQUE. — On prie le lecteur de bien remarquer que nos deux étymologies expliquent toutes les formes des langues sœurs. L'étymologie phénoménale de MM. Brachet et Scheler est de l'invention de Diez. M. Scheler en est si satisfait qu'il

se moque agréablement de celle de Ménage, qui est *recuperare.* Mais en quoi donc *recuperare* vaut-il moins que *turbare?*

Vieux français, *truver* et *trui.* — Béarnais, *trouba.* — Berry et picard, *treuver.* — Maine, *trouer.* — Provençal, *trobar.* — Espagnol et portugais, *trovar.* — Italien, *trovare.*

D'où : *controuver, troubadour, trouvable, trouvaille, trouvère, trouveur.*

Truand.	Origine incertaine.	LITTRÉ.
	Trutannus, latin du moyen âge. . . .	BRACHET.
	Origine inconnue	SCHELER.

Τρύαν, éolien, pour τρύων, de τρύω, *truand,* c'est-à-dire mendiant. Τρύω signifie être pauvre, malheureux, et, par extension, mendier; mais comme les mendiants, les gueux, ont souvent de mauvaises mœurs, *truand* se prend aussi dans le sens de libertin. Au reste, τρύω est donné comme synonyme de τρυπάω, et τρυπάω avait aussi cette signification. « Nos anciens, dit Pasquier, appelerent un homme *truant* qui alloit mendiant sa vie. » (*Rech.,* p. 717.)

D'où : *truandaille, truander, truanderie.*

Truc (choc).	Origine incertaine.	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Τρύχω, *truca,* frapper, dans le Midi, d'où vient le sens de *truc,* choc, et de billard, l'endroit où l'on fait choquer, c'est-à-dire *truquer* les billes. Dans le sens de tour de passe-passe, *truc* vient encore de τρύχω, car il a aussi cette signification, comme on l'a vu dans *tricher.*

D'où : *trucage.*

Truchement.	*Drogman.*	LIT.
	Drogman.	BR.
	Trucheman, espagnol	SCH.

Τρυχέμεν-ος, *truchement,* homme qui explique, qui interprète. Il faut prononcer le χ comme *ch* doux, et négliger la

finale ος, qui ne compte pas, *truchemen-os*. Τρυχέμενος est une forme éolienne pour τρυχόμενος, de τρύχω, qui dans une de ses acceptions signifie φανερῶ, expliquer, interpréter. (Voy. H. Estienne au mot τρύχω, col. 2551, c.) — Le sens qu'on vient d'indiquer vient de la première signification de τρύω et de τρύχω, qui est « être usé dans les choses de la vie », et, par conséquent, au courant des habitudes et des dialectes des peuples, et en état de les expliquer aux ignorants. Mais qu'on ne croie pas que *truchement* est sans famille dans notre langue; on nommait autrefois *truchet* un petit bâton qu'on donnait aux enfants pour indiquer les lettres, quand ils apprenaient à lire. Ce *truchet,* dérivé de *trucher,* indiquer, qu'était-il, sinon une espèce de *truchement,* d'indicateur? On verra plus loin *trucher,* gueuser, qui est aussi τρύχω, mais pris dans un autre sens. L'école néo-latine confond *truchement* et *drogman;* mais ces mots sont distincts, on le voit de prime abord. On trouvera dans le Supplément de l'*Origine du français* l'étymologie de *drogman*. M. Brachet dit que *truchement* vient de l'espagnol *trucheman;* mais l'espagnol est *trujaman* et non pas *trucheman;* et puis, la difficulté n'est que reculée, car il faut dire d'où vient le mot espagnol *trujaman*. On ne doit jamais prendre une étymologie dans les langues sœurs sans en donner l'origine.

Trucher.		
	Origine inconnue	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Τρύχω, *trucher,* être dépenaillé. L'un des sens de τρύχω est : je suis ruiné, je suis en haillons, et, par extension, je mendie. — Voy. le mot *truand,* car τρύχω a la même signification que τρύω.

D'où : *trucheur*.

Truelle.		
	Trulla	LIT.
	Trua	BR.
	Trua	SCH.

Τρυηλίς, truelle. Ce mot se trouve dans Hésychius, dans le sens de cuiller. La truelle est une espèce de cuiller. Le latin *trulla* a le même sens, mais ne donne pas *truelle*.

D'où : *truellée, truellette*.

Truffe. { *Tuber* . . . . LITTRÉ.
Origine inconnue . . . . BRACHET.
Tuber . . . . SCHELER. }

Τρυφή, *truffe*, mets délicat. L'un des sens de τρυφὴ était mets friand, délicat, à l'époque classique, et ce que nous nommons *truffe* était appelé ὕδνον, le premier nom étant oblitéré; mais *truffe* dans le sens de racine ronde, de tubercule, s'est conservé dans les Pyrénées, où l'on nomme encore *trufes* les pommes de terre. Τρυφάω signifiait vivre délicatement, faire le dédaigneux, le moqueur, et, par extension, tromper. Or *trufa-s* signifie se moquer, dans le Béarn. Dans le *Roman de la Rose* on trouve, dans ce passage, les deux sens que nous venons d'indiquer, *truffe* tubercule, et *truffe* moquerie :

Certes, dient-ils, se fol vous *truffe*
Bien vous va cy paissant de *truffe*.

Mais ce qui est remarquable, c'est que τρυφάω, qui était usité dans le sens de luxe, de recherche dans les vêtements, était pris aussi dans cette acception dans notre vieux français :

Toutes vos osteray vos *truffes*
Qui vous donnent occasion
De faire fornication.

(Borel.)

D'où : *truffer, truffette, truffier, truffière, truffinelle, truflas.*

Tuer. { *Tudare,* frapper . . . . LIT.
Tutari, protéger . . . . BR.
Tutari, protéger . . . . SCH. }

Τύω, tuer. Ce verbe est dans Hésychius, qui donne à ἐτύθη pour synonyme ἐσφάγη; donc τύω signifie σφάζω, je tue. Ce verbe est dans notre vieille langue : « Tel *tue* qui ne pense que blesser, et tel cuide frapper qui *tue*. » — Dans Cotgrave.

Des chetiz font tel *tueiz*
Comme li leu fet des brebiz,
Quant il peut entrer en teit.

— Dans La Curne.

Ce verbe si français, qui est aussi dans le provençal et le béarnais, on a pourtant voulu le tirer du latin. De quel latin? direz-vous. Qui donc jamais a rencontré *tuer* dans les auteurs de Rome? Mais l'école néo-latine n'est pas embarrassée pour si peu. Voici l'explication de M. Brachet, qui ne fait que suivre Diez et Scheler : « *Tuer* vient du latin *tutari,* protéger, recouvrir pour protéger, puis étouffer; *tuer* le feu, par exemple, était à l'origine le couvrir de cendres pour le maintenir; d'où le sens d'étouffer, qui s'est plus généralisé dans l'acception de tuer. » Comme on le voit, lorsqu'on *protège,* on *tue*. Il est donc fort dangereux d'être protégé, puisque on risque d'être tué par le protecteur. Jamais l'école néo-latine n'avait étymologisé avec plus de bonheur. Mais comment *tutari* devient-il *tuer?* Il y a bien du chemin du premier au second. M. Brachet nous dit qu'il n'y a rien de plus simple. Voici, d'après lui, comment le peuple, « d'une manière inconsciente et spontanée », a changé *tutari* en *tuer :* il a dit d'abord *tutari,* puis *tuari,* puis *tuer*.

Remarque. — Littré n'a pas osé admettre cette étymologie prodigieuse, bien qu'il soit sur ce chapitre d'un naturel très accommodant. Il a mieux aimé faire lui-même un verbe latin *tudare,* frapper; et il a raisonné ainsi : *tuer* vient de *tudare,* parce que toutes les fois qu'on frappe, on tue. J'aime mieux encore l'origine de *tuer* qu'imagine le père Labbe : il dit que *tuer* « vient du bruit que faisoient nos ancêtres en guerre, poursuivant leurs ennemis en disant : *Tue, tue!* »

D'où : *tuerie, tueur.*

Turbot.	Origine incertaine	Littré.
	Turbe, forme présumée.	Brachet.
	Turbo, latin, toupie.	Scheler.

Στρόμβος et, par la chute du σ initial et le déplacement ordinaire du ρ, τύρμβος ou τύρββος, puisque le μ et le β permutent, *turbot. Turbot* se disait en grec ῥόμβος ou ῥύμβος, car les deux formes existent; mais ῥόμβος prenait aussi la forme στρόμβος. (Voy. dans H. Estienne ῥόμβος et στρόμβος.) M. Brachet suppose une forme *turbe* dont il tire *turbot;* mais d'où vient *turbe* (qui n'existe pas), et quelle est sa signification? M. Scheler prend son étymologie à Diez, qui l'avait empruntée à Huet. Le latin *turbo* n'a jamais eu le sens de turbot, et par

conséquent les Gaulois n'ont pas pu emprunter ce mot aux Romains; cela tombe sous le sens.

D'où : *turbotière, turbotin.*

Turcie.	*Torquere*	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Τύρσις, *turcie,* c'est-à-dire mur, défense. C'est le sens que donne Hésychius au mot τύρσις; il a donc la même signification et la même forme en grec et en français; puisque une turcie est une levée, un mur au bord d'une rivière pour en contenir les eaux. La véritable orthographe est *tursie,* et non *turcie,* aussi les latinants avaient-ils traduit *tursia* ou *torsia.* Littré dérive *turcie* de *torchis,* et *torchis* de *torcher,* et *torcher* de *torche,* et *torche* de *torquere.* Ainsi, *turcie,* mur, dérive de *torquere,* tordre!

V

Va. { *Vade* . . . . Littré.
Vade . . . . Brachet.
Vade . . . . Scheler.

Βά, *va*. Βὰ est l'impératif de βάω. Voyez tout l'indicatif présent d'*aller* dans le tome Ier de l'*Origine du français*.

Vague (flot). { *Vigan*, gothique, agiter . . . . Lit.
Wâc, anc. haut-allemand. . . . . . . Br.
Même étymologie. . . . . Sch.

Βαγή, *vague*. βαγὴ est la forme dorienne de ἀγή, forme commune, signifiant flot qui se brise contre le rivage.

Vieux français, *vague*.

D'où : *vaguer* (agiter).

Vairon (maladie des yeux). { *Varius*, varié . . . . . Lit.
Même étymologie . . . Br.
Même étymologie . . . Sch.

Ὑάλωμ-α, prononcez *varom* ou *varon*. Le ὑάλωμα est ainsi expliqué par Henri Estienne : « Vitium in oculis equorum, sicut γλαύκωμα. » Par extension, on a dit « cheval vairon » d'un cheval qui avait le vairon.

Dui chevalier vont chevauchant
Li uns *vairon*, l'autre bauçant.
— Dans La Curne.

Valet.	*Vassus*, vassal.	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Βαιλῶ, dorien, pour αἰλῶ, je sers. Le verbe dorien Βαιλῶ s'est conservé dans le béarnais *baylet*, serviteur, qu'on prononce *bailet*. C'est Hésychius qui nous apprend qu'αἰλέω avait le sens de θωπεύω et de θεραπεύω. Dans le Nord, *baïlet* a été prononcé *bailet, belet*, puis *valet*. (Voy. Borel, au mot *ligne*.) — Notre vieux français a aussi *baile*, mais on verra dans la *Vieille Langue française* que ce mot vient de *bailler*, ainsi que *bailli* et *bailliage*. — Quant à *varlet* ou *vaslet*, très usité au moyen âge, il dérive de *vassal*. Ainsi, *valet* ne doit pas être confondu avec *baile*, ni *baile* avec *varlet* ou *vaslet*.

REMARQUE. — Dans les textes où l'on trouve *valet*, dans le sens de jeune noble, de guerrier, il est mis pour *vaslet*.

D'où : *valetage, valetaille, valeter*.

Valse.	*Walzer*, allemand	LIT.
	Walzen, allemand	BR.
	Walzen, allemand	SCH.

Βάλσις, *valse*, danse. Βάλσις est la forme dorienne de ἄλσις, « saltatio », danse; et comme ἄλσις est formé de ἄλλω, sauter, bondir, le caractère de cette danse précipitée est indiqué par son étymologie même. Le mot *valse* est tout français, et la danse elle-même est française, et non pas originaire d'Allemagne, car Castil-Blaze dit : « La *valse* que nous avons reprise des Allemands (1795) était depuis quatre cents ans une danse française. » (*Acad. de Mus.*, n° XVIII, t. II, p. 71.) Littré, bien qu'il ait cité ce passage, donne hardiment à *valse* une origine allemande. Pour lui, comme pour toute l'école néo-latine, la langue française est entièrement empruntée au dehors : ce qui ne vient pas du latin vient de l'allemand. On ne sort pas de là. Il faut pourtant que l'Allemagne nous restitue aujourd'hui *walzen*, qu'elle nous a pris au moyen âge.

D'où : *valser, valseur*.

Vampire. { Venu d'Allemagne. . . . . Littré.
. . . . Brachet.
Venu d'Allemagne . . . . Scheler. }

Fέμπυρα, éolien, pour ἔμπυρα, *vempire,* c'est-à-dire victimes brûlées dont l'inspection attentive servait à la divination. « Ἔμπυρα, dit Suidas, victimæ quæ igue cremantur : in quibus certa quædam signa observabantur. » On appelait d'abord πυρχόοι et θυοσκόοι ceux qui prédisaient l'avenir, en observant les Fέμπυρα, et puis on les nomma Fέμπυροι, *vampires,* du nom de Fέμπυρα, les victimes sacrées qu'ils observaient, ce qui est suffisamment indiqué par ce passage de Pindare (*Ol.,* VIII, 3) : Μάντιες ἄνδρες ἐμπύροις τεκμαιρόμενοι. Comme certains devins ne se contentaient pas d'observer les chairs sacrées des victimes, mais qu'ils y goûtaient même, croyant sans doute arriver ainsi plus facilement à connaître les choses futures (ἐμπύρων ἐγευόμην, *Aut.,* 1005), ces devins vampires, Fέμπυροι, passèrent aux yeux du peuple pour des êtres horribles qui suçaient le sang des hommes. Puis, la crédulité de la foule, allant plus loin encore, supposa que c'étaient les morts eux-mêmes qui sortaient des tombeaux pour sucer, pendant la nuit, le sang de leurs parents et de leurs amis. C'est ainsi que les vampires, comme les loups-garous, ont donné lieu à une foule de superstitions et de légendes. Enfin, comme les cimetières s'étendaient autrefois le long des murs et des tours des églises, et que les effraies habitent d'ordinaire ces tours, on les appela aussi *vampires,* parce que le vulgaire croit que les effraies sentent l'odeur du mort ou de celui qui va mourir. En Russie, on nomme les vampires *stryges,* qui est précisément le nom grec d'effraie, στριγγός, de στρίγξ. — Littré dit naïvement que *vampire* est venu d'Allemagne, mais qu'il n'est pas d'origine allemande; Scheler dit aussi que *vampire* est venu d'Allemagne, mais qu'il est serbe. Pourquoi, s'il est serbe, n'est-il pas venu de la Serbie? Est-il donc nécessaire, pour l'école néo-latine, que tous les mots de notre langue aient l'estampille tudesque?

D'où : *vampirique, vampirisme.*

Varaigne. { *Garenne* . . . . Lit.
. . . . Br.
Garenne . . . . Sch. }

Φάραγγα, prononcez *varanga,* qui est dans le vieux français

varengne, ouverture dans la terre. C'est précisément l'une des significations de φάραγγα, de φάραγξ, et l'on sait qu'une *varaigne* est une ouverture dans la terre par laquelle l'eau de la mer entre dans un marais salant. Littré et Scheler dérivent *garenne* de l'allemand *waron*, prendre garde, et disent que *varaigne* est le même mot que *garenne*. Ainsi une ouverture, un canal, signifient prendre garde! Est-il rien de plus amusant que les étymologies des néo-latins?

Varangue. { *Vranger*, suédois, côtes d'un vaisseau. LITTRÉ.
Même étymologie. . . . . BRACHET.
Même étymologie. . . . . SCHELER.

Φάλαγγα, qu'on peut prononcer *furanga* ou *varanga*, puisque le λ et le ρ permutent, comme on l'a vu dans *r*ossignol, *l*usciniola, dans pè*l*erin, pe*r*egrinum, ainsi que dans κεφαλαλγία et κλίβανος, écrits encore κεφαλαργία et κρίβανος. La φάλαγγα ou *varanga* grecque avait été empruntée par les Latins, qui en avaient fait *palanga*, longue pièce de bois. Ils nommaient même « palangarii » ceux qui portaient des fardeaux avec la palanga. Le même mot *varanga* se trouve dans les Pyrénées, avec l'initiale *b*, *baranca;* parce que les Pyrénéens n'aiment pas le *v* : *vous* s'y dit *bous; va, ba; vivre, bibe,* ce qui a donné lieu à cette plaisanterie de Scaliger :

O felices populos quibus *vivere* est *bibere*.

Varech. { *Vreck*, anglo-saxon . . . . LIT.
Même étymologie . . . . BR.
Même étymologie . . . . SCH.

Βρῆγ-μα, dorien, pour ῥῆγ-μα, chose brisée. La vieille langue avait *vrec*, qui est le grec βρῆγ-μα; car μα finale ne compte pas, et les Doriens remplaçaient l'aspiration par un β. — Anciennement on nommait *varec* tout ce que la mer rejette sur le rivage. « Tout ce que l'eaue aura getté ou boutté à terre est *varech*. » — « Tout seigneur féodal a droit de *varech*, à cause de son fief, tant qu'il s'estend sur la rive de la mer. » — Dans La Curne. — Le prétendu anglais *wreck* est notre vieux français *vrec*, qui est dans la langue du XII[e] siècle.

Varenne.	*Waron,* anc. haut-allem., prendre garde	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Harena, qui est le même mot que *varena* ou *garena, varenne,* c'est-à-dire terre sèche et sablonneuse. C'est Varron qui nous apprend qu'*arena* s'écrivait aussi *harena.* Voyez ce qui a été dit sur ce mot, sous la rubrique *garenne,* au tome II, p. 188.

REMARQUE. — *Varenne* est dans notre langue du XII[e] siècle. Le *waron* allemand n'a aucun rapport avec *garenne.* Les *garennes* ou *varennes* étaient d'ordinaire remplies de lapins et, pour cette raison, réservées aux chasses des nobles ; mais parce qu'elles étaient gardées pour les plaisirs des grands et défendues aux vilains, cela n'implique nullement la nécessité d'aller chercher leur étymologie dans l'ancien haut-allemand *waron.* Voyez-vous nos pères attendant l'arrivée de ce verbe tudesque pour nommer les *varennes?*

Vase (boue).	*Wase,* néerlandais	LIT.
	Vase, anglo-saxon.	BR.
	Wase, néerlandais	SCH.

Βάσις, *vase.* Βάσις est la forme dorienne d'ἄσις, « limus », vase. Ce mot est du fond de notre langue, ce qui n'empêche pas l'école néo-latine de l'aller chercher en Hollande. Le prétendu anglo-saxon *vase* de M. Brachet est tout simplement notre mot *vase,* porté en Angleterre par les Normands.

D'où : *vasé, vaseux, vasière, vasais, vasard.*

Vason.	*Waso,* anc. haut-allemand.	LIT.
	Même étymologie.	BR.
	Même étymologie.	SCH.

Βάσιον, *vason,* terre vaseuse, ce qui est le sens de *vason,* terre pour faire des tuiles. Βάσιος est la forme dorienne d'ἄσιος, comme *vase* est la forme dorienne d'ἄσις, vase. On nommait autrefois un pré *limoje* ou *limonje,* de λιμωνίον (λιμωνjον), et un pré arrosé, et par conséquent très herbeux, λιμῶνα ἄσιον, et en dialecte dorien βάσιον, d'où vient notre vieux français

vasion ou *vason*, qui est la même chose que *gazon*, comme on peut le voir par ce passage de Froissart, cité par Littré : « Si convint les chevaux manger terre pour la *wason*, ou bruyeres, ou feuilles d'arbres. » Le wallon a conservé la forme *wazon*. Le prétendu allemand *waso* des Trois est notre *vason* du moyen âge.

D'où : *gazon, gazonnement, gazonner, gazonneux*.

Vassal.	*Gwaz*, homme serviteur.	Littré.
	Gwas, kymrique	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Βάσσος, *vassaus* (la vraie orthographe serait *vassos*), vieux français, vassal. Βάσσος est la forme dorienne d'ἄζος, suivant, serviteur. Il est inutile de répéter que les Doriens remplaçaient le digamma par un β, et qu'ils mettaient deux σ à la place du ζ. Ils disaient, au lieu de ῥυτά, βρυτά, bride; au lieu de ἰδεῖν, βιδεῖν, voir, qui est le même mot que le latin *video;* au lieu de ἴδυοι, βίδυοι, bedeau, inspecteur; de même, pour eux, ἄζος était βάσσος, parce qu'ils remplaçaient, comme on vient de le dire, le ζ par deux σ, disant ἀγάσσω, au lieu d'ἀγάζω, *agacer*, χαρέσσω au lieu de καταρέζω, *caresser*, et au lieu de φύζα, φύσσα ou φύττα, *fuite*. Ainsi, ἄζος, en dialecte dorien, était βάσσος, qui est expliqué par θεράπων, ἀκόλουθος, διάκονος, ἐπάμων, mots importants qui marquent parfaitement ce qu'était le vassal par rapport à son seigneur; et ce qui est bien digne d'attention, c'est que le mot grec βάσσος est reproduit littéralement dans le vieux français, qui a *vasaus*, même mot que βάσσος, puisque le *v* et le β se remplacent et que le son de l'o est rendu tantôt par *au* et tantôt par *eau*. « *Vasaus* doit estre qui de *vasaus* est nez. » (Littré, sous la rubrique *vassal*.) Le bas-latin *vassus* n'est que le gaulois *vassos*, latinisé. Comme dans les guerres les vassaux faisaient souvent des prodiges de valeur, soit par courage naturel, soit pour mériter davantage les grâces de leurs seigneurs, *vassal* fut pris aussi dans l'acception de courageux; mais ce sens n'est nullement renfermé dans l'étymologie.

D'où : *vassalité, vasselage, vavasseur, vavassorie*.

Vaude (guède).	*Weis*, anc. haut-allemand	Lit.
	Waid, germanique	Br.
	Weit, anc. haut-allemand.	Sch.

Γίσα-τις, *gaise* ou *waise*, vieux français, guède. La forme

γίσατις est dorienne pour ἴσατις; car les Doriens préposaient le γ à une foule de mots. Ils disaient, par exemple, γαῖα pour αἶα; γλάμα pour λήμη; γέλειος pour ἔλειος; γέντερ pour ἔντερ ou ἔντερον, qui est le même mot que le *venter* des Latins; ils disaient de même γίσατις pour ἴσατις, et γίσα-τις donne *gaise* ou *vaise*, car l'ι et l'ε permutent continuellement. Mais il n'y a pas seulement *vaise* ou *gaise*, il y a aussi *guède*, *vuede* et *vaude*, et ces formes viennent de γισατίς, accentué à la dernière syllabe; d'où γίστις, *guesde* ou *guede*. Le latin *glastum*, même mot que *glastrum*, donne aussi *guesde*, par la chute de l'*l*, lettre mobile. Ainsi, le grec rend compte des deux formes *gaise* et *guede*, vaude, tandis que le latin ne peut expliquer que la dernière. Le mot *guède* est du fond de notre langue.

D'où : *guède, guéder, guéderon.*

Velours.	*Villus*, poil	. . . .	LITTRÉ.
	Villosus, velu	. . . .	BRACHET.
	Villosus, velu	. . . .	SCHELER.

Βέλος, chose touffue, épaisse, velue, c'est-à-dire *velous* ou *velos*, qui sont les vieilles formes de notre langue. Βέλος est la forme dorienne de ἔλος, qui a le même sens que δάσος et δασύτης; mais le velours ne se disait pas seulement *velous* et *velos* dans le vieux français, il était nommé encore *velluau*, d'une forme βελυός, qui est le même mot que βειλυός, dorien, pour εἰλυός, et qui est dérivé de ἐλύω, comme ἔλυμα, enveloppe. Il y a même un verbe dorien βελύττω, ou βελύσσω, qui est le même que εἰλύσσω ou εἰλύττω, dont le sens est *velouter*, envelopper. C'est aussi du dorien βελύω que vient *veluette*, filoselle. — Voyez *filoselle*, t. II, p. 134, qui vient de la même souche, mais d'une forme différente. — Le vieux français condamne les étymologies des Trois.

D'où : *velouté, velouter, veloutier.*

Verrat.	*Verres*	. . . .	LIT.
	Verres	. . . .	BR.
	Verres	. . . .	SCH.

Βέῤῥας, verrat. Βέῤῥας est la forme dorienne de ἔῤῥας, qui signifie κάπρος, verrat. *Verrat* est la forme de notre vieille lan-

gue : « Escumant de grande colere comme le *verrat* mis aux abboys. » — Dans La Curne. — « Paillard comme un *verrat.* » (Cotgrave.) Il est évident que *verrat* est le βέῤῥας dorien, et non pas le *verres* latin.

Verre.	*Vitrum*	LITTRÉ.
	Vitrum	BRACHET.
	Vitrum	SCHELER.

Ὕελ-ος, prononcez *ver*, négligeant la finale ος. Tout le monde sait que l'*u* et le *v* ne sont qu'une seule et même lettre, prononcée tantôt *u* et tantôt *v*. Dans *évangile*, en grec εὐαγγέλιον, l'υ se prononce *v;* mais dans εὔρους, heureux, l'υ se prononce *u*. Dans le Midi on dit *urous*, comme en grec. Le mot ὕελος donne donc littéralement *ver* ou *vere*, et *vere* ou *veire* est de la langue du XII[e] siècle; le béarnais a *beire*, le provençal *veire*.

D'où : *verré, verrée, verrerie, verrier, verrière, verrillon, verrine, verroterie.*

Vesse.	*Visire*.	LIT.
	. . . .	BR.
	Visium	SCH.

Βέσ-μα, *vesse*. Βέσμα est pour βδέσμα; le δ tombe, parce qu'il est parasite dans ce mot. *Vesser* est aussi le verbe βῆσαι ou βδῆσαι. Dans le Béarn, ces mots ont conservé le β. — *Visire*, que donne Littré, est un mot douteux. D'ailleurs, le vieux français avait *vesner* et *vener*, qui dérivent évidemment de βεννύω ou βδεννύω, primitif de βδένυμαι, ce qui fait rejeter toute descendance latine.

D'où : *vesser, vesseur.*

Veste.	*Vestis*.	LIT.
	Vestis.	BR.
	Vestis.	SCH.

Βέστη, dorien, pour ἔστη, veste. On trouve même le mot *veston*, βέστον, usité à Lacédémone. Le latin *vestis*, comme le

remarque avec raison le savant Vossius, est le même mot que le dorien βεσθής, pour ἐσθής; mais nous nous garderons bien de prendre l'étymologie latine. Pourquoi, en effet, le latin aurait-il donné *veste* à notre langue plutôt que le grec, dont elle a reçu *soulier, bas, pantalon, chemise, gilet, frac, froc, lévite, cravate, mouchoir,* etc.? Nous tirons donc *veste* de βέστη et non pas de *vestis*. On tend la main, de préférence, à celui qui donne toujours et largement.

D'où : *veston, vestiaire.*

Viande. { *Vivenda,* bas-latin. . . . . Littré.
Même étymologie . . . . Brachet.
Même étymologie . . . . Scheler. }

Πύανα, prononcez *biana,* nourriture, usité encore dans certaines vallées des Pyrénées. Le mot πύανα, qui est le pluriel de πύανον, signifie toutes sortes de légumes et même le froment, comme on le voit dans Athénée. Aussi *viande* n'avait-il pas autrefois le sens de chair, mais bien de nourriture. Exemples : « Ne pouvoient mie assez trouver viandes aux hommes et aux chevaux. » Les chevaux leur failloient du long travail et par la faute des viandes. *Viana* ou *viane* est devenu *viande,* par l'adjonction d'un *d,* comme *genre* et *venredi* ont fait gen*d*re et ven*d*redi, en prenant un *d.*

D'où : *viander, viandis.*

Vie. { *Vita*. . . . . Lit.
Vita. . . . . Br.
Vita. . . . . Sch. }

Βίο-ς, *bie* ou *vie*. C'est le même mot. Comme le latin *vita,* l'*a* final tombant, donne aussi *vit, vi,* on a attribué à *vita* l'origine de notre mot *vie,* qui ne doit rien au latin. Toute notre vieille langue en témoigne du reste, si l'on excepte quelques rares passages écrits par des latinants. Par exemple, ce passage que cite Littré : « La mortel *vithe* li prist mult a blasmer; de la celeste li mostret verite, » est tout latin : « Mortalis vita (li) prehendit multum (a blasmer), celestis monstrat veritat-em. » — Quand un auteur gaulois écrit en latin, il prouve qu'il sait quelque peu le latin; mais il ne prouve pas que sa langue maternelle, dont il ne se sert pas, est latine.

Vieil.
- *Vetus* . . . . Littré.
- *Veclus,* latin fictif . . . . Brachet.
- *Vetus* . . . . Scheler.

Βίλλ-ος, en wallon *ví, víll,* vieux. La forme βίλλος est dorienne, pour ἴλλος, courbé; mais de même qu'ἴλλος dérive d'ἴλλω, une autre forme εἶλος, en dorien βεῖλος, dérivée d'εἰλέω, synonyme d'ἴλλω, donne *beil* ou *veil,* qui est notre *vieil.* Le verbe ἕλλω, encore synonyme d'ἴλλω et d'εἰλέω, ne signifie pas seulement συστρέφω, mais encore, d'après Hésychius, περ-ρικνόω, c'est-à-dire être voûté, décrépit; or, ῥικνὸς était précisément l'épithète des vieillards, voûté, décrépit, ratatiné; ainsi, le sens propre de *vieil, bill* ou *beil,* est voûté, courbé, décrépit; car chaque mot grec définit la chose qu'il nomme. Il faut remarquer aussi que *vieillesse* dans notre vieux français avait deux formes, *vielese* et *viellume,* et ces deux formes sont grecques; car εἵλησις, en dorien βείλησις, est le mot *vielese,* voûte, décrépitude; et *viellume* est le dorien βείλυμα, pour εἴλυμα, qui a le même sens que εἴλημα, c'est-à-dire encore voûte, décrépitude.

Quant verdure passe
Et nature faut
Et colors en lasse
Et *viellece* (ou vielese) essaut.

Cuers jovencs jovenece rent
Et qui trop *viellume* atent
Volentiers s'i oublie
S'en est l'ame perie.

— Dans La Curne.

Les langues sœurs, comme notre vieux français, condamnent l'étymologie latine.

Vieux français, *vi, vill, velh, veilli.* — Provençal, *vieilh.* — Catalan, *vell.* — Espagnol, *biejo.* — Italien, *vecchio.* — Béarnais, *bielh, bielhumi* (vieillesse).

D'où : *envieillir, vieille, vieillard, vieillarder, vieillement, vieillerie, vieillesse, vieillir, vieillissement, vieillot, vieux.*

Vieller (jouer de la vielle).
- *Vitulari,* se réjouir . . . Lit.
- Même étymologie . . . . Br.
- Même étymologie . . . . Sch.

Βειλέω, dorien, pour εἰλέω, *vieller,* c'est-à-dire tourner. La

vielle tirait son nom de *vieller,* tourner, parce que cet instrument est à cordes et à touches, et qu'on le fait agir au moyen d'une roue. « L'uns i *harpe* et l'autre *viele.* » — Dans La Curne. — Les Romains l'appelaient « sambuca rotata ». La roue de la vielle était pareille à celle des instruments nommés archivioles et *épinettes,* et c'est cette roue sur laquelle portaient les cordes et qu'on tournait au moyen d'une manivelle qui a fait donner aussi à la *viole* son nom, de βειλῶ, je tourne. Quoique le violon, qui n'est qu'une petite viole, n'ait pas aujourd'hui de roue, son nom a la même origine que la *vielle* et la *viole.*

D'où : *vielle, vielleur, viole, violiste, violon, violonar, violoncelle, violoncelliste, violonet, violoniste.*

Ville.	*Villa,* maison de campagne.	LITTRÉ.
	Même étymologie	BRACHET.
	Même étymologie	SCHELER.

Ὕιλη, *vile,* qui est la vieille orthographe. Il faut prononcer l'υ de ὕιλη comme le *v* français, ce qui donne *vile.* On sait qu'il n'y avait pas de *v* autrefois; c'est l'*u* qui se prononçait tantôt *v* et tantôt *u.* Le mot ὕιλη se trouve dans Hésychius avec la glose ὅμιλος, multitude. Ainsi, le sens propre de *vile* est : une nombreuse réunion d'hommes, une multitude. L'école néo-latine tire *ville* de *villa,* maison de campagne, comme s'il était possible d'imaginer que les Gaulois aient laissé de côté le nom qui désignait *ville* dans leur propre idiome, pour emprunter aux Romains une appellation qui n'avait pas le sens de ville! C'est tout simplement absurde. Mais comme *villa, ville,* maison de campagne romaine, se trouve dans une foule de passages, les néo-latins ont confondu *ville,* maison des champs, avec *vile,* nom antique de ville, de cité, et ils ont dit que celui-ci venait de celui-là. Au reste, ils ont fait, partout, du latin et de notre vieille langue une détestable *olla podrida,* et celui qui aurait la patience et le courage de la réunir en corps donnerait au public un volume très divertissant. — Il y avait un autre nom très antique qui désignait la ville, c'était μάσσα, qu'on trouve dans Hésychius avec la glose πόλις; et c'est de μάσσα que vient *Massalia,* Marseille. L'origine que lui assigne Eustathe, dans ses *Commentaires sur Denys le géographe,* n'est qu'une fable ridicule.

Virer. { *Viriæ*, bracelet. . . . . Littré.
Même étymologie. . . . . Brachet.
Même étymologie. . . . . Scheler. }

Γυρῶ, prononcez *giro*, je *gire*, je tourne. Le verbe *girer* de notre vieille langue est le même que le verbe *virer*, parce que le *g* et le *v* ou *b* permutent. Nous avons vu maintes fois que les Éoliens disaient γλέφαρα pour βλέφαρα, γάλανος pour βάλανος, et *vice versa;* car pour eux Ἄργος était Ἄρϐος, etc.; ils prononçaient donc γυρῶ, βυρῶ, d'où notre *virer;* mais notre vieux français a les deux formes *girer* et *virer*, *gironer* et *vironer*, *giron* et *viron*, et le sens est le même. Exemples : « Li enfant d'icelui giroient et tournoient avec celui dedenz toute l'eyglise. » — Dans F. Godefroy.

Fortune fet maint home riche
Et *vire* un tour et li resfiche.
— Dans La Curne.

Littré, examinant l'origine de *virer*, dit : « On ne peut guère songer au latin *gyrare*, tourner, le *g* ne se changeant pas en *v*. » — Non, on ne peut pas songer au latin *gyrare*, parce que *gyrare* a été emprunté très tard aux Grecs, et avant que les Latins eussent fait cet emprunt les Gaulois et les Espagnols disaient *girer* et *virer*, et ils le disaient depuis bien des siècles. Mais où Littré se trompe, c'est quand il affirme que le *g* et le *v* ne permutent pas. Ils permutent très souvent, ou, pour mieux dire, le *g* et le *v* ne sont qu'une seule et même aspiration, et c'est pour cela qu'on disait dans notre vieille langue : *varde* et *garde*, *varance* et *garance*, *varenne* et *garenne*, *visarme* et *guisarme*, *vaide* et *gaide*, *vason* et *gazon*, *virer* et *girer*, etc., etc. Mais où donc l'école néo-latine prend-elle l'étymologie de *virer?* Il y avait en latin un petit mot très peu usité, *viriæ*, signifiant une espèce de bracelet, et c'est dans *viriæ* que Diez trouve l'étymologie de *virer;* et l'école néo-latine la prend. Voilà donc tous les peuples méditerranéens qui, aussitôt les Romains arrivés, s'inquiètent du sens de *viriæ* et décident, chacun de son côté, après avoir appris qu'il signifiait bracelet, d'en tirer un verbe qui aurait le sens de tourner; et les Provençaux de dire aussitôt *virar* et *virer*, et les Béarnais *bira*, et les Picards et les Normands *virer*, et les Espagnols *birar*, et les matelots *virer de bord*. N'est-ce pas prodigieux que la destinée du bra-

celet *viriæ?* Ce n'est pas tout. Les Latins n'en avaient su rien faire, et nous, outre ce verbe si bien venu et si usité, nous avons eu le talent d'en faire sortir encore *virement, revirement, virelai, virole, viroler,* etc.

D'où : *revirade, revirement, revirer, virage, vire, virée, virelai, virement, vires, vireton, vire-vire, virolage, virole, viroler, virolet, viroleur.*

Visage.	*Visaticum,* forme fictive	LITTRÉ.
	Vis	BRACHET.
	Vis	SCHELER.

Βισαῖα, prononcez βισαjα, *bisage* ou *visage;* on sous-entend ὄψις, figure semblable. Le sens d'ἰσαῖον, en dorien βισαῖον, est « semblable »; mais il est pris aussi substantivement et signifie *semblance,* comme on disait autrefois. Par quoi distingue-t-on les personnes? Surtout par le visage. C'est là qu'est le signe, la marque, la *semblance* que tel homme est lui-même et pas un autre. L'espagnol a même *semblante* pour synonyme de *visage.* Le sens propre de *visage* est donc ressemblance, et c'est le seul mot vraiment français pour désigner la figure; car *vis* est le latin *visus* et n'appartient qu'aux latinants, ainsi que *vult, voult* et *voulte,* qui sont heureusement tombés. *Visage* apparaît dans notre langue dès le XIe siècle :

A l'for *visage* e a l'cors qu'il ont gent.
(*Chanson de Roland,* v. 1597.)

Littré et Léon Gautier tirent *visage* d'une forme *visaticum,* qui n'a jamais existé; et eût-elle existé qu'elle n'aurait jamais donné *visage.* Ménage avait été plus habile; il avait fait *visagium* pour avoir *visage.* Scheler et Brachet n'ont pas osé composer un mot, comme Littré et Léon Gautier, pour établir leur étymologie; ils se sont contentés de dire que *visage* dérivait de *vis,* sans dire comment.

Vieux français, *visage.* — Provençal, *visatge.* — Béarnais, *bisatye.* — Bourguignon et berry, *visaige.*

D'où : *dévisager, envisager.*

Vœu.	*Votum*	LIT.
	Votum	BR.
	Votum	SCH.

Ϝεὔγ-μα, prononcez *veu* ou *veug,* vœu. Εὖγμα, vœu, fait en

éolien Ϝεύγμα; et comme la finale tombe, il ne reste que le son de Ϝεύγ, *veu*, qui est la forme du vieux français. On disait aussi *veu* pour *voué* : « *Veu* à Dieu » (voué à Dieu). — Dans La Curne. — Il est visible que *veu* n'est pas sorti de *votum*. Le latin *votum* a donné aux langues sœurs les formes *voto, vot, vont,* mais c'est tout. *Vœu* ou *veu* de notre langue est grec.

Vole. { Origine incertaine . . . . LITTRÉ.
Voler . . . . BRACHET.
Origine incertaine . . . . SCHELER. }

Βόλ-ος, *vole*. On nomme *vole*, faire la *vole*, faire toutes les levées; or, βόλος signifiait précisément, dans le jeu de dés, le coup heureux, qui faisait gagner la partie. Du jeu de dés le mot *vole* est passé au jeu de cartes.

Voyage. { *Viaticum* . . . . LIT.
Viaticum . . . . BR.
Viaticum . . . . SCH. }

Βοδαΐα, prononcez *boaje* ou *voaje*, voyage. Βοδαΐα est une forme dorienne de ὁδαΐα. Le δ est tombé. Le sens premier de ὁδαΐα est provisions de voyage, et le second, voyage. Ce qui met hors de doute cette étymologie, c'est que ὁδαΐα avait aussi le sens de πράσιμα, choses qu'on vend, prix de ce qu'on vend, et par suite revenu. Or, notre vieux français avait *voyage* dans ces deux acceptions. Exemples : « En ce temps fut proposé et conseillé en Angleterre de faire un *voyage* de guerre en Irlande. » (Froissart, IV, p. 188.) « Dos est ce que la dame ou damoiselle apporte à mariage, sur quoy l'homme après la mort à la dame ou à la damoiselle, prend aucun *voyage*, quand enfans n'en demeurent. » — Les Trois tirent *voyage* de *viaticum*, mais il est visible que *viaticum* ne peut donner que *viatique*. Il n'y a que l'école néo-latine, ou Diez, ou Caseneuve, ou Ménage pour opérer de telles dérivations.

D'où : *voyager, voyageur*.

Vrague. { *Wrac*, objet de rebut, hollandais . . . . . LIT.
. . . . BR.
. . . . SCH. }

Βράγη-ν, dorien, pour ῥάγδην, *vrague*, brusquement, sans

soin. Le δ, qui est ici lettre parasite, est tombé. On sait que *vrague*, *vrac* ou *vrague* est un terme de marine qui signifie brusquement, au hasard. Jeter en *vrague*, c'est jeter brusquement, pêle-mêle, des objets qu'on rangera plus tard. Le dorien βράγη-ν est le même mot que *vrague* français. Nous ferons remarquer que ce qu'on jette en *vrague*, ce ne sont pas des objets de rebut : ce n'est pas du tout le sens du *wrac* de Littré.

Vrille.	Origine incertaine	LITTRÉ.
	Vericula, latin fictif.	BRACHET.
	Wric, allemand, chose tournée	SCHELER.

Βεἰλη, *veille*, vieux français. Βεἰλη est une forme dorienne, donnée par H. Estienne sous la rubrique εἴλη, et εἴλη est expliqué dans Hésychius par συστροφή, c'est-à-dire par tour, par spirale, ce qui définit la vrille. Au reste εἴλη est formé d'εἰλέω, tourner en spirale. Notre vieille langue avait la forme grecque dorienne βεἰλη, *beille* ou *veille :* « Doit estre fichiée dessoubz la branche en un pestius faite d'une grossete *veille.* » Dans La Curne. — On trouve aussi *veillette* et *villette*, petite vrille. Les tendrons annelés de la vigne, qui sont des espèces de vrilles, se nommaient aussi autrefois *veilles* ou *villes*. (Voy. Cotgrave.) Au XVI[e] siècle, on disait *vrille*, au lieu de *veille* ou de *ville*. « Quaresmeprenant avait les ongles comme une *vrille*. » — Dans La Curne.

D'où : *vreille, vriller, vrillerie, vrillette, vrillier, vrillière, vrillon.*

Z

Zagaie. { . . . . LITTRÉ.
. . . . BRACHET.
. . . . SCHELER.

Ζαγή-νη, *zagaie*, c'est-à-dire pique, javelot. La forme ζαγή-νη est dorienne pour ζηβήνη ; on disait aussi ζιβύνη, ζαβύνη et σιγύνη. Voyez toutes ces formes et d'autres encore sous la rubrique ζιβύνη. — Littré cite une étymologie berbère *zagaya*, donnée par Defrémery, mais ne semble pas l'adopter.

Zain. { . . . . LIT.
. . . . BR.
Origine inconnue . . . . SCH.

Ξάν-θος, *zain*, roux. On nomme cheval *zain* un cheval qui n'a pas de poils blancs, quelle que soit sa robe ; or ξάν-θος a précisément le sens des diverses couleurs du cheval, le blanc excepté ; car il signifie : flavus, luteus, rufus, rubeus, fulvus batis, burrus. Homère accentue ξάντος à la première syllabe, en parlant d'un cheval *zain*. *Zain* se dit *zaino* en portugais, en espagnol et en italien. On voit que c'est le même mot.

Zèle. { *Zelus* . . . . LIT.
Zelus . . . . BR.
Zelus . . . . SCH.

Ζῆλ-ος, zèle. Les Trois dérivent *zèle* de *zelus* ; mais *zelus* n'est

pas latin : c'est tout simplement ζῆλος écrit en caractères romains. « Nous trouverons autre *zel* qui encore est excusable. » — Dans La Curne. — On a vu au tome II que *jalousie* venait de ζάλωσις, qui est un synonyme de ζῆλος.

D'où : *zélateur, zélé, zéleur, zélotisme.*

Zénith.	*Semt,* arabe, chemin droit.	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Semt-ar-ras, arabe	SCHELER.

Ζηνί, zénith, c'est-à-dire haut du ciel. On disait *dis,* δίς, pour le jour, dans notre vieille langue, et ζήν, ζηνός, ζηνί, est une autre forme du même mot. Voyez le mot ζεύς, qui signifiait jour, le haut de l'air, le ciel d'où vient la lumière, la pluie, etc. — Le *nadir,* qui est un point opposé au zénith, au haut du ciel, est encore un mot grec, ναδίν, qu'on peut prononcer, en dorien, ναδὶν ou ναδίρ, profondeur. (Voy. dans H. E. νηδὺς et νήδυμος.)

Zéro.	*Cifron,* arabe	LIT.
	Zero, italien	BR.
	Çafrun, arabe.	SCH.

Ξηρῷ, zéro, c'est-à-dire à sec. Le mot ξηρὸς signifie sec et, au figuré, *rien.* Dans la nature, c'est l'humidité, c'est l'eau qui est la source de tous les êtres, tandis que la sécheresse n'engendre rien ; de là l'idée de rien attachée au mot *sec.* Un homme *à sec* est un homme ruiné; aussi dit-on tous les jours : « Sa fortune sera bientôt *à sec,* s'il continue ce train de vie. » Mais *sec* est latin. En grec, on dira : « Sa fortune sera bientôt *à zéro,* s'il vit ainsi. C'est la même idée, c'est le même sens. Dans le Béarn, on nomme *serre,* ξηρά, une colline exposée au soleil, ordinairement sèche et qui ne produit rien. Le zéro, qui par lui-même n'a aucune valeur en arithmétique, a été donc justement nommé ξηρῷ, rien.

Vieux français, *zero.* — Génevois, *zère.* — Espagnol, *cero.* — Italien, *zero.*

D'où : *zérotage.*

Zeste.
- *Schistus,* prétendu latin, divisé . . . . . Littré.
- Même étymologie . . . . Brachet.
- Même étymologie . . . . Scheler.

Ξεστά, zeste. Le mot ξεστὰ a le même sens que le latin *rasura :* il signifie donc rognures, raclures, copeaux, ce qui explique parfaitement le nom de *zeste* de citron, d'orange, et *zeste* dans le sens de chose de nulle valeur. Quant à la séparation membraneuse de la noix, nommée encore *zeste,* elle est encore expliquée par ξεστά, qui, dans une de ses acceptions, veut dire sciée, lisse, polie; or le zeste de la noix n'est autre chose qu'une espèce de planchette très finement sciée. L'interjection *zest* ou *zeste,* dans le sens de repousser, de rejeter, a la même origine. On verra ailleurs l'origine de cette expression : « entre le *zist* et le *zest,* » qui n'a rien de commun avec *zeste.*

ADDENDA

Abîme. | *Abyssimus,* latin fictif . . . . Littré.
Abyssimus . . . . Brachet.
Abyssimus . . . . Scheler.

Βυσμός, *bisme,* abîme. Βυσμὸς est la forme dorienne de βυθμός, qui se trouve dans Hésychius avec le sens de gouffre, d'abîme, et ce mot βυσμός, *bisme,* est dans notre vieux français. « Sodome et Gomorre fondirent en *bisme,* pour les pechiez de ceulx qui dedans demeuroient. » — Dans La Curne. — L'auteur du *Roman de Gérard de Roussillon* a employé aussi *bisme :*

> Tel est le jugement de Dieu, le roy haultisime
> Où il n'y a fond, ne ryve : c'est une droite *bisme.*

On dit ensuite *abisme* ou *abysme :* « La faute qu'elle faisoit de refuser un si grand party, qui la mettroit dans le fin fonds et *abysme* de la grandeur... » (Brantôme, *Dames galantes,* t. II, p. 156.) Il était d'usage autrefois d'ajouter un *a* au commencement d'une foule de mots. Ainsi, de même qu'on disait *bisme* et *abisme,* on disait encore *muser* et *amuser, musement* et *amusement, coustumer* et *accoustumer,* etc. Pour le reste, voyez *abîme,* au tome Ier, où l'étymologie avait été mal établie.

Abriter. | *Apricum* . . . . Lit.
Origine inconnue . . . . Br.
. . . . Sch.

Βρύω, *brier,* et, avec l'*a* prosthétique, ordinaire dans l'an-

cienne langue, *a-brier,* abriter. « Li cheval de la povre gent ne pooient estre abrié. »

> La tres precieuse couronne,
> La tres digne, la tres honneste
> Que Jesus-Christ ot en sa teste,
> Si con Juis l'en abrierent
> Le jour qu'il le crucifierent.
>
> — Dans F. Godefroy.

La forme *abriter* est le grec dorien βρύττω, qui est le même que βρύσκω, de ῥύσκω, abriter. On a dit d'abord *bruter* ou *briter,* puis, avec l'*a* prosthétique, *a-briter.* — Au reste, ῥύσκω ou ῥύττω est le même verbe que ῥύω ou ῥύομαι; et l'on a vu cent fois, dans le cours de cet ouvrage, que les Doriens préposaient la lettre β à la plupart des mots commençant par une voyelle ou un ρ. — Nous verrons plus loin que *ruche* vient de la forme ordinaire ῥύσκω.

Remarque. — L'étymologie que nous avions donnée d'*abri* et d'*abriter,* au tome I[er], était mauvaise.

Accarer. { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler.

Κάρα, *care,* visage. *Kare* est encore usité dans tout le Midi pyrénéen. De *care,* visage, vient le verbe *accarer,* qui a le même sens que *confronter.* Ce verbe, très usité dans notre vieille langue, se trouve encore dans le *Dictionnaire* de Boiste, et il serait grand dommage de le laisser tomber dans l'oubli. Ne vaut-il pas mieux que *confronter,* qui est étranger et récent dans notre langue, tandis que *accarer* est du fond de notre idiome et apparaît dès le XI[e] siècle?

D'où : *accaration, accarement.*

Acheter. { *Ad-caput* . . . . Lit.
Captare . . . . Br.
Acaptare . . . . Sch.

A-κ(α)τάω, *a-cater,* qui est le vieux français. Le verbe κτάω, primitif de κτάομαι, étant difficile à prononcer, on a dit κατάω, *cater* ou *a-cater,* acheter. Nous avons vu qu'on avait dit aussi

μινίω au lieu de μνίω, d'où le vieux français *minjer*, manger, et *menestrel* de μνηστῆρ. Toutes les fois qu'un mot est d'une prononciation trop dure, on fait entendre une voyelle qui l'adoucit, ou bien une des consonnes tombe; c'est ainsi que κνήμη est devenu κήμη et, dans le dialecte dorien, κάμα, *came, chame, chambe, jambe;* et κτενά, κενά, *quene,* dent, par la chute du ν dans le premier mot et du τ dans le second. — Les formes de la vieille langue sont *acater* ou *achater*. « Je ne sas feme *acater*. » — « Qui plus l'*acate,* millor l'a. » — Dans La Curne. — Dans quelques passages, on trouve *acapter* et *achapter;* mais ce *p* n'a pas de raison d'être. Il y a été glissé par des *latinants* qui dérivaient *acheter* de *captare!*

Remarque. — Nous venons de corriger notre première étymologie, qui était très vraisemblable, mais qui n'était pas vraie. (Voy. *achat,* t. Ier, p. 7.)

Aga.	Interjection.	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Ἀγᾶ, *aga,* regarde. C'est l'impératif du verbe ἀγάω. *Aga* est dans notre vieille langue; on le trouve dans la farce de *Pathelin :* « Et qu'est-ce cecy, esce à meshuy? Dyable y ait parts; *aga,* quel prendre? » On trouve aussi *aga* dans *Don Juan* de Molière, à la première scène du deuxième acte.

Aguets.	*Wahtân,* anc. haut-allem.	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Ἀγάττω, *agaiter,* regarder attentivement. *Agaiter* ou *agueter* est dans notre vieille langue, et c'est la forme dorienne ἀγάττω, d'ἀγάζω.

Si *agueta* par le pertuis,
Et vit les pelerins au feu.
— Dans La Curne.

Agait ou *aguet* est le substantif verbal d'*agueter*. Ce n'est pas *aguets* et *agueter* qui viennent de *guetter,* mais c'est au contraire *guetter* qui est formé du verbe *aguetter* par le retranchement de l'*a* initial.

REMARQUE. — Les Trois ont pris leur étymologie à Le Duchat, qui rivalise d'invention avec Caseneuve et Ménage.

Vieux français, *agueter* et *agaiter*. — Béarnais, *gaita*. — Provençal, *guaitar*. — Italien, *guatare*.

D'où : *guet, guette, guetter, guetteur, guetton.*

Amorcer.	*Amordre*	LITTRÉ.
	Amordre	BRACHET.
	Admordere	SCHELER.

Ἀρμόσσω, *amorser*, « compago, jungo ». La forme primitive devait être *armosser*; mais l'*r* a sauté par-dessus l'*m* et par-dessus l'*o*, parce que la prononciation d'*amorser* est plus coulante que celle d'*armosser*. On a vu déjà, dans beaucoup d'exemples, que l'*r* se déplace facilement; ainsi, on a dit *amorser* et *armosser*, comme *breloque* et *berloque*, et comme *brelue* et *berlue*, etc. Le sens et la forme sont identiques en grec et dans le vieux français; car on écrivait autrefois amorser et non pas amorcer, et *amorser* est le grec ἁρμόσσω ou ἀμόρσῶ. « Les deux bouts des deux paulx se tiendront à une des verges... et les cordeaulx si peu *amorsés* ès oches qu'ils chéent volentiers, se l'espervier se fiert dedans. » — Dans La Curne.

D'où : *amorce, amorcement, amorceur, amorçoir.*

Andain.	Origine incertaine.	LIT.
	. . . .	BR.
	Andare, aller, espagnol	SCH.

Ἄνδιν-ος, *andin,* vieille orthographe, un pas en tournant. Le faucheur fait un demi-tour à chaque andain, et sa faux décrit un croissant; c'est le sens d'ἄνδινος, qui est expliqué par περίπατος. Au reste, ἄνδινος lui-même vient d'ἀναδινέω, qui fait, par contraction, ἀνδινῶ, et qui signifie « in gyrum revolvo », ce qui exprime admirablement l'action du faucheur, dont la faux « in gyrum revolvit fœnum ». Dans les Pyrénées un andain se nomme *naïe,* qui vient du verbe dorien νάω, pour νήω, mentionné dans Hésychius, qui l'explique par σωρεύω, amonceler. En effet un *andain,* une *naïe,* est l'herbe amoncelée par la faux. — Voici un exemple où se trouve la vieille orthogra-

phe, conforme à l'étymologie : « On aloit glener empres les gerbes et aussi rateler foins empres les *endins.* » — Dans F. Godefroy.

Assembler.	*Adsimulare*	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Συμϐλέω, *sembler,* qu'on a écrit d'abord *simbler* ou *symbler,* assembler. Le verbe συμϐάλλω se contractait en συμϐλέω, dans le dialecte dorien, comme καταϐάλλω en καϐλέω, et ἀποϐάλλω en ἀϐϐάλλω. Or συμϐάλλω ou συμϐλέω signifie conjecturer, avoir de la ressemblance, assembler et combattre, et ces quatre acceptions se trouvent dans notre vieille langue, qui a *sembler* conjecturer, *sembler* ressembler, *sembler* assembler, et *sembler* combattre. C'est encore de συμϐάλλω que vient *sembel* ou *cembel,* joute, combat. « Quand li Flamenc se furent *sanlé* (*samblé*) desor ce cans. » — Dans La Curne. — Plus tard, au lieu de *sanbler* ou *sembler,* on dit *assembler.* (Voy. *sembler* au p. 206.)

Vieux français, *sembler* et *sanler.* — Provençal, *assemblar.* — Béarnais, *assembla.* — Espagnol, *asemblar.* — Italien, *assemblare* et *assembiare.*

D'où : *assemblage, assemblée, assemblement, assembleur.*

Avaler.	*Vallis,* vallée.	LIT.
	Ad vallem.	BR.
	Labina, éboulement	SCH.

Ἀϐϐάλλω, *avaler,* faire descendre. Ἀϐϐάλλω vient, par apocope, d'ἀποϐάλλω (voy. H. Est. sous la rubrique ἀποϐάλλω, col. 1366, D), et ἀποϐάλλω, dans l'une de ses acceptions, signifie « abjicio, dejicio »; donc ἀϐϐάλλω est bien notre verbe *avaler,* qui se dit *abala* dans les Pyrénées. « Nostre sires *avalat* les ciels e descendit. »

Emmi le front Artur navra
Le sanc el vis li avala.
— Dans F. Godefroy.

Vieux français, *avaler.* — Béarnais, *abala.* — Provençal, *avalar.* — Espagnol, *aballar.*

D'où : *aval, avalage, avalaison, avalanche, avalée, avalement, avaleur, avalies, avaloire, avalure, dévaler, ravalement, ravaler.*

Aviser.	*A* et *visum*	LITTRÉ.
	A et *vis*	BRACHET.
	Advisere (?)	SCHELER.

Ἀβίσαι, *aviser*, voir, comprendre, être avisé. La forme ἀβίσαι est dorienne, pour αἶσαι, et αἶσαι a tous les sens de αἰσθάνεσθαι (voy. H. Est. sous la rubrique αἴσαντες, col. 1055, B); donc ἀβίσαι est notre verbe *aviser*, car *aviser*, comme ἀβίσαι, ne signifie pas seulement voir, regarder, mais encore avoir du sens, du jugement; aussi *avisance* signifiait finesse, subtilité, et *avise*, esprit, jugement. C'est d'ἀβίσαι que vient aussi *avis*, qui veut dire pensée, raison, jugement. Donner son *avis*, c'est donner sa pensée, son jugement, sur une personne, sur un fait. Tous les latinistes savent que *visus* n'a jamais signifié raison, jugement, prudence. Au reste, la filière combat aussi l'étymologie des néo-latins.

Vieux français, *aviser*. — Béarnais, *abisa*. — Provençal, *avisar*. — Espagnol, *avisar*. — Italien, *awisare*. — Portugais, *avisar*.

D'où : *avis, avisé, avisement, aviso, malaviser, raviser.*

Borgne.	Origine inconnue	LIT.
	Origine inconnue	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Πορνῶ, qu'on peut prononcer βορνῶ, *éborgner*. Hésychius donne à πορνάμεναι pour glose κεντούμεναι, qui signifie, comme πείρω, éborgner, piquer l'œil. Pour bien se rendre compte de l'acception de ce mot, on doit se rappeler qu'on sous-entendait souvent une partie d'une locution, quand le sens était bien établi. Ainsi, on dit, d'abord, pour « éborgner quelqu'un » : ἑτερόφθαλμον τίνα ποιέω; puis ἑτερόφθαλμος seul signifia borgne. De même on dit πορνῶ ἑτερόφταλμον, je perce l'autre œil, c'est-à-dire je crève un œil; et puis πορνῶ signifia crever un œil, éborgner. La vieille langue avait *bornat*, borgne : « Chief ot crespé et iauz *bornaz*. » — « Jehannete la *bornate*, » Jeanne la borgne. — Dans F. Godefroy. — Le verbe *borner*, de πορνῶ ou

βορνῶ, signifiait aussi loucher, regarder de travers. (Voy. F. Godefroy.)

D'où : *éborgnage, éborgner, borgnesse, bornoyer.*

Borne.	D'un radical *bod*	LITTRÉ.
	Bodina, bas-latin.	BRACHET.
	Même étymologie que Brachet	SCHELER.

Βουνός, dorien βωνός, vieux français *boune* et *bone,* c'est-à-dire la reproduction exacte de βουνὸς et de βωνός. Le sens de βουνὸς est amas, tertre, colline; or la borne est quelquefois un tas de pierres en forme de meule. Il y en a encore dans les Pyrénées; d'autres fois c'est une pierre plus ou moins grosse; mais la borne est toujours une chose qui s'élève, qui fait saillie, c'est-à-dire un βουνός. Les formes ordinaires de *borne* dans notre vieille langue sont *boune, bone, bousne, bounde, bonde,* d'où l'on avait fait *abonner, abouner, aborner, abonnement,* etc. Voici quelques exemples que nous prenons dans La Curne et dans F. Godefroy :

Envie fet homme tuer,
Et si fet *bone* remuer.

« Mais suffit offrir le prix du rachat selon l'*abournement.* » — « *Abornez* vos desirs en mondaine esperance. » — « Les autres sont de taille *abosnée.* » — On voit par ces courts extraits comment du sens de bonne ou *borne* on passa à celui d'abonnement ou abornement. Une borne est une limite, et un abornement ou abonnement est un délai fixé, borné, une chose convenue, un prix arrêté. « Les *abonnez,* lit-on dans Pasquier (*Recherches,* livre IV, p. 333), sont ceux qui par une longue prescription et laps de temps, ou par des contrats, se sont *abornez* avec leurs seigneurs à certaines tailles annuelles. » Puis il ajoute lui-même : « Si j'en estois creu, on les appeleroit *abornez,* non *abonnez.* » Pasquier se trompait; la bonne forme, la forme antique est *bone,* ou *bonne,* d'où *abonnement* et *abonné. Borne, borner, abornement,* sont venus plus tard et ne diffèrent des premiers que par l'addition de l'*r.* L'*r* et l's s'ajoutaient à une foule de mots. On avait dit, d'abord, *fonde, thésor;* puis on dit, en ajoutant une *r, fronde, thrésor.* Il est à remarquer que ce mot si important est dans le dialecte bourguignon, qui a *boone,* et dans le berry, qui a *bune* et *bone.* Dans le Béarn, un

village qui est sur une hauteur se nomme *bonut*. En termes de marine, *bonneau*, morceau flottant de liège ou de bois, indique l'endroit où l'on mouille l'ancre, c'est-à-dire la *borne*, l'endroit précis.

D'où : *abonnement, abonner, abornement, aborner, bonneau, bornage, borner*.

Remarque. — Étymologie corrigée. (Voy. *borne*, au t. Ier, p. 13.)

Briguer.	D'un radical *brig*	Littré.
	Origine inconnue	Brachet.
	Origine inconnue	Scheler.

Βήριχα, dorien, pour ἤριχα, de ἐρίζω, *briguer*, rivaliser, quereller. Le parfait βήριχα, et, par contraction, βρίχα, a formé *brigue* et *briguer ;* car, on l'a vu maintes fois dans le cours de cet ouvrage, c'est du parfait grec que dérivent un très grand nombre de verbes français. Notre vieille langue avait le premier sens de ἐρίζω, quereller, se fâcher contre quelqu'un. En effet, *brigueur* signifiait querelleur. « Lesdits escholiers ou autres gens *brigueurs* de ladite ville. » — Dans F. Godefroy.

D'où : *brigue, brigueur*.

Brouir.	*Brüejen,* moyen-allemand, échauffer	Lit.
	Origine inconnue.	Br.
	Brodjan, anc. haut-allemand.	Sch.

Βρύω, dorien, pour ῥύω, couler, être rempli d'humidité. Certaines gelées brûlent les plantes au lever du soleil ou les *brouissent*, les rouissent. Ainsi, le verbe *brouir* n'est qu'une forme de *rouir*. (Voy. ce verbe au t. III, p. 169.) — Les exemples suivants font toucher au doigt l'identité de sens de *rouir* et de *brouir* et montrent que *brouir* a été formé de *rouir* par l'addition du *b*. « Ung pré avec ung royeur a *royer* (c'est le même que *ruir* ou *bruier*) chanvre. » — « E duna a *ruil* le fruit d'els. » — Tous les bourgeons et fleurs d'arbres qui estoient yssues dehors, et tous les noyers, tout fut ars et *bruy* de la gelée. » — « Le feu ont fait en la vile *bruir*. » — Dans F. Godefroy. — On a vu, sous la rubrique *rouir*, que *rouiller* en dérivait ; de même de *brouir* dérive *brouiller, brouillard*, etc. — (Voy. F. Godefroy sous la rubrique *brouillas* et suiv.)

D'où : *broui, brouillage, brouillamini, brouillard, brouillasse, brouillasser, brouillement, brouiller, brouillon; brouillonner, brouissure.*

Buter.
- *Bozen,* moyen-allemand. . . . . LITTRÉ.
- Même étymologie. . . . . BRACHET.
- Même étymologie. . . . . SCHELER.

Πύττω ou βύττω, forme dialectale de τύπτω. Le π, le κ et le τ, lettres du même ordre, permutent entre elles (voy. plus loin le verbe *trébucher*); aussi *busser, butter, buquer* ou *busquer* ne sont que des formes de *tupter* ou *tuster*. Il n'y a que la lettre initiale de changée. — Pour se rendre bien compte du sens qu'a pris *busquer,* qui en espagnol et dans notre vieille langue signifie chercher, il faut se souvenir que lorsqu'on cherche quelque chose, surtout dans les ténèbres, on marche la main devant soi : c'est la main qui heurte, qui cherche, qui tâtonne. C'est pourquoi *tusta* dans les Pyrénées signifie *frapper,* et chercher en tâtonnant. C'est de la même manière que *butter, buster* ou *busquer* a signifié heurter et chercher.

REMARQUE. — Notre étymologie de *buter,* au t. Ier, était fausse.

D'où : *but, butière, butoir.*

Butte.
- *Bôzen,* frapper. . . . . LIT.
- Même étymologie. . . . . BR.
- Même étymologie. . . . . SCH.

Βυττή, butte. Il y a dans Hésychius : Βυωτήν · τὴν ἄρσιν; mais βυωτὴν est une leçon fautive; il faut lire : Βύττην · τὴν ἄρσιν : *butte,* le *tertre.* Notre vieille langue, nous en avons fait plusieurs fois la remarque, peut aider à la correction d'un grand nombre de textes; car le grec antique ou pélasgique et notre vieille langue, c'est tout un. Si l'on nous objectait que βυωτὴν est dans la série et que βυττὴν n'y serait pas, nous répondrons qu'il n'en est séparé que par deux lignes et qu'on rencontre fréquemment dans Hésychius des mots qui ne sont pas classés suivant l'ordre alphabétique. Les copistes ont embrouillé et bouleversé bien des choses, dans cet admirable lexicographe.

Vieux français, *bute*.

D'où : *buttage, buttée, butter, buttoir*.

Remarque. — Littré dit que *but* et *butte* ne diffèrent que par le genre. C'est une erreur : *but* signifie l'endroit où il faut *buter*, c'est-à-dire frapper, viser, et *butte* n'a que le sens de tertre, d'éminence. Si des écrivains ignorants ou distraits les ont confondus, cette méprise ne détruit pas l'acception et l'origine propres à chacun de ces deux mots.

Nota. — Étymologie corrigée. Voy. le t. Ier, p. 172.

Câble.	*Capulum*	Littré.
	Même étymologie.	Brachet.
	Même étymologie.	Scheler.

Κάϐλη-μα, câble. Κάϐλημα est une forme lacédémonienne pour κατάϐλημα, et signifie « fimbria » et, par extension, câble, corde. Ces κάϐλη-ματα ou « fimbriæ » étaient attachés aux toiles des théâtres et servaient à les monter et à les descendre. Aujourd'hui encore on appelle, comme par une réminiscence du sens antique de κάϐλη-μα, câbles les gros cordons de filoselle ou de soie qui servent à retrousser les draperies et les rideaux.

Remarque. — Nous avions donné au t. Ier une étymologie vraisemblable, mais fausse, de *câble*. Nous la corrigeons. Voy. pour le reste le t. Ier, p. 178.

Cercueil.	*Sarg,* anc. haut-allemand.	Lit.
	Sarcophagus.	Br.
	Sarc, anc. haut-allemand.	Sch.

Σαρχόω, ensevelir. Le verbe σαρχόω est le même que ταρχόω, parce que les Doriens faisaient permuter le τ avec le σ ; ils disaient σᾶτες pour τῆτες, σὰ pour τί, ἄσσα pour ἄττα, σάμερον pour τήμερον, σαρχόω pour ταρχόω, σεῦτλον pour τεῦτλον, etc. Notre vieux français reproduit parfaitement l'antique verbe dorien σαρχόω dans le dérivé *sarcu*, ou *sarcou*, ou *sarcheu*, cercueil. « Le conte Gaston de Foix fu mis en ung *sarcus*. » — Dans La Curne.

En blancs *sarcous* fait mettre les seignurs.

(*Chanson de Roland*, v. 3692.)

Le wallon *sarkô*, le picard *sarkeu*, le berry *sarcu* et *sarqueu*, reproduisent aussi le grec σαρχύω. Le prétendu bas-latin *sarcus* est tout simplement le gaulois *sarcus*.

Remarque. — L'étymologie que nous avions donnée de *cercueil*, au t. Ier, était fausse.

Chaille (pierre cassée).	*Calculus*	Littré.
	. . . .	Brachet.
	. . . .	Scheler.

Κάλ-ος (prononcer le κ *ch*), *chale*, caillou ; ce mot κάλος se trouve dans le verbe καλεύω, lapider. (Voy. *caillou*, au t. Ier.) *Chaille* n'est qu'une forme de *cail* ou *caillou*. Dans la vieille langue on disait *cail* et *chail*.

Remarque. — Granier de Cassagnac, dans son bel ouvrage, *Histoire des origines de la langue française*, disait, en 1872, que *caillou* vivait de ses rentes, pour donner à entendre qu'on n'en trouverait jamais l'origine. On voit qu'il les a perdues, depuis quelque temps.

D'où : *chaillot*, *chailleux*.

Chapelle.	*Capa*, chape	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Κ'απέλλη, *capelle* ou *chapelle*. Ce mot, qui se trouve dans Hésychius, est expliqué par ἐκκλησία. Le κ s'ajoutait à certains mots pour remplacer l'aspiration. On disait, par exemple, ἄρυα ou κάρυα, οἶος ou κοῖος, ῥαδαλὸς ou κραδαλός, ὀχέω ou κωχεύω, d'où viennent *coche* et *cocher*. On a dit de même καπέλλη au lieu d'ἀπέλλη. — L'école néo-latine tire *chapelle* de *chape*, comme s'il y avait quelque rapport entre le sens de ces deux mots. Elle ignore, du reste, l'origine de *chape*.

Vieux français, *capelle* et *chapelle*. — Provençal, *capella*. — Béarnais, *capera*. — Portugais, *capela*. — Picard, *capelle*. — Espagnol, *capilla*.

D'où : *chapelain*, *chapelaine*, *chapellenie*.

Chiner.	. . . .	Lit.
	. . . .	Br.
	. . . .	Sch.

Κινῶ (prononcez le κ *ch*), *chino*, *chiner*. Le verbe κινέω a

une foule d'acceptions, et dans l'une il signifie : employer πᾶσαν μαγγανείαν, remuer tous les ressorts, user de toutes sortes de machinations pour réussir; c'est notre vieux *chiner* ou *chiper*, filouter, usité au XIIe siècle. (Voy. Delvau.) C'est un terme d'argot, mais il se trouve aussi dans le *Supplément du Dictionnaire* de Littré.

D'où : *chinage, chine, chineur.*

Chiras.	. . . .	LITTRÉ.
	. . . .	BRACHET.
	. . . .	SCHELER.

Χιράς (prononcez le χ *ch*), *chiras*, amas de pierres. Ce mot est dans le *Supplément du Dictionnaire* de Littré, où il est dit que *chiras* est un entassement de pierres et que ce terme est usité dans l'Aunis. Ce mot se trouve aussi dans notre vieille langue, sous la forme *chiron*, et *chirat*. (Voy. F. Godefroy.)

Chott.	*Chatt*, arabe, bord.	LIT.
	. . . .	BR.
	. . . .	SCH.

Κόος, prononcez *choos*, chott. Hésychius explique κόοι par χάσματα τῆς γῆς et par κοιλώματα, c'est-à-dire par gouffres et par cavités de la terre; ainsi *chott* est bien le κόος d'Hésychius. On sait que les *chotts* d'Algérie sont des dépressions du sol, de grandes cavités où se trouvent les lacs salés.

Colle.	*Colla*, latin	LIT.
	Κόλλα, grec	BR.
	Colla, latin	SCH.

Κόλλα, *colle*. Littré et Scheler dérivent *colle* du latin *colla;* mais jamais latiniste n'a rencontré *colla* dans un écrivain de Rome. Le bas-latin *colla* n'est que notre mot gaulois latinisé. Notre verbe *coller* est aussi le grec κολλῶ.

Vieux français, *colle*. — Espagnol, *cole*. — Italien, *colla*.

D'où : *collage, collement, coller, colleur, décollement, décoller*.

Costume.	*Consuetudinem*	LITTRÉ.
	Consuetudinem	BRACHET.
	Consuetudo	SCHELER.

Κόστυμα, dorien, pour κάστυμα ou κάσσυμα, *costume,* c'est-à-dire habit fait de peaux de bêtes. On a vu, sous la rubrique *harnais,* que *harnas* ou *arnas,* peau d'agneau, signifiait aussi habillement, et que c'était le grec ἄρνας. Comme les premiers hommes faisaient leurs habits de peaux de bêtes, il est tout naturel que les noms ἄρνας, κόστυμα, peaux, soient restés dans notre langue pour désigner le costume et le harnais. Il y a même un habit plus primitif encore, l'*accoutrement* (voy. *accoutrer,* t. Ier, p. 7), manière de se vêtir avec des feuilles d'arbre. — De *costume,* habillement, manière de se couvrir, on passa naturellement à un autre sens, la manière de vivre; d'où *costume, coustume* ou *coutume,* usage, habitude. Ce mot, très antique, se trouve dans toutes les langues sœurs et dans tous les grands patois; le portugais a *costume;* l'italien, *costume;* le provençal, *costuma;* le béarnais, *coustume;* le berry, *cotume;* et l'espagnol *costumbre.*

REMARQUE. — L'école néo-latine emprunte à Ménage son étymologie, *consuetudinem;* mais on conviendra qu'il faudrait un prodige pour que toutes les langues méditerranéennes aient tiré, chacune de son côté, *costume* de *consuetudinem.* Puis cette dérivation est contraire à toutes les lois. M. Brachet l'explique de cette manière : *Consuetudinem, constudinem, costudinem, costume, coutume.* Peut-on demander quelque chose de mieux réussi?

D'où : *accoutumance, accoutumer, costumer, costumier, coutumat, coutumier, coutumièrement.*

Crier.	*Quiritare,* appeler les Quirites au secours. . .	LIT.
	Même étymologie	BR.
	Même étymologie	SCH.

Κρύω, crier. Le verbe κρύω est le même mot que γρύω, qui est dans Zonaras avec le sens de προσφωνῶ; et κρύζω ou γρύζω a aussi, dans Hésychius, la signification de crier, d'appeler. De la forme κρίδδω est sorti le *crida* béarnais et le *cridar* espagnol et provençal. (Voy. *crier* au t. Ier, p. 314.)

Remarque. — Nous avions dérivé à tort, dans le t. Ier, *crier* de κρίδδω; mais il dérive de κρύω ou γρύω. On voit que c'est le même mot, et logiquement on devrait écrire *cryer*.

Criquet.	Onomatopée	Littré.
	Onomatopée	Brachet.
	Onomatopée	Scheler.

Γρυκός, *criquet*. Le provençal *cricot* reproduit exactement le grec, car le σ et le τ permutent. Quant à γρυκός, c'est le même mot que βρυκός, le β et le γ permutant continuellement. On disait, par exemple, γλέφαρον ou βλέφαρον; γλήχων ou βλήχων, et les Éoliens au lieu de βάλανος disaient γάλανος, et pour θλίβω φλίγω, et pour πρεσβύς πρεσγύς; ils disaient de même au lieu de βρυκός, γρυκός, *criquet*.

Danser.	*Danson,* anc. haut-allemand, tirer.	Lit.
	Même étymologie	Br.
	Même étymologie	Sch.

Δάγσαι, ou δάνσαι, parce que le γ devant le σ sonne comme un ν, danser. — Δάγσαι est la forme antique éolienne de βάξαι pour βαβάξαι, qui est expliqué dans Hésychius par ὀρχήσασθαι, danser. Les Éoliens faisaient permuter le β avec le δ. — Ils disaient pour βουνός δουνός, qui est notre mot *dune,* pour ὀβελὸς οδελός, pour βέλεαρ δέλεαρ, etc. — *Danser* est un mot de notre vieille langue. (Voy. F. Godefroy et La Curne.) Tous les termes qui expriment la danse sont grecs : *danser, caroler, treper, baller, giguer, trecher,* etc.; il ne reste pas même à l'école néo-latine la consolation d'avoir *sauter,* de *saltare;* car le grec σ'άλτο, qui *salte,* qui danse, le lui dispute.

Remarque. — Notre étymologie de *danser* donnée au t. Ier était fausse.

Provençal, *dansar.* — Béarnais, *dansa.* — Espagnol, *danzar.* — Portugais, *dançar.* — Italien, *dansare.*

Flouer.	Origine inconnue.	Lit.
	. . . .	Br.
	Origine inconnue.	Sch.

Φλύω, flouer. Le verbe φλύω a dans une de ses acceptions

le sens de φλυαρέω; or φλυαρέω ne signifie pas seulement dire des sornettes, bavarder, mais encore tromper; car φλύαρος, dérivé de γλυαρέω, a dans Hésychius la signification de δόλιος, trompeur, fourbe; donc φλυαρέω et son synonyme φλύω ont aussi ce sens. Au reste, bavarder, déblatérer, comportent, par extension, cette signification. « In maliloquio non deerit peccatum. »

D'où : *flouerie, floueur.*

Gitanos. { . . . . Littré.
. . . . Brachet.
. . . . Scheler.

Ζίτανος, *gitanos,* c'est-à-dire sodomite. Hésychius explique ζίτανα, qui est la même chose que ζίτανον, par καταπύγονα, « quod est infamis », παιδαρεστής. Albert a pensé que ζίτανα, dans Hésychius, était une corruption pour τίτανα, mais il s'est trompé : τίτανα a le même sens que ζίτανα, car ζίτανα n'est qu'une forme dialectale de τίτανα ; et ce qui prouve que cette dernière forme était la plus usitée, c'est qu'elle est restée. On sait que les bohémiens et les gitanos ont une mauvaise réputation, sous le rapport moral; en Espagne *casa de gitanos* signifie mauvais lieu.

D'où : *gitanerie.*

Gnaquer. { . . . . Lit.
. . . . Br.
. . . . Sch.

Κνάκα, parfait dorien de κνάω, *gnaquer,* mordre. Ce verbe est dans la langue du moyen âge, dans le béarnais et dans le langage populaire. Il est très expressif, et M. Drumont n'a pas hésité à l'employer dans le *Testament d'un antisémite,* où il dit de George Sand (p. 110) : « Quand elle était seule avec le petit secrétaire, elle se plongeait dans sa rêverie intérieure, elle remuait les mâchoires, elle ruminait, comme les bêtes; elle *gniaquait,* si vous aimez mieux. »

D'où : *gnac, gnaquement.*

Golfe. { Κόλφος, bas-grec . . . . Lit.
Golfo, italien . . . . Br.
Κόλπος . . . . Sch.

Κόλφ-ος, *golfe.* Κόλφος est le même mot que κόλπος, parce

que le φ n'est qu'un π aspiré ; aussi ces deux lettres permutaient-elles. On disait également ἀπουσία et ἀφουσία, γρίπος et γρῖφος, et de Βόσπορος on a fait *Bosphore,* et de τρόπαιον *trophée*. Littré se trompe donc quand il dérive *golfe* du bas-grec κόλφος. Comme κόλφος signifiait aussi abîme, cavité profonde, κόλφος a donné aussi *gofre* à notre vieille langue, et *gofre* est devenu *gouffre* dans la langue moderne.

REMARQUE. — Comment, d'après l'école néo-latine, *golfe* pourrait-il venir du grec, puisqu'elle répète dans tous ses ouvrages qu'on ne voit pas par quel chemin un mot grec aurait pu pénétrer en Gaule?

Vieux français, *goffres*. — Provençal, *golfo*. — Catalan, *golfo*. — Espagnol et italien, *golfo*.

D'où : *engouffrer, gouffre*.

Hélas.	*Hé-lassus*	LITTRÉ.
	Même étymologie.	BRACHET.
	Même étymologie.	SCHELER.

Ἀλασ-τος, *alas,* vieux français, hélas, c'est-à-dire malheureux, qui est le sens du mot grec. « Lors s'écria Adam en plorant e si dist : *Allas!* cheitif malaventorus qe frai, que jeo sui passé en si grant dolour, e en si grant anguise? » — Dans La Curne. — « *Alas!* mar vit onques le jor ke vos primes a lui parlastes. » — Dans F. Godefroy.

REMARQUE. — L'école néo-latine tire *hélas* de *hé!* et du latin *lassus;* mais *lassus* n'a jamais signifié malheureux, et notre vieille langue repousse cette origine.

Humer.	Origine inconnue.	LIT.
	Origine inconnue.	BR.
	Onomatopée.	SCH.

θυμιῶ, qu'il faut prononcer φυμιῶ, *humer*. — Voy. le verbe *parfumer,* t. III, p. 51. — Le θ est une aspiration qui permute avec le φ, et le φ et l'*h* sont une seule et même lettre. Le grec θυμιῶ ou φυμιῶ a le sens d' « exhalare », c'est-à-dire de sentir, et c'est la signification principale de *humer*. — Humer son café, c'est en sentir le parfum en le sirotant.

Il semble la langue li arde

Et moult piteusement esgarde
Cybert qui le let *hume* et boit.

(*Renart*, 2763.)

Vieux français, *humer*. — Espagnol, *husmar*. — Wallon, *houmer*. — Picard, *heumer*.

D'où : *humeur*.

Hurler.	*Ululare*	LITTRÉ.
	Ululare	BRACHET.
	Ululare	SCHELER.

Ὑλλῶ, *uller*, qui est dans le vieux français. Plus tard l'accent a été remplacé par une *h* et la première *l* a pris le son de l'*r*, d'où *uller* est devenu *hurler*. « Li chiens famis va au mangier *ullant*. »

Souvent j'ay ouy en ma vie
Qu'avec les loups il faut *uller*
Et qu'en galle il se faut galler.

— Dans La Curne.

La forme ordinaire du grec est ὑλῶ, avec un seul λ; mais on en trouve deux dans Hésychius, et c'est la forme notée par Hésychius que reproduit notre vieille langue. Le latin *ululare*, qui semble calqué sur ὀλολύζω, et que les néo-latins prennent pour étymologie, n'est pour rien dans notre verbe *hurler*, car il n'y a aucune trace de *ululare* dans le vieux français; d'ailleurs, l'espagnol a *aullar;* l'italien, *urlare;* le provençal, *hurlar;* le wallon, *houler;* le normand, *huler;* le berry, *ùler*, toutes formes qui reproduisent le grec ὑλλῶ et non pas le latin *ululare*.

D'où : *hulotte, hurlade, hurlement, hurlerie, hurleur*.

Milan.	*Milvus*	LIT.
	Milano, espagnol	BR.
	Miluanus, latin fictif	SCH.

M'έλαν-ος, *milan*. On trouve dans Hésychius ἔλανος avec la glose ἴκτινος, milan; ἔλαν-ος est donc notre *milan;* car les Grecs ajoutaient un μ au commencement de certains mots; ils disaient μία au lieu de ἴα, qui est la forme primitive, μέχρις

pour ἄχρις, et les Lacédémoniens avaient fait d'ἑλίνη μελίνη. C'étaient même toutes les consonnes qui remplaçaient l'aspiration, suivant les mots; ainsi, ἑλώρη devenait πελώρη; ὀχλέω, μοχλέω; ὀχέω, κωχεύω; ἑπτά, τεπτά, etc., etc. — Quant à l'ε de μέλαν-ος, il ne fait pas difficulté, puisque Festus nous assure que les anciens mettaient l'*e* pour l'*i*, et *vice versa;* μέλαν-ος se prononçait donc aussi μίλαν-ος, *milan.* — L'espagnol a conservé tout le mot grec sauf le σ final, car il a *milano.*

Piller.	*Pilo,* épiler	LITTRÉ.
	Pigliare, italien	BRACHET.
	Peculari, piller le fisc.	SCHELER.

Π'υλῶ, piller. On trouve dans Hésychius ὑλᾶται expliqué par ἐστερήθη; or στερέω ou στερίσκω signifie piller, donc πυλῶ a cette signification. Pour l'addition du π initial, remplaçant l'aspiration, voyez ce qui a été dit sous la rubrique *milan.*

REMARQUE. — *Pilo,* latin, signifie proprement épiler; mais ce qui prouve l'étymologie grecque, c'est que *piller* se trouve dans toutes les langues méditerranéennes, et jamais dans le sens d'épiler.

Vieux français, *piller.* — Béarnais, *pillu.* — Espagnol et provençal, *pillar.* — Portugais, *pilhar.* — Italien, *pigliare.*

D'où : *pillage, pillard, pille, pillement, pillerie.*

Pingre.	*Piger,* paresseux	LIT.
	. . . .	BR.
	Origine inconnue	SCH.

Σπίγγω, serrer, être avare, d'où σπιγγία, avarice. Les formes σπίγγω et σπιγγία sont les formes antiques de σφίγγω et σφιγγία. Le σ initial est tombé, d'où πιγγία, avarice, et *pinge,* avare, puis *pingre,* par l'addition d'une *r.* On a vu que l'*r* avait été ajoutée à une foule de mots. — *Pingre* est dans notre langue du XII[e] siècle.

Prier.	*Precari.*	LIT.
	Precari.	BR.
	Precari.	SCH.

Προιέω, *proier,* forme ancienne de *prier :* « Soiez asseur

que nous n'averons garde; car mi ami de l'ordre de Citiaus sont relevei pour chanteir matines et pour *proier* pour nous. » — Dans La Curne. — On a dit ensuite *preier* et *prier;* mais ces formes sont aussi très antiques. On trouve dans la *Chanson de Roland* (v. 1132) : « Clamez vos culpes, si *preiez* Deu mercit. » — Le verbe προιέω est le primitif de προΐημι, qui dans une de ses acceptions signifie prier. (Voy. H. Est., sous la rubrique προΐημι, col. 1725-D.) — Le latin *precari* a donné *pregar, prega;* mais il est contre toutes les règles d'en dériver *proier.*

D'où : *prieur, prière, prieure, prieural, prieuré, prieüse.*

Priser.	*Pretiare*	LITTRÉ.
	Pretiare	BRACHET.
	Pretium	SCHELER.

Προΐζω, vieux français *proisier,* qui reproduit exactement le grec. « Sire, ce dist Sebile, moult faites à *proisier.* » (*Sax.*, VI.) La *Chanson de Roland* a la forme *preisier :* « Encuntre mei fait asez à *preisier.* » La vieille langue avait aussi la forme *priser* ou *prisier,* et *prisage, prisée, priserie,* etc. Comme l'o de προΐζω n'est pas accentué, il est tombé devant ι, et l'on a prononcé πρΐζω, *priser,* au lieu de *proisier.* — Le verbe *pretiare* est des bas-temps; il a été formé de *pretium;* mais ce barbarisme n'a donné à notre langue que *pretier* ou *aprécier,* employé par les *latinants.* Ce verbe est complètement distinct de *priser ;* il a donné à la langue moderne *apprécier, appréciation, appréciateur* et *appréciable,* mots assez lourds, qui ne valent pas certainement ceux qu'ils ont remplacés.

REMARQUE. — *Prix* ne vient pas non plus de *pretium.* C'est le grec προΐξ, qui, par la chute de l'o devant la voyelle accentuée, fait πρΐξ, *pris,* dans notre vieux français.

D'où : *prisable, prisée, priseur.*

Sarbacane.	*Zabatâna,* arabe	LIT.
	Sarbacane, italien	BR.
	Même étymologie que Littré	SCH.

Σ'αλϐακάνα, dorien, pour σ'ελμακήνη, roseau. La sarbacane n'est qu'un tuyau, comme le roseau, dont on se sert, en soufflant, pour lancer quelque chose. On a vu dans cet ouvrage une

foule d'exemples où le σ remplace l'aspiration. On a dit aussi *sarbatane;* parce que le κ et le τ permutent, comme lettres du même ordre.

Sus.	*Susum*	LITTRÉ.
	Susum	BRACHET.
	Susum	SCHELER.

Σοῦσο, *sus.* Hésychius explique σοῦσο par ἴθι, τρέχε, ὅρμα; c'est donc parfaitement notre *sus.* On sait que *ou* grec devient en français *u;* exemples : μοῦσα, m*u*se; δοῦνος, d*u*ne; μουσική, m*u*sique, etc.; ainsi, σοῦσο donne *suso,* ou *sus,* par la chute de l'*o* final, non accentué. L'espagnol et l'italien ont *suso;* le français, le provençal et le portugais, *sus.* La forme *su,* qui est aussi en italien et dans quelques dialectes, est le grec σοῦ, prononcé σῦ; σοῦ est synonyme de σοῦσο. (Voy. Hésychius.) Le *susum* latin, qui n'est qu'une forme de *sursum,* n'a jamais eu le sens de *courir sur.*

FIN

AVIS

Nous avons jugé qu'il était inutile de donner à la fin de ce volume un plus grand nombre de mots de la vieille langue dérivés du grec, parce que nous allons commencer prochainement la publication de tout le vocabulaire étymologique du vieux français, et dès lors les nomenclatures des mots anciens parues à la fin de chaque volume n'auront plus de raison d'être.

ÉPILOGUE

Me voici arrivé à la fin de mon travail. Que vaut-il ? L'auteur, qui n'est pas aveugle, voit mieux que personne le fort et le faible de son œuvre ; il en connaît les défauts les plus intimes.

Il y a des inégalités dans l'*Origine du français*. Entre le premier et le dernier volume cinq années se sont écoulées. Plus on vit avec son sujet, plus on le domine. Tout se ressent de cette possession plénière et souveraine : la méthode devient plus sûre, et le sens étymologique plus affiné. Si le premier volume était à refaire, je le referais. Mais je ne recommencerais pas les deux autres : ils sont aussi correctement démonstratifs qu'ils peuvent l'être.

D'ailleurs, qu'importe tel ou tel détail en une pareille matière ? C'est uniquement l'ensemble qu'il faut regarder. J'ai constaté la présence d'environ *douze mille mots grecs* dans notre langue actuelle. Mettons que la grécité de *deux ou trois cents* de ces mots puisse être contestée sérieusement ; ne reste-t-il pas celle des autres, celle de plus de *onze mille*, qui est inattaquable ? Est-ce que cela ne suffit pas au triomphe de ma thèse ? M. A. Granier de Cassagnac a excellemment prouvé, dans son *Histoire des origines de la langue française,* que le français n'était et ne pouvait être que du gaulois. J'ajoute que le gaulois était du grec, et je le montre en produisant les meilleurs témoins du monde, je veux dire les milliers de mots grecs qui constituent le fond antique, national et immuable de notre vocabulaire.

Mais, si éclatante que soit ma démonstration, l'école néolatine ne saurait en être ébranlée. Elle a eu de si beaux noms

pour parrains, et pour langes de si glorieux volumes, qu'il lui a suffi de naître pour régner. L'imperceptible duvet de poussière de trois quarts de siècle a consacré son système et en a fait un dogme, si bien qu'à cette heure il ne peut y avoir en dehors d'elle ni étymologies vraies ni étymologistes sérieux. Henri Estienne lui-même n'est qu'un *extravagant*. Si je dis avec M. Brachet que *paresse* vient de *pigritia*, par le changement : 1° de *itia* en *ece;* 2° de *ece* en *esse;* 3° de *gr* en *r;* 4° de *i* en *e;* 5° de *e* en *a,* je parle d'or ; mais si je prétends, avec les plus doctes hellénistes, que le français *paresse* est le grec *pares-is,* je n'ai plus le sens commun. O merveilleuse royauté de la vogue !

Du reste, pourquoi donc l'école néo-latine se donnerait-elle tort, quand tout le monde semble lui donner raison ? Il n'est point d'apprenti publiciste qui ne parle des *races latines,* et n'affirme la parfaite latinité des Français, des Espagnols et des Italiens. Nous sommes tous des Latins. Cela paraît si évident que personne ne songe à le prouver. Or, à la réflexion, c'est tout aussi extraordinaire que si l'on nommait les diverses peuplades de l'Hindoustan des races saxonnes, parce qu'on y baragouine quelques mots d'anglais.

En quoi donc sommes-nous plus Latins que tant d'autres peuples soumis par les Romains, que les Allemands par exemple ? Est-ce par le sang, par le caractère ou par le génie ? Il ne serait pas inutile de préciser, quoi qu'on en dise ; et si l'on s'y décidait, nous entendrions de jolies choses. Latinité de notre génie et latinité de notre langue, l'une vaut l'autre, et toutes les deux sont des chimères.

L'erreur la plus accréditée n'a qu'un temps. Nous finirons par nous contenter d'être Gaulois de race et de langue, Gaulois Pélasges et frères des Hellènes.

TABLE DES MOTS

DONT L'ÉTYMOLOGIE EST DONNÉE DANS CE VOLUME

ON TROUVE LES DÉRIVÉS SOUS LA RUBRIQUE
DE CHAQUE MOT PRINCIPAL

	Pages.
O (avec)	1
O et oc (oui)	1
Oberon	2
Obier	2
Obole	3
Obus	3
Octroi	3
Œil	4
Œuf	5
Ogive	5
Ogre	6
Oh et Ohé	7
Oie	7
Oigne	8
Oignon	8
Oignonet	9
Oiseau	9
Olifant	10
Olinde	10
Omelette	11
On	12
Once	12
Or (métal)	14
Or (adverbe)	14
Orage	15
Orcanète	16
Ord	16
Ordalie	17
Ordon	17
Orfroi	17
Organsin	18
Orge	19
Orgueil	19
Orin	19
Orle	20
Ornière	20
Orse	21
Orseille	21
Orteil	22
Ortolan	22
Oseille	23
Oser	23
Osier	24
Otage	25
Oter	26
Où	26
Ouaille	27
Ouais	27
Ouate	27
Oublie (pâtisserie)	28
Ouche	29
Ouest	29

	Pages.
Ouf!	31
Ouiller	31
Ouïr	32
Outarde	33
Outibot	33
Outil	33
Outrecuider	34
Ouvrir	34
Oyat	36
Pa	37
Pacant	37
Page (de livre)	37
Page (jeune garçon)	38
Paillard	39
Paisseau	39
Palanque	40
Palefroi	40
Pâmer (Se)	40
Pamphlet	41
Panache	41
Panader	42
Panne (graisse)	42
Panne (étoffe)	43
Panser	43
Pantin	44
Pantois	44
Papegaut	45
Papou (oiseau)	45
Paquet	46
Par	46
Parage (côte de la mer)	47
Parage (parenté)	47
Parangon	48
Parapet	49
Pardonner	49
Pareil	50
Paresse	50
Parfumer	51
Parler	51
Parmi	53
Parpaillot	53
Parpaing	54
Parquer	54
Parsonnier	55
Parvis	55

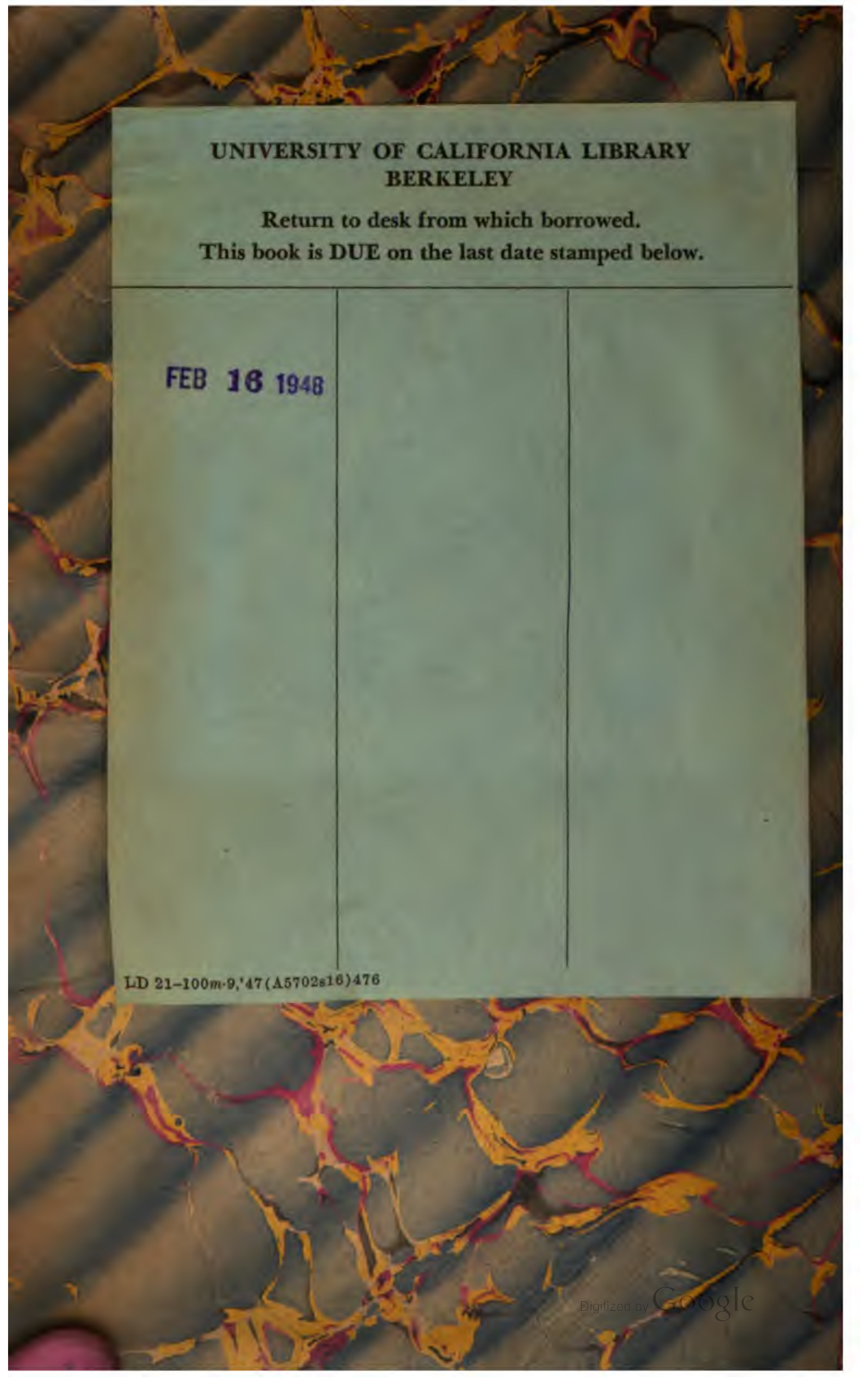
	Pages.
Passer	56
Pat (terme d'échecs)	57
Pâte	57
Patelin	58
Pâtir	58
Patois	59
Patrouille	60
Patte	60
Pavier	61
Payer	61
Pays	63
Péage	64
Pec (salé)	65
Peilles	65
Pelisse	66
Pelle	66
Pelote	67
Penaud	67
Percale	68
Percer	68
Perle	69
Perruque	69
Pertuisane	70
Pétiller	71
Petit	71
Pétrir	72
Piaffer	73
Pichet	73
Pichon	73
Pièce	74
Piège	74
Piéton	75
Pigeon	75
Pilote	76
Pinson	77
Pipe	77
Piper	78
Piquer	78
Pirouetter	80
Pisser	80
Place	80
Plaid (manteau)	81
Plaider	81
Plaie	82
Plaque	82

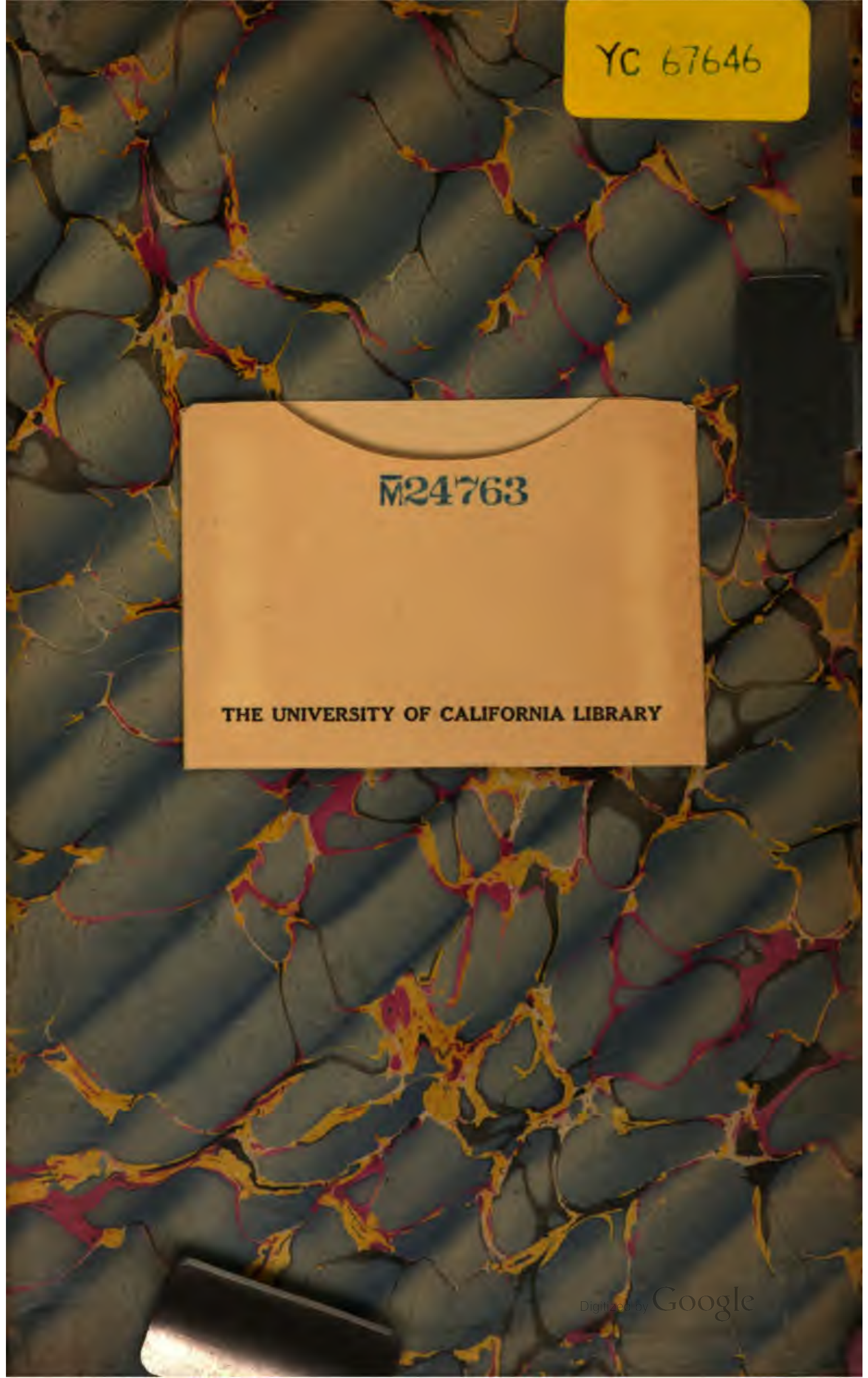
	Pages.
Plastron	83
Plat	83
Pleutre	84
Ploc	84
Plusieurs	84
Poche	85
Poêle	86
Poids	87
Poisser	88
Pompe (pour l'eau)	88
Pompon	88
Poney	89
Porche	89
Pot	89
Pote (grasse)	90
Poterie	90
Potin (commérage)	90
Pouiller (quereller)	91
Pouliche	91
Poulier	91
Poulot	92
Pourpier	92
Pourpoint	92
Pousser	93
Poutre (pouliche)	94
Poutre (pièce de bois)	94
Près	95
Preu (premier)	95
Preux	95
Prou (beaucoup)	97
Puer	98
Pui et puy	98
Pumicin	99
Punais	99
Purin	100

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



Il paraîtra encore, dans les premiers mois de l'année prochaine, un autre fascicule qui formera avec les deux premiers, le troisième et dernier tome de l'ORIGINE DU FRANÇAIS.




YC 67646
M24763
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

